N° 357 — Tome XCVII

1er Mai 1912

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

GUILLAUME APOLLINAIRE, EDMOND BARTHÉLEMY,
GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO,
HENRI CLOUARD et JEAN-MARC BERNARD, GEORGES CUCUEL, HENRY-D. DAVRAY,
JOSEPH DE SMET, GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
JEAN MARNOLD, JANE CATULLE-MENDÈS, JEAN NOREL,
PIERRE-PAUL PLAN, RACHILDE, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE,
LÉON et FRÉDÉRIC SAISSET, FRANZ TOUSSAINT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

N° 357. — 1er MAI 1912

Pierre-Paul Plan	*J.-J. Rousseau et Malesherbes.* Documents inédits	5
André Rouveyre	*Visages : LXXXVII. Jean de Bonnefon*	39
Henri Clouard et Jean-Marc Bernard	*L'Equivoque du « Barrésisme »*	40
Jane Catulle-Mendès	*Le Livre de Cynthia*, sonnets	45
Joseph de Smet	*Joseph Conrad*	51
Léon et Frédéric Saisset	*Un type de l'ancienne Comédie : Le Capitan Matamore* (fin)	76
Georges Cucuel	*Trois Lettres de Madame de la Pouplinière*	99
Franz Toussaint	*Gina Laura* (Deuxième Partie : I-VI), roman	106

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Une préface : Sur l'Amour*	135
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	139
Rachilde	*Les Romans*	143
Jean de Gourmont	*Littérature*	149
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	153
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	161
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	164
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	170
R. de Bury	*Les Journaux*	177
Maurice Boissard	*Théâtre*	181
Jean Marnold	*Musique*	186
Gustave Kahn	*Art*	191
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	198
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	203
William Ritter	*Lettres tchèques*	206
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : Falk-Bég Konitza*	211
Mercure	*Publications récentes*	215
—	*Echos*	216

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

brairie Ancienne Honoré CHAMPION, éditeur, 5, quai Malaquais, Paris
Téléph. : 828-20

ent de paraître :

ŒUVRES
DE
FRANÇOIS RABELAIS

ÉDITION CRITIQUE PUBLIÉE PAR

ABEL LEFRANC

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

JACQUES BOULENGER, HENRI CLOUZOT, PAUL DORVEAUX
JEAN PLATTARD et LAZARE SAINÉAN

TOME PREMIER. — GARGANTUA

PROLOGUE — CHAPITRE I-XXII

AVEC UNE INTRODUCTION, UNE CARTE ET UN PORTRAIT

au volume in-4 de CLVI-214 pages, sortant des presses de l'Imprimerie Protat, tiré à 1.100 exemplaires numérotés et presque tous souscrits..... 15 fr.
mise de 25 o/o pour les membres de la Société des Etudes Rabelaisiennes. (*Cotisation annuelle* 10 *fr.*).
Sur 28 ex. japon à 40 fr. et sur 55 ex. hollande de Van Gelder à 30 fr., 2 japon sont encore sponibles.

our paraître en 1912, Tomes I et II des

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
STENDHAL

Édition dite définitive, publiée d'après les manuscrits

AVEC INTRODUCTION, DES NOTES, APPENDICES ET TABLES

volumes in-8 écu (format LENOTRE), accompagnés de portraits, de planches documentaires et de fac-similés d'autographes. Chaque volume in-8 écu..... 5 fr.
sera tiré 5 *exemplaires sur chine, à* 25 *fr.* ; 25 *exemplaires sur japon, à* 20 *fr.* ; 100 *exemplaires sur hollande de Van Gelder, à* 15 *fr.* ; *et* 1.1000 *exemplaires sur papier d'Arches, tous numérotés.*

Dès parution du tome 1er, les prix seront augmentés

ient de paraître :

CHARLES MAURRAS

TROIS IDÉES POLITIQUES

CHATEAUBRIAND, MICHELET, SAINTE-BEUVE

— *NOUVELLE ÉDITION* —

-16 jésus..... 2 fr.
6 ex. japon..... 10 fr.
25 exemplaires sur hollande de Van Gelder..... 6 fr.

ES CHANSONS DE COLIN MUSET, éditées par Joseph BÉDIER avec la transcription des mélodies par Jean BECK, 1912 in-8 (Collection des Classiques français du Moyen Age). 1 50

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI[e])

Vient de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

A. SCHOPENHAUER

PARERGA ET PARALIPOMENA

FRAGMENTS

SUR

L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Fragments sur l'histoire de la philosophie
Sur la littérature sanscrite
Quelques considérations archéologiques
Quelques considérations mythologiques

PREMIÈRE TRADUCTION FRANÇAISE
Avec préface et notes par A. DIETRICH

Un volume in-16..... 2 fr. 5

AUTRES OUVRAGES DE SCHOPENHAUER

Précédemment publiés :

Pensées et fragments. Un volume in-16, 24[e] édition. Traduit par J. BOURDEAU..... 2 fr.
Essai sur le libre arbitre. Un volume in-16, 11[e] édition. Traduit et précédé d'une introducti
par Salomon REINACH..... 2 fr.
Le fondement de la morale. Un volume in-16, 9[e] édition. Traduit par A. BURDEAU. 2 fr.
Le monde comme volonté et comme représentation. 3 volumes in-8, 5[e] édition. Traduit p
A. BURDEAU. Chaque volume..... 7 fr.

PARERGA ET PARALIPOMENA

Aphorismes sur la sagesse dans la vie. Un volume in-8, 9[e] édition. Traduit par CAN
CUZÈNE..... 5 fr.
Écrivains et style. 2[e] édition, un volume in-16. Traduit par A. DIETRICH..... 2 fr.
Sur la religion. 2[e] édition, un volume in-16. Traduit par A. DIETRICH..... 2 fr.
Philosophie et philosophes. 2[e] édition, un vol. in-16. Traduit par A. DIETRICH..... 2 fr.
Éthique, droit et politique. Un volume in-16. Traduit par A. DIETRICH..... 2 fr.
Métaphysique et esthétique. Un volume in-16. Traduit par A. DIETRICH..... 2 fr.
Philosophie et science de la nature. Un volume in-16, traduit par A. DIETRICH... 2 fr.

Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg. — PARIS (VI^e)

Vient de paraître :

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE DE FRANCISCO DELICADO

Prêtre Espagnol

A LOZANA ANDALUZA — LA Gentille Andalouse

XVI^e SIÈCLE

Traduction nouvelle faite sur l'exemplaire unique conservé à la bibliothèque impériale de nne. Introduction, essai bibliographique et notes par Guillaume Apollinaire.

Les libres propos de la jolie Andalouse, l'agrément du style coloré de Delicado placent cette vre au premier rang dans la littérature universelle. Les exemplaires des éditions publiées jusà ce jour sont rarissimes et d'un prix très élevé.

L'ex. sur papier alfa in-8..... 7 50

Par 6 vol. au choix dans la collection 6 fr. (36 fr.).

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

Collection d'œuvres offrant toutes un intérêt de curiosité et une valeur littéraire indiscutés. mphlets libertins, romans auto-biographiques d'élégante grivoiserie, poèmes légers, badins ou iriques, tableaux de mœurs intimes évoquant avec liberté une époque ou même un moment...., bibliophiles, les amateurs retrouvent tout cela dans le *Coffret*, qui ne renferme que des vres devenues fort rares, dont quelques exemplaires apparaissent encore à des prix d'or dans ventes des célèbres bibliothèques.

Chacune de ces œuvres est présentée par un bibliophile avisé, un chercheur érudit.

Le *Coffret du Bibliophile* est une collection de jolis volumes in-18 carré ($9^{cm}5 \times 15^{cm}$) tirés c le plus grand soin sur beau papier d'Arches, ornés de fleurons et culs-de-lampe, à un nombre s restreint d'exemplaires numérotés à la presse. Prix : six francs.

Il est fait pour les amateurs un tirage à part de 10 exemplaires sur japon impérial, numérotés 1 à 10. Prix : quinze francs.

Les volumes de cette collection, *strictement reservés aux souscripteurs*, ne sont pas mis en nte.

Pour paraître en Mai

CATALOGUE ILLUSTRÉ 1912

— Envoyé gratuitement —

COLETTE WILLY

Sept Dialogues de Bêtes. Illustrés de quatre-vingt-di dessins de JACQUES NA
Préface de FRANCIS JAMMES. Vol. in-18..... 3 5

JOSEPH CONRAD

L'Agent Secret. Simple histoire. Traduit de l'anglais par HENR D. DAVRAY. Vol. in-18..... 3 5

EDMOND LEPELLETIER

Histoire de la Commune de 1871
II. Le Comité Central. Vol. in-8..... 7 5

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens français d'aujourd'hui. Notic biogr
phiques, suivies d'un Essai de Bibliographie et accompagnées d'un Autographe music (Georges Bizet, Charles Bordes, Alfred Bruneau, Alexis de Castillo Emmanuel Chabrier, Gustave Charpentier, Ernest Chausson, Camil Chevillard, Claude Debussy, Léo Delibes, Paul Dukas, Henri Dupar Gabriel Fauré, César Franck, Vincent d'Indy, Paul Ladmirault, Edoua Lalo, Guillaume Lekeu, Jules Massenet, André Messager, Gabriel Piern Jean Poueigh, Maurice Ravel, Albert Roussel, Camille Saint-Saëns, Flore Schmitt, Déodat de Séverac.) Vol. in-18..... 3 5

H. JELINEK

La Littérature tchèque contemporaine
Avec une préface d'ERNEST DENIS, professeur à la Sorbonne. Vol. in-18.... 3 5

ERNEST RAYNAUD

L'Assomption de Paul Verlaine. Scène pas rale rep
sentée pour la première fois sur la scène de l'Odéon, le 28 mai 1911. Précédée Considérations sur Paul Verlaine. Vol. in-18..... 1

P. SAINTYVES

Les Reliques et les Images légendai
res. (Le Miracle de saint Janvier et son explication scientifique. Reliques du Buddha. Les Images qui ouvrent et ferment yeux. Les Reliques corporelles du Christ. Talismans et Reliques to bés du ciel.) Vol. in-18..... 3

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques Chrétiennes. Chants V, VI VII. Vol. in
soleil tiré sur papier vergé d'Arches..... 5

ALEXANDRE HERZEN

Pages choisies, avec un portrait de HERZEN et une notice biogra que et des annotations par MICHEL DELINES. (Pa autobiographiques, Histoire, Nouvelles, Correspondance, Considérati sociologiques). Vol. in-18..... 3

ERNEST FLAMMARION, Editeur, 26, rue Racine, PARIS

ouveautés

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

DAVID JAYNE HILL

Ancien Ambassadeur des États-Unis à Berlin

L'ÉTAT MODERNE

ET L'ORGANISATION INTERNATIONALE

Traduction française de Mme Emile BOUTROUX

Préface de M. Louis RENAULT, Membre de l'Institut

1 volume in-18 — Prix..... 3 fr. 50

JEAN CHARCOT

AUTOUR DU POLE SUD

Expédition du POURQUOI-PAS ? *1908-1910*

87 ILLUSTRATIONS D'APRÈS LES PHOTOGRAPHIES DES EXPLORATEURS

Première édition dans ce format.

1 volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

DU MÊME AUTEUR :

AUTOUR DU POLE SUD

Expédition du " FRANÇAIS " 1903-1905. — 105 Illustrations d'après les Photographies des Explorateurs

Première édition dans ce format.

1 volume in-18. — Prix..... 3 fr .50

EDMOND HARAUCOURT

DIEUDONAT

ROMAN

1 volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

PIERRE BOYER

JULIA CANDOLI

ROMAN

1 volume in-18. — Prix..... 3 fr. 50

COLLECTION IN-18 JÉSUS

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr. 75

GEORGES DUVAL

Œuvres dramatiques de William Shakespeare

Traduction couronnée par l'Académie française, entièrement conforme au texte anglais

TOME PREMIER. — Préface. — Vie de Shakespeare. — Son Testament. — Baptêmes, mariages et enterrements des membres de la famille de Shakespeare. — Hamlet. — Roméo et Juliette. — Le roi Jean. — Richard II.

TOME II. — Timon d'Athènes. — Jules César. — Antoine et Cléopâtre. — Coriolan. — Richard III.

TOME III. — Le Marchand de Venise. — La première partie de Henry IV. — La seconde partie de Henry IV. — Les Joyeuses Commères de Windsor.

TOME IV. — Le roi Lear. — Le roi Henry V. — La première partie de Henry VI. — La seconde partie de Henry VI. — La troisième partie de Henry VI.

L'ouvrage sera complet en huit volumes

ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO
43 volumes in-4°
2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*
750 fr. au lieu de **1.290 fr.**
Payable 30 fr. par mois
Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES
3 beaux volumes in-4°
dans de somptueuses reliures
CENT MINIATURES
400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*
650 fr. au lieu de **1100 fr.**
Payable 40 fr. par mois
Prospectus détaillé gratuitement sur demande

BRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (VI^e)
et chez tous les Libraires

AROUSSE MENSUEL ILLUSTRÉ

Périodique encyclopédique enregistrant chaque mois, dans l'ordre alphabétique, toutes les manifestations de la vie contemporaine ; tient au courant de tout sous la forme la plus pratique et forme le complément indéfini du Nouveau Larousse illustré et de toutes les encyclopédies.

Principaux articles du n° de Mai

adémie française (Élection et Réception a l'), par M. BASSET.
agnan (d') [Histoire véridique d'un héros e roman] (*Littér.*), par M. GAUTHIER-ERRI RES.
saut (l') [*Théâtr.*], par M. Paul LOCARD.
antre (Auguste) [*Biogr.*], par M. Georges REFFEL.
ulon (Georges) [*Biogr.*], par M. Henri REVISE.
ctron (*Phys.*), par M. Paul BARY.
seigne de Gersaint (l') [*B.-Arts*], par . Tristan LECLERE.
plosif (*Scienc. appl.*), par M. le Lt C. LE ARCHAND.
e (Duc de) [*Biogr.*], par M. Paul LION.
ch (*Biogr.*), par M. Gustave REGELS-ERGER.
unod (Sa vie et ses œuvres) [*Littér.*], par . J. BOMPARD.
eco ou le Secret de Tolède (*Littér.*), par . L. COQUELIN.
illaume-Alexandre de Nassau (*Biogr.*), par M. G. TREFFEL.
nsen (*Biogr.*), par M. J. MOZEL.
pothèses cosmogoniques, *de H. oincaré* (Leçons sur les), par M. P. KLEIN.
unay (Louis de) [*Biogr.*], par M. A. ERGET.
drazo (Raymond de) [*Biogr.*], par M. RISTAN LECLERE.
nument (Interdiction de l'affichage) *Dr.*], par M. BLAIGNAN.
Moreau (Mathurin) [*Biogr.*], par M. J.-M. DELISLE.
Navigation (Moteur a combustion interne) [*Marine*], par M. G. CLERC-RAMPAL.
Parthenaise (Race) [*Econ. rur.*], par M. Jean de CHAON.
Paulin (*Biogr.*), par M. Pierre MONNOT.
Pèlerin d'Angkor (Un) [*Littér.*], par M. Louis COQUELIN.
Pelletan (André) [*Biogr.*], par M. S. CHAVILLE.
Phytopathologique (*Admin.*), par M. Jean de CHAON.
Phytophthore (*Bot.*), par M. Pierre MONNOT.
Poitevin (Alphonse) [*Biogr.*], par M. Jacques AUVERNIER.
Puiseux (Pierre) [*Biogr.*], par M. A. BERGET.
Radio-activité (*Phys.*), par M. Marcel MOLINIÉ.
Radium (*Chimie*), par M. Marcel MOLINIÉ.
Remboursement (*Postes*), par M. Raymond BLAIGNAN.
Route (Entretien des routes macadamisées) [*Ponts et Ch.*], par M. Jacques AUVERNIER.
Sucre (Fabrication du) [*Techn.*], par M. Jacques BOYER.
Teigne (*Econ. rur.*), par M. Pierre MONNOT.
Traite mécanique des vaches (*Econ. rur.*), par M. J. de CHAON.
Vaccination antityphique (*Méd.*), par M. le Dr Henri BOUQUET.

Le numéro illustré de 58 gravures : **75 cent.**

ABONNEMENT D'UN AN

ance ..... **8 fr.** | **Étranger** (Union postale)... **9 fr. 50**

Le LAROUSSE MENSUEL paraît le premier samedi de chaque mois

Vient de paraître dans la BIBLIOTHÈQUE LAROUSSE,
la plus jolie collection des chefs-d'œuvre de la littérature française :

A BRUYÈRE : LES CARACTÈRES

Belle édition de bibliothèque, contenant le *Discours sur Théophraste*, les *Caractères de ophraste* et le *Discours à l'Académie*, avec biographie et notes par René Pichon, agrégé de niversité. *Deux jolis volumes* in-8° (13,5 × 20) illustrés de 8 gravures hors texte.
ique volume, broché, **1** fr. ; relié toile souple..... **1 fr. 30**
Les 2 volumes réunis *en un seul*, reliure demi-peau, tête et fers dorés..... **4 fr. 50**

Déjà paru dans la même collection : **Œuvres de Corneille, Racine, Molière, La Fontaine, dame de la Fayette, Saint-Simon, Beaumarchais,** etc. (Demander le prospectus).

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARI

Vient de paraître

ALBERT BAYET

LE MIRAGE DE LA VERTU

Cet ouvrage est composé d'une série d'Essais et de Contes dans lesquels l'auteur s'est efforcé de rendre claires et simples quelques-unes des grandes questions morales qui se posent devant la conscience commune. o o o o o o o o o o

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr.

Vient de paraître

FÉLIX KLEIN

MON FILLEUL AU " JARDIN D'ENFANTS "

= *Comment il s'instruit* =

L'ouvrage de M. Félix Klein, le premier qui ait paru en France sur le " Jardin d'enfants " (le *Kindergarten* allemand) apporte au public, mal renseigné jusqu'ici, une connaissance complète de la question. o o o o o o o o o o o o o o

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr.

Pour paraître le 4 Mai

BIBLIOTHÈQUE DU MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

L'ÉVOLUTION DE LA FRANCE AGRICOLE

PAR

MICHEL AUGÉ-LARIBÉ

En utilisant une documentation complète et récente, M. Augé-Laribé a étudié la situation économique de l'agriculture, les progrès des techniques, la répartition de la propriété, la dépopulation rurale, les associations, le développement du socialisme agraire et la fonction politique et rurale de la démocratie paysanne. o o o o o

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr

Dans la même Collection, précédemment parus :

Les Fonctionnaires : leur action corporative, par GEORGES-CAHEN. . 3 fr. 50

Le Procès de la Démocratie, par GEO GUY-GRAND. . . . . 3 fr

L'Orientation Religieuse de la France actuelle, par PAUL SABATIER . . . 3 fr

J.-J. ROUSSEAU ET MALESHERBES

DOCUMENTS INÉDITS

—

Bien que, depuis un siècle et demi, la vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau aient donné lieu à d'innombrables travaux, on est loin d'avoir résolu tous les problèmes passionnants qu'elles suscitent. Le dernier mot, notamment, n'a pas été dit sur l'intrigue qui s'ourdit peu avant l'apparition de l'*Emile* et qui devait aboutir à une des plus monstrueuses iniquités qu'ait à enregistrer l'histoire des Lettres.

C'est qu'il existe encore par le monde, dans des collections particulières, et même dans des dépôts publics, un nombre respectable de documents qui, pour des raisons diverses, n'ont pas été livrés à la publicité. L'une de ces raisons est la singulière prétention de certains collectionneurs qui semblent croire que ce qu'ils possèdent, en ce domaine, leur appartient, et qu'ils ont le droit de laisser se propager l'erreur alors que le hasard leur a permis de savoir quelque chose de la vérité. Mais, en ce qui regarde les pièces qui sont dans des dépôts publics, le fait est plus étrange. Il y a dix-huit ans que j'ai pris, fortuitement, connaissance, à la bibliothèque nationale, du dossier que je publie aujourd'hui. Je n'étais pas, alors, en mesure de de le faire; je m'étais empressé de signaler ce dossier à la compétence d'un aîné, de qui je sus qu'il était inédit, et je suis vraiment surpris qu'il le soit resté. Le sujet m'étant aujourd'hui un peu plus familier, et le nom de Rousseau étant à l'ordre du jour, je pense devoir, sans tarder davantage, aider à la diffusion det extes qui, j'en suis sûr, seront bien accueillis.

Je dois dire qu'ils ne constituent pas l'ensemble de témoignages nécessaires à la solution définitive d'un des problèmes auxquels je

viens de faire allusion ; mais ils apportent un grand nombre de données complémentaires et pourront guider quiconque cherche à pénétrer la psychologie de Rousseau.

§

On conserve depuis le 21 janvier 1879, au département des manuscrits (*nouv. acq. fr.* 1183), un recueil de trente-neuf pièces, toutes autographes, à l'exception d'une seule, dont quatre seulement, à ma connaissance, ont été publiées, l'une dans la *Correspondance* de Rousseau (n° XXXVI) et trois autres (n°s XXVI, XXVIII et XXXVIII), par Streckeisen-Moultou, dans *Jean-Jacques Rousseau, ses amis et ses ennemis* (1). Et encore, en ce qui concerne ces trois dernières, l'éditeur les a-t-il données d'après les expéditions conservées à la bibliothèque de Neuchâtel, tandis que les minutes, du recueil de la bibliothèque nationale, offrent, sous forme de ratures, des variantes dont plusieurs ont une valeur appréciable et font connaître avec plus de précision la véritable pensée de celui qui écrit.

Le dossier, formé par Malesherbes, alors inspecteur général de la Librairie de France, est relatif aux opérations de son service au sujet de quatre ouvrages de Rousseau : le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, la *Lettre à d'Alembert*, la *Lettre à M. de Voltaire* et l'*Emile*. Il est constitué par des lettres de différents libraires, de d'Alembert, de Jean-Jacques Rousseau, de la duchesse de Luxembourg et par les minutes autographes de lettres de Malesherbes.

Je le reproduis dans l'ordre de son classement, qui, sans doute par suite de l'inattention du relieur moderne, n'est pas toujours logique, ainsi que je le signale au cours des notes.

J'y joins une 40e pièce, lettre de Rousseau, qui doit être restituée au même dossier et qui, conservée également à la bibliothèque nationale, a été, je ne sais pourquoi, reliée dans un autre recueil.

§

DISCOURS DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU SUR L'EGALITE DES CONDITIONS 1755 (2).

I

MARC-MICHEL REY A MALESHER

A Monseignieur, Monseignieur de Lamoignon de Malesherbes, etc., etc., à Paris.

Je prends la liberté, Monseignieur, de vous envoyer cy-joint tout le discour de Mr Rousseau à l'exception d'une page et

(1) Paris, Michel Lévy, 1865, 2 vol. in-8°.

(2) Ce titre et cette date sont inscrits sur un feuillet blanc qui précède la première pièce.

demie qui ne sont pas encore finie et qui ne font absolument rien au sujet, j'aurois eu l'honneur de vous le faire voir en mns, si je vous avois rencontré chez vous quand j'y fut pour prendre congé, quand la suite de se discour sera finie j'aurai soin de vous le faire parvenir en attendant je vous demande en grâce de vouloir me permettre l'entrée à Paris de 2 ballots de cet ouvrage que je négocierai avec Messieurs mes confrères en Dieu et en Satyre, la grâce que je vous demande me vaudra quelque chose et me procurera l'honneur de vous aller faire ma révérence, et de vous remercier de cette faveur, il vous plaira de disposer du nombre d'exemplaires qu'il vous conviendra, j'en remettrai un exemplaire à M. Sallier pour la Bibliothèque du Roy, ou pour Monseignieur votre Père, etc., en m'honorant d'une réponse, je vous prie de ne point me renvoyer cet exemplaire le seul qui soit sorti de chez moi, mais de me faire la grâce de le garder, le Portefeuille de Rousseau que vous m'avez envoyé en son temps m'a couté 30 l. de port, il ne me valait pas 24 s. et je paye d'ailleur tout ce qui me vient de votre part comme si elle me venoit d'un de mes confrères, cet Etat fait argent de tout s'en sembarrasser si cela me convient ou non.

Vous aurez bientot tout ce qui a paru de nos Journeaux modernes, je souhaite qu'ils vous fassent quelque plaisir et que le journal des Scavans en retire avantage.

La dernière partie de la Bibliothèque Impartiale Janv. Février 1755 renferme une depponse (réponse) de Mr de Chaffefied au auteurs des mémoires de Trevoux et a l'abbé Saas on la goute beaucoup dans ce païs.

On vient de donner ici une édition des œuvres de Pope en 6 vol. qui est très jolie, il y a aussi une édition de Marivaux, 4 vol. qui est bien jolie si vous la souhaitez, j'aurai l'honneur de vous les expédier vol. à vol. j'ay donné M. Racine le fils en 6 vol. c'est aussi la meilleure édition qu'il y ait de cet auteur, en vous parlant Monseignieur de ses ouvrage je cherche à orner votre Bibliothèque des meilleures éditions.

Je suis bien Respectueusement
Monseignieur
Votre très humble et très obéissant serviteur.
REY.

Amsterdam le 20 mars 1755.

II

MALESHERBES A M.-M. REY (1)

je ne peux vous rien mander de définitif sur la permission qui sera donnée ou refusée au sujet de l'entrée [des livres, *biffé*] du discours de mr rousseau, avant que d'avoir vu le [manuscrit, *biffé*] discours en entier mais mandés moy en m'envoyant la suite, 1° le nombre d'exemplaires qui seront compris dans vos deux balots, 2° à qui vous comptés les adresser.

je ne vous renvoyeray pas l'exemplaire d'épreuves que j'ay entre les mains puisqu'on vous fait payer le port malgré le contre seing de france. je croyois qu'il y avoit un traité entre les postes de france et de hollande pour s'affranchir réciproquement.

III

M.-M. REY A MALESHERBES

Je suis honoré, Monseignieur, de votre gracieuse lettre du 2 court. (2) et conformement à vos ordre je vous envoye les feuilles O. P. du Discour de Rousseau, il y aura encore trois feuilles de remarques ou notes que j'aurai l'honneur de vous expédier a mesure qu'elles seront faite.

Mon dessin est d'en envoyer 1500 exemplaires à Paris de les negocier contre d'autres livres a quelques un des suivants Messieurs Pissot, Durend, Briasson, Jumbert, David l'aîné, Guérin et de la tour, je m'en ay point encore parlé a personne excepté à M. Pissot (3).

(1) Minute autographe.

(2) J. Bosscha, l'éditeur des lettres de Rousseau à Rey, signalant cette lettre de Malesherbes du 2 avril 1755, ajoute qu'elle donna au libraire la perspective qu'il pourrait faire entrer deux ballots (un de 1.500 et un 2.000 ex.) en France. On verra plus loin que cet espoir semble n'avoir pas été réalisé. (*Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau à Marc-Michel Rey*, publiées par J. Bosscha, Amsterdam et Paris, 1858, in-8°, p. 24 *note*). On lit d'ailleurs (page 17 du même recueil) que le 5 mai, Rey n'avait pas obtenu satisfaction : « C'est moi sans doute, dit Rousseau, « que vous désignez par ceux qui vous contrecarrent auprès de M. de Malesherbes. »

(3) Le 6 mars 1755, Rousseau avait écrit à Rey : « Pour avoir cette permission, (l'introduction du livre en France), vous pouvez agir de concert avec M. Pissot; « quant à moi je ne feroi qu'y nuire plustôt que d'y servir, et il convient de toute « manière que je ne m'en mêle pas. » (Bosscha, *loc. cit.* p. 19.) Le 10 avril, il écrivait : « En réfléchissant à ce que vous m'avez marqué, je ne puis m'empêcher « de vous dire qu'il ne me paraît pas que vous ayez pris la bonne voye pour obte- « nir la permission que vous demandez : ce n'est guère l'usage que le Magistrat les « accorde par écrit : ainsi, je doute que vous receviez réponse : c'est par un tiers « qu'il fallait la faire demander... » (Bosscha, *loc. cit.*, p. 24.)

Je vous avoue sincerement que cet ouvrage me coûte beaucoup en fabrique suivant mes facultés et que ce seroit une perte bien réelle pour moi si la permission que je prend la liberté de vous demander m'étoit refusée, je me propose d'aller moi-même à Paris pour y négocier cet ouvrage des qu'il y sera arrivé avec quelques uns des cy-dessus nommez, S'il vous est de quelque conséquence de scavoir a qui je les adresserai ? je me conformerai à celui qu'il vous plaira de nomer des cy-dessus la chose me paroit pour moi indifférente je n'ay aucun doute sur l'honneur et la probité de ces Messieurs.

Je n'ay point encore reçu de nouveaux Journeaux. En voici un qui arrive. J'ay l'honneur d'être Respectueusement

Monseignieur

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Rey.

A Amsterdam le 17e avril 1755.

IV

M.-M. RÉY A MALESHERBES

Monseignieur

J'ay l'honneur de vous envoyer cy-joint les trois dernières feuilles du Discour de M. J. J. Rousseau, elle ne sont pas tirée au net n'en ayant pas eu le temps encore, quand elles le seront j'aurois soin de vous Les envoyer propre afin d'être joint à votre exemplaire, en attendant j'ay cru pouvoir vous les expédier pour me conformer à vos ordres, voilà donc l'ouvrage entier à un petit errata prés de quelques lignes qui le finira mais qui ne signifie absolument rien, j'espère Monseignieur, que vous voudrez bien m'accorder la demande que j'ay pris la liberté de vous demander de Le laisser entrer à Paris pour ly negocier avec quelques un des Libraires que j'ay eu l'honneur de vous nommer, vous aurez bien la bonté aussi de me dire le nombre d'exemplaires qu'il vous plaira d'en avoir, jen ay fait tirer environ 80 sur le même papier qu'est le titre, j'en fournirai un pour la Biblioth. du Roy, un pour M. l'abbé Salier,et le nombre qu'il vous plaira pour vous et vos amis.

Dès qu'il y aura de nouveaux journeaux j'aurai soin de vous

les faire parvenir n'y a t-il rien pour votre service dans les Catalogues que j'ay eu l'honneur de vous faire parvenir ?

Je suis avec beaucoup de Respect
Monseignieur
Votre humble et très obéissant serviteur.
REY.

A Amsterdam le 24 avril 1755.

V

MALESHERBES A M.-M. REY (1)

entre les libraires de paris avec qui vous voulés traiter des exemplaires du discours de m. rousseau. celuy en qui j'ay le plus de confiance est le s[r] guerin. ainsi dès que votre édition sera en vente vous pourrés [traiter avec m. guérin, *biffé*] luy en envoyer d'abord [d, *biffé*] cent exemplaires et huit ou dix jours après, je vous manderay si vous pouvés [traiter avec lui, *biffé*] faire entrer le reste en france.

à paris le 12 may 1755.

DE LAMOIGNON DE MALESHERBES.

V

M.-M. REY A MALESHERBES

A Monseignieur, Monseignieur De Lamoignon de Malesherbes premier président De la cour des aides et inspecteur général de la Librairie de France à Paris.

J'ay l'honneur de la votre, Monseignieur, de 12 may par laquelle vous voulez bien me permettre l'envoy de 100 exempl. du Discour de J. J. Rousseau à Mr. Guerin, je les fait partir aujourd'hui par Mer. je ne mets point L'ouvrage en vente jusques à ce que vous m'ayiez fait la grâce de me permettre L'entrée du reste des 1500 exemplaires que je vous prie instemment de ne point me refuser. je L'attend même comme vous me faite l'honneur de me mander Le plutôt que faire se pourra, parce que jusqu'à ce moment je ne puis faire aucune expédition et je suis perpetuellement en crainte.

Je n'ay pas de Journeaux pour cet ordinaire, j'aurai tou-

(1) Minute autographe.

jours soin de vous Les faire parvenir aussitôt qu'ils paroissent.

Agrées mes Respects très Humbles me croyez sans réserve.

Monseignieur

Votre très humble et très obéissant serviteur,

REY.

A Amsterdam le 22e mai 1755.

VII

M.-M. REY A MALESHERBES

Monseignieur,

J'ay l'honneur de vous envoyer trois cartons appartenant au Discour de M. Rousseau et l'Errata, le voilà presentement absolument fini, je suis toujours dans l'attente de La permission que j'ay pris la Liberté de vous demander pour 1500 exemplaires qu'est-ce que 100 exempl. pour un monde comme Paris? il me seroit contrefait sur Le Champ ce qui me feroit véritablement du tort, car j'ay compté principalement sur Paris et j'en ay tiré un nombre assé considérable en conséquence.

Je crois avoir oublié de vous dire, Monseignieur, que dans le paquet des 100 expédié à M. Guerrin, il y en a 6 pour vous ou vos amis et 30 pour L'auteur que je me suis engagé dans le marché de lui fournir avant que d'en faire la distribution ailleur.

Je voudrois en envoyer une 12e en présent pour quelques scavans de votre ville.

Je suis avec un profond Respect

Monseignieur

Votre très humble et très obéissant serviteur.

REY.

A Amsterd. le 26e mai 1755.

VIII

M.-M. REY A MALESHERBES

Voici, Monseignieur, la suite du journal Britannique qui vient enfin de paroître, j'ay l'honneur de vous confirmer l'envoy fait à Mr Guerrin scavoir de

100 Discour de Rousseau
30 *idem* pour l'auteur } sur papier fin
6 — pour vous }

Le Tom. 2 de la Bibliothèque de Campagne pr. M. Dessaint et Saillard afin de completter ceux dont vous m'avez bien voulu permettre l'entrée.

J'attend L'honneur de votre réponse pour Les autres exemplaires du Discour de Rousseau, dont je vous ay demandé L'entrée, je vous reïtere ma prière ; un de mes amis part dans 6 semaines pour votre bonne ville et je voudrois bien être du voyage, ce qui ne peut avoir lieu si vous ne m'accordez pas m'a demande, voyé l'inquiétude ou je suis jusques à ce que je sache votre volonté vous ne voulés pas me priver du plaisir que j'aurai de vous aller assurer de bouche que personne n'est avec plus de dévouement

Monseignieur
Votre très humble et très obéissant serviteur
Rey.

A Amsterdam. le 2 juin 1755.

§

LETTRE A D'ALEMBERT 1758

IX

M.-M. REY A MALESHERBES

Monseignieur

J'ay l'honneur de vous envoyer cy-joint les 14 premières feuilles d'un ouvrage de M. Rousseau pour lequel je vous prie d'avoir pour agréable de m'en permettre l'entrée en France, je compte que dans la 15e les 5 ou 6 feuilles qui restent à faire seront finies et j'aurai soin de vous les faire parvenir exactement.

Je compte de m'adresser à Mr Durend (1) pour en faire marché d'un nombre s'il vous est indiferent a qui je m'adresse sur quoi je vous prie de m'honorer d'une réponse le plus tôt possible.

(1) Rousseau à Rey, 13 sept. 1758 : « autre chose encore, c'est que je doute que « M. Durand se charge de vos exemplaires, attendu qu'il est le libraire de M. Di- « derot, et que j'ai découvert depuis l'hiver dernier que le Philosophe Diderot « tient des discours horribles de son ami Rousseau, et lui fait en secret tout le « mal qu'il peut. » (Bosscha, *op. cit.*, p. 62.)

Agrées l'assurence du parfait dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monseignieur
Votre très humble et très obéissant serviteur.
REY.

A Amsterdam. Le 3e juillet 1758.

X

D'ALEMBERT A MALESHERBES

à Monsieur Monsieur de Lamoignon de Malesherbes, premier président de la Cour des aydes.

Monsieur,

Je vous suis très obligé du livre que vous voulez bien m'envoyer. Je ne trouve point dans le paquet la lettre du libraire Rey, que votre domestique a sans doute oublié d'y mettre. Si vous jugez à propos de nommer un censeur, et de me choisir pour cela, je vous donne d'avance mon approbation par écrit.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
D'ALEMBERT.

à Paris, ce 8 juillet (1).

XI

D'ALEMBERT A MALESHERBES

A *Monsieur Monsieur de Lamoignon de Malesherbes rüe neuve des petits champs près la place des victoires à Paris.*

Monsieur,

J'ai lu l'ouvrage de M. Rousseau contre moi; il m'a fait beaucoup de plaisir, je ne doute pas qu'il n'en fasse au public et je n'y trouve rien qui doive en empêcher l'entrée. J'ai l'honneur d'être avec respect,

(1) Dans une lettre de Rousseau à Rey, que J. Bosscha (*loc. cit.*, 44) donne comme du 23 juin 1758, Jean-Jacques dit à son correspondant : « M. d'Alembert « m'a fait dire que M. de Malesherbes lui avoit envoyé les feuilles pour lui demander « son avis et que vous auriez la permission, ainsi je tiens cette affaire faite. » Il y a là erreur de date, et la lettre qui porte dans le recueil de Bosscha le n° 24 est du 23 *juillet* et non du 23 *juin*. Elle doit être classée chronologiquement après celle qui porte le n° 29, du 20 juillet. Cela est confirmé d'ailleurs par le second alinéa du n° 30 de Bosscha.

Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
D'ALEMBERT

Paris ce samedi 22.

[A la suite de cette lettre, le recueil contient quarante pages imprimées : le commencement et la fin de l'édition originale de la lettre de Rousseau à d'Alembert.]

XII

D'ALEMBERT A MALESHERBES

Monsieur,

La lettre que le libraire Rey m'écrit est fort courte, il m'annonce seulement un exemplaire en papier fin qu'il me promet de m'envoyer. J'ai retiré du paquet que vous me faites l'honneur de m'envoyer deux feuilles qui me restoient à avoir pour completter mon exemplaire. Je me charge de faire parvenir à M. Rousseau le paquet qui lui est destiné ; les deux feuilles que j'ai l'honneur de vous renvoyer sont destinées, si je ne me trompe, à completter votre exemplaire.

J'ai l'honneur d'être avec respect,
Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
D'ALEMBERT.

Ce 12 août 1758.

XIII

M.-M. REY A MALESHERBES

Monseignieur,

J'ay l'honneur de vous confirmer mes précédentes et de vous réitérer ma demande au sujet de L'ouvrage de Mr Rousseau à M. D'alembert, Si vous voulez bien m'en permettre l'entrée à Paris ; jusqu'à présent je n'en ay parlé a aucun Libraire de votre bonne ville crainte de vous déplaire, honoré moi d'une réponse afin que je puisse agir.

Je continue d'être bien Respectueusement
Monseignieur
Votre très humble et très obéissant serviteur.
REY.

à Amsterd. Le 21e aoust 1758.

XIV

D'ALEMBERT A MALESHERBES

à Monsieur, Monsieur de Malesherbes, premier président de la cour des aides, rüe neuve des petits champs près la place des Victoires.

Monsieur,

Je reçois en ce moment une lettre du libraire Rey, qui me mande qu'il vient d'expédier pour la France 1600 exemplaires du livre de M. Rousseau contre moi, et qui me prie de solliciter auprès de vous la permission de les faire entrer. Je lui mande que je ne doute point que vous ne l'accordiez, et je vous prie, monsieur, de vouloir bien donner sur cela vos ordres. Vous pouvez croire sur la parole que j'ai l'honneur de vous en donner, qu'il n'y a rien dans ce livre qui puisse en empêcher le débit. Mr Turgot, qui l'a lu, vous en rendra le même témoignage.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

D'ALEMBERT.

à Paris ce 1er sept. 1758.

XV

CALLEY A MALESHERBES

A Pontchartrain le 21 sept. 1758.

Monsieur,

Je suis bien flatté et bien reconnaissant que vous ayiez bien voulu vous souvenir de moy et m'envoyer Le Livre de Rousseau. Vous l'avés lu et je ne m'aviserai point de vous en dire mon sentiment. Il m'a seulement paru singulier que sur un petit article de l'encyclopédie il se soit échauffé au point de faire un assez grave (1) ouvrage; il a comme Dom Quichote, vû des geans ou il n'y avoit que des moulins à vent. Cependant il m'a fait plaisir. La plus grande partie de ses idées sont bien senties ; clairement et agréablement exprimées et luy fait pardonner Le petit nombre de celles qui sont outrées ou puériles.

(1) On peut aussi lire *grand*.

J'ay l'honneur d'être avec le plus respectueux attachement,
Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur,
CALLEY.

§

LETTRE DE ROUSSEAU A VOLTAIRE SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE (1) ET ESSAI SUR L'IMITATION THÉATRALE

XVI

MALESHERBES A CALLEY (2)

Monsieur *Calley* prendra s'il lui plait la peine d'examiner *ces ms.* avec le plus d'attention et de diligence qu'il lui sera possible, pour en donner incessamment son jugement à M. le Chancelier. Ce *23 juin 1760. de lamoignon de Malesherbes.*

XVII

NOTE DE MALESHERBES (3)

il est permis à m. guerin d'imprimer la lettre de m. rousseau à m. de voltaire et un morceau extrait de platon par le même auteur sur l'imitation théâtrale.

à paris ce 23 juin.

DE LAMOIGNON DE MALESHERBES.

[Au-dessus de ces lignes, Malesherbes a écrit de sa main :]

cet ordre n'a pas eu d'exécution, m. guerin est convaincu et m. rousseau aussi que la lettre ne pourroit pas être imprimée en france (4).

(1) Du 18 août 1756, imprimée subrepticement à Berlin en 1759, par Formey. Voyez plus bas, en note.

(2) Formule imprimée, les mots soulignés sont de la main de Malesherbes.

(3) Autographe.

(4) Le 15 juin 1760, Rousseau écrit à Rey : « On me mande que M. Formey a « fait imprimer à Berlin une grande lettre sur la providence que j'écrivis en 1756 « à M. de Voltaire. On ajoûte qu'il dit avoir trouvé cette lettre chez les libraires « de Berlin, d'où l'on infère qu'elle a dû être imprimée en Hollande. Si vous en « avez quelque connaissance, vous m'obligerez de me marquer ce qu'il en est. Car « il m'importe de remonter à la source et de savoir par quelle voye cette lettre que « je ne destinais point à l'impression a pu parvenir à M. Formey. » (Bosscha, *loc. cit.*, p. 99.) Elle a été imprimée depuis, en 1763, probablement à Genève.

XVIII (1)

J.-J. ROUSSEAU A MALESHERBES

J'ai receu, Monsieur, dans son tems le pacquet du 2 que M. Rey réclame, et je l'ai fait repartir de même ; ainsi ce pacquet ne peut s'être perdu, s'il l'est, que dans son retour en Hollande et M. Rey a grand tort de vous importuner là-dessus avant même de s'en être éclairci avec moi. Cependant son inquiétude est en quelque sorte excusable en ce que lorsqu'un pacquet est en retard, ses ouvriers restent oisifs et lui font des fraix.

J'espère que le pacquet (2) ne sera que retardé ; s'il se trouvoit encore perdu, il seroit à présumer que le premier s'est perdu de quelque manière semblable, et je serois bien forcé de m'en plaindre enfin à Mrs des postes, sans trop savoir pourtant à qui m'addresser. D'ailleurs, comme le premier pacquet ne m'est pas parvenu, il n'a pu se perdre que sous vôtre addresse ou sous vôtre contreseing, et il ne me conviendroit pas de le réclamer sans vôtre permission.

J'ai suivi, Monsieur, vôtre conseil au sujet de ma lettre à M. de Voltaire, et j'ai prié mes voisins de campagne, M. Guérin et de la Tour de l'imprimer quand ils en auront receu de vous la permission. Je suppose que M. l'abbé Trublet aura bien voulu leur communiquer son exemplaire pour vous être présenté, sinon je lui remettrai ma copie et nous nous passerons des notes de M. Formey. J'ai dessein d'y joindre un autre petit morceau extrait de Platon sur l'imitation théatrale d'une métaphysique assez ennuyeuse mais qui se rapportant à un sujet que j'ai traité, devient intéressant pour moi.

Aggréez, Monsieur, mes très humbles excuses et mon profond respect.

J. J. Rousseau.

(1) Cette lettre est mal placée dans le recueil. Elle devrait être classée avant le n° XVI. Elle doit être du 22 juin 1760. (*Cf.* la lettre envoyée ce jour-là à Rey, Bosscha, *loc. cit.*, p. 100.)

(2) Il s'agit de feuilles d'épreuves de la *Nouvelle Héloïse*, alors en cours de fabrication chez Rey.

§

EMILE 1761-1762

XIX

PROJET DE TRAITÉ ENTRE ROUSSEAU ET LE LIBRAIRE DUCHESNE, AVEC DES ANNOTATIONS DE LA MAIN DE MALESHERBES.

Je soussigné Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, reconnois avoir vendu et livré au S. Nic. Bon. Duchesne, Libraire à Paris, un manuscrit de ma composition intitulé Emile ou traité d'Education, pour en jouir par lui et ses ayant causes comme de chose qui leur appartient en propriété ; et ce moyennant le prix et somme de six mille livres dont je reconnois avoir maintenant reçu moitié comptant et les trois mille livres restantes en trois billets dud. sieur Duchesne, payables à mon ordre aux termes d'avril, juillet et octobre de l'année prochaine mil sept cent soixante deux ; en outre à la charge par ledit sieur Duchesne de me livrer cent exemplaires brochés de mon dit ouvrage aussitôt qu'il sera imprimé et avant de le mettre en vente (1). *me réservant néanmoins, moy jean jacques rousseau, de comprendre ledit ouvrage dans une édition générale*. et non autrement (2), *de mes œuvres, et à condition toutefois que je ne feray point cette édition avant trois ans à compter du jour de la publication du présent ouvrage* et promets de donner la préférence audit sieur Duchesne de la vente de cette édition générale pour laquelle nous traiterons dans le tems au désir de tous les deux (3), *si ce n'est qu'il ait été autrement entre moi et le s^r duchesne* (4).

Et moi, Nic-Bonav. Duchesne, ai accepté ce que dessus, en conséquence de quoi j'ay payé comptant à mon dit sieur Rousseau la somme de trois mille Livres et lui ai remis pareille somme en mes trois billets payables à son ordre aux termes stipulés ci-dessus ; et je promets de livrer à mon dit sieur Rou-

(1) Ce qui suit, en caractères italiques est ajouté en marge, de la main de Malesherbes.

(2) Ces trois derniers mots sont ajoutés en surcharge, d'une autre main, vraisemblablement celle du représentant de Duchesne.

(3) Cette dernière phrase, non soulignée, est en surcharge, vraisemblablement de la main du représentant de Duchesne.

(4) Les mot soulignés sont de la main de Malesherbes.

seau le nombre de cent exemplaires brochés, de son dit ouvrage, avant de le mettre en vente, et d'en faire l'impression sur beau papier et en beau caractères.

Fait double à Paris ce...

Duchesne demande à faire graver le portrait de l'auteur (1).

XX

MALESHERBES A GUÉRIN (2)

j'envoye a m. guérin le traité avec une condition en marge que m. rousseau exige (3) et à laquelle m. duchesne consent je prie m. guérin de rédiger le traité dans le sens de cette disposition.

j'ay rayé aussi la condition du portrait que m. roussseau ne veut pas absolument qui soit à la tête de l'ouvrage, il faudra convenir d'un autre frontispice, et sur cela ce sera m. guérin qui en conviendra avec rousseau.

XXI

Texte du traité mis au net avec les annotations suivantes en marge :]

Projet communiqué à M. Rousseau le 29 août 1760 (4) et qu'il approuve.

Il faut faire deux copies signées de cet acte : on les fera signer à M. Rousseau après la signature de M. Duchesne.

[Cette mise au net porte en surcharge des corrections, de la main de Malesherbes, au passage ajouté par Duchesne ou son représentant, qui devient :]

Et *je compte* donner la préférence audit sieur Duchesne de la vente de cette édition *lorsque nous en traiterons* [dans le tems, *biffé*] (*Si*) *nous sommes d'accord sur les conditions.*

(1) Cette phrase soulignée est de la main du représentant de Duchesne. Elle a été biffée par Malesherbes.
(2) Minute autographe.
(3) Le premier passage souligné de la pièce précédente.
(4) Il faut lire 1761.

XXII

GUÉRIN A MALESHERBES

S[t] Brice ce 30 aoust 1761.

Monsieur,

J'ai communiqué à M. Rousseau le projet de transaction rédigé sur vos observations. Il en est très content, et il m'a chargé, Monsieur, de vous présenter ses respects et ses remerciements des bontez dont vous l'honnorez (1). J'ay trouvé ce philosophe très abattu de son mal auquel s'est joint un débordement de bile avec quelque mouvement de fièvre. Il se promenait cependant dans son jardin, et il m'a paru assez gai : il a plus de courage que de forces.

Je fais avertir le S[r] Duchesne que je vous ai renvoyé tous les Papiers de cette affaire. Il ira, Monsieur, prendre vos ordres.

Je suis avec un profond respect,
Monsieur,
Votre très humble et très obéissant serviteur.
H. L. Guérin.

P. S. — j'ay eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que je ne croiois pas que vous soyiez couché sur nos Livres pour un fort article. J'ay oublié d'en faire la vérification. Mon gendre fera cette recherche : je le charge de vous en rendre compte.

XXIII

ROUSSEAU A MALESHERBES

A Montmorency le 25 sept. 1761.

J'esperois, Monsieur, dans un petit voyage que j'ai fait hier

(1) « Après avoir demeuré longtemps sans entendre parler de l'*Emile*, depuis « que je l'avois remis à Mad. de Luxembourg, j'appris enfin que le marché en étoit « conclu à Paris avec le libraire Duchesne, et par celui-ci avec le libraire Néaulme « d'Amsterdam. Mad. de Luxembourg m'envoya les deux doubles de mon traité « avec Duchesne, pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main « dont étoient celles des lettres de M. de Malesherbes, qu'il ne m'écrivoit pas de sa « propre main. Cette certitude que mon traité se faisoit de l'aveu et sous les yeux « du magistrat, me le fit signer avec confiance. Duchesne me donnoit de ce manus- « crit six mille francs, la moitié comptant, et je crois cent ou deux cents exem- « plaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à Mad. de « Luxembourg, qui l'avoit ainsi désiré : elle en donna un à Duchesne, elle garda « l'autre, au lieu de me le renvoyer, et je ne l'ai jamais revu. » *Confessions*, liv. XI.

à l'hôtel de Luxembourg, aller remplir auprès de vous un devoir qui m'est bien précieux, mais vous étiez à Malesherbes, et je m'en reviens encore sans avoir pu vous rien témoigner, mais tranquille pourtant dans l'espoir que vous voulez bien me supposer un cœur sensible et honnête et cela dit tout.

Madame la Maréchale de Luxembourg veut bien se charger, Monsieur, de vous remettre le petit écrit dont je vous avois parlé (1) et que vous avez bien voulu me promettre de lire non seulement comme Magistrat, mais comme homme de lettres qui daigne s'intéresser à l'auteur et veut bien dire son avis. Je ne pense pas que ce barbouillage puisse supporter l'impression séparément, mais peut-être pourra-t-il passer dans le recueil général, à la faveur du reste. Toutefois je souhaiterois qu'il pût être donné à part à cause de Rameau qui continue à me tarabuster vilainement et qui cherche l'honneur d'une réponse directe qu'assurément je ne lui ferai pas. Daignez décider, Monsieur, vôtre jugement sera ma loi a tous égards.

J. J. Rousseau.

XXIV

MALESHERBES A ROUSSEAU (2)

minute du 25 8bre 1761.

monsieur rousseau citoyen de genève.

m^de^ la maréchale de luxembourg m'a remis, monsieur, l'ouvrage que vous voulés bien me confier (3) et c'est une confiance dont je veux vous assurer que je sens tout le prix. Je n'ai point encore répondu a la lettre qui y étoit jointe parce que je désirois ne faire cette réponse qu'après la lecture de l'ouvrage, que cette lecture ne peut pourtant estre faite à la hâte, qu'il faut même quelque tems a soy et n'estre distrait par aucune autre occupation pour s'y livrer, et quoique le tems

(1) Vraisemblablement *l'Essaisur l'origine des langues*. Cf. *Confessions*, liv.XI: « Le principal de ces écrits, dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains « de Du Peyrou, étoit un *Essai sur l'origine des langues* que je fis lire à M. de « Malesherbes et au chevalier de Lorenzi. »

(2) Minute autographe. Cette lettre a été publiée, d'après l'original conservé à la bibliothèque de Neuchâtel, par G. Streckeisen-Moultou (*J.-J. Rousseau, ses amis et ses ennemis*, t. II, p. 415.)

(3) Streckeisen-Moultou a pensé, à tort, qu'il s'agissait du manuscrit d'*Emile*, qu'à cette date Malesherbes avait lu depuis plusieurs mois. Il est probable qu'il s'agit de *l'Essai sur l'origine des langues*, comme il vient d'être dit dans une note précédente.

de la campagne soit censé pour nous un tems de repos, je n'avois pas trouvé jusqu'a present le moment de m'en occuper aussi sérieusement qu'un pareil ouvrage le mérite. je suis donc dans ce moment cy plus libre et je vous renvoyeray votre manuscrit dans quelques jours, je peux cependant des apresent repondre a l'article de votre lettre (1) par lequel vous me consultés sur le projet de donner cette dissertation séparément du recueil de vos ouvrages (2) et je suis de cet avis d'autant plus que l'édition du recueil ne se fera pas tout a l'heure et qu'il n'est pas juste de faire attendre si longtems au public un morceau utile et intéressant. j'ay l'honneur d'estre avec une parfaite considération, monsieur...

XXV

ROUSSEAU A MALESHERBES

A Montmorenci le 9bre 1761.

Vous apprendrez, monsieur, avec surprise, le sort de mon manuscrit, tombé dans les mains des Jésuites par les soins du sieur Guérin. J'ignorois qu'il leur fut devoüé, et ce n'est qu'en l'apprenant que j'ai démêlé la conduite inconcevable du libraire qui depuis deux mois m'amuse avec une prétendue impression qu'il ne fait point et qu'il ne veut pas faire, puisqu'après m'avoir envoyé deux ou trois épreuves il a défait ses formes sans tirer une seule bonne feuille.

En pénétrant trop tard l'objet des soins généreux du Sr Guérin, je crus d'abord que les Jésuites, possesseurs de mon manuscrit se contenteroient d'en retarder l'impression, pour avoir le tems d'en faire quelque sorte de réfutation à leur mode avant qu'il parut; ce qui ne m'allarmoit pas beaucoup, car ce n'est pas avec ces armes là qu'ils sont à craindre. Mais la certitude que j'ai que l'édition commencée en apparence n'est que simulée, me fait comprendre qu'ils veulent absolument supprimer l'ouvrage, ou du moins vû l'état de dépérissement où je suis, en différer la publication jusqu'après ma mort; afin que, tout à fait maîtres du manuscrit, ils puissent le truquer et falsifier à leur fantaisie sans que personne y ait inspection. Or voila, monsieur, le malheur que je redoute le plus, aimant

(1) « Lettre inconnue », dit Streckeisen-Moultou. C'est notre numéro XXIII
(2) Le recueil dont il est parlé au traité. *Vo* .

cent fois mieux que mon livre soit anéanti que mis dans un état à deshonorer ma mémoire.

J'avais toujours espéré me mettre à couvert des manœuvres de ces messieurs en ne m'attaquant jamais à eux, en n'en parlant jamais dans mes livres, il est très sur que celui-ci même dans lequel il n'y a pas un mot d'eux ni de leurs collèges ne sauroit leur nuire en aucune [*façon*, biffé] sorte; mais c'est pour le seul plaisir de faire du mal qu'ils m'en font, et j'apprends à mes dépens qu'a moins de leur être absolument vendu, l'on ne gagne rien à les ménager.

Je ne sais, Monsieur, ce qu'il faut faire en cette occasion, et je suis dans un abattement qui me met hors d'état d'écrire et d'agir. Je puis parer peut être par une protestation publique à l'affront qu'un jour des sentimens jésuitiques soient mis sous mon nom ; mais faut-il perdre absolument mon livre, et n'y auroit-il aucun moyen, après qu'ils ont eu tout le tems d'abuser de mon manuscrit, de le ravoir en rendant tout et rompant le marché ? Daignez, Monsieur, faire pour moi dans cette affaire ce que la justice et l'humanité vous inspireront. Comme je n'ai point d'autres intérêts que ceux de la vérité et de l'équité, je redeviens tranquille après les avoir remis dans vos mains. Je vous salue, Monsieur, avec un profond respect (1).

J. J. Rousseau.

XXVI

MALESHERBES A ROUSSEAU (2)

minute de lettre à m. rousseau de genève
du 18 novembre 1761.

c'est bien abuser de votre complaisance, monsieur, que de garder si longtems l'ouvrage que vous m'avés confié (3), je désirois d'avoir le tems de le lire avec l'attention qu'il mérite et si j'avois preveu que cela me menast si loin, je n'aurois pas

(1) A cette lettre, Malesherbes a répondu le 22 novembre 1761 par un billet dont la minute ne figure pas au dossier : « Je suis très étonné, monsieur, de ce que vous « me mandez, non que je ne sache les liaisons très intimes de M. Guérin, mais je « ne croyois pas, et j'ai encore de la peine à croire, qu'elles l'aient porté à une infi- « délité si caractérisée », etc. (Streckeisen-Moultou, *loc. cit.*, II. p. 417.)

(2) Minute autographe. Ce texte a été publié par Streckeisen-Moultou (*loc. cit.*, t. II, p. 416).

(3) Il s'agit sans doute de l'ouvrage auquel il est fait allusion aux nos XXIII et XXIV.

attendu jusqu'à présent. mais je me flattois de jour en jour d'estre en état de vous le renvoyer après avoir satisfait l'extrême curiosité qu'il m'inspiroit.

ce seroit mettre encore votre patience à une plus grande épreuve que de vous donner mon avis détaillé sur une théorie qui par mille raisons est au dessus de ma pensée. je me contente de vous assurer que l'ouvrage entier m'a fait le même plaisir que tout ce qui sort de votre plume [*et j'ai grande impatience d'avoir l'honneur de vous voir à montmorency pour conferer avec vous sur les*, biffé] je crois que vous feriez grand tort au public de l'en priver et d'attendre l'édition entière de vos œuvres pour le donner. vous connaissés les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'estre monsieur.

XXVII

ROUSSEAU A MALESHERBES

à Montmorenci le 20 9bre 1761.

Ah ! Monsieur, j'ai fait une abomination ! j'en tremble ou plutôt je l'espère ; car il vaut cent fois mieux que je sois un fou, un étourdi digne de votre disgrâce, et qu'il reste un homme de bien de plus sur la terre. Rien n'est changé depuis avant hier, mais tout prend une autre face à mes yeux et je ne vois plus que des indices très équivoques où je croyois voir les preuves les plus claires. Oh ! qu'il est cruel pour un solitaire malade et triste, d'avoir une imagination déréglée et de ne rien apprendre de ce qui l'intéresse ! S'il en est tems encore, je vous demande, Monsieur, le secret sur ma précédente lettre jusqu'à plus ample ecclaircissement. Je viens de recevoir l'écrit que vous avez pris la peine de lire, mais dans le profond sentiment de mon étourderie je ne puis m'occuper que du soin de la réparer.

J. J. Rousseau.

XXVIII

MALESHERBES A ROUSSEAU (1)

24 9bre 1761.

tranquillisés vous, monsieur, je n'ay fait aucun usage de

(1) Minute autographe. Ce texte, à l'exception de l'alinéa souligné, que Malesherbes a biffé sur la minute, est publié par Streckeisen-Moultou (*Amis et ennemis*, II, p. 417).

votre lettre (1) qui doive vous inquietter, vous pourrés même voir par la réponse que j'y ay faite et que vous devés avoir recue que je suspendois mes démarches et meme mon jugement jusqu'à ce que je fusse à paris.

j'ai bien de la peine à croire guérin capable de ce dont vous l'avés soupçonné, et en général je ne crois jamais ces choses là de la part des gens à qui j'ay cru de l'honnestete que quand j'en ay la preuve, il est vrai que j'ay eu quelquefois de ces convictions de la part de gens que je n'en aurois pas cru capable.

je ne vous en dis pas davantage parceque je ne peux pas dans ce moment cy vous écrire de ma main, j'ay l'honneur d'estre monsieur.

XXIX

ROUSSEAU A MALESHERBES

A Montmorenci le 29 9^{bre} 1761

Voyant, Monsieur, après ma première étourderie que vous preniez la peine de m'écrire de vôtre main (2), j'avois résolu de vous épargner desormais l'importunité de cette affaire tant qu'il me resteroit des doutes ; mais il ne m'en reste plus et je ne puis me dispenser de vous dire qu'il est clair à mes yeux que le libraire m'amuse et ne procéde point de bonne foi à l'impression. Depuis près de deux mois il fait faire la navette à cinq ou six épreuves qui passent et repassent perpétuellement devant mes yeux, et me tiennent plus occupé à corriger et recorriger de nouveau les mêmes fautes d'impression que je ne l'ai été à la composition du texte. Il ne m'a pas été possible jusqu'ici de parvenir à voir une seule bonne feuille et je suis même étonné qu'il ne se soit pas encore avisé de m'envoyer sous ce nom quelque épreuve un peu plus proprement tirée. Je suis persuadé, Monsieur, que d'un regard vous vérifierez ce que je ne puis conclure ici que d'une multitude d'indices légers en eux-mêmes mais dont le résultat est que mon ouvrage est perdu ; car quoique j'ignore quelles mains le retiennent, je ne puis m'empêcher de le pré-

(1) « Lettre inconnue », dit Streckeisen-Moultou. C'est notre n° XXV.
(2) La lettre du 22 nov. 1761 que nous avons citée plus haut, en note, d'après Streckeisen-Moultou.

sumer, et quoique je connoisse vôtre autorité et que je me représente toute l'indignation de vôtre justice, je sais aussi que *nescit orcus reddere prædam.*

Seul, sans correspondance, sans aucune connaissance de ce qui se passe, je prends la liberté de vous demander, Monsieur, quand vous serez à Paris et que vous aurez vu l'état des choses, vos instructions sur la manière dont je dois me conduire en cette occasion ; mais je vous supplie de ne pas m'écrire de vôtre main, je suis trop plein de cette affaire pour ne pas vous entendre à demi mot. Au reste je ne doute point que le libraire ne soit sur ses gardes, averti par une lettre très folle et très mal digérée (1) que je lui écrivis dans la force de mes allarmes et à laquelle il répondit deux jours après par trois nouvelles épreuves qui dissipèrent à l'instant tous mes soupçons (2). Je n'ai ni sang-froid ni prudence et n'en suis que plus à plaindre. Je tâche de ne faire injustice à personne mais je ne la sais pas supporter. Soyez mon protecteur contre moi-même en m'honorant de vos avis ; ma déférence me tiendra lieu de sagesse, et vous prouvera mon respect.

J. J. Rousseau

XXX

ROUSSEAU A MALESHERBES

à Montmorenci le 30 obre 1761.

Je vous demande pardon, Monsieur, de mon éternelle importunité ; mais l'inquiétude sur le sort de mon livre me consume et me tüe. On pardonne beaucoup de choses à un homme dans cet état. J'ai jetté sur le papier quelques propositions pour le Sr Duchesne que je soumets à vôtre examen (3). Je

(1) Lettre à Duchesne du 16 nov. 1761, publiée par Musset-Pathay, *Œuvres inédites de Rousseau*, 1828, 2 vol in 8, tome I, page 79. « Rien ne presse, monsieur « pour l'impression de mon livre : depuis que je sais les raisons de vôtre retard « je vous excuse, même je vous plains. Quand leurs révérences en auront fait l'u « sage qu'elles souhaitent, vous pourrez procéder à l'impression » etc.

(2) *Voy.* la lettre de Rousseau à Duchesne, du 20 nov. 1761, publiée par Musset-Pathay dans le recueil cité ci-dessus, tome I, p. 78, où se lit ce passage digne d'attention : « Le temps éclaircira tout, et détruira ou confirmera les soupçons que « m'a donnés vôtre manière de procéder. Si le tort est de mon côté, comme je le « souhaite, vous me verrez empressé à le déplorer ; de plus, je vous previens qu'en « pareil cas, vous aurez une remise de cent écus sur vôtre prochain billet. Soyez « sûr que cela tiendra, et que je n'aurai rien fait de ma vie de meilleur cœur. Il « convient de mettre à l'amende mon étourderie, surtout quand elle me rend injuste.

(3) Voir le nº XXXI.

n'imagine pas sur quel prétexte il pourroit se défendre de choisir entre ces propositions, et dans ce cas-là même je pense qu'elles auroient toujours servi à manifester ses véritables intentions. Je pense aussi que dans le cas du choix il préféreroit celle du terme préfix qu'il rejetteroit aussi loin qu'il seroit possible, uniquement pour gagner du tems et s'assurer de moi du moins jusqu'à ce tems-là. C'est aussi, par la même raison, celle pour laquelle j'aurois le plus de répugnance, à moins que ce terme ne fut aussi prochain qu'il doit raisonnablement l'être. D'abord il prétendoit avoir fait son traitté avec l'imprimeur pour que l'ouvrage parut à la mi-janvier. Dans une visite qu'il me fit quelque temps après, son associé (1) (car lui n'est qu'un homme de paille) me fit entendre que ce seroit pour le mois de février ; je ne doute point qu'à présent il ne prenne le mois de mars, et ainsi chaque mois reculant d'un mois, il se trouvera toujours à la même distance. Enfin de manière ou d'autre il sera toujours plus avantageux pour moi de savoir à quoi m'en tenir que de rester plus longtems dans l'état de perplexité et d'incertitude où je vis depuis deux mois et même depuis trois que le manuscrit est entre ses mains. En attendant je travaille à tout évenement à mettre en état mon brouillon, ce qui n'est pas une petite affaire, la copie étant mise dans un autre ordre et considérablement augmentée. J'espère avoir tout dit et que c'est ici la dernière importunité que vous recevez de moi sur cette affaire. Malheureusement pour vous, Monsieur, je n'ai que celle-là, et vous éprouvez trop avec moi la vérité du proverbe. Je le sens, j'en gémis, j'embrasse vos genoux et je me tais.

J. J. Rousseau.

[Malesherbes a répondu à cette lettre le 7 décembre 1761 (2) : « Je n'ai point vu, monsieur, M. Guérin depuis mon arrivée, mais « j'ai vu M. Duchesne. Je lui ai parlé de votre livre, et il m'a répon- « du avec un tel air d'ingénuité... Je n'ai point voulu lui dire que « vous vous méfiiez de lui, parce qu'il m'a paru d'après vos lettres « que vous avez du regret à avoir marqué de la méfiance quand elle « se trouve mal fondée... Il m'a assuré que l'impression seroit faite « dans le mois de mars et qu'il tâcheroit même qu'elle le fût en fé- « vrier (3) », etc.]

(1) Guérin.
(2) Streckeisen-Moultou, *loc. cit.*, II, p. 417.
(3) *Emile* n'a paru qu'en mai 1762.

XXXI

PROPOSITION DE J. J. ROUSSEAU AU SIEUR DUCHESNE (1)

En aliénant mon manuscrit au Sr Duchesne, je n'ai point entendu lui vendre la propriété de mon ouvrage, mais seulement le profit de l'impression et publication. Lors donc qu'il ne procède ni ne veut procéder de bonne foi à l'impression, mon manuscrit ne lui appartient à aucun titre, et voici, cela posé, les propositions que j'ai à lui faire et entre lesquelles il pourra choisir.

1. La première est qu'il me rende mon manuscrit en retirant argent et billets. Et pourvu que cette restitution réciproque soit faite sur le champ, je n'exige même aucun dédomagement pour le préjudice du retard, pour la perte de mon tems, pour les peines de toute espèce qu'on m'a données et pour le risque de l'abus qu'on a pu faire de mon manuscrit.

2. Si le sieur Duchesne veut un autre ouvrage, j'offre en en échange mon Dictionnaire de Musique, et en retour ce qui sera jugé convenable.

3. Si le Sr Duchesne veut garder le traitté de l'Education... qu'il le garde sous une de ces deux conditions à son choix... La première qu'il prenne un terme préfix pour l'impression et publication du livre, faute de quoi, passé le dit terme, je serai en droit, de mon côté, de le faire imprimer et publier où il me plaira. La seconde, que si le Sr Duchesne a réellement un traitté avec le sieur Neaulme, que ce traitté soit révoqué, et qu'il en soit fait avec moi un semblable au moyen duquel je me chargerai de l'édition étrangère, soit en Hollande soit ailleurs, et de lui payer ou passer en déduction ce qui sera convenu pour cela. Bien entendu que je ne serai point tenu de suivre dans cette édition la lenteur de celle du sieur Duchesne.

Si le Sr Duchesne refusant d'accepter aucune de ces conditions manifeste ainsi sa mauvaise volonté, je lui déclare que je prendrai de mon côté les mesures qui me paroitront convenables pour que mon ouvrage ne soit pas perdu : sauf à lui faire en tems et en lieu, si le cas y écheoit, les restitutions, qui seront [*jugées convenables*, biffé] ordonnées par le magistrat compétent.

(1) Autographe de Rousseau.

XXXII

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MARC-MICHEL REY LIBRAIRE A AMSTERDAM A J. J. ROUSSEAU DU 7e Xbre 1761 (1)

M. Jean Neaulme libraire a donné pouvoir à M. Guérin pour conclure le marché avec Duchesne, ce qu'il a fait pour la somme de 1.600 livres. J'ai prié Neaulme de me remettre le marché moyennant un profit : mais il n'a pas voulu. Je tiens tout cela de ce dernier que le traitté de l'éducation s'imprimera a Paris et qu'il le reimprimera ici.

J'avois mandé à M. Duchesne que j'étois surpris qu'il ne se fut pas addressé à moi pour cet ouvrage; voici sa réponse : « Si j'eusse suivi mon inclination pour l'ouvrage en question, il est certain que je ne me serois pas adressé à autre qu'à vous. Des considérations m'ont obligé de voir ailleurs; c'est encore un mistère que le tems éclaircira (2). »

XXXIII

[Note de la main de Malesherbes, sur un feuillet blanc :]

faire parler au libraire de montargis nommé boisson du livre de m. rousseau.

XXXIV

ROUSSEAU A MALESHERBES (3)

à Montmorenci le 8 xbre 1761

Je comprends, Monsieur, sur le détail dans lequel vous daignez entrer avec moi, combien mon étourderie et mon indiscrétion auraient du vous paroître inexcusables, et combien vous les avez couvertes d'indulgence, de bontés et de soins. Cependant malgré ce qu'a pu vous dire le sieur Duchesne mon inquiétude n'était peut-être pas aussi déraisonable qu'elle le paroît. Si je n'avois que sa lenteur à lui reprocher, il ne seroit là-dessus que dans le cas des autres libraires et moi dans

(1) Copie de la main de Rousseau. Cette pièce est mal placée ici. Elle devrait accompagner le n° XXXV, qui est probablement du 13 décembre.

(2) C'est ainsi que Rousseau, dans sa copie, a placé les guillemets. Mais il semble probable que la phrase *c'est encore un mystère que le tems éclaircira* est de Rey, et non de Duchesne.

(3) Réponse à la lettre de Malesherbes du 7 décembre, citée plus haut, d'après la publication de Streckeisen-Moultou.

le cas des autres auteurs. Mais la conduite qu'il tient et le mistère impénétrable dont il s'enveloppe avec moi ne sont point de l'usage accoutumé. Quelque peu qu'avancent les libraires, ils font quelque chose ou conviennent qu'ils ne font rien ; mais après trois mois d'empressement et deux mois de travail, j'en suis encore à savoir si celui-ci a réellement commencé.

Après m'avoir tenu trois semaines entières sur deux épreuves allant et venant, je suis tout étonné, quand j'attends les bonnes feuilles, d'apprendre qu'il a défait les formes sous le plus frivole prétexte. On recommence sur nouveaux frais, on travaille à la fois sur deux volumes, l'entreprise promet de la rapidité, et le tout aboutit à cinq ou six feuilles dont les épreuves vont et viennent depuis un mois sans que rien s'achève ; quand je demande de bonnes feuilles on ne m'en envoye point, quand je demande du moins s'il y en a, on ne me répond point ; j'en suis encore à savoir ce que sont devenues mes corrections, quel œil aura mon livre, s'il y en a déjà une seule feuille imprimée, et si le travail que je fais sur les épreuves n'est pas un travail perdu. Vous conviendrez, monsieur, que tout cela n'est pas ordinaire, et qu'un autre dans le même cas ne se fut peut être pas inquiété moins que moi.

Tout cela paroit dans l'intérest du libraire, j'en conviens ; mais cette réflexion loin de me rassurer est ce qui m'allarme en me faisant présumer qu'un intérest plus grand ou un pouvoir auquel il ne peut résister le retient. Ma crainte n'est pas que mon livre soit falsifié de mon vivant, je le reconnoitrois j'aurois recours à vous et vous me rendriez justice : mais que puis-je penser de cette impression feinte et de ces délais affectés sinon qu'on attend que mes maux aient achevé de me consumer pour substituer sous mon nom un autre livre au mien, sans que personne le désavoue et sans que vous même. Monsieur, soyez instruit de cette fausseté ? Si je pouvois donner à l'étrange conduite du libraire quelque interprétation plus favorable je le ferois ; mais pour moi je n'en vois point d'autres à moins qu'il ne soit devenu fou. Les épreuves que je revois ne sauroient me rassurer là-dessus quand même je reverrois ainsi successivement tout le Livre ; ce qui est sur les épreuves ne signifie rien pour moi tant que je ne puis pas venir à bout de voir les feuilles imprimées. Car qui peut m'assurer des changemens qu'on y aura faits?

Le traitté avec Neaulme n'est pas pour imprimer leur édition, mais pour en faire sur leurs propres feuilles une autre parallelle à celle-là pour la Hollande et l'Angleterre; je ne sais rien de ce traitté que ce que m'en a dit M. Guerin et ce qu'ils m'en ont marqué eux-même ; mais les uns et les autres en ont donné la négociation pour cause du retard de l'impression,et depuis que selon eux le traitté est enfin conclu l'impression n'en va pas mieux. Ma proposition étoit donc de me substituer au Sr Neaulme et de me charger de l'édition étrangère aux mêmes conditions. Au moyen de quoi Duchesne eut fait son édition tout à son aise, mais moi j'aurois été le maître de celle-là.

J'estime que tout l'ouvrage peut avoir environ 60 feuilles. Ils promettoient trois feuilles par semaine, et ils promettoient que l'ouvrage paroitroit à la mi-janvier. La contradiction de ce double engagement me sauta aux yeux et me fit de la peine. Il y a deux mois de cela, il n'y a pas encore une seule feuille de faite et ils promettent maintenant l'ouvrage pour le mois de Mars. Soit, mais l'ouvrage ne sauroit être fait au mois de Mars que dans l'intervalle il ne s'en fasse quelque chose. La seule chose que je demande, et qui me paroit bien raisonable à demander, c'est de voir les bonnes feuilles à mesure qu'on les tirera.

Voici, Monsieur, la dernière importunité que vous recevrez de moi sur ce chapitre. J'avois déjà du penchant à croire mes craintes mal fondées et la lettre que vous aviez eu la bonté de m'écrire me rassure beaucoup. Après avoir pris les mesures qui m'ont semblé convenables, j'ai résolu de ne plus m'inquiéter de cette affaire et de n'en garder que le souvenir que je dois à vos bontés.

J. J. Rousseau

[Malesherbes a répondu à cette lettre en décembre 1761 : « Vous recevrez, monsieur, mardi prochain, huit bonnes feuilles au moins; « celui qui m'en a assuré en a vu sept de faites... Le libraire prétend que s'il ne vous les a pas envoyées jusqu'a présent, c'est qu'il « vous avoit proposé par une de ses lettres de ne vous envoyer que les « bonnes feuilles du volume entier quand il seroit achevé. Vous ne « lui avez pas fait de réponse à cette proposition, ce qui lui a fait « croire que vous l'acceptiez; mais à présent qu'il sait vos intentions, « il s'y conformera et vous enverra les bonnes feuilles à mesure.

« Ne nous donnons pas la peine de discuter si son excuse pour le « passé est bonne ou mauvaise. Il nous suffit de nous assurer pour « l'avenir qu'on se conformera à ce que vous désirez », etc. (1).

XXXV

ROUSSEAU A MALESHERBES (2)

Je dois vous prévenir, Monsieur que le secret que je vous avois demandé ne peut plus avoir lieu, l'affaire devenant de jour en jour plus claire, et c'est donner trop d'avantage aux méchans de se laisser égorger sans rien dire. D'ailleurs, ce secret n'a pu regarder en aucun tems Madame la Maréchale de Luxembourg et quoique je n'aye point voulu l'inquiéter de cette affaire, elle a su que le livre ne s'imprimoit point ; sa bonté pour moi l'engagera peut-être à vous en parler, et comme elle doit venir demain à Paris, je la préviens que l'état des choses vous est connu.

Permettez-moi de joindre ici l'extrait d'une lettre de Rey que je viens de recevoir et par lequel vous reconnoitrez, je m'assure, que je n'étois pas le visionnaire que vous l'avez pu penser. Pardon, Monsieur, ayez pitié de ma misère et ne vous rebutez pas, je vous conjure, de mes importunités.

J. J. Rousseau.

XXXVI

ROUSSEAU A MALESHERBES (3).

23 déc. 1761.

Il fut un tems, Monsieur, où vous m'honorates de votre estime et où je ne m'en sentois pas indigne ; ce tems est passé je le reconnois enfin, et quoique vôtre patience et vos bontés envers moi soient inépuisables, je ne puis plus les attribuer à la

(1) Lettre publiée par Streckeisen-Moultou, *loc. cit*, tome II, p. 19.

(2) Sans date. Cette lettre doit avoir été écrite vers le 13 décembre 1761, au moment où Rousseau venait de recevoir de Rey la lettre du 7 décembre (voir n° XXXII), où il apprenait que, malgre son intention formelle, l'*Emile* était imprimé en France et non en Hollande. Les libraires Duchesne et Guerin le lui avaient laissé ignorer, et il semble bien que Malesherbes croyait Rousseau renseigné depuis longtemps. L'innocence de la maréchale de Luxembourg est, sur ce point, plus sujette à caution.

(3) Copie de la main du secrétaire de Malesherbes. L'original, envoyé à la maréchale de Luxembourg, a été publié dans la *Correspondance* de Rousseau. Il me semble nécessaire, bien que cette lettre soit connue, de la remettre ici sous les yeux des lecteurs.

même cause sans le plus ridicule aveuglement. Depuis plus de dix semaines, ma conduite et mes lettres ne sont qu'un tissu d'iniquités et de folies, d'emportemens. Je vous ai compromis, Monsieur, j'ai compromis madame la maréchale de la manière du monde la plus punissable. Vous avés tout enduré, tout fait pour calmer mon délire et cet excès d'indulgence qui pouvoit le prolonger est en effet ce qui l'a détruit. J'ouvre en frémissant les yeux sur moi et je me vois tout aussi méprisable que je le suis devenu. Devenu ? non. L'homme qui porta cinquante ans le cœur que je sens renaître en moi n'est point celui qui put s'oublier au point que je viens de faire. On ne demande point pardon à mon âge parce qu'on n'en mérite plus. Mais Monsieur, je ne prends aucun interest à celui qui vient d'usurper et deshonorer mon nom. Je l'abandonne à vôtre juste indignation, mais il est mort pour ne plus renaître. Daignés rendre votre estime à celui qui vous écrit maintenant ; il ne sauroit s'en passer et ne méritera jamais de la perdre. Il en a pour garant non sa raison, mais son état qui le met désormais à l'abri des grandes passions.

(P. S.) Quoique je ne doive ni ne veuille plus, Monsieur, vous importuner de l'affaire de Duchesne et que je prétende encore moins m'excuser envers luy, je ne puis cependant me dispenser de vous dire qu'il étoit vrai qu'il m'eut proposé de ne m'envoyer les bonnes feuilles que volume à volume, alors mes allarmes et le bruit que j'en ai fait ne seroient plus seulement les actes d'un fou, mais d'un vrai coquin.

Il faut avouer aussi, Monsieur, que je n'ose écrire à Mme la Maréchale, et que je ne scais comment m'y prendre auprès d'elle ignorant à quel point elle peut être irritée.

[Cette lettre a été écrite le même jour que celles que Rousseau, persuadé que sa mort était prochaine, adressait à ses amis Moultou et Roustan pour leur faire ses adieux (1). « Je me sentois mourant ; « j'ai peine à comprendre comment cette dernière extravagance (2) « ne m'acheva pas : tant l'idée de ma mémoire deshonorée après « moi, dans mon plus digne et meilleur livre, m'étoit effroyable. « Jamais je n'ai tant crains de mourir ; et je crois que si j'étois « mort dans les circonstances, je serois mort désespéré. » (*Conf.*, liv. XI). Le même jour également, Rousseau écrit à Rey : « Il n'est

(1) *Voy.* la *Correspondance*.
(2) Le soupçon que les jésuites ne se fussent emparés du manuscrit de l'*Emile*.

« plus question, j'espère, du projet dont je vous avois parlé, lequel
« étoit fondé sur un soupçon de trahison dont je croyois avoir des
« indices, et sur lequel je crois à présent m'être trompé. La suite ne
« tardera pas à m'apprendre à quoi m'en tenir, et si l'affaire tourne
« mal, je vous expliquerai le tout. Quant à présent je ne le puis
« sans m'exposer à compromettre injustement la réputation d'un
« honnête homme. » (Bosscha, *loc. cit.*, p. 125.) D'autre part, il écrit,
toujours le 24 déc., à la duchesse de Luxembourg : « Je sens vive-
« ment mes torts, et je les expie ; oubliez-les, madame la Maréchale,
« je vous en conjure... etc. »]

XXXVII

MALESHERBES A LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG (1)

j'ay reçu, madame la maréchale, une nouvelle lettre du mal-
heureux jean-jacques, dont je crois n'avoir point de meilleur
usage à faire que de vous l'envoyer. vous y verrés comme
dans toute la suite de cette affaire le fond de son ame et ce
mélange d'honnêteté, d'élévation et en même tems de mélan-
cholie et [*souvent de fureur*, biffé] quelquefois de désespoir
qui fait le [*malheur*, biffé] tourment de sa vie [*et*, biffé],
mais qui a produit ses ouvrages : je lui ay fait [*une*, biffé] la
réponse la plus consolante que j'ay pu, je l'ay assuré en
même tems que vous n'estiés point irritée, parce qu'on ne l'est
jamais des écarts causés par une heureuse sensibilité, je me
flatte que vous ne me désavouerés pas, je luy ay mandé que je
vous envoyois sa lettre.

XXXVIII

MALESHERBES A ROUSSEAU (2)

du 25 décembre 1761.

je ne me flatterois pas, monsieur, que ma façon de pen-
ser sur vous soit assés intéressante pour vous l'expliquer, si
la dernière lettre que [*vous m'avez écrite* biffé] j'ai reçu de
vous ne me le (3) faisoit croire. [*que vous êtes sensible au ju-
gement que*, biffé] vous me paroissés occupé d'un jugement

(1) Minute autographe.

(2) Minute autographe d'une lettre qui a été publiée d'après l'expédition par Streckeisen-Moultou, *loc. cit.*, II, p. 490. La minute donne un certain nombre de ratures qui ne sont pas dépourvues d'intérêt.

(3) *le* en surcharge.

qu'ont pu porter de vos procédés ceux qui en ont été témoins, c'est-à-dire mde. la maréchale de Luxembourg et moy, j'ay vu mde. la maréchale [*depuis vos derniers mémoires et je vous aseure*, biffé] depuis le mémoire que vous m'avez chargé de lui communiquer et je vous assure qu'elle ne m'a parlé n'y n'a agi comme quelqu'un qui seroit irritée ou qui vous scauroit mauvais gré de l'avoir compromise *je ne vous dissimulerois pas que*, biffé] je lui ai envoyé votre dernière lettre. pour moy, monsieur, je vous diray avec la franchise qui vous est due [*ce que*, biffé] que j'ai vu dans tous vos procédés une extrême sensibilité, un grand fond de mélancholie et beaucoup de disposition à voir les objets du côté le plus noir mais une disposition au moins égale à vous rendre à la justice et à la vérité quand elle vous est présentée.

la sensibilité du cœur [*l'accès aux passions vives*, biffé] est [*trop fortement* biffé] imprimée dans vos ouvrage [*pour qu'on puisse douter que vous*, biffé] avec trop de force et trop de vérité pour qu'on soit étonné de la retrouver dans votre conduite, ainsi, à cet égard vous ne m'avés rien appris. cette mélancholie sombre qui fait le malheur de votre vie est prodigieusement augmentée par la maladie et par la solitude. mais je crois qu'elle vous est naturelle et que la cause en est physique, je crois même que vous ne devés pas estre faché qu'on le scache [*le genre de vie que vous avez,.. le parti extrême que vous avés*, biffé] le genre de vie que vous avez [*pris*, biffé] embrassé est trop singulier et vous êtes trop célèbre pour que [*bien*, biffé] le public ne s'en occupe pas [*beaucoup* biffé]. vous avés des ennemis et il seroit humiliant pour vous de n'en pas avoir, et vous ne pouvés pas douter [*qu'on*, biffé] que bien des gens n'imputent les partis extrêmes que vous avez pris a cette vanité qu'on a [*si souvent*, biffé] tant reproché aux anciens philosophes, pour moy, il me semble que je vous en estime davantage depuis que j'en ay vu le principe dans la constitution de vos organes et dans cette bile noire qui vous consume, étant assés malheureux pour voir souvent [*de l'horreur*, biffé] des horreurs où démocrite n'auroit vu que du ridicule, il est [*assés*, biffé] tout simple que vous ayés fui dans les déserts pour n'en plus estre tesmoin.

enfin, monsieur, [*j'ai toujours*, biffé] j'aime la [*candeur* biffé] vérité, je compatis à toutes les passions vrayes, je crois même

que je m'y intéressse plus à proportion de ce qu'elles sont plus vives, je n'ai d'aversion que pour l'injustice et pour la fausseté, et encore je ne scais pas si cette aversion n'a pas cédé quelquefois au sentiment qui me ramène toujours vers les gens de lettres.

je ne vous fais cette déclaration de mes sentiments qui d'ailleurs vous seroit assés inutile que pour que vous n'ayés aucun regret à m'avoir laissé voir depuis deux mois les différens mouvements dont vous avés [*été*] agité. si cependant vous désirés d'en éteindre le souvenir, je garde toutes vos lettres dans une liasse que je vous rendray quand vous voudrés et je tacheray aussi de retirer celles que vous avez écrites à duchesne (1).

Je ne vous réponds point sur l'apostille de votre lettre au sujet de la proposition que vous avoit faite duchesne. il y a sur cela une explication à vous donner qui seroit trop longue à écrire et n'en vaut pas la peine, je la réserve pour la première fois que je pourray avoir l'honneur de vous voir (2).

XXXIX

LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG A MALESHERBES

A Versailles le samedi.

Vous este plein de bonté et d'humanité monsieur le pauvre rousseau en a grand besoin mais il est aussi bien interesan je ne partage point sa reconoisance il merite luy seul tout ce que vous faitte pour luy ce n'est pas que je sois ingratte car je conte monsieur sur l'honneur de votre amitié et personne n'en est fière plus que moy soyé persuadé je vous suplie des sentiments du plus tendre attachement avec lequels j'ay l'honneur destre

(1) Cf. *Confessions*, livre XI: « M. de Malesherbes m'avoit marqué qu'il retireroit « les lettres que j'avois écrites à Duchesne durant mes alarmes au sujet des Jésui- « tes, et il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma rai- « son. Mais je lui marquai qu'en nulle chose je ne voulois passer pour meilleur « que je n'étois, et qu'il pouvoit lui laisser les lettres j'ignore ce qu'il en a fait. » On sait que les lettres de Rousseau à Duchesne ont été retrouvées et publiées par Musset-Pathay en 1825.

(2) Rousseau a répondu à cette missive les 4, 12, 26 et 28 janvier 1762 par les célèbres lettres qui figurent dans ses œuvres sous le titre: *Quatre lettres à M. le président de Malesherbes contenant le vrai tableau de mon caractère et les vrais motifs de ma conduite*, et qui ont été imprimées pour la première fois en 1778, peu après la mort du philosophe, en une plaquette in-8 où elles sont suivies d'un récit des derniers moments de Jean-Jacques par M. de Girardin.

Monsieur
Votre très humble et très obéissante servante
LA D. DE LUXEMBOURG

§

[Le recueil prend fin sur la lettre qu'on vient de lire. J'ajoute au dossier une autre lettre autographe, non signée, qui semble en avoir été distraite par inadvertance et qu'on a reliée dans un autre recueil.

Quoiqu'elle ne porte aucune suscription, on voit par son texte qu'elle s'adresse à Malesherbes, et son second alinéa a trait aux derniers incidents de la fabrication de l'*Emile*. Elle se trouve dans le n° 21196 des *nouv. acq. fr.*]

XL

ROUSSEAU A MALESHERBES

à Montmorenci, le 8 avril 1762.

Je parcours, Monsieur, les estampes que vous avez eu la bonté de m'envoyer avec un plaisir auquel la main dont elles me viennent a bien autant de part que les artistes qui les ont faites. Avec plus de jeunesse et de santé, celles de La Fontaine ne me paroîtront pas fort saines à garder. Je souhaite qu'elles ne fassent pas plus courir de risques à d'autres, mais non pas au même prix. Je n'ai pas encore lu les Héroïdes, si le traducteur a eu l'esprit d'en ôter un peu à Ovide, je crois qu'il l'aura rendu plus touchant.

Voici, Monsieur, les cartons que vous m'avez ordonné de faire ; j'ai suivi fidellement ce que vous m'avez prescrit, excepté que j'ai laissé les anges pour ne pas trop étrangler la période (1); mais j'ai fait tomber sur leurs passions le doute qui tombe sur leur existence, et je crois que c'est toute l'orthodoxie que l'Eglise peut raisonnablement exiger d'un hérétique. Si vous y trouvez encore quelques changemens à faire, je vous supplie de vouloir bien m'indiquer ces changemens en me renvoyant les cartons. Sinon je souhaiterois si cela se peut que les dits cartons fussent immédiatement rendus à Duchesne pour les faire tirer : Cela iroit à l'épargne du tems.

(1) *Cf.* le passage suivant du livre IV d'*Emile* ; « Ce sont les erreurs de « l'imagination qui transforment en vices les passions de tous les êtres bornés, « *même des Anges, s'ils en ont.* » Rousseau avait d'abord écrit : « *même des* « *Anges, s'il y en a* ».

Daignez, Monsieur, recevoir tous les homages d'un cœur qui vous est tendrement attaché.

J'ai marqué à Rey que sitôt que le petit traité du Contrat Social seroit imprimé il vous en addressat par la poste un exemplaire que je vous supplie de vouloir aggréer. En m'envoyant trois exemplaires du recueil qu'il a fait de mes écrits, il me marque qu'il prend la liberté de vous en présenter un. Ne sachant s'il a mis cet exemplaire à part, j'ignore si l'un des trois que j'ai receus n'est point celui qui vous appartient (1). Honorez-moi là-dessus, Monsieur, d'un mot d'éclaircissement.

Peu d'heures après vôtre départ, M. le Mareschal fut attaqué d'une vive douleur à un doigt du pied qui ne lui a plus permis de marcher depuis ce tems-là ; cette douleur accompagnée de rougeur et d'enflure paroit être la goute quoiqu'il ne le croye pas, mais pour moi je le crains beaucoup.

§

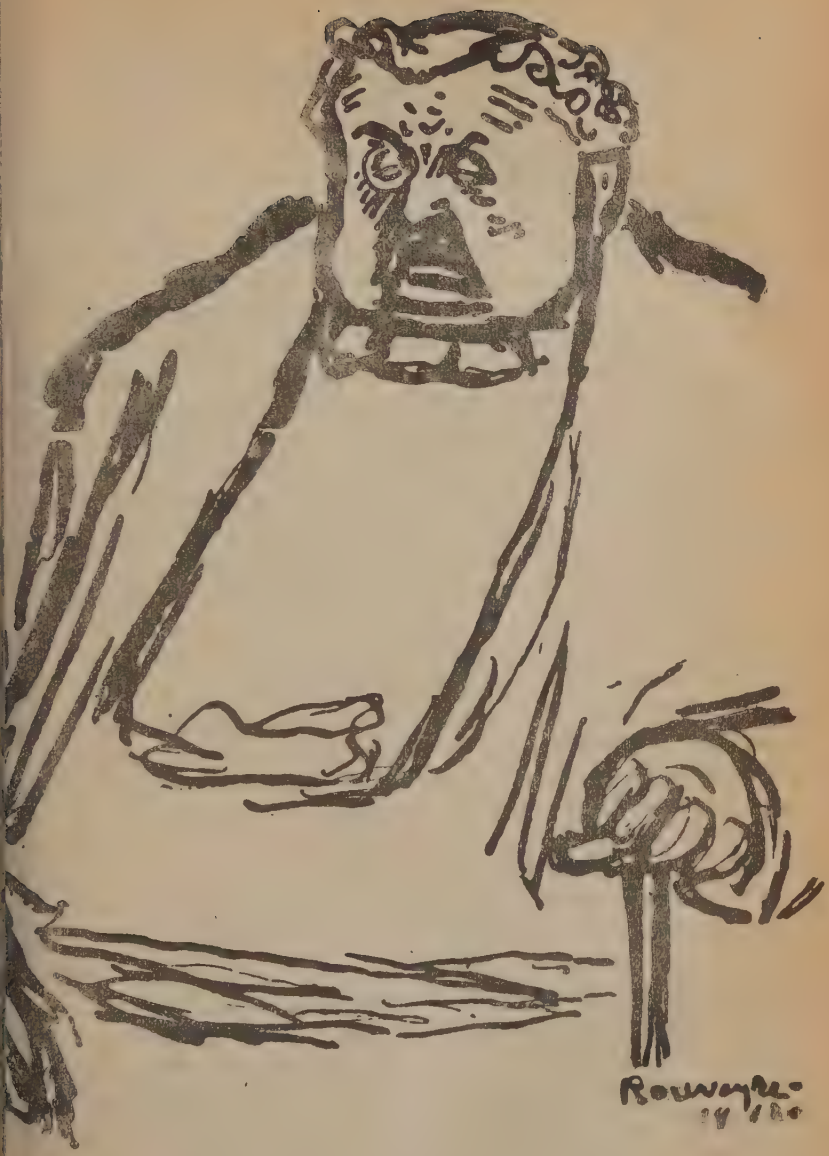
Le *Traité de l'Education* parut enfin vers le 20 mai 1762. (*Cf. Mém. secrets* de Bachaumont, à la date du 22 : « ... Tel est le titre « de 4 vol. in-8° qui paraissent depuis quelques jours. ») Le 29 mai, Jean-Jacques écrit à Rey : « *Emile* et non pas *Emilie* paroit depuis « quelques jours et me donne bien des embarras. » (Bosscha, *loc. cit.*, n° 96.)

Hélas ! les « embarras » ne faisaient que commencer...

PIERRE-PAUL PLAN.

Paris, 7 avril 1912.

(1) *Cf.* Rousseau à Rey, 25 mars et 4 avril 1760 (Bosscha, *loc. cit.*, n°s 92 et 94) : « Puisque vous voulez n'annoncer le Contrat Social que lorsqu'il sera à Paris, « il ne sera peut être pas necessaire d'envoyer un exemplaire à M. de M. si long- « tems à l'avance de peur qu'étant vu par d'autres, ils n'y forment plus de difficultés « qu'il n'en feroit lui même... » et : « Je vous ai déjà marqué ci-devant mon avis « conforme au vôtre sur l'envoi d'un exemplaire à M. de M. »



JEAN DE BONNEFON

L'ÉQUIVOQUE DU « BARRÉSISME »

On raconte que M. Paul Adam, ayant trouvé en Egypte une médaille antique qui portait l'inscription « Princeps juventutis », s'empressa de la faire tenir à M. Maurice Barrès. En ce printemps de 1912, M. Paul Adam éprouverait quelque hésitation. Notre jeunesse intellectuelle semble peu disposée à se donner un prince, et d'ailleurs elle repousse cette conception assez naïve de la littérature qui en fait un champ d'action quasi-électorale. Posée néanmoins en ce moment, bien malgré lui, la candidature de Barrès est âprement combattue. On a entendu ici même l'écho de ces vifs débats. Ses adversaires les plus décidés vont désormais jusqu'à contester son influence sur les jeunes générations, sur « la partie vraiment consciente de la jeunesse contemporaine ».

C'est un signe remarquable de la vitalité d'une doctrine et d'un talent littéraire, que cette opposition qui renaît de décade en décade. Ce qu'on appelle le Barrésisme (si l'on entend par là l'influence toujours agissante de Barrès) n'a cessé de profiter des objections mêmes qui lui étaient faites ; sans doute parce qu'il constitue, par son origine et dans son essence, une réaction, il a la vertu de s'enrichir de tout ce qu'on tente de lui opposer. Et, de fait, ses adhérents se renouvellent continuellement.

M. Francis Vielé-Griffin a cité *l'Indépendance* et la *Revue critique des Idées et des Livres*. Qu'il nous permette d'ajouter la rédaction entière des *Marches de l'Est*, *les Guêpes*, *le Divan*, *les Quatre Dauphins*, nés d'hier, et, dans la Suisse romande, les revues issues de *la Voile Latine*. A ces revues, toutes rédigées par des jeunes gens, nous prétendons qu'il est juste de joindre ici *l'Occident* et la *Nouvelle Revue Française*. Qui donc empêche de ranger ces deux groupes sous l'influence barrésienne, sinon trois ou quatre pontifes dogmatiques et gourmés, et des personnalités telles qu'un André Gide, un Adrien Mithouard, qui depuis longtemps ont passé la fleur de leur jeunesse? Mais on trouve aux sommaires de

l'Occident les noms de MM. Eugène Marsan, Maurice de Noisay, Louis Rouart, à ceux de la *Nouvelle Revue Française*, les noms de J. et J. Tharaud, Louis Dumont-Wilden et François-Paul Alibert. Or ce sont là de jeunes amis de Barrès, pénétrés de Barrésisme, et dont certains précisément échappent de plus en plus à l'influence de Gide et de Mithouard, tandis que les autres n'en ont jamais été même touchés.

Arrêtons-nous dans ce dénombrement; car il serait aussi ridicule de vouloir *compter* les disciples de Barrès que de le chicaner sur trois poètes dont il fait « ses familiers » et qui n'ont rien de barrésien. Et puis après? Est-ce à lui de nommer ses élèves, et n'est-il pas naturel, n'est-il pas convenable qu'il regarde avec plus de complaisance du côté de ceux qui ne le singent pas? Mais son influence est telle, en vérité, qu'elle ne se satisfait point d'une liste de disciples : le Barrésisme existe en dehors de Barrès, et toute l'intellectualité française en est plus ou moins imprégnée. Vouloir le délimiter en 1912 nous paraît impossibilité pure.

Bien entendu, nous parlons du vrai Barrésisme, c'est-à-dire d'une influence inscrite dans les profondeurs de notre sentiment et de notre intelligence. De grâce, qu'on ne nous embarrasse pas de définitions truquées! Nous reconnaissons volontiers qu'il est né du type « Colette Baudoche » et de la formule « la terre et les morts », toute une littérature rococo et bien pensante dont nous ne nommerons pas les auteurs, par charité. Mais quel sophisme que de voir là « les aboutissants du barrésisme étendu »! Et puis, faudra-t-il que tous les « adhérents » du Barrésisme aient du génie? Nous voyons qu'on reproche à MM. Bazin et Bordeaux de n'avoir que du talent. En quoi la vérité des thèses barrésiennes y perd-elle de sa force? N'est-ce pas l'influence sans cesse grandissante d'une doctrine qui s'affirme dans une pareille vulgarisation?

La meilleure preuve que le Barrésisme véritable ne se restreint pas à une étroite formule, c'est qu'il n'emprisonne même pas son créateur. M. Maurice Barrès demeure si libre que nous avons cru devoir nous-mêmes nous en inquiéter. Nous lui avons en effet reproché — ainsi d'ailleurs qu'à M. Adrien Mithouard, théoricien de *l'Occident* — de puiser dans les seules réalités françaises une confiance dangereuse autorisant toutes les fantaisies individuelles. N'écrivait-il pas

à l'un de nous tout récemment : « Ne vous embarrassez pas de système et nourrissez-vous à votre faim des provisions accumulées par vos prédécesseurs » ? Voilà qui montre quelle aisance Barrès conserve au sein de sa propre doctrine, sans pourtant jamais détruire le Barrésisme, ainsi qu'on le lui a reproché. Or on n'a pu le faire sans fournir un nouvel argument en notre faveur. Barrès, nous dit-on, n'est lui-même, après tout, qu'un déraciné florissant. Déraciné, certes! Mais toute sa doctrine répond ici pour nous. Il a même pris soin d'écrire : «... Il est constant qu'un esprit vigoureux, *bien assuré de ses assises*, peut se hausser de son *étroite patrie*, de son milieu et de sa race, pour atteindre à d'autres civilisations... Un enfant de Neufchâteau, le fils d'une province militaire et disciplinée, saurait *sans périr* prétendre à s'assimiler tout l'hellénisme. » (*Les Déracinés*, p. 117.)

Reconnaissez donc qu'une telle attitude nécessite tout d'abord des assises profondes, c'est-à-dire une sorte de repliement sur ce qui constitue le fond de la race, toute une réfection des mœurs nationales, bref l'adhésion totale au programme social et politique esquissé dès la campagne de *la Cocarde* et dans lequel Barrès s'est rencontré sur plus d'un point avec Paul Bourget.

Il faut toutefois se garder de confondre les doctrines de l'un et de l'autre. Bourget se classe tout à fait à part. Ses études sociales et politiques intéressent en effet la pensée et les mœurs, au lieu que la doctrine de Barrès — dont l'action, d'apparence moins nette, est beaucoup plus profonde — renouvelle tout l'ordre des sentiments et de la volonté. Et c'est ce qui ressort d'un texte incomplet invoqué par M. Vielé-Griffin contre Barrès et ses disciples, qu'il range dans la descendance de René : « Le jeune homme qui promène ses nerfs malades dans les champs du pays natal et note avec curiosité les frissons qu'il éprouve et ses émotions neuves n'est-il pas le successeur affaibli et lamentable de René, la victime de l'abus de l'autopsychologie artiste qui a stérilisé et détruit à notre époque tant de talents qui s'annonçaient si beaux... ? » Le texte est de M. Ernest Champeaux. Pourquoi l'avoir tronqué? C'est peut-être que la suite de ces amères réflexions embarrassait M. Vielé-Griffin. En effet, la voici : « Heureusement que Ducrocq n'est point de ceux-là...il ne fréquente pas les tombeaux

jour y enfouir des sentiments compliqués... Pour lui les morts ne sont pas un sujet de méditation triste sur lequel on s'hypnotise, mais les instruments de la bataille qui continue. J'ai vu, dit-il, les Alsaciens sourire devant des tombes, comme on fait parmi des compagnons qui vous aident... » Texte éloquent et qui n'est que le commentaire de la phrase célèbre : « J'ai trouvé une discipline dans les cimetières où mes prédécesseurs divaguaient. »

Cette phrase réglerait à elle seule tout le débat. Elle nous interdit d'aller chercher le Barrésisme chez tel ou tel qui en prend l'étiquette; elle proclame que Barrès, créateur d'une nouvelle sensibilité, a fait d'une révolte une acceptation, et d'une rêverie nihiliste un déterminisme conscient, et que le Barrésisme a été une reprise de conscience de la race, une excitation féconde, un reconstituant, une cure nécessaire dans un temps de danger national et de fièvre.

Et la fièvre barrésienne durera et s'accroîtra en raison des périls qui guettent l'âme française, tant que la France n'aura pas retrouvé son équilibre et sa paix. Cette fièvre, on la voit s'agiter sans répit sur nos « marches de l'Est », ainsi qu'en tient de témoigner le beau livre de MM. Dumont-Wilden et Souguenet. Elle brûle le cœur de tous ceux qui s'essaient à résoudre, après Auguste Comte, « l'immense question de l'ordre ». Ce sont des forces groupées en partie par Barrès que Charles Maurras et *l'Action Française* s'efforcent d'entraîner vers le but qu'ils ont défini. Sur la constitution de la famille, sur le sens de l'éducation morale, sur la fonction de l'école, sur l'entente de la liberté spirituelle et de la tradition religieuse, le Barrésisme prend parti et propose de choisir entre deux positions essentielles de l'esprit. Ceci nous assure que son influence n'est pas près de s'éteindre.

Nous n'avons pas la prétention de résoudre ici un problème qui a ses données dans tous les ordres de l'activité humaine et qui coupe en deux notre pays. Nous nous bornons à dire : — Prenez garde, l'âme française est intéressée au sort de la doctrine barrésienne. N'est-ce pas dès lors trop de hardiesse que de prétendre l'exécuter en quelques pages et régler tout entière sur le dos de Barrès une querelle où sont compromis aussi les représentants d'une philosophie bien distincte : Bourget, Maurras et Lasserre? Oui, ce sont tout particulièrement

les leçons de Charles Maurras qui ont engagé de jeunes barrésiens dans une réaction violente contre le préjugé anti-latin, contre le romantisme, contre ce qu'ils croient une pensée et un art contraires au développement normal et heureux de la tradition nationale. Mais il est vrai qu'ils font alors les gestes d'une discipline barrésienne d'origine. Discipline morale et politique, discipline esthétique, discipline de citoyens et de lettrés.

Barrès a lancé toute la jeunesse littéraire sur une piste, en commentant la parole suprême de Jean Moréas : « Il n'y a pas de classiques et de romantiques... » Grand artiste à qui l'on voudrait reprocher d'avoir rejeté « le romantisme entier » comme d'avoir renié le passé français d'avant la Renaissance. Barrès a murmuré un jour : « Mes frères romantiques... » ; et son cœur, tourmenté de regrets, à Sparte, trouvait l'apaisement devant les restes de vieilles constructions franques. Mais qui ne se rappelle les lignes frémissantes : « Je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale ; mais il faut que les classiques à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre et qu'en nous enrôlant sous une discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses »...

Est-ce là le vœu d'une intelligence sèche et d'une âme stérile ? Il nous semble que la jeunesse de 1912 y peut contempler ses possibilités et ses espérances.

HENRI CLOUARD et JEAN-MARC BERNARD

LE
LIVRE DE CYNTHIA

—

I

Sur la couche meurtrie où ton beau corps se dresse
Et se penche, crispé du mal d'interroger,
Ne cherche pas, après l'infini passager,
Quelles causes ont fait que je suis ta maîtresse.

N'as-tu pas eu ma voix, mon charme et ma caresse,
Ma volupté prodigue et mon rire léger,
L'aveu que rien n'efface ou ne saurait changer
Et qui marque en le temps notre heure enchanteresse ?

Cher rêve grand et pur devenu mon amant,
Eteins ce dur regard. Aimons-nous sans nous plaindre.
Même lorsque deux cœurs n'ont qu'un seul battement

Est-on coupable si l'on ne peut pas s'atteindre,
O mon amour. Tais-toi. Sois mon frère en douceur
Et repose ton front contre mon bras berceur.

II

« M'aimes-tu ? » dites-vous, les mains dans mes cheveux
Lorsque nos bouches sont un instant séparées ;
Et tes regards si doux ont des lueurs cuivrées
Et je sens tes chers doigts plus durs et plus nerveux.

« M'aimes-tu? Je connais les désirs que tu veux,
Les rêves que tu fais, les choses que tu crées ;
M'aimes-tu dans ta chair et ton âme énivrées,
Je n'en sais rien encor malgré tous tes aveux. »

Dans l'ombre chaude où luit ton violent visage
Incliné sur le mien comme sur un présage,
Longtemps je te regarde et ne te réponds pas.

Alors, brutal, tu me rejettes de tes bras,
Et je souris, maîtresse impudique et clémente,
Mais tu ne sauras pas si je suis ton amante.

III

« Pourquoi, demandez-vous, m'imposer ce martyre
De ton silence ou de ton rire desséchant ;
Ta voix sans vérité ne connaît que le chant
Des sirènes dont meurt le songeur qu'il attire.

« Sur la blancheur du lit où ta beauté s'étire,
Vous me faites du mal, vous me rendez méchant,
Pourquoi vous taisez-vous avec ce front touchant? »
Vous ne comprendrez pas, mais je vais vous le dire.

S'il y avait des mots faits à l'égal d'aimer,
S'il y avait un cri qui puisse m'exprimer,
Si, penché sur ma chair où sont toutes les sèves,

Au travers de mon sein qui rythme tous les rêves,
Vous pouviez voir mon cœur quand j'ent'rouvre les bras,
Vous auriez peur ou bien vous ne me croiriez pas.

IV

Soit, je suis votre fée et votre Béatrice,
Votre Ariel dansant pareil au par-esprit,
La muse blanche auprès de l'anxieux proscrit
Lui posant son baiser au front pour qu'il guérisse.

Soit, je suis Cléopâtre aux yeux d'impératrice,
Celle pour qui l'on meurt et pour qui l'on écrit,
Et je suis la bacchante échappée et qui rit
Ou l'amante sans voix damnée et tentatrice.

Soit, mon ami d'amour, je suis, entre tes bras,
Convoitée, adorée, et haïe et chérie,
Le motif de ton rêve et ton idolâtrie,

Tout ce que l'on possède et tout ce qu'on n'a pas ;
— Mais ces choses, vois-tu, c'est bien moins qu'une femme
Avec son cœur, avec sa chair, avec son âme.

V

Souriez, mon amour. C'est beau, quand tu souris.
Ton sourire qui passe et qui te transfigure
C'est plus que ta présence et c'est plus qu'un augure,
C'est plus encor que nos bonheurs les plus chéris.

Ton merveilleux sourire, ô mon amant épris,
C'est le soleil levant de toute l'âme obscure,
Tu ne peux pas savoir la foi qu'il me procure
Et le mal que tu fais, par lui tu le guéris.

C'est plus que mon désir et plus que mon empreinte,
C'est ta vie à jamais délivrée et sans crainte,
C'est ta perfection sans parole et sans cris,

C'est plus que toi. Mon bien-aimé, quand tu souris,
Ta jeunesse apparaît superbe et sans offense
Et je la vois tenant par la main ton enfance.

VI

N'ayez pas cet accent sec, cassé, persifleur,
Ces gestes, ces regards bornés par la colère ;
J'ai beau n'avoir rien fait qui puisse te déplaire,
Je ne sais pas ne pas pâlir de ta pâleur.

Pourquoi de tout l'amour n'aimer que la douleur,
Pourquoi du jour choisir l'heure crépusculaire ?
Quand on brise à son front le nimbe qui l'éclaire,
Le bonheur d'adorer s'enfuit comme un voleur.

L'amour plein de soleil est le plus noir des gouffres,
Je ne vous ai rien fait et cependant tu souffres,
Le plus doux des amours est comme un mauvais roi

Qui s'étonne et n'est pas le maître de son ordre.
Cœur chéri que je vois te débattre et te tordre,
Viens que je te console infiniment de moi.

VII

Avec quel infini tu m'as aimée hier.
Longtemps j'ai dans tes yeux vu grandir la buée
Délirante de ta langueur perpétuée
Et ton cri de bonheur est marqué sur ma chair.

La marque a, sur mon bras, les couleurs de la mer.
Je la vois. Je ressens, vivante, accentuée,
Ta morsure d'amour, douce, lente, ruée,
Je suis comme j'étais entre tes bras hier.

O cher, Toi que l'amour a fait splendide et pâle,
Que j'aimerai toujours puisqu'hier je t'aimais,
Quelle immortelle voix pourra dire jamais

Le charme des soupirs et la beauté d'un râle
Lorsque la volupté dont plus rien ne guérit
Est faite avec le cœur et la chair et l'esprit.

VIII

J'aime te voir souffrir. Je suis douce pourtant.
Mais j'aime, sur ton front, la douleur qui ravage
Et j'aime, dans tes yeux, cette lueur sauvage
Comme un couteau brandi sur un sein palpitant.

Je t'aime. Et d'un cœur sec, attentif, insistant,
Je verse la douleur, lent et brûlant breuvage,
Dans tes veines, afin d'y mettre un esclavage
Aussi fort que la joie et que l'amour constant.

Je t'aime. Mais l'amour porte une face double;
Il me faut ton bonheur et ton plus mauvais trouble,
Ton bonheur rayonnant, ton trouble qui l'éteint.

Il faut que l'un en l'autre et s'habite et s'obsède,
Pour que soient satisfaits, lorsque je te possède,
L'âme grande et suave et le cruel instinct.

IX

Laisse-moi, cet instant, n'adorer que ton corps,
Restreindre mon désir, mon rêve et ma pensée
A l'adoration sensuelle, insensée,
De sa splendeur charnelle et de ses membres forts.

Pendant le lent repos des infinis accords,
O mon amant tranquille et beau comme Persée,
Laisse-moi n'adorer que ta chair caressée
Qui sera plus tard froide et morte entre les morts.

Laisse-moi, laisse-moi, sur ton cher corps penchée,
Savoir terriblement cette chose cachée
Que notre grand amour est comme lui mortel.

Et cependant qu'encor notre heure heureuse dure,
Songer qu'à rien au monde il n'est essentiel
Et sur ton calme cœur me griser de torture.

X

Je ne me plaindrai pas de vous, ô mon Destin.
En ce monde où je passe, alerte, grave et tendre,
Avec le grand devoir de mon cœur à répandre,
Qu'ai-je besoin d'un but abordable ou lointain ?

N'entends-je pas votre ordre en moi chaque matin :
Avoir le seul souci d'adorer et d'apprendre,
Ne connaître la peur du feu ni de la cendre,
Garder son front de rêve et son cœur enfantin.

Vénérer doucement de périssables choses,
Les musiques d'un soir, les oiseaux et les roses,
Ne jamais renverser les Dieux de leurs autels,

Presser l'Amour entre ses bras, trésor d'une heure,
Lever la lyre d'or qui chante quand on pleure
Et s'en aller mourir parmi les immortels !

JANE CATULLE MENDÈS.

JOSEPH CONRAD

Le monde est organisé de telle manière, aujourd'hui, qu'une vocation vraie, suivie jusqu'au bout et façonnant logiquement une forte personnalité, est chose rare. Dans les sociétés civilisées, les questions de sentiment sont de moins en moins prises en considération dans la distribution des carrières, plus souvent subies que choisies.

Ce qui est infiniment moins commun encore, c'est le cas d'un homme découvrant en soi, au cours de son existence, deux vocations, l'une au seuil de l'adolescence, l'autre en pleine maturité, toutes deux également irrésistibles, toutes deux du meilleur aloi, déterminant chacune une carrière non seulement respectable, mais digne d'être proposée en exemple et, l'une des deux tout au moins hors ligne...

Ce cas paradoxal est celui de Joseph Conrad, d'abord marin, capitaine de navire, plus tard écrivain. Chez lui, le marin et l'auteur n'ont pas coexisté, comme chez Loti ou chez Claude Farrère ; chacune des deux passions successives a été trop impérieuse pour souffrir aucun partage. Bien d'autres particularités, parfois très déroutantes, signalent cet homme qui est un des prosateurs les plus puissants de ce temps et ses œuvres méritent d'être étudiées non seulement pour leur intérêt propre, qui est considérable, mais encore pour les conditions très spéciales dans lesquelles elles sont nées.

Ce très remarquable écrivain anglais n'est pas un Anglais, mais un Polonais de vieille souche et qui avait toutes les raisons du monde d'être profondément marqué du sceau de sa race. La langue qu'il manie avec tant de maîtrise n'est pas la langue de son enfance; ce ne fut pas la seconde, ni même sans doute la troisième, parmi celles qu'il apprit ; il ne commença à l'étudier qu'à l'âge de dix-neuf ans, sans règle ni méthode et dans des vues exclusivement pratiques. Comment il est devenu ce qu'il est, malgré tout cela et sans doute à cause même de tout cela, voilà qui vaudrait la peine d'être examiné à loisir.

C'est tout au plus si je puis indiquer quelques-uns des éléments d'une telle étude qui dépasserait singulièrement le cadre que je me suis assigné; l'esquisse sommaire que je vais m'efforcer de tracer pourra peut-être retenir utilement l'attention pendant quelques moments.

Il y a une vingtaine d'années environ, Joseph Conrad, ou pour mieux dire Konrad Korzeniowski, capitaine breveté de la marine marchande anglaise, se trouvant de loisir à Londres entre deux embarquements, eut un beau matin une fantaisie que rien ne faisait prévoir.

Comme tout bon marin, il aimait, quand il n'était pas de service, « à savourer à fond le charme d'une irresponsabilité absolue » et il se sentait alors « des aptitudes illimitées à ne rien faire ».

Il n'éprouvait surtout aucun plaisir à écrire ; au contraire, il n'avait jamais pris la plume qu'avec une certaine répugnance. Quand il se voyait obligé de répondre à une lettre, — ce qui était rare, — il lui arrivait de remettre cette corvée de jour en jour jusqu'au moment où il se rendait compte que les limites de la décence élémentaire étaient franchies. Jusqu'à ce jour, il avait été marin, rien de plus, — rien de moins non plus, car il l'avait été autant qu'il est possible de l'être, — plus sans doute qu'il ne sera possible de l'être encore demain.

Dès son enfance il avait affirmé sa volonté de se consacrer à la mer ; il avait patiemment, mais obstinément vaincu l'opposition de sa famille, qui croyait à une lubie romanesque. Cette opposition n'avait pas été le refus violent absolu que l'on écarte d'un coup de tête ; elle avait été affectueuse et douce et n'en avait été que plus difficile à surmonter. C'était celle d'un tuteur profondément dévoué et non moins vénéré. Né en 1857 de famille patricienne, l'enfant avait pris, à l'âge de six ans, le chemin de l'exil, car son père s'était lancé dans la malheureuse insurrection polonaise de 1863, qui fut le prétexte et le signal de tant de contraintes et de cruautés dans la répression. La mère et l'enfant avaient suivi l'époux banni. Le gouvernement russe n'avait permis à l'épouse de revoir l'exilé qu'à la condition de subir strictement la rigueur de la même peine. Elle avait accepté et le gouvernement avait appliqué intégralement le régime stipulé. Une seule fois, malade et affaiblie, elle avait obtenu, à l'intervention de hautes influen-

ces, la permission de passer une courte vacance dans le domaine de son frère ; elle y était venue avec l'enfant. Le terme expiré, sa situation était toujours grave, au point de faire craindre un dénouement prochain si elle devait reprendre tout de suite sa dure existence un moment interrompue.

On avait adressé une supplique au gouverneur général à Kiew, demandant un répit de quinze jours, pour permettre à la malheureuse femme de reprendre quelques forces encore avant l'épreuve terrible du voyage. Le gouverneur ne répondit rien, mais donna ses ordres : Si à l'heure exacte l'exilée,— l'exilée par choix et par devoir — n'était pas en route, la police la transporterait de force à l'hôpital de la prison de Kiew... L'on sut les dispositions prises par l'indiscrétion d'un policier. La malheureuse partit ; le gouverneur n'eut pas l'occasion de donner une preuve de plus de son énergie. Pour toute vengeance, Conrad s'est borné à livrer son nom à la postérité : cette brute s'appelait *Bezak*.

Mme Korzeniowski mourut très peu de temps après. C'était une femme très belle, très brillante, qui d'abord avait attendu beaucoup de la vie... Elle déploya des qualités d'esprit et de cœur qui forcèrent même l'admiration de ses ennemis. Acceptant avec un courage calme les épreuves d'une vie qui était représentative de toutes les infortunes de sa nation et de sa société, elle réalisa les plus hautes conceptions du devoir en qualité de femme, de mère et de patriote ;... elle représenta noblement l'idéal de la femme polonaise » (1)...

Dans l'exil, le père de Conrad occupait ses loisirs à faire des traductions en langue polonaise d'œuvres anglaises ou françaises : des comédies de Shakespeare, *les Travailleurs de la Mer*, de Victor Hugo. C'est sans doute par la lecture de ce livre que s'enflamma l'imagination de l'enfant. Son père mourut à son tour ; l'oncle, chez qui il avait passé avec sa mère quelques courtes semaines de vacances, devint un second père pour lui. Conrad fit ses études à Cracovie, très sagement, parce qu'on lui avait dit que ses projets ne pourraient être examinés que lorsqu'il aurait bien travaillé à l'école... Tous les obstacles furent successivement levés par son obstination douce. Et comme il ne pouvait être question pour lui d'entrer dans la

(1) *English Review*. Janvier 1909. *Some Reminiscences*, by Joseph Conrad, p. 236. Ces souvenirs viennent de paraître en librairie chez Eveleigh Nash.

marine de la Russie ; que celle de l'Allemagne et même celle de l'Autriche ne lui plaisaient pas beaucoup plus, on l'envoya en France, à Marseille, où il fit ses débuts à l'âge de seize ans.

Il y fut très bien accueilli à la fois chez les pilotes du port et chez quelques familles riches, appartenant au monde catholique et légitimiste. N'oublions pas que l'insurrection polonaise fut en grande partie l'œuvre de la noblesse et du clergé.

Ce fut dans la Méditerranée d'abord, puis plus longuement dans les Antilles, d'où il rapporta des impressions profondes et qu'il devait utiliser plus tard, que se forma le jeune marin. Mais il avait arrêté dans son esprit que, la marine par excellence étant la marine anglaise, c'était sur des navires anglais, sous le patronage de l'Amirauté anglaise, qu'il ferait sa carrière, et il agit en conséquence.

Conrad m'a dit, dans une des lettres qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, que ce fut en 1878, à la fin de la guerre russo-turque, qu'il mit pour la première fois les pieds sur un navire anglais ; il vit en cours de route les tentes dressées à San-Stefano.

Il fit avec une constance exemplaire le long stage si dur auquel résistent seules les natures bien trempées. Ses examens successifs, pour conquérir le titre de capitaine, furent tous l'occasion de victoires, et ils ne constituèrent pas des épreuves ordinaires, — car il sembla peu admissible à priori, et du reste sans exemple, qu'un enfant d'un pays qui ne connaît la mer que par ouï-dire émît la prétention de commander des navires britanniques ; aussi son premier interrogatoire devait-il battre de loin tous les records de durée. Ses réponses, il dut les faire en anglais — naturellement ; — il avait vaincu la difficulté supplémentaire de la conquête d'une langue nouvelle avec une promptitude que seules peuvent expliquer une volonté violemment tendue, une inlassable énergie et une foi passionnée.

Enfin, ce qui, plus que tout le reste, prouve à quel point le jeune homme obéissait réellement à une sorte d'exaltation sentimentale, c'est que, le jour où il fut maître de ses destinées, il refusa obstinément de servir ou de commander autrement qu'à bord de voiliers. On sait que les convaincus, les fanatiques, proclament qu'il n'est de navigation que celle qui utilise les souffles de l'espace...

Et pendant des années, Conrad Korzeniowski parcourut le monde entier, plus spécialement les îles de la Sonde et l'Extrême-Orient, les yeux grands ouverts, admirablement apte à tout voir, sous forme d'images vives, colorées, extraordinairement définies, en homme pour qui « le monde visible existe », jugeant aussi hommes et choses, estimant par comparaison les défauts et les qualités, tant au physique qu'au moral, des diverses races en contact, s'exaltant au spectacle de l'univers, mais bornant strictement son activité à son métier de marin.

Jamais il n'avait noté un souvenir, une anecdote, fixé une impression. Sans doute il n'en avait nul besoin, car il put un jour prendre dans sa mémoire, comme dans un album, toutes ses impressions, fraîches autant qu'au premier jour. Mais il les recueillait simplement, en réceptif, avec une curiosité amusée et sans rêver un seul moment qu'il pourrait les utiliser jamais autrement que pour sa propre satisfaction ou pour celle de ses amis sous forme de retours sur lui-même ou de conversations.

Parmi tant de souvenirs cependant, il y en avait un, tout particulièrement, qui lui revenait sans cesse avec une persistence telle qu'il s'était transformé en véritable hantise.

Nous ne sommes pas maîtres de classer nos pensées, de les ordonner, d'après leur importance.

Pourquoi, parmi tant de coins intéressants sur lesquels s'étaient arrêtés ses regards, parmi tant d'êtres vus et logés dans des cases particulières de son cerveau, sa pensée retournait-elle obstinément à certain repli de certaine rivière de la côte orientale de l'île de Bornéo et surtout à un gros homme qu'il avait connu là, un nommé Almeyer, un être encombrant, vaniteux, affairé, vêtu de larges pyjamas à grandes fleurs jaunes sur fond bleu? Il n'aurait pu le dire. Peut-être par une sorte de contagion. C'était un trafiquant, connu partout dans les îles de la Sonde et dont les vastes projets sans consistance et les avortements lamentables avaient le don d'égayer tout le monde. Le nom d'Almeyer était sur toutes les bouches ; l'un des premiers qui le lui avaient répété était un sang-mêlé, concessionnaire de mines de charbons, qu'il tardait à mettre en exploitation, parce qu' « elles étaient hantées par des fantômes d'une perversité toute particulière ». Dans ce monde étrange et séduisant, fécond et morbide,

exubérant et destructeur d'énergies, ce nom s'était associé déjà dans la pensée de Conrad aux mille visions du pays, presque avec la force d'un symbole, lorsque l'homme lui apparut pour la première fois.

Il lui sembla que cet être falot était, dans ce milieu dangereux, marqué pour des destinées tragiques et ce fut le désir, confus mais impérieux, d'écrire quelque chose à ce propos qui le poussa brusquement à faire ce que jamais auparavant il n'avait rêvé de faire.

Si je n'avais pas fait la connaissance intime d'Almeyer, il est probable que jamais je n'aurais fait imprimer une ligne de ma vie.

Il était pris dans un engrenage dont il ne devait plus se dégager. Dès la première page qu'il écrivit, « il avait trouvé la mesure et les façons de faire qu'il devait adopter pour le restant de ses jours : format, nombre de mots au feuillet : 200 en moyenne... » « Depuis le moment où, dans la simplicité de mon âme et dans l'étonnante ignorance de mon esprit, j'avais écrit cette première page, le sort était jeté. Et jamais Rubicon ne fut passé plus aveuglément, sans invocation aux dieux, sans crainte des hommes. »

Et cependant cinq années devaient s'écouler avant que le marin en passe de devenir homme de lettres fût pleinement conscient de ses nouvelles intentions. Tout un monde prit corps lentement autour d'Almeyer. Un fleuve, — le Pantai, — aux eaux tumultueuses qui charrient, pêle-mêle avec la vase des germes de pourriture et de vie arrachés aux végétations de la rive... le monde végétal lui-même que baigne un air chaud, chargé de parfums violents et impérieux... « les plantes qui surgissent redressées, enlacées, entremêlées en d'inextricables confusions et qui, brutales et folles, dans leur lutte désespérée et silencieuse se ruent les unes par-dessus les autres vers le soleil dispensateur de la vie, — comme si la mouvante corruption d'en bas, et toute cette ruine et toute cette mort d'où elles s'échappent les frappaient soudain d'horreur!... » (1).

L'œuvre était en formation, mais son auteur n'en était pas encore à croire que ce fût une œuvre; il poursuivait ses voyages; fit une excursion au Congo, — remonta jusqu'aux Stan-

(1) Almeyer's Folly, chap. V.

y Falls à une époque où ce n'était point encore là une sim-
le promenade; il en revint, malade du reste au point de sou-
aiter la mort, et ne retrouva la santé qu'après une interми-
able convalescence d'abord à Rome, puis dans un établissement
e Genève, enfin à Londres. Il retourna dans son pays natal,
lla faire à son oncle et tuteur une visite longtemps désirée,
ent fois remise; reprit la mer encore et encore, et, dans tous
es déplacements successifs, partout le suivait un petit paquet
ientôt fané et jauni, — le manuscrit inachevé d'Almeyer,
embryon de sa deuxième carrière.

Il fallut qu'au cours d'une longue traversée, — vers l'Austra-
ie, — dans un moment de confiance irréfléchie et soudaine,
eût l'idée de communiquer son manuscrit à un jeune bache-
ier de Cambridge; il fallut surtout que celui-ci le lui rapportât
vec un mot d'approbation discrète pour que Conrad entrevît
a possibilité d'une publication, l'aurore de destinées nou-
elles.

En 1895, le livre parut : *Almeyer's Folly*, tout de suite très
emarqué d'une élite qui comprit qu'une force littéraire était
née...

Un homme entièrement nouveau avait vu le jour au même
moment. Le marin n'était plus, ou plutôt il ne vivait plus qu'au
ond d'un cœur toujours chaud et fidèle aux enthousiasmes des
premiers jours. Au navigateur des longues et patientes tra-
versées à la voile s'était substitué un travailleur d'un genre
out nouveau, courbé sur une tâche quotidienne sans répit.
« Je suis forcé, dit-il, inconsciemment forcé d'écrire volume
ur volume, comme jadis de faire voyage sur voyage. Il faut
que les feuilles se succèdent comme jadis les lieues de traversée.
Je ne sais laquelle des deux impulsions fut la plus mystérieuse
et la plus étonnante. (1) » — « C'est une tâche impitoyable
comme celle d'un forçat, » m'écrit-il.

Le résultat de ce labeur opiniâtre est une production consi-
dérable, presque gigantesque si l'on considère la qualité du
travail et la rigueur de cet effort sur lequel je reviendrai.

En quinze ans paraissent: d'abord *Almeyer's Folly* et toute
la série des livres qui ont pour cadre la Malaisie et l'Extrême-
Orient : *An Outcast of the Islands* (un complément d'*Al-
meyer's Folly*), *Lord Jim*, *Youth* (*la Jeunesse*), — souvenirs

(1) Some Reminiscences.

personnels d'un naufrage et d'un incendie en mer, — *The end of the Tether*, histoire poignante d'un capitaine devenu aveugle, qui essaie de garder son commandement; des nouvelles: *Karain, la Lagune, Falk.* — Les livres consacrés aux Indes Occidentales et à l'Amérique du Sud : *Romance, Nostromo* — une invention vraiment extraordinaire d'une imaginaire République Sud-Américaine: *Gaspar Ruiz, l'anarchiste.* — Les souvenirs d'Afrique : *Au Cœur des Ténèbres* — simple récit, réminiscence de son voyage au Congo, où s'évoque cette maladie mentale terrible de l'Afrique. folie de révolte et de meurtre à laquelle succombèrent tant de civilisés: *Un Avant-poste du Progrès...* — Puis les épopées admirables de la mer: *le Typhon, le Nègre du Narcisse, le Miroir de la mer*, souvenirs et réminiscences d'un marin, un livre unique au monde sur lequel nous reviendrons.— Les ouvrages nombreux déjà où s'évoque la société européenne et le monde occidental : des nouvelles, *le Retour, les Idiots, le Duel, Demain :* et deux grands romans, le premier en collaboration : *The Inheritors* (*les Héritiers*) ; l'autre tout récent, *l'Agent secret*, qu'a traduit M. Davray et dans lequel un monde de diplomates russes d'une part, d'anarchistes et d'agents provocateurs de l'autre se dresse avec un relief, une vigueur, une maîtrise de facture dont on trouverait difficilement les équivalents.

Les nouvelles sont réunies en deux volumes : *Tales of Unrest* et *A Set of six.*

Il faut ajouter à tout cela des fragments de mémoires parus en 1908-1909 dans les premiers numéros de l'*English Review* — une publication excellente qui s'est fait rapidement une place au premier plan. Enfin un roman qui vient de paraître en librairie après avoir été publié dans l'*English Review* : *Under Western Eyes* (Sous les yeux des Occidentaux). L'auteur, qui cette fois nous conduit d'abord au cœur de la Russie, dans un monde d'étudiants, de terroristes et de policiers, puis, à Genève, parmi les réfugiés politiques, détaille dans ce livre, avec une extraordinaire délicatesse d'analyse, l'histoire d'une conscience.

Ces livres ne sont pas sans défauts : je veux signaler tout de suite ceux qui paraîtront les plus apparents pour pouvoir dire ensuite plus librement par quelles qualités de premier ordre ils sont compensés.

L'écrivain abuse parfois de l'ordre rompu : il aime à commencer son récit par un épisode qui, chronologiquement, se rapporte à la fin, quitte à reprendre ensuite ce qui doit précéder et souvent sans observer un ordre bien défini. Il aime à introduire à cet effet des narrations très développées ; le narrateur qu'il substitue à lui-même rapporte parfois ce que lui dit un autre narrateur et le procédé ne s'arrête pas toujours là. J'ai noté dans *Lord Jim*, ce livre du reste absolument merveilleux, l'exemple curieux d'une transposition de ce genre au cinquième degré : à certain moment l'auteur dit que le capitaine Marlow raconte qu'un certain Egstrom lui a écrit qu'un capitaine de navire lui a relaté que Jim lui avait dit que...

Il va de soi qu'un tel système n'est pas sans inconvénients, qu'il peut rendre la suite des idées difficile à saisir, surtout lorsqu'il s'accompagne de développements qui, à la première lecture, paraissent parfois d'une longueur extrême.

Les livres de Conrad sont écrits dans une langue riche, très colorée et fouillée, et par suite assez difficile, — même, à ce que l'on assure, pour des lecteurs anglais quelquefois ; — il résulte de tout cela que la lecture exige parfois un effort et une attention que le public superficiel ne prodigue pas volontiers.

Mais cet effort, quelle est l'œuvre vraiment supérieure qui ne l'exige pas pour se laisser pénétrer ? Tout ce qu'il importe de savoir, c'est ce que cet effort nous rapportera, quel est le bien que nous acquerrons à ce prix.

Les œuvres de Conrad se distinguent par la manière forte et originale dont il sait *voir*, dont il sait *imaginer*, dont il sait *exprimer ;* trois qualités qui sont puissamment développées chez lui et qu'il fait valoir les unes par les autres.

Rien n'est plus rare que la faculté de voir. L'expérience de tous les jours nous le prouve surabondamment. Dans la presque totalité des cas, l'homme ne voit que ce qu'il est professionnellement entraîné à voir, et comme nous sommes tous, dans notre civilisation compliquée, où la division du travail est poussée à l'extrême, des spécialisés, la vérité est que nous ne voyons presque rien

Le fournisseur courant des innombrables magasines anglais regarde rarement autre chose que sa copie. Cela ne l'empêche pas de faire des descriptions ; au contraire, jamais à aucun moment

de la littérature il n'y en eut autant. Rien de plus facile, les modèles abondent et les mémoires en sont saturées. Le lecteur moyen, logé à la même enseigne que son fournisseur, n'y voit que du feu.

La *Novel* et la *Short story* en Angleterre sont devenues pour le gros public un formidable objet de consommation quotidienne au même titre que le thé et le tabac.

Tout le monde a pris l'habitude d'absorber régulièrement quelque chose par les yeux et, dans ce pays où règne un immense besoin de respectabilité médiocre, on sert à son public, sous prétexte de littérature convenable, en quantités folles, un produit comparable à ce qu'est leur triste gingerbeer au regard des grands vins généreux.

Ils sont légion ceux qui ne voient plus le monde extérieur qu'à travers ce lamentable intermédiaire. Un caractère n'est plus qu'une demi-page de charabia ; un coucher de soleil de l'encre d'imprimerie sur d'honnête papier blanc.

Cependant il est des hommes dont les yeux restés clairs et perçants savent fouiller, discerner, déterminer. Conrad est de ceux-là.

Il a dit quelque part un mot qui m'a frappé : « Un voyage est une victoire. » Il y a dans l'élan et dans la concision de cette formule un reflet de la lumineuse civilisation qui a créé la grande ailée de Samothrace. Mais, encore une fois, le mot n'est vrai que pour un petit nombre d'hommes. Conrad lui-même a décrit dans *Lord Jim* certains troupeaux de *globe-trotters* dont les âmes engourdies ne connaissent la satisfaction et la paix que dans les Halls des grands hôtels conformes au type consacré. Ceux-là passent indéfiniment, sans rien voir, rien imaginer...

Tout voir, c'est tout avoir, à la condition de tout retenir. Parcourir le monde en emportant à chaque pas un souvenir qui ne s'effacera plus, c'est le conquérir. Verrès empilait des trésors dans les bagages qu'il ramenait à Rome, mais il n'est point assez de vaisseaux sur les mers pour contenir tout ce qu'un voyant emporte dans son cerveau !

Ses visions, Conrad les a fixées dans ses livres. Choses et hommes sont campés devant nous ; souvent indiqués d'une touche sommaire, mais qui évoque et fait revivre. Parfois c'est un passant qui, dans le récit, n'a d'autre destination que de

éciser, de déterminer le moment, le milieu et dont il ne sera us question.

Deux personnages causent ; ils s'arrêtent pour voir passer n indigène... « une culotte jaune, une face noire où courent s *reflets soyeux d'un bloc d'anthracite* ». Cela suffit, le bout e dialogue est situé ; il s'étiquette dans la mémoire avec sa arque propre.

Mais ce ne sont là que des coups d'œil en passant. Comment onrad voit-il quand son observation s'applique? Vous trou- rez dans la très belle traduction du *Nègre du Narcisse*, par .Robert d'Humières, des portraits de matelots, — celui de *Sin- eton*, par exemple, — d'une ampleur étonnante. Les prophè- s de Michel-Ange n'ont pas plus de grandeur. Mais je préfère rendre mes citations dans des œuvres non traduites. Voici une lhouette de femme cueillie dans *Almeyer's Folly*... il s'agit une petite esclave malaise. La page est très caractéristique.

En ce corps souple, droit comme une flèche, si gracieux, si libre ans sa démarche, — derrière ces yeux de douceur qui ne disaient ien, qu'une inconsciente résignation, étaient endormis tous les senti- ents, toutes les passions tous les espoirs, toutes les terreurs, — la ma- diction de la vie et la consolation de la mort.

Et elle n'en savait rien. Elle vivait comme les sveltes palmiers armi lesquels elle passait, cherchant la lumière, désirant le soleil, raignant la tempête, — ignorante de tout ! Esclave sans espoir, sans dée d'un changement, elle ne connaissait ni d'autres cieux, ni d'au- es eaux, ni d'autres forêts, ni un autre monde, ni une autre vie. lle n'avait ni désir, ni espérance, ni amour, ni crainte, — sauf 'une bourrade, — ni sensation vive, — sauf, à l'occasion, celle de la aim, ce qui était rare... L'absence de peine et de faim était son bon- eur ; si elle se sentait malheureuse, c'était parce qu'elle était fati- guée plus qu'à l'ordinaire, après le travail de la journée. Par les haudes nuits de la Mousson, elle dormait sans rêves, à l'intérieur de a maison, sur la plate-forme qui surplombait la rivière... Et elle ermait les yeux, au murmure de l'eau sous elle, au chuchotement le la brise chaude au-dessus d'elle, ignorante de l'infatigable vie de ette nature tropicale qui vainement l'appelait des mille voix légères le la forêt toute proche, ignorante des souffles tièdes, des lourdes enteurs qui s'attardaient autour de son front, des fantômes blancs que la buée du matin faisait passer sur elle dans l'universel silence ui précède l'aube...

Vous le voyez, c'est autre chose, c'est plus que de la nota-

tion exacte. Cela ne se dresse pas devant nous immuablemen figé dans sa réalité objective. Celui qui nous retrace le table l'a vu en homme. Il ne l'a pas reflété comme un miroir, il n retenu que ce qui s'harmonisait avec sa pensée, avec son sent ment.

Cette façon de voir est-elle arbitraire ?

Tout est dans tout et de même que dans les grondements d tonnerre, dans le bruit que fait une lourde voiture sur un pon toute la gamme des sons se trouve contenue, toutes les ha monies sont groupées en puissance et peuvent être dégagé pour l'oreille qui sait les entendre, de même dans tout spe tacle de la nature chaque état d'âme peut, sans que l'on ces de voir et de sentir juste, trouver, joyeuses ou tristes, de subt les concordances.

L'homme n'est jamais tout à fait absent de la nature, puis qu'il y a toujours au moins celui qui la contemple, et l'homm c'est de la vie, des passions, des instincts, des conflits, d amours, des haines. C'est par l'imagination que nous percevo sous les apparences extérieures les causes qui les ont déte minées et les rapports qui les ont reliées entre elles. Conra n'est pas seulement un homme à la vision forte, il est aussi u homme à l'imagination hardie, prompte et logique.

Prenons quelques exemples où cette caractéristique domin davantage :

La chambre était très tranquille, les ombres s'étaient tapies toute ensemble dans les coins, loin de la flamme de la bougie immobile dressée comme une dague.

... Il passa dans le cercle brillant de la lampe d'abord, puis dans zone plus sombre, enfin dans l'ombre profonde. Et l'effet fut singu lier, On eût dit que ces quelques pas l'avaient emporté hors des lim tes du monde concret.. sa haute taille, comme dégagée de la matièr flânait sur des choses invisibles, se penchait indéfinie ; la voix veni d'un lointain où l'on pouvait l'entrevoir vaquant mystérieusement des besognes immatérielles n'était plus incisive ; elle roulait puissan et grave, mais adoucie par la distance...

Ici la forme et la couleur sont suggérées plutôt que définie l'indication est parfois plus indirecte encore. Il parle d'u être jeune et confiant entré dans la maison d'un homme m et soucieux ; ce dernier parle de la franchise de l'expressio ressentie :

... *la rosée est encore sur lui ;* depuis que j'ai eu la bonne idée e l'accueillir dans la maison et de le faire asseoir à ma table, je me ens moins flétri. L'autre jour il traversa la chambre sans autre des- ein que de m'ouvrir la porte et, tandis qu'il le faisait, *je me sentis n contact avec l'humanité comme je ne l'avais été depuis des nnées.*

Ces quelques exemples pris tout à fait au hasard — ils sont mpruntés à *Lord Jim*, livre non encore traduit, je crois, — montrent cette manière de voir en imaginant qui est particu- ière à Conrad. Il nous dit lui-même :

Ce n'est que dans l'imagination que la vérité s'affirme effective t indéniable. C'est le don de l'imagination et non celui de l'inven- ion qui est le maître suprême de l'art et de la vie.

Néanmoins ses théories, lorsqu'il se laisse aller à les indi- quer, restent vagues, difficiles à saisir et pas toujours stricte- ment conciliables entre elles. Et cela provient manifestement de ce qu'il cherche à les définir d'après son art et non pas à enfermer son art dans des limites arrêtées *a priori*, — en quoi il a raison.

Ce qui domine, c'est, dans les élans les plus vifs de cette imagination hardie, une sincérité qui ne succombe jamais :

La corruption de la mort, l'odeur de la décomposition sont dans le mensonge, tout ce que je hais et déteste dans ce monde, tout ce que j'essaie d'en oublier ! Il me rend misérable et malade, comme une bouchée de pourriture. Question de tempérament, je suppose.

Chez un artiste de ce tempérament, le roman constitue le mode d'expression naturel et nécessaire. Si, pour nous don- ner une idée de ce qu'il avait vu et retenu de son passage à travers le monde, Conrad s'était contenté de décrire exactement l'aspect des hommes et des choses, de noter et de coordonner, cette œuvre purement documentaire eût été non seulement incomplète, mais faussée. Et le motif en est très simple, car, en voyant, il avait en même temps toujours imaginé, et ce qu'il avait imaginé faisait partie intégrante de sa vision.

Rien n'a, littérairement, moins d'importance qu'un combi- neur d'histoires qui n'a d'autre esthétique, d'autre but que de conduire logiquement un récit, dont les éléments sont emprun- tés au grand fonds commun de la convention.

Mais lorsque le conteur nous communique d'une manière

franche et directe les aventures de son âme parmi le monde, la nature et la vie; qu'il nous dit ce qu'il a vu, entrevu et deviné — non pas à travers d'innombrables conventions littéraires antérieures, mais sans intermédiaires et par contact immédiat, — qu'il ajoute comment tout cela a réagi sur lui, — celui-là nous apporte des vérités aussi respectables que celles de la science.

S'il a eu besoin du roman, de l'œuvre d'imagination pour s'exprimer, c'est parce que ses impressions n'ont pas été faites exclusivement de constatations. Il n'a pas vu seulement des formes, des couleurs, des apparences; — il n'a pas recueilli exclusivement des sons, des paroles et des propos.

Tout cela est venu à lui avec des suggestions; — derrière les rides de la face, il a vu les drames qui les ont creusées; sous les déformations, il a vu les passions, il les a comprises avec cette clairvoyance que les hommes appellent *génie*. Tous les drames, les luttes, les souffrances se sont dressés devant lui.

Pour se communiquer à nous, sans mentir, sans s'amoindrir, sans trahir sa nature véritable, il lui a fallu grouper ses impressions en un tout harmonieux où l'imagination a complété sa tâche. En créant de la sorte son œuvre, il a puisé aux sources éternelles de la vérité d'où dérivent toutes les œuvres d'art. La forme naturelle dans laquelle il s'est exprimé a été le roman. En procédant autrement, il aurait menti à sa propre nature et trahi la vérité...

Mais ce roman ainsi créé sera fatalement différent de ce qu'on connaît déjà; il sera tout naturellement, sans nulle prétention et sans nul effort, *original*.

A une condition cependant : c'est que l'écrivain soit capable de traduire sa pensée, de la réaliser, de la rendre communicable, d'avoir en un mot la faculté créatrice de l'artiste.

Le cas de Joseph Conrad à cet égard est tout à fait caractéristique et remarquable.

Quand nous cherchons à deviner pour quel motif sa forme est si spontanée, si différente de ce que nous connaissons, qu'elle nous déroute si souvent dans sa robuste originalité par des associations que l'on n'avait jamais rencontrées et qui à l'examen s'affirment inattaquables, lorsque nous cherchons la raison d'être d'une originalité si profonde, trois particularités propres à Conrad se présentent à notre esprit.

D'abord la vie qu'il a vécue avant d'écrire, celle où s'est formée sa pensée, sa vision, son imagination, la vie du marin était totalement étrangère à sa race, à ses instincts héréditaires. Il l'a vécue avec une âme toute neuve et des sensibilités que rien n'avait émoussées. Je ne veux point parler ici de la fameuse âme slave dont on a tant abusé — et dont on s'est tant amusé — et de laquelle je ne connais rien.

En second lieu, le langage dont il s'est servi, l'instrument de son art, il l'a conquis, il s'en est rendu maître non pas dans sa première enfance, à l'âge où toutes les formules, les phrases toutes faites et les banalités courantes nous sont imposées sans que nous puissions nous en défendre, mais lorsqu'il était pleinement conscient, sûr de lui et maître d'en faire en pleine indépendance un instrument approprié à ses desseins.

En troisième lieu, il n'a commencé à écrire que lorsque sa pensée était mûrie, après un long stage, une préparation pleine de prudence et d'hésitation qui lui prit cinq années de sa vie et ne se termina qu'à l'âge de 37 ans.

Nous avons tous, — en entendant des gens du peuple échanger des réflexions, lancer des saillies insouciantes ou colères, — été frappés de la vive spontanéité, de la fraîcheur des termes et des images.

Cette impression, nous l'avons ressentie peut-être plus particulièrement intense à la suite d'une lecture prolongée, ou bien à la sortie d'un théâtre, ou encore après avoir entendu une conférence...

Quelle en est la portée? Nous savons que le champ de la pensée de l'être inculte manque d'étendue, que son vocabulaire est pauvre. Cependant, sa langue nous paraît savoureuse et saine... Pourquoi? Parce qu'elle est directe, qu'elle dit tout juste ce qu'elle veut dire et que, par contraste avec la langue cultivée, elle donne la révélation vague, dans celle-ci, de vices et de ridicules qui ne se révéleront pleinement que pour la postérité.

L'âge qui nous suivra fera la caricature du jargon du nôtre. Comment? nous ne pouvons que l'entrevoir, mais nous n'échapperons pas à cette loi...

Une erreur qui est de tous les temps consiste à croire que la beauté de la forme littéraire peut s'ajouter à l'expression de

la pensée quelle qu'elle soit, comme un ornement, et que l'art d'écrire est non pas celui d'exprimer intégralement ses idées, mais celui de les habiller de costumes seyants.

Depuis M. Jourdain nous n'avons pas cessé de chercher la manière fleurie de dire à la belle marquise que ses yeux nous font mourir d'amour. Nous croyons trop souvent qu'une idée faible peut se soutenir dans une forme bien ajustée, comme dans un corset...

De là des modes impérieusement imposées au même titre que celles qui régissent le vêtement ; — des manies, des déformations contagieuses, les unes propres à des groupes restreints, les autres s'étendant à des sociétés entières... Elles sont destructives des originalités, arrêtent l'essor de la pensée.

Elles font que l'écrivain a une *manière* avant de savoir tout ce qu'il aura à dire...

On peut croire que lorsque Flaubert s'escrimait, avec le labeur et les peines que l'on sait, pour rendre sa phrase parfaite et la mettre en harmonie complète avec les exigences de sa pensée et de son art, la lutte la plus dure était celle qu'il avait à soutenir contre la tyrannie des réminiscences, des influences du dehors, des habitudes prises en dépit de lui-même.

Il suffit de réfléchir un moment à la situation spéciale qui a été celle de Conrad pour comprendre à quel point il a été étranger aux coteries et aux cénacles.

Il lisait, bien entendu, et beaucoup, mais sans chercher à se proposer des modèles. Il avait, comme Anatole France et Tristan Bernard, l'amour de l'admirable Charles Dickens, — la bête noire des petites chapelles. Le jour où il a voulu s'exprimer il a cherché des méthodes existant en fonction de ses conceptions, rien de plus. Ces conceptions exigeaient, pour être traduites, un vocabulaire considérable ; il l'a conquis. Une forme heurtée ou lourde étant un contre-sens dans le rendu d'une pensée harmonieuse, il a travaillé jusqu'à concordance parfaite. Et quelle tâche! Bien entendu, il fallait le don, mais que de peines pour le mettre en valeur !

Il s'est rendu maître de sa langue et de son style délibérément et par la seule action d'une volonté indomptable. Comme Siegfried il s'est forgé à lui-même son glaive et le travail recommence à chaque création nouvelle...

Voyons comment il travaille. Il s'agit d'un de ses livres : *Nostromo*.

Pendant vingt mois, négligeant les joies ordinaires de la vie, j'ai lutté avec le Seigneur... Ce sont peut-être des mots bien forts, mais il m'est difficile de trouver d'autres termes. J'ai engagé à fond, intelligence, volonté et conscience, sans relâche, loin de tout, à l'exclusion de tout ce qui fait que la vie est douce et vaut d'être aimée... Cela est comparable à l'épreuve prolongée, à la haute tension à laquelle on est soumis pendant un passage du Cap Horn vers l'Ouest, en hiver. Là aussi c'est la lutte de la créature avec le créateur, dans un grand isolement, sans aucun des apaisements, aucune des consolations de la vie ; lutte solitaire, poursuivie dans la conscience de sa petitesse, sans autre salaire qu'un gain de longitude.

Et encore, une longitude une fois conquise demeure. Le soleil, les étoiles, la terre elle-même sont témoins de votre conquête... mais une poignée de pages qui s'envolent dans la nuit, indistinctes, flocons de neige qui fondront au soleil demain...

On est là, devant sa table, parmi les feuilles qui se sont envolées, les unes vivantes, balafrées, blessées, les autres mortes, qui seront brûlées ce soir, ce qui reste d'une cruelle bataille, d'une longue mêlée désespérée, longue, longue... Je crois bien que je me suis mis au lit quelquefois, que je me suis levé le même nombre de fois ; que j'ai dormi, que j'ai mangé la nourriture que l'on a mise devant moi, — que j'ai parlé quand il le fallait...

Tout cela pour aboutir à « l'horrible désenchantement d'une âme qui voit soudain la futilité d'une tâche colossale et succombe sous une fatigue telle qu'aucun travail physique ne peut rien provoquer de semblable ».

« J'ai porté des sacs de froment, plié en deux dans un navire de six heures du matin à six heures du soir, avec une heure et demie de répit pour manger, et je puis faire la comparaison ».

Voilà de quel prix il a payé sa maîtrise. Que valent ses livres ? Qu'y trouvons-nous ?

Quelques-uns nous parlent des premières passions de sa vie de mer, de navires, de marins, de naufrages et des tempêtes aussi ; ce sont ceux où il a mis le meilleur de ses affections.

La mer. Il l'a aimée d'un amour désintéressé ; il ne lui a demandé aucun retour, pas même, nous dit-il, des aventures ; — mais cet amour-là ne saurait demeurer semblable à lui-

L'illusion même est difficile :

désordonnée et ridicule... détruisant l'illusion de la dignité tragique de ces heures de détresse et d'agonie... »

Dès ce moment, j'envisageai froidement la carrière de mon choix. Les illusions n'étaient plus, *la fascination demeurait;* j'étais un marin enfin (1) !

Le récit donne avec une vérité terrible l'impression de ce qui suivit : l'expression hagarde des échappés, le rire nerveux, imbécile et touchant du capitaine, l'attitude écrasée des hommes, *couchés en rond comme des chiens*... leurs questions ahuries, — enfin l'oraison funèbre du bateau prononcée par le capitaine, des paroles de tendresse et d'adieu: « Jamais meilleur navire ne se perdit en mer ! »

En revanche l'amour du marin pour son navire est impérissable :

Chaque navire est une création complète; ceux qui l'ont lancé sur les eaux l'ont doué d'un caractère, d'une individualité, de qualités et de défauts. D'autres apprendront à le connaître *dans une intimité plus grande que celle de l'homme avec l'homme*, à l'aimer d'un amour *presque aussi grand que celui de l'homme pour la femme* et souvent aussi aveugle dans son infatuation.

Un navire est une créature délicate ; il faut tenir compte de ses idiosyncrasies, si vous voulez qu'il s'en tire à son honneur et au nôtre dans les vicissitudes de ce monde. Le bon navire s'affirme dans les épreuves; dans la tempête il révèle son courage, son agilité, l'exhibition constante de qualités d'élite... Il y a des navires qui voient certainement : s'il n'en était pas ainsi, je ne pourrais comprendre pourquoi certaine barque de 1.000 tonnes — de ma connaissance — refusa un jour d'obéir à la barre et sauva de la sorte deux vaisseaux d'une collision terrible et de plus la réputation d'un homme de mérite. Je connaissais ce navire depuis deux ans et jamais auparavant il n'avait rien fait de semblable (2).

Aussi le marin parle-t-il toujours de lui comme d'un ami — ou plutôt d'une amie, car, dans la langue anglaise, tout navire est femme. J'ai rencontré dans Conrad cette expression exquise d'un marin un soir où le temps menace : « Nous lui mettrons la tête dans l'aile pour la nuit » — signifiant nous diminuerons la voilure.

(1) The Mirror of the Sea. *Initiation.*
(2) The Mirror of the Sea. *The Fine Art.*

Comme les bons bateaux il y a les mauvais; quand le cas se présente les hommes du bord s'en doutent bien, mais « jamais je n'en ai rencontré un dont l'équipage ne fut prêt à prendre la mouche si l'on se permettait de le critiquer. Un navire que j'ai connu avait la réputation de tuer quelqu'un à chacun de ses voyages. Ce n'était pas une calomnie » — et l'équipage semblait tirer une sorte de vanité bizarre de ce vilain renom et se donner à ce sujet des airs délibérés de mauvais sujets et de complices... et les marins des navires voisins « secouaient la tête d'un air sage, comme très pénétrés de l'indiscutable vertu de leur bien-aimé vaisseau à eux ».

Ce mauvais navire disparut un jour en tuant tout son équipage d'un seul coup, — « digne fin d'une vie de crime ». — Ces souvenirs de Conrad ont donné naissance à une nouvelle admirable : *la Brute* (*A set of six*).

Bien entendu, c'est à propos de ses chers voiliers que Conrad parle sur ce ton. Ce n'est pas que les steamers, — qu'il n'a jamais voulu commander, — ne tiennent aucune place dans ses livres. En effet, *le Typhon* n'est autre chose que le récit merveilleux d'un cyclone subi dans les mers de la Chine par un navire à vapeur. Ici l'exception est motivée peut-être par le fait qu'un voilier n'eût jamais pu résister à un assaut pareil. En fait le steamer en tant que navire n'a jamais intéressé Conrad. A son sens certainement les marins qu'il porte ont moins de noblesse, parce qu'ils ont moins de passé. La vapeur créera des souches nouvelles, grandies dans des habitudes autres; des fonctionnaires soumis à des règles plus étroites, esclaves d'horaires comme des conducteurs de tramways, plus indépendants aussi des forces de la nature, — mais d'une autre race que les serviteurs des voiliers :

La longueur des traversées, le sens croissant de la solitude, la dépendance étroite où l'on se trouve vis-à-vis des forces qui, amies aujourd'hui, deviendront, sans changer de nature et par simple augmentation, dangereuses demain, tout cela éveille dans les cœurs un sentiment de confraternité que les marins des steamers, quelle que soit leur valeur, ne comprendront jamais... Le marin à la voile est le frère de celui qui conduisait les galiottes et les caravelles de jadis. Tous deux seront des étrangers pour le marin de demain.

Les tempêtes tiennent une grande place dans l'œuvre, comme dans la vie de Conrad. Il n'a pas été l'objet de cette

pitié dédaigneuse du destin dont il parle quelque part dans son *Typhon*. Il les a connues dans l'Atlantique, puis à la hauteur de Kerguelen, puis encore dans l'Océan Indien ; son navire a brûlé en route pour le Siam et il a parlé de science personnelle ; mais il n'a pas abusé de la description. Il a fait mieux. Son imagination les a douées d'une sorte de personnalité comme les navires et les mers.

Il est des tempêtes dont on se souvient après des années avec un sentiment de dignité sévère, comme d'un noble étranger avec qui l'on a croisé le fer ; il en est qui vous laissent le souvenir d'infinies misères ; il en est qui sont des goules et des vampires ; il en est qui s'environnent de toute la splendeur des grandes catastrophes... d'autres sont féroces comme des chats sauvages aux griffes acharnées sur des agonies... Il en est de mystérieuses dont les nuances ont des allures énigmatiques.

Celle qui est en quelque sorte un des personnages du *Typhon* donne l'impression d'une force effroyable dans la colère d'une folie furieuse. Je regrette de ne pouvoir donner de ces pages extraordinaires une citation qui m'entraînerait trop loin (1).

Les vents eux-mêmes ont pris corps et se sont personnifiés dans son esprit. Il n'est dans l'Univers des vents que deux souverains : le vent d'Ouest et le vent d'Est. Ceux du Nord et du Sud sont de petits princes, des tyrans capricieux et cruels, parfois, — mais sans ampleur. Les grandes tempêtes viennent des accès de fureur ou des conflits des grands chefs. Il faut lire, dans *le Miroir de la Mer*, les pages grandioses un peu romantiques mais merveilleuses de couleur et de souffle, — c'est le cas de le dire, — qu'il consacre à ces deux monarques.

C'est le soir qu'il faut regarder le maître de l'Ouest, arbitre des destinées maritimes. Bienveillant et splendide, ou splendide et sinistre, le ciel occidental reflète les desseins cachés de sa volonté royale. Vêtu d'un drap d'or éblouissant, — il a posé son trône sur l'horizon et siège, les pieds sur l'Atlantique, son diadème d'étoiles au front... Il est trop grand roi pour dissimuler, il ne prépare point de complots dans son cœur ténébreux ; il est trop fort pour avoir recours aux moyens détournés. Il est toujours passionné, même dans la bien-

(1) *Typhoon and other Stories* (Amy Forster, Falk et To Morrow). J'ai fait paraître dans la revue *Progrès*, aujourd'hui défunte, une traduction du *Typhon*. Les autres nouvelles ont été traduites par Henry-D. Davray. L'ensemble de l'ouvrage sera publié sous peu dans la collection du *Mercure*.

veillance des jours sereins, quand la grâce de son azur énorme et insondable se réfléchit avec tendresse dans le miroir de la mer, et qu'elle enveloppe, pénètre et berce jusqu'à les endormir les navires aux ailes blanches... Certains de ses couchers de soleil sont des cortèges fastueux où s'étalent aux cieux, — pour le plaisir de la foule, — toutes les gemmes du trésor royal. D'autres se colorent de tristesse et de pitié et, dans leur splendeur mélancolique, méditent sur la paix instable des eaux et révèlent de royales confidences. J'ai connu la colère amassée dans son cœur par l'expression d'un soleil inaccessible qui, dans le ciel terrorisé et pâle, regardait fixement comme l'œil d'un autocrate implacable.

Le plus souvent, dans ses premiers livres, Conrad peint la terre telle qu'on la voit de la mer ou des rives des grands fleuves. Il nous a laissé des grandes forêts, des criques et des marécages de la Malaisie des tableaux étonnants. Parfois ce sont des souvenirs d'enfance revenus; deux ou trois impressions de Russie mériteraient d'être signalées ici, mais la nature et les forces de la nature si admirablement vues et décrites ne l'intéressent cependant en général qu'en fonction de l'homme, à cause de la présence de l'homme et en raison de leur action et de leurs réactions réciproques.

Dans *le Typhon*, le capitaine Mac-Whirr et son lieutenant se cramponnent sur la passerelle du *Nan-Shan* au milieu de furies déchaînées dont le tumulte, l'horreur et le bruit sont tels qu'ils paraissent incompatibles avec la continuation de la vie. Le lieutenant vient de voir, dans une lueur vague qui a traversé les ténèbres, les daviers vides, les canots emportés. Il hurle dans l'oreille du capitaine pour l'avertir. Ils ne peuvent se faire entendre que par des hurlements : « Nos canots! Nos canots! »

La réponse :

Il entendit la voix, — la voix tendue et cependant si faible, — mais qui, dans la discordance énorme des bruits, donnait une impression pénétrante de quiétude, comme venue d'un asile de paix, quelque part bien loin, au delà des horreurs ténébreuses de la tempête ; il entendit une voix humaine, ce son frêle qui transporte un infini de pensée, de résolution, de volonté et qui, au jour où les cieux s'écrouleront et que justice sera faite, — fera entendre des paroles de confiance! — elle criait comme venue de très loin, de très loin, ces deux mots : « All right! »

Il crut qu'il n'avait pu se faire comprendre : « Nos canots ! je dis canots,— les canots, Monsieur, deux par-dessus bord ! »

La même voix, à un pied de lui, si lointaine cependant, reprit clairement : « Pas de remède ! »

Toujours le mystère de l'énigme que chaque être humain porte en lui le préoccupe. Dans *Lord Jim*, le capitaine Marlow cherche à ramener à l'espoir, au sens de la vie un jeune homme qui a toutes les raisons de se désespérer ; il hésite.

Un moment auparavant je me croyais sûr du pouvoir des mots et maintenant, j'avais peur de parler, comme celui qui craint de perdre contact sur un terrain glissant a peur de se mouvoir.

C'est lorsque nous essayons de nous mettre en contact avec les intimes détresses d'autrui que nous pouvons comprendre combien les créatures avec qui nous jouissons de la vue des étoiles et de la chaleur du soleil demeurent pour nous incompréhensibles, flottantes, nébuleuses. C'est comme si l'isolement était une condition rigoureuse et absolue de l'existence ; l'enveloppe de chair et de sang qui retient nos regards se dissout devant la main étendue ; rien ne demeure que l'esprit capricieux, inconsolable, illusoire, que nul œil ne peut suivre, que nulle main ne peut étreindre. *Ce fut par crainte de le perdre que je demeurai silencieux.*

Malgré cette délicatesse extrême dans l'analyse des impressions, la trame de ces œuvres reste forte.

Tout sentiment irrésistible, toute passion incontrôlable déchaînent la fatalité, parce qu'ils sont logiques jusqu'au bout et ne reculent devant aucune conséquence. Peu d'écrivains ont réussi à nous faire sentir la pesée d'une destinée implacable sur une existence humaine ; c'est le don des forts. Conrad a prouvé qu'il l'a.

Chez ses héros, la passion est rarement l'amour. Ses livres sont chastes, mais non prudes. La situation n'est scabreuse qu'exceptionnellement ; quand elle l'est, il l'accepte avec une sérénité sans faiblesse, mais ses histoires d'amour sont rares, — toujours douloureuses.

Dans plusieurs de ses livres, la femme joue un rôle très effacé — l'auteur est marin. — Il en est, comme *le Nègre du Narcisse*, où tous les personnages sans exception sont masculins. Les drames se passent dans les consciences et n'ont rien de sensuel : c'est l'histoire d'âmes troublées qui dans l'univers splendide passent incapables de dominer la destinée : Almeyer

Willems, Jim, Nostromo, le capitaine Whalley, Mrs Verloc, tous ces êtres sont conduits à leur fin tragique avec l'impitoyable logique d'une fatalité que l'on sent inévitable dès le moment où l'acte définitif de leur carrière s'est accompli. Toutes les forces de la nature et de la société semblent conjurées pour leur perte, — dont la cause cependant n'existe qu'en eux-mêmes.

Dans *Nostromo*, un livre extraordinaire auquel, je crois, on n'a pas rendu suffisamment justice, le véritable héros n'est pas un homme, mais un groupement social, une imaginaire république de l'Amérique Centrale, évoquée à miracle avec ses intrigues, ses férocités et ses ridicules (1). Toute la vie s'y concentre autour d'une source de richesses, une mine d'argent, centre de convoitises et de conflits ; cependant, au milieu des compétitions de tyranneaux à demi sauvages, et malgré leur incohérence, les destinées du pays se déroulent logiques et conformes à la grande évolution économique et sociale que subit le monde entier. On songe par moments, en lisant cela, aux grandes généralisations romantiques de Zola, — mais la forme subtile colorée et pittoresque est si différente que le rapprochement est purement de surface.

Cependant très souvent les œuvres de Conrad sont loin d'avoir cette complexité de détails. Ils ne sont alors autre chose que l'évocation intense d'un milieu, — celui d'un simple navire, et le récit d'une traversée : *le Nègre du Narcisse*, *Jeunesse*, *le Typhon*, mais en faisant apparaître avec tant de relief les hommes et les choses que nous ne pourrions certes les connaître à ce point si nous avions été présents. L'œuvre tout entière m'a séduit ; ce sont ces livres-ci, les plus simples, que je préfère.

On a dit que Conrad est le Rudyard Kipling de la mer et en Angleterre même on a mis ces deux créateurs en balance. Bien que très différents, ils ne laissent pas d'avoir quelques points de contact. La psychologie de Conrad a plus de profondeur et sa valeur est notablement plus soutenue. Je conviens que les deux *Livres de la Jungle* restent sans équivalent dans toutes les littératures.

L'exposé que je viens de faire est bien incomplet ; j'ai cons-

(1) J'achève en ce moment une traduction de ce roman.

ience de n'avoir point dit l'essentiel de ce que je voulais dire...
Je n'aurai point perdu mon temps si j'ai donné à mes lecteurs
e désir de lire Conrad, dans les traductions dont l'édition du
Mercure a commencé la série ou, — mieux encore, bien en-
endu, — dans le texte original. De toute façon il ne supporte
uère une lecture superficielle, il exige qu'on s'attache à lui,
'écrit que pour des amis...

JOSEPH DE SMET.

UN TYPE DE L'ANCIENNE COMÉDIE

—

LE CAPITAN MATAMORE

(*Suite*[1])

—

SA DIVINITÉ

Le Matamore, à force de vanter sa puissance, devient finalement comme un Protée gigantesque, « une sorte de Dieu Pan », quelque chose comme le Satyre de Victor Hugo.

L'enfer me sert de cave et le ciel de grenier,
Ma chambre est l'univers et mon flambeau la lune ;
Je ne m'ajuste pas à la façon commune ;
La terre, c'est mon lit, l'herbe mon matelas,
Les rochers mes chevets et les feuilles mes draps...
. . . . . .
Les piliers de mon lit sont les pôles du monde
Et mon pot à pisser, les abîmes de l'onde !...

(*Boutades.*)

Artotrogue, le valet du « Véritable Capitan Matamore », s'écriait en parlant de son maître : « Combien peu s'en faut-il qu'il n'ait créé le monde? » Il n'y avait qu'un pas à franchir, Scarron le franchit.

Je suis le seul auteur de toute la nature,
Les Dieux sont mes sujets, l'homme est ma création.
. . . . . .
L'enfer est mon esclave et les esprits damnés
Aux tourments éternels sont par moi condamnés.

De ce point culminant de l'outrecuidance, nous tombons dans les réalités :

SA POLTRONNERIE

Car, hélas! cette rhétorique grandiose s'accompagne d'une irrémédiable pusillanimité. Comme le baron de Fœneste, « il fait toujours le brave au commencement, et puis il se coueffe de sa

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 356.

chemise». Il boit tous les affronts, digère toutes les ignominies ; la première approche du danger l'horrifie ; la première menace le met en fuite. A défaut de courage, il semble que l'amour-propre devrait le retenir ; or, il ne se soucie nullement de conformer sa conduite à ses paroles ; le contraste est aussi complet que subit, entre sa vantardise et sa couardise.

Le voici qui arrive chez Boniface pour lui demander la main de sa fille.

BONIFACE.

Qui frappe là ?

MATAMORE.

Qui, ventre ? L'Effroyable,
C'est l'enfant du Déluge et le cousin du Diable.

Ainsi annoncé, il se pourrait fort bien qu'on le laissât dehors. Mais le maître du logis, qui le connaît, apporte les étrivières pour lui répondre. Le cousin du Diable venait simplement demander à Boniface la main de sa fille : on refuse, on l'éconduit, on le chasse avec menaces, sans égard pour ses relations de parenté. D'insister il n'a garde : le temps de vomir un « Ah ! ventre ! » et il est hors de vue.

(*Boutades.*)

Dans ses jours de grand courage, il tente d'arrêter l'agresseur par un de ces regards dont il vantait naguère la puissance ; ou bien encore il le désarme par le rire, et ses saillies ridicules font tomber les bras que l'offensé levait sur lui. Mais ce qu'il y a de remarquable, plus peut-être que le récit de ses prétendus exploits, c'est la richesse de son répertoire de prétextes et d'échappatoires.

S'il refuse de se battre, ce n'est point parce qu'il a peur, mais parce qu'il aspire à une plus noble (et plus facile) victoire :

Puisque, par ma valeur, qui n'a point de seconde,
Je fais profession de vaincre tout le monde,
Pour m'immortaliser d'un renom plus parfait
Que jamais les Rolands ni les Césars n'ont fait
Et mettre mon estime à son degré suprême,
Il était à propos de me vaincre moi-même.

(*Clarice.*)

Tais-toi, mon âme, dit Taillebras à part lui, souffre, avale ce breuvage.

(*Railleur.*)

Et Châteaufort, frappé à tour de bras, reçoit l'averse sans se défendre, mais une averse de belles paroles répond à celle des coups, comme si chaque horion faisait jaillir une nouvelle excuse ingénieuse.

Rappelons cette scène du *Pédant joué*, qui est un modèle du genre.

Gareau s'avise (1) de donner une chiquenaude au fier bravache, et Châteaufort se tient coi : « Je ne sais. Dieu me damne, ce que m'a fait ce maraud de ... » Gareau s'enhardit et le bat comme plâtre : « Foi de cavalier, cette gentillesse me charme... » Les soufflets pleuvent : « Il faut nécessairement que ce bélitre soit mon fils ou qu'il soit démoniaque. » Les coups de poing grêlent : « D'égorger mon fils à bon escient, je n'ai garde ; de tuer un possédé, j'aurais tort, puisqu'il n'est point coupable des fautes que le diable lui fait faire. » Gareau ne le rosse plus, il l'assomme. Quand Châteaufort n'est plus que plaies et bosses, il se redresse et chante victoire : «Quelque faquin de cœur bas aurait mesuré son épée avec ce vilain; mais moi qui suis gentilhomme, je m'en suis fort bien su garder...» Le rustre lui donne le coup de grâce, et Châteaufort riposte par ce beau trait : « Je te massacrerais, mais tu as du cœur, et j'ai besoin de soldats ! »

Ou bien il s'esquivera, pris de pitié pour un ennemi inférieur :

Je ne me donnerai pas la peine de courir après ces mirmidons... Ils savaient bien que mon courage méprise les ennemis quand ils sont trop faibles, car en effet la pitié m'a empêché de les regarder de mauvais œil, de peur de les faire mourir subitement sans avoir le loisir de songer à leur conscience (2).

(*Com. prov.*)

Ou par dignité, ne voulant pas se commettre avec un vil adversaire :

Si votre valet avait affaire à Rodomont, à Sacripant ou à Robert le Diable, ou à tous trois ensemble, j'irais de ce pas lui faire raison; mais je croirais profaner mon courage de l'employer aux querelles des femmes.

(*Com. des Com.*)

Que diront tant de preux, de qui je suis l'Alcide,
Qui respectent ce bras qui fut leur homicide ?

(1) Paul de Saint-Victor, *les Deux Masques*.

(2) S'il lui arrive de crier *au secours !* aussitôt il s'explique : « Je demande du secours pour ce pauvre homme (son agresseur) afin que j'aie pitié et le laisse vivre.

(*Angelica.*)

Ne se plaindront-ils point de ce qu'un lâche sang
Déshonore ma main et fait honte à leur rang ?
Non, non, je ne lui puis accorder cette gloire.
(*Railleur.*)

Car j'aime mieux mourir que leur livrer bataille
Et profaner mon bras contre cette canaille.
(*L'Illusion.*)

S'il a affaire à un poltron, ou à un autre qu'un gentilhomme, il se contente de l'erner (éreiner, éreinter) à coups de bâton, parce que son épée est « vierge de sang de poltron » (*Contents*).

Et moi, chétif excommunié, j'aurais déjà fait sortir ton âme par cent plaies, sans la dignité de mon être, qui me défend d'ôter la vie à quelque chose de moindre qu'un géant.
(*Pédant joué.*)

Ou par considération, si son ennemi est digne de lui :

Ce serait dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
(*L'Illusion.*)

Ou bien c'est par conscience de sa valeur supérieure, qu'il ne doit pas se risquer :

Ce gueux n'a rien à perdre, et j'ai plus d'un empire.
Je ne hasarde point ma tête ni mon fond.
(*Railleur.*)

Je ne hasarde point un homme de mon prix.
(*Clarice.*)

Par prudence, se sachant éminemment vulnérable de par sa complexion exceptionnelle :

Un homme comme moi, étant tout cœur, mourrait de la moindre blessure (*Clarice*) (1).

Je suis tout cœur, et il n'y a point par conséquent de place sur mon corps où tu puisses adresser tes coups sans me tuer.
(*Pédant joué.*)

Par impuissance de se modérer :

On conseille à Taillebras de se battre, mais « sourdement », à cause des rigueurs que s'attirent les duellistes : « Mes coups font trop de bruit », s'empresse-t-il de répondre (*Railleur.*)

(1) Pareillement dans *l'Angelica* : « Je ne veux pas résigner ma personne avec un homme comme lui, parce que, comme je suis tout cœur, la moindre blessure me tuerait. »

Je ne saurais me faire effroyable à demi,
Je tûrais ma maîtresse avec mon ennemi,

dit le Matamore de *l'Illusion ;* et pour éviter une pareille catastrophe, il a la magnanimité de fuir devant le danger (1).

Ou par haine du désordre, ne voulant pas troubler la tranquillité publique :

Non, je suis, Dieu me damne, ennemi du désordre.
(*Railleur.*)
Frappe, mais doucement, par respect des voisins,

recommande Rhinocéronte à son valet devant la porte de son ennemi qu'il vient châtier *(Clarice).*

Ou par fierté, n'ayant d'ordre à recevoir de personne :

ALEXIS
Mets l'épée à la main,
RHINOCÉRONTE
Je la veux au fourreau.
De quel droit sur ma main prétends-tu cet empire ?
(*Clarice.*)

Ou par philosophie :

Je sais par jugement mépriser une injure.
(*Clarice.*)

Ou pour se tenir parole à lui-même :

Ayant protesté que je gagnerais cela sur moi-même, de me laisser battre une fois dans ma vie, il ne sera pas dit qu'un maraud comme toi m'aura fait changer de résolution.
(*Pédant joué.*)

Par noblesse de cœur :

Taillebras s'adjure lui-même de se départir de sa sérénité :

Cœur royal, sois moins noble, et daigne le haïr.
(*Railleur.*)

Par galanterie, ne se permettant pas de tirer l'épée devant les dames :

... Mais excusez, ma reine :
L'amour demande seul et mes feux et ma peine ;
Le respect qui me lie oblige mon courroux
D'épargner des transports qui ne sont dus qu'à vous.
(*Railleur.*)

(1) A un Gascon « fort espagnollisé, et nourry de longue main parmy les bandes espaignolles », Brantôme demande pourquoi il se promène, à la cour et la ville, sans épée, lui qui est soldat. « Parce que mon épée est si carnassière, repond le Gascon, qu'à chaque pas elle me donnerait la peine de la tirer du fourreau ; et sortie une fois on ne verrait que carnage et que sang. »
(Brant. Rodom.)

Par amour, qui le prive de ses forces :

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point de valeur.

(*L'Illusion.*)

Par hygiène :

Le soleil est trop chaud maintenant.

(*Railleur.*)

ou encore

Mon sang me fait besoin. (*Parasite*).

Par surdité :

Montre beaucoup de cœur et quasi point d'oreilles,

se dit à lui-même Taillebras insulté (*Railleur*).

Par malentendu, ne croyant pas que l'insulte s'adresse à lui :

Poltron ! examiné si je t'entends encore...
— A qui donc parle-t-il ? Mon nom est Matamore.

(*Le Parasite.*)

Citons, pour finir sur ce sujet, une joyeuse scène de *l'Opérateur Barry*.

MOSTELIN

Je porte une épée, entendez-vous, je porte une épée.

SPACCAMONTE

Il porte une épée. Est-ce que je ne le vois pas bien? Hé que diable est-ce que je porte donc moy, amy godelet ? Tu vois cet enfant : il abuse du mépris que je fais de luy. Pour peu que j'eusse le vin furieux, je l'aurais déjà tué plus de trente fois !

Mostelin revient, défie le Capitan :

Défendez-vous ou je vous déshonorerai.

SPACCAMONTE

Oh ! cadédis, je vous en défie. Je n'ay que trop d'honneur. On peut m'en oster sans qu'il y paraisse.

(Mostelin feint de lui porter un coup d'épée)

SPACCAMONTE (tombant)

Ah ! je suis mort. Petit jeune homme, on ne bat point à terre. Observez les règles du point d'honneur.

MOSTELIN

Levez-vous donc que je vous tue.

SPACCAMONTE

Oh ! diablezot ! La peste étouffe si j'en fais rien, je couche icy.

GARGOUILLE (survenant)

Qu'est-ce donc que cecy? Que faites-vous là, Seigneur Spaccamonte?

SPACCAMONTE (à terre)

Je me promène.

Qu'on le prenne sur le fait, blémissant, tremblant, suant de peur, il ne restera jamais à court d'explications :

CLARIMAND

Quoi, votre front distille une froide sueur ?

TAILLEBRAS

C'est que mon cœur bouillonne et par là s'évapore.

CLARIMAND

Votre œil s'appesantit : le teint blémit encore,
Vous tremblez.

TAILLEBRAS

Comme fait de colère un lion.

(*Railleur.*)

Vous tremblez, la vôtre (peur) est sans égale.

MATAMORE

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale :
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi.
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

(*Illusion.*)

Il est homme de circonspection et de prudence : le vrai courage, n'est-ce pas, se distingue de la témérité? Il tire grand parti de cette distinction :

L'ignorance fait les hardis
Et la considération les craintifs.

(*Com. Prov.*)

Voilà de ses maximes.

Et même sa promptitude à fuir lui est un sujet de vanterie: à l'approche du prévôt et de ses archers, Fierabras chante les vers que fit Passerat pour la Satire Ménippée sur la fuite du chevalier d'Aumale à Senlis :

Bien courir n'est pas un vice,
On court pour gagner le prix,
C'est un honnête exercice,
Bon coureur n'est jamais pris.

Fuyons, je suis léger et de plus en pourpoint. (*Vér. Cap. Mat.*)
J'ai le pié pour le moins aussi bon que l'épée. (*L'Illusion.*)

Il n'y a pas de honte à montrer les talons quand on est content de son bottier :

Montrez-nous les talons ; vite que l'on détale !

LE CAPITAN

Le tout est de bon cuir, dela Butte royale.

(*Le Parasite.*)

Il faut voir quelle noblesse il sait mettre dans sa fuite :

Une belle retraite égale un bel assaut,

prononce Rhinocéronte (*Clarice*).

Passez, et promptement !

ordonne l'adversaire :

J'allais passer aussi. (*Le Parasite.*)

Même coïncidence surprenante quand La Tremblaye, d'un coup, jette Châteaufort à terre :

Aussi bien voulais-je me coucher.

(*Pédant joué.*)

Rien ne le démonte, rien ne l'abat. Bafoué, berné, roué de coups, comme un ressort comprimé qui se détend, il se redresse plus outrecuidant que jamais. Les conjonctures les plus humiliantes lui sont encore sujet de gloire : le voici qui, dans le feu d'une tirade, lève le pied et se laisse ridiculement choir :

Je ne suis pas tombé, j'ai salué ma mère :
Vois-tu comme la terre en cet endroit fleurit ?
C'est où je l'ai baisée.

(*Vér. Cap. Mat.*)

L'EFFET PRODUIT

L'invraisemblable, dans ce Matamore du théâtre, c'est qu'il ne trompe personne. On dirait que tous ceux qui l'approchent lisent dans son âme. Il pourrait leur demander, comme ce chevalier de La Morlière dont parle le Neveu de Rameau, « qui leur a appris qu'il était un lâche, et d'où ils le savent. »

Pauvre Matamore ! Il n'a pour flatteurs que ceux à qui la flatterie assure leur pain quotidien; un Artotrogue seul lui prodiguera le plus grossier encens :

Mars même, le Dieu des combats,
Avec que vous n'oserait pas
S'aparager, non sans raison,
N'y ayant point comparaison
De sa prouesse à vos faidarmes.

(*Le Brave.*)

Mais, pour un flatteur, que de détracteurs, de toute condition, de toute complexion, de tout sexe!...

En voici la série complète, et ici la gouaillerie française reprend tous ses droits.

Les Indulgents et les Véridiques.

« Cela est un peu sujet à caution, dit Eustache à Rodomont, après le récit de Moncontour, mais pour vous faire plaisir je le croirai. »

(*Contents.*)

Et Palestrion, à qui son maître réclame des armes imaginaires, dit à part :

Tout ce grand arsenal si faux et si nouveau
Est un petit volume, il le porte au cerveau.

(*Vér. Cap. Mat.*)

Je ne le crains pas ; il y a plus de braverie en son fait que de hardiesse, dit un autre.

(*Contents.*)

Le chien qui aboie beaucoup ne mord pas souvent.

(*Fidèle.*)

Vous n'avez guère que la bave,
Je le sçay bien, je vous cognoy.

(*Les Esbahis.*)

Un autre s'étonne, ou feint de s'étonner, de la docilité de Rodomont arrêté par la police : « Mon Dieu, qu'il filait doux! Qu'il faisait le courtois et le gracieux! »

N'était que je l'ai reconnu à sa balafre, je n'eusse jamais pensé que ce fût lui, et qu'un homme de faction, qui a accoutumé de manger les charrettes ferrées, se fût laissé dévaliser par trois pauvres malotrus de sergents!

(*Contents.*)

Clarimand (parlant de Taillebras)

Il fait, plus il en dit, qu'autant moins on en croie :
Son cœur tremble de peur et sa bouche foudroie.

(*Railleur.*)

Les Ironiques.

JULIEN (parlant de Pantaléone)

Voyez-moi ce brave messerre!
Il lui semble, à voir, que la terre
N'est pas digne de le porter.
Vous le verrez tantôt vanter,
Tantôt élever ses beaux faits

Et conter ceux qu'il a défaits
A la prise d'un poulailler,
Et comme il sait bien batailler
Quand il faut rompre un huis ouvert
Ou bien un pâté découvert,
Pour y plonger ses mains dedans.

(*Les Ebahis.*)

J'ai rencontré ce croquant de capitaine (Fierabras) à grands ressorts, au milieu de la rue comme une statue de marbre ; il ne remuait ni pieds, ni mains, non plus qu'une souche, tenant sa gravité comme un âne qu'on étrille ou comme un Espagnol à qui on donne le chiquin.

(*Com. Proverbes.*)

Les malins et les goguenards.

La courtisane Dorothée, voulant plumer le capitaine, lui présente son prétendu nouveau-né. Il vous ressemble, lui dit-elle, il a déjà un visage de brave ; l'autre se rengorge, se laisse mettre sur les bras l'enfant... avec tous les frais ; seulement il fait cette recommandation :

Je vous prie, ne me le laissez point entre les mains, car je ne saurais si peu le presser que je ne lui froisse les os, tant j'ai la prise forte.

La pseudo-accouchée se lève toute languissante :

LE CAPITAN. —Appuyez-vous sur moi. Laissez que je la mène tout seul, car, avec la force de ce bras, je lèverais un éléphant. Ne vous laissez pas aller ainsi ; soutenez-vous bien, mon cœur. Cancre ! que vous avez le cul pesant !

(*Tromperies.*)

Et combien rebelle à l'admiration et rude en ses ripostes le Mathieu des *Jaloux* :

FIERABRAS

Je ne parle pas ici des joutes, des tournois, de combattre à la barrière, de conduire des armées...

MATHIEU

Oy, de putains.

FIERABRAS

De poser sentinelles, de deseigner tranchées, de faire batteries...

MATH.

... Mais plutôt baratteries.

FIER.

... Et savoir mieux qu'un chef ou conducteur quand il se faut avancer ou reculer...

MATH.

C'est-à-dire faire la piaffe et puis s'enfuir.

FIER.

Et en toutes autres choses. Bref, je suis le capitaine Fierabras... Mais je ne trouve point bon que tu te tournes si souvent de l'autre côté parlant à toi-même, quand tu te trouves en présence d'hommes honorables et illustres.

MATH.

Monsieur mon capitaine, connaissant devant qui je me trouve, je n'ose avoir la hardiesse d'arrêter mes yeux dessus vous. C'est pourquoi je me tourne d'autre côté.

(*Jaloux.*)

Il n'y a personne qui joue mieux de l'épée à deux jambes que lui, dit Tabarin en parlant de Rodomont, qui vient de raconter merveilles de son épée. (*Farces de Tabarin.*)

Lyzante, à qui Taillebras a confié son épée, met le pied sur la garde pour la tirer du fourreau.

Tous mes efforts n'ont pu la convertir ;
Elle est opiniâtre et ne veut point sortir.

TAILLEBRAS (la tirant)

Nouveau sang tous les jours et la tache et la souille.

LYZANTE (la regardant)

Du sang ? Qu'il est épais ! c'est de la fine rouille.

(*Railleur.*)

Le même Taillebras, s'étant, par lâche stratagème, emparé de l'épée de son rival, vient recevoir les félicitations de Clytie :

CLYTIE

Gloire des champions ! Créateur des merveilles...

TAILLEBRAS

Que ne puis-je à ces mots emprunter mille oreilles !

CLYTIE

Puissant Mars espagnol, généreux Paladin,
Que vous prenez de peine à faire le badin !

TAILLEBRAS

Encore un terme ou deux, et j'étais en extase ;
Mais vous quittez le ton et sortez de l'emphase.

(*Le Railleur.*)

Le même encore, ayant menacé le poète Lizante, trouve plus vantard que lui-même : sans s'émouvoir de ces regards qui réduisent un homme en poudre, Lizante répond :

Ce sont de vains éclairs qui n'ont jamais de foudre,
Eût-il celui du ciel, pour me faire un affront,
Le laurier que je porte en garantit mon front.
(*Le Railleur.*)

FIERABRAS. — Si une fois je lui fais essayer cette-ci plus tranchante que Flamberge ou Durandal, je le fendrai jusques à l'estomac.

MARQ. — Et si vous voulez vous ergotter un petit sur la pointe du pied, vous le partirez jusques à la raie du cul.
(*Jaloux.*)

Les Maussades et les Injurieux

GÉRONTE

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du grotesque récit de vos rares exploits.
(*L'Illusion.*)

C'est un assommeur de jument
Qui met sempiternellement
Quelques puces au monument.
(*Abrégé de Com. rid.*)

....Ce mangeur de dragons
Et qui si l'on en croit ses discours ridicules
Avalerait un diable ainsi qu'une pilule.
(*Parasite.*)

PHILIPPE (à Fierabras) — Vous serez un jour capitaine d'une grande réputation : on vous donnera le hausse-col en Grève. Vous êtes aussi prudent que valeureux : quand vous avez été battu, vous n'en dites mot à personne. Vous faites des miracles en vos combats : ceux que vous avez tués se portent bien, grâces à Dieu (1)... Vous ferez beaucoup plus que le preux et vaillant Achille, car il est mort par le talon, et les vôtres vous sauveront la vie.
(*Com. prov.*)

Vous êtes homme pour faire étonner qui ne vous connaîtrait pas, comme les chats-huants font pour les autres oiseaux.
(*Jaloux.*)

O le grand casseur de raquettes ! s'écrie la vieille Alizon, le grand rompeur d'huis ouverts ! le grand dépuceleur de nourrices !
(*Com. des prov.*)

ORIGINES LITTÉRAIRES DU TYPE

Le courage guerrier ayant été, avec la foi religieuse, la plus haute vertu du moyen âge, nous le trouvons célébré sur le mode dithyrambique dans tous les genres littéraires cultivés

(1) Corneille s'est souvenu du mot dans *le Menteur*.

alors : poètes, romanciers, chroniqueurs l'exaltent à l'envi ; nos chansons de geste nous montrent Guillaume d'Orange résistant tout seul à l'assaut de trente mille Sarrazins (Chanson d'Aliscans) ; nos chroniqueurs des Croisades affirment que Godefroi de Bouillon fendait d'un coup d'épée un cavalier de la tête à la selle, faisait voler d'un revers la tête d'un bœuf ou d'un chameau (Robert le Moine) ; qu'une fois il coupa un Sarrazin par le milieu du corps (« Turcus duo factus est Turci » (Raoul de Caen. (Comparez les prétendus exploits du Rodomont des « Contents » à la bataille de Lépante). Peu après, les romans de la Table ronde, et plus tard les romans de chevalerie, sont pleins de « grands coups d'épée qui fendent les géants jusqu'à la ceinture ». De tels excès appelaient la parodie : dès que l'ordre social commença de s'établir, dès que cessa la prédominance de l'esprit de guerre et de conquête, dès que les vertus civiles se firent place à côté de la valeur militaire, le Héros perdit le privilège exclusif de l'admiration publique dont il avait joui si longtemps : joignez à cela qu'il se fit tort à lui-même et par des vanteries inconsidérées ouvrit la voie à la satire : enivré de son mérite, orgueilleux des grandes choses accomplies, il défia ciel et terre, et ce brave se discrédita par ses bravades.

La fameuse scène des « Gabs », dans le Voyage de Charlemagne à Constantinople (XII^e siècle), où les douze pairs, à la cour de l'empereur de Constantinople, font, après boire, assaut de forfanteries (1), nous est un témoignage littéraire de ce travers : ici, l'épopée se parodie elle-même ; un pas encore dans la dérision et on prêtera à des poltrons le même langage emphatique : alors l'antithèse sera complète et le type du Capitan sera créé.

Voici déjà paraître à côté des Roland, des Olivier, des Ogier, l'ignoble figure d'Audigier, le chevalier couard, vil et déloyal. C'est surtout dans la littérature populaire que le thème devient fréquent : les fabliaux, puis les farces qui leur succèdent et remplissent le XV^e et le XVI^e siècle lardent à cœur joie le soldat fanfaron (2).

(1) Il est intéressant, pour mesurer le changement accompli, de comparer la sécheresse, la pauvreté de ces « gabs » du XII^e siècle avec les magnifiques outrances de notre théâtre comique des XVI^e et XVII^e siècles.

(2) L'Olibrius de nos Mystères fait pressentir aussi le Matamore.

Voyez *le Franc Archer de Bagnolet* (1), la meilleure de ces satires contre les faux braves :

Notre bravache sort de chez lui, plein d'une humeur belliqueuse :

Par la morbleu ! j'enraige
Que je n'ay à qui me combattre !

Aïeul de Panurge, qui se souviendra de lui, il « ne craint rien fors les dangers » ; or le danger ne tarde pas à se présenter sous forme « d'un espoventail de chenevière, faict en façon d'un gendarme ».

Qu'esse cy ?
Ha, monseigneur, pour Dieu, mercy !

A ce moment survient un coup de vent : dès que notre héros voit l'ennemi gisant à terre il lui court sus et le perce fièrement de son épée.

Ces fanfarons de la farce racontent comme des exploits des traits qui montrent leur lâcheté : ainsi « Colin, fils de Thenot le Maire », revient de la guerre de Naples ramenant un prisonnier et raconte avec orgueil qu'il l'a pris

Cependant comme il se dormoit,
Et j'escoutai comme il ronfloit,
Alors le courage me creut.

De même le Fierabras des *Jaloux* dira : « Je suis bien homme à n'entrer jamais en la mêlée que je ne voie la bataille gagnée », et le Prouventard des *Déguisés* proférera avec une mimique furibonde :

Si tu t'étais moqué de moi,
J'eusse jeté, de bonne foi,
Au moins ton bonnet contre terre...

et d'autres jureront de massacrer, avec leur ennemi, les chiens, les chats, les poux, les puces et punaises de sa maison.

Mais en général le procédé employé par les Capitans est tout autre et consiste à s'attribuer mensongèrement des exploits vraiment glorieux, aussitôt démentis par des preuves de poltronnerie.

(1) Cette farce, datée de 1468, est postérieure de 20 ans à la création des Francs Archers par Charles VII ; l'entretien de cette milice pesait sur les bourgs, ce qui la rendait impopulaire, et sa lâcheté proverbiale prêtait aux brocards et aux quolibets.

En somme, le faux brave de nos anciennes farces n'est qu'une pâle esquisse : ce n'est ni dans notre tradition française, ni même dans la tradition antique qu'il faut chercher l'origine du Tranche-Montagne.

1re période (1569-1600) : *imitation de la comédie italienne.*

Sans doute l'antiquité avait déjà conçu le personnage du fanfaron et le « *Miles gloriosus* » de Plaute, dérivé lui-même de l'*Alazon* de Ménandre, est plus qu'une ébauche. A l'heure de l'enthousiasme pour les modèles antiques, Baïf essaie de le ressusciter tel quel sur notre théâtre (*le Brave*, 1567), mais cette tentative reste isolée; si le Capitan français doit quelque chose au fanfaron du théâtre gréco-latin, c'est par influence indirecte et médiate : nos comiques n'ont vu Plaute qu'à travers les modèles italiens. C'est de la comédie italienne que nous recevons le personnage constitué et c'est dans les mœurs espagnoles que l'Italie en a puisé l'original. L'Espagne héroïque et grandiloquente poussa au paroxysme la vantardise; l'Italie, avec sa bouffonnerie énorme, se plut à caricaturer, à outrer démesurément ce travers de ses vainqueurs.

On a cru trouver (1) avant la domination espagnole un prototype du Capitan italien dans ces « formidables chefs de bandes qui se distinguèrent à Anghiari et dans ces fameuses rencontres dont parle Machiavel, où un cheval qui tournait la tête ou la croupe suffisait pour gagner ou perdre la bataille ». Mais ces premiers Capitans du xve siècle furent bientôt détrônés par le Capitan espagnol, qui s'introduisit sur le théâtre italien à l'époque du passage de Charles-Quint (2). Désormais le Capitan italien se transforme en Matamore espagnol, « il bredouille le castillan et prend la morgue espagnole (3) ».

Cette époque est voisine, on le voit, de la naissance de la comédie française, dont les origines ne sont ni françaises, ni latines, mais tout italiennes.

L'avènement de l'italianisme sur notre théâtre, où il règne en maître jusqu'à la fin du xvie siècle, date des premières comédies populaires : la comédie écrite (*sostenuta*) et la comédie improvisée sur canevas, dite *Commedia dell arte*.

En même temps que Larrivey, François d'Amboise, Odet

(1) Frédéric Mercey, cité par Maurice Sand, *Masques et Bouffons*.
(2) Riccoboni : Histoire du théâtre italien.
(3) M. Sand, *op. cit.*

de Turnèbe, Jean Godard et d'autres imitaient, parfois même se bornaient à traduire les originaux écrits, des troupes d'acteurs italiens passaient les monts et venaient jouer chez nous. Depuis 1577, date de la venue des *Gelosi* à Blois, puis à Paris jusqu'à la fin du siècle, ce sont d'Italie en France de continuelles allées et venues de troupes italiennes : un incessant *Roman Comique* sillonne les routes de Mantoue à Paris : Gelosi, Accesi, Fedeli se succèdent et font parfois chez nous de très longs séjours : il n'y a plus d'Alpes pour la Comédie (1).

Ces acteurs, que jouaient-ils ? La comédie de l'art, genre dramatique particulier à l'Italie, sorte de continuation des atellanes et des mimes de Rome antique : ses types les plus anciens, le Polichinelle napolitain, l'Arlequin bergamasque, ne remontent peut-être pas moins haut : d'autres s'y sont ajoutés à l'époque moderne : vers 1526, à Venise, Ruzzante fut le promoteur de la renaissance de la commedia dell arte sous sa forme nouvelle : c'est alors que des types nouveaux apparaissent : Pantalon (*le Marchand vénitien*), Cassandre (*le Docteur bolonais*), Spavento (*le Capitan napolitain*), et les valets (*Zanni*) et encore les amoureux (*Horace et Isabelle*). Remarquons en passant l'origine napolitaine de notre Capitan, et rappelons-nous que Naples avait subi la domination de l'Espagne et l'influence de ses mœurs dès la première moitié du xv^e^ siècle, soit cent ans avant le reste de l'Italie.

La Comédie de l'art veut faire rire, ne prétend point à l'observation, n'est que bouffonnerie et caricature : l'acteur brodait à son gré, et on imagine à quels excès d'extravagance la charge pouvait ainsi atteindre. Avant la formation du goût classique en France, ce genre y fut longtemps en possession du succès. Si « le génie français, merveilleusement doué pour la Comédie, n'enfanta que tard et avec peine la grande Comédie de mœurs » (2), c'est pour s'être trop longtemps complu dans l'imitation des étrangers (3). Près de cent ans s'écouleront avant que la scène théâtrale devienne définitivement avec Molière (*Précieuses ridicules*, 1659) le miroir des vices et des travers sociaux, des passions humaines. Corneille, il est vrai,

(1) Cf A. Baschet, *les Comédiens italiens en France.*
(2) E. Chasles, *la Comédie en France au XVI^e^ siècle.*
(3) La comédie écrite des Italiens n'est, pas plus que leur comédie impromptu, œuvre de vérité.

dès 1629, donnera dans *Mélite* le premier modèle de la vraie comédie (1); mais alors en avance sur le goût public il sera contraint, pour s'accommoder à lui, de revenir aux masques et aux fantoches (*l'Illusion*, 1636).

Deuxième Période (*début du XVII^e*) : *farce et satire.*

Depuis la fin du XVI^e siècle, l'italianisme ne règne plus sans partage sur notre comédie : l'hispanisme se fait place à côté de lui, puis le détrône. Le Matamore qui fera les beaux jours de l'Hôtel de Bourgogne et du Marais doit peu de chose à l'Italie. A l'époque où nous voici parvenus, une transformation s'opère, transformation liée à celle de la comédie elle-même : pendant le premier quart du XVII^e siècle, ce genre dramatique disparaît (2), absorbé par deux genres voisins : la tragi-comédie de Hardy et de ses émules, la farce de Tabarin et de Gros-Guillaume, de Gautier Garguille, de Bruscambille et de Turlupin. Le Capitan, comme les autres types comiques, passe de la scène aux tréteaux, et sa verve bouffonne s'y encanaille, si bien que nous le verrons reparaître dans la comédie au temps de Louis XIII, tout saupoudré du gros sel gris dont la farce l'a assaisonné, — plus boursouflé, plus tonitruant, plus excessif que jamais. Pendant ce stade extra-dramatique dont nous parlons, il alimente de sa fantaisie non seulement le répertoire des « farceurs », mais toute une littérature satirique où, après leurs défaites sous Henri IV et Louis XIII, les Espagnols sont raillés et bafoués, — récits, chansons, livrets, pamphlets, facéties, couplets, quatrains mis au bas d'images burlesques (3). Citons les *Aventures du baron de Foeneste* (1617) d'Aubigné, *le Mascurat* de Gabriel Naudé, *le Courtisan à la mode selon l'usage de ce temps* (1625), *les Jeux de l'inconnu* (1630), et surtout plusieurs recueils de Rodomontades : en première ligne celui de Brantôme; aussi les *Rodomuntadas Castellanas* (Rouen, 1610), les *Rodomontades espagnoles*, traduites par Jacques Gautier (Rouen, 1627) (4).

(1) On n'avait jamais vu jusque-là, dit Corneille dans son *Examen* de *Mélite*, que la comédie, fît rire sans personnages ridicules, tels que les valets bouffons, les parasites, les capitans et les docteurs.

(2) On ne rencontre pas plus de 4 ou 5 comédies entre 1598 et 1627. Il faut mettre à part le 2^e recueil publié par Larrivey en 1611, et qui se rattache évidemment au groupe des italianisants du XVI^e siècle.

(3) Voir notamment : Bibliothèque Nationale, cabinet des Estampes, O b, 50 ; collection Hennin, tome XLIII : Callot, *Balli di Sfessanio*.

(4) Ajoutons que pendant cette période les représentations italiennes de la Comé-

Ainsi, exilé momentanément dans la coulisse, le Capitan Matamore fomente de nouvelles fanfaronnades et se prépare à fournir une seconde carrière : de jour en jour il s'enrichit et s'amplifie de traits nouveaux que lui apportent deux invasions successives : celle des Gascons sous Henri IV, celle des mœurs espagnoles sous Louis XIII.

L'avènement du Béarnais fut providentiel pour ces « Capitaineaux de fortune aux manoirs en débris, agaciers, chiches, rogneux, les Escanecrabes, les Etcharry, les Montbardon, les Parlebosc, les Poupas, vingt hommes qui avaient eu cent duels, héroïque sequelle de maigres chats qui lapaient en attendant mieux les fonds de marmite du château de Pau ». (Laurent Tailhade.)

Ils eurent beaucoup mieux en effet : ils vinrent à la suite d'Henri IV, s'installèrent en vainqueurs, et leur naturelle faconde, exaltée par cette aubaine, fut si contagieuse que Malherbe dut s'évertuer à « dégasconner la cour ».

Le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche (1615) intronisa en France les mœurs espagnoles. L'Espagne, impopulaire depuis la Ligue, devint tout à coup à la mode (1).

Sous cette influence, les mœurs, le goût public se transforment : l'emphase, la forfanterie règnent à la cour et à la ville. Il ne faut point s'étonner de voir coïncider avec cet accès d'hispanomanie l'apogée de la satire anti-espagnole : la France, qui imite volontiers les étrangers, dans le même temps volontiers les fronde ; c'est sa manière de leur faire payer l'admiration dont elle est si libérale. D'ailleurs, railler les Espagnols c'était ici les imiter encore ; eux-mêmes s'étaient parodiés et caricaturés : après la mort du sombre et sévère Philippe II, l'Espagne, dans une explosion de joie et de bonne humeur, s'égaya aux dépens de cet honneur chevaleresque qui avait longtemps fleuri chez elle (2).

Le matamore est dans Lope et dans Calderon, dans les intermèdes et les farces d'Espagne ; ainsi nous empruntions à

die de l'art continuent en France : depuis 1600 nous possédons un acteur qui tint avec succès l'emploi de Capitan, Francesco Andreini ; il publia en 1607, sous le titre : *le Bravure del Capitano Spavento*, un ouvrage qui, traduit en français l'année suivante, devint le modèle et comme le canon de ce genre de rôles.

(1) L'Italie même est alors sous la domination littéraire de l'Espagne et son grand homme, le cavalier Marini, qui eut tant de vogue chez nous, n'est qu'un imitateur de Gongora.

(2) Morillot, *Scarron et le burlesque.*

nos voisins d'outre-Pyrénées les verges dont nous les fouettions.

Troisième Période, temps de Louis XIII, apogee du type.

Italiennes, espagnoles et gasconnes, telles sont les influences combinées qui, se greffant sur notre tradition française et sur les souvenirs de l'antiquité, ont abouti au Matamore d'Adrien de Montluc et de Corneille, de Desmarets et de Scarron, de Tristan L'Hermitte et de Cyrano de Bergerac. Leurs comédies ne sont plus, comme au XVI^e^ siècle, des traductions ou des imitations italiennes : leur Matamore est une satire à peine chargée des mœurs extravagantes qui régnaient autour d'eux. La Commedia dell Arte elle-même semble subir cette influence : aux Gelosi, qui avaient porté le genre à sa perfection, succèdent les Fideli, chez qui la fantaisie extravagante se donne pleine carrière (1).

Ainsi tout concourt à surenchérir sur l'exagération originelle des vantardises matamoresques, pour finalement aboutir à cette caricature monstrueuse dessinée par Scarron dans ses *Boutades*. Après quoi, exténué, vidé, aplati, le sac à rodomontades est repoussé dédaigneusement du pied dans un coin du magasin d'accessoires (2).

Causes du succès du personnage. — La principale est dans ses mœurs emphatiques et fanfaronnes dont nous avons parlé : le Tranche-montagne paraît, triomphe et disparaît en même temps qu'elles. Il y a en lui si peu de vérité humaine qu'après une vogue d'un siècle environ ce fut l'abandon définitif ; vainement on a essayé, presque de nos jours, de le faire revivre à la scène : une représentation de « l'Illusion » de Corneille, tentée à la Comédie Française en 1861, ne fut possible qu'après un arrangement de la pièce, certaines scènes étant devenues injouables. Pour ressusciter la force comique du rôle il aurait fallu ressusciter aussi les mœurs du temps. Ce qui nous paraît une charge froidement outrée semblait à peine exagéré alors, au milieu des excès où atteignaient, depuis la Renaissance, l'amour de la gloire individuelle, la vanité, l'orgueil ! Rien

(1) Les Fideli sont venus plusieurs fois en France de 1613 à 1625.

(2) Par leurs dates, de représentation tout au moins, *le Pédant joué* et *le Parasite* sont postérieurs aux *Boutades*, mais ce dernier ouvrage n'était pas destiné à la scène — ce qui permettait à Scarron les pires audaces — et, resté par conséquent en dehors de l'évolution dramatique, constitue en quelque sorte un point culminant en même temps qu'il présente le répertoire le plus complet et le plus outrancier des lieux communs du rôle.

le plus rare à cette époque que la modestie : qu'on se souvienne de Ronsard et de Corneille, pour ne citer que deux noms illustres. Le sentiment dominant c'est, comme on l'a dit, l'orgueil païen de vivre dans la mémoire des hommes par la gloire.

Tandis que les grandes œuvres du Moyen-âge étaient collectives, dans la vie et dans l'art, croisades et cathédrales; que l'homme, confondu dans son groupe, ne vivait point de sa vie propre, unité anonyme, flot de la mer, au contraire les grandes œuvres de la Renaissance sont individuelles, chacun s'appliquant à différer des autres ; des personnalités s'accusent, des noms clamés par les cent bouches de la renommée s'imposent à l'admiration de tous... Des récompenses magnifiques, l'applaudissement d'un peuple entier, un couronnement triomphal exaltent les génies éminents... Un nouveau culte s'établit, offre à l'homme une part de l'encens réservé à Dieu. Comment alors chaque individu, libre d'épanouir sa personnalité entière, ne se fût-il pas grisé d'espoir ? Il semble, en ce temps, que tout homme ait droit à la gloire. Chacun y travaille, y aspire, y tend de tout son être... Dans ce déchaînement, toute âme faible à qui est interdite la possession de cette gloire éblouissante comme un mirage, bientôt croit la mériter ou même s'imagine la tenir; plus d'un, naïvement ou menteusement se faisant le héraut de sa propre renommée, se paye, à défaut de gloire, de sa monnaie, la gloriole.

Ainsi notre Matamore : même seul, il vante son courage (*Illusion*, III, 7), c'est donc qu'il se trompe lui-même ; il est, par accès au moins, un lyrique : « Il ment comme un conteur arabe improvise, pour s'amuser en étonnant les autres et se donner à lui-même de splendides spectacles (1). »

Tel est l'état d'esprit général que vient renforcer en France, au début du XVII[e] siècle, l'influence espagnole : c'est le temps des raffinés, duellistes, bretteurs, fendeurs de naseaux, spadassins, gens pointilleux, « qui se battent pour un clin d'œil, si on ne les salue que par acquit, pour une froideur, si le manteau d'un autre touche le leur, si on crache à quatre pieds d'eux » (2), temps des galants qui, assis à côté de leur belle,

(1) Paul de Saint-Victor, *les Deux Masques*.
(2) Agrippa d'Aubigné, *Aventures du baron de Fœneste*.
Sous Louis XIII l'idéal du temps est un brillant coup d'épée. L'usage des duels persista, malgré les édits, jusque vers 1660. Mais le courage est gâté d'emphase :

font si bien les Rodomont qu'on les dirait, à les ouïr parler, capables d'avaler des charrettes ferrées, de prendre la lune avec les dents, et de mettre le soleil en capilotade (1) ; temps des poètes crottés et fiers-à-bras qui, comme Scudéry, taillent leur plume avec leur rapière, usent plus de mèches d'arquebuse que de mèches de chandelle, toujours prêts à soutenir d'estoc et de taille l'excellence de leur mérite littéraire ou le néant de leurs rivaux ; lançant au public, selon la mode espagnole des Montemayor, des Montalvan, des Alarcon, les plus insolents défis : « Lecteur, cent à parier contre un que tu es un sot. Dans ce cas, lis-moi et apprends. Si par hasard tu étais homme d'esprit, lis-moi et admire » ; écrivant, comme Cyrano de Bergerac, vrai brave celui-là, des lettres où le style matamore est employé le plus sérieusement du monde (2). Car si les rodomontades au théâtre s'accompagnaient inéluctablement de poltronneries, elles empanachaient souvent, dans la réalité, le courage le plus téméraire, le plus fou!

Autre cause de succès : Jacques Bonhomme en avait gros sur le cœur contre les gens de guerre insolents et pillards ; ses sarcasmes contre les Capitans sont sa vengeance, et s'il a ri d'eux pendant si longtemps, c'est qu'il y avait en lui, depuis longtemps aussi, bien des rancunes accumulées.

Nous avons dit quelle explosion d'hilarité saluait l'entrée en scène du Bravache ; un petit détail de sa silhouette était pour beaucoup dans cette gaîté : au bout de son incommensurable rapière, pendait une toile d'araignée représentée par une rosace délicatement ouvrée en menus fils d'archal ; vue rassurante pour les bonnes âmes crédules qu'auraient effarées le Croque-mitaine; ce simple ornement ajouté à l'épée, l'Epée, effroi séculaire de la gent paisible des bourgeois et vilains, — transmuait miraculeusement la peur héréditaire en un rire inextinguible !

En maint endroit de nos comédies, montent des actions de grâce vers le pouvoir royal qui a rétabli l'ordre public en désarmant les violences particulières : « Mon capitaine, je veux

dans le roman héroïque de Gomberville et de La Calprenède, les grands coups d'épée dont raffolait Mme de Sévigné ne sont pas moins extravagants que ceux des paladins de la Table Ronde.

(1) *Le Courtisan à la mode selon l'usage de la cour de ce temps* (1625).

(2) *Le Duelliste, Contre Soucidas, Contre un gros homme.*

que vous sachiez que nous vivons sous l'autorité d'un tel prince, que par la grâce de Dieu nous ne vous craignons guère, dit quelqu'un au Fierabras des *Tromperies;* et le marchand Thomas, lui non plus, ne craint pas Rodomont, « d'autant, dit-il, que nous sommes en une ville où la justice règne » (*les Contents*).

Ce n'est pas tout : le paysan lui-même vient — coup de pied de l'âne — triompher du Matamore. On dirait que toutes les classes de la société, bourgeois et laquais, citadins et manants et jusqu'au plus vil rustre, doivent tour à tour exercer leurs représailles contre celui qui fut longtemps leur épouvantail : voyez Gareau rossant Châteaufort, qui se laisse faire ; c'est la première apparition du paysan sur la scène française, et voilà son premier geste !

MÉRITES DU PERSONNAGE

Si le rôle de Matamore n'est guère qu'un tissu d'extravagances, et si les efforts qu'il coûta à nos écrivains dramatiques retardèrent l'avènement de la comédie d'observation, du moins ces efforts ne furent-ils pas perdus pour la formation de leur style ; ici comme dans d'autres domaines littéraires, la beauté de la forme précéda celle du fond : pareille remarque a été faite à propos de Guez de Balzac, contemporain de notre traîne-rapière, et chez qui la magnificence du verbe contraste de même avec l'indigence du sentiment et de la pensée. *L'Illusion* est la mieux écrite des premières comédies de Corneille : son Matamore grotesque s'élève parfois à une noblesse de langage faisant pressentir le Cid, Matamore héroïque qui lui succéda sur la scène à quelques mois d'intervalle ; les deux œuvres sont de la même plume et les tons s'y rencontrent.

Ce n'est pas le seul profit qu'on ait tiré de cette création burlesque : le Matamore portait en lui la vantardise, sous toutes ses formes : son rôle est comme une « somme », une encyclopédie, un arsenal de fanfaronnades en tous genres ; invraisemblable accumulation de travers dont un seul suffirait à ridiculiser un homme et à bâtir une comédie ! Peu à peu, mensonge, présomption, gloriole, fatuité se différencièrent par la suite et nous avons le «Menteur, le « Présomptueux », le « Glorieux », l'«Homme à bonnes fortunes ». Le

Dorante du Menteur est un Fierabras à sa manière, mais sa vantardise s'est dégonflée: il n'a garde de se targuer d'exploits incroyables et, progrès plus important encore, « au lieu de faire lui-même son portrait et de se raconter au public, il produit, développe son caractère et sort en quelque sorte par degrés de lui-même » (1). Le Jodelet des Précieuses qui emporta au siège d'Arras non une demi-lune, « mais une lune tout entière » et qui expie sous les coups de bâton ses fanfaronnades, est de la lignée des Matamores; mais il n'est qu'épisodique. Molière a congédié sa troupe italienne et quitté l'imbroglio pour l'observation. Après Molière et jusqu'à nos jours la comédie a gardé le type du gascon hâbleur, vantard, fanfaron, mais dépouillé d'hyperbole et d'extravagance. Et même un éclatant succès de théâtre a montré de nos jours combien la témérité, la crânerie, les défis insolents, unis à une vraie bravoure et à une verve fantaisiste peuvent encore plaire.

Enfin, mérite suprême! En même temps qu'il s'atténuait et s'épurait pour rester digne de la scène, le Fanfaron, par une évolution inverse et plus curieuse, trouvait sa vraie place au théâtre des Marionnettes : pour qu'aucune voix ne fît faute dans le concert de rires qu'il suscitait, Matamore condescendit à désopiler les enfants sous le nom de Polichinelle.

Car il n'y a pas de doute (2) : notre Polichinelle n'a rien du Pulcinella italien dans son costume, qui est celui des Espagnols du temps de Henri IV : galons, fraise, chapeau à plumes retroussé devant, pourpoint à gros boutons, bedaine baleinée, parfois une cuirasse s'arrondissant au dos (ces deux traits de sa silhouette se sont exagérés en une double bosse!; et son physique, — long nez proéminent à courbure busquée, menton en avant, — n'est pas moins espagnol que son costume.

Ainsi finit, réduit aux proportions d'un pantin pour la joie des enfants, le gigantesque Bravache qui dérida nos aïeux ; ainsi s'exténuent en un filet grêle et criard, dans la bouche de Polichinelle, les tonnerres de la voix du Matamore.

LÉON et FRÉDÉRIC SAISSET.

(1) Vavasseur, *Corneille poète comique.*
(2) Celler, *les Types populaires.*

TROIS LETTRES
DE
MADAME DE LA POUPLINIÈRE

Les trois lettres que nous publions ci-dessous, et qui appartiennent à la bibliothèque de Rouen (1), ne sont pas totalement inédites. On en trouve des extraits dans l'ouvrage des Goncourt sur *la Femme au XVIII^e siècle* (pp. 158-161), dans les *Nouveaux Mémoires du maréchal duc de Richelieu*, par de Lescure (t. III, pp. 416-420) et plus récemment dans la lecture que le marquis de Ségur a faite à la réunion des cinq Académies (*le Temps* du 26 octobre 1911 : *Une aventure d'amour*). — Toutefois ces lettres n'ont jamais été publiées intégralement, ni respectées dans leur physionomie originale. C'est pourtant sous cet aspect qu'il les faut voir, pour admirer leur caractère primesautier, leur sincérité profonde et le souffle de passion qui les emporte d'un bout à l'autre.

Encore qu'il s'agisse de circonstances assez connues, il convient de rappeler à quel moment et à qui elles ont été écrites. Françoise-Catherine-Thérèse Boutinon des Hayes, née à Paris en 1714, était la fille d'un officier sans fortune, Samuel Boutinon (1660-1728) et de Mimi Dancourt, de la Comédie-Française (1685-1781). Elle épousa, en octobre 1737, le fermier général Le Riche de la Pouplinière, dont elle était la maîtresse depuis trois ou quatre ans. Thérèse des Hayes aimait son mari et, bien qu'il ne fût pas sans reproches, elle lui resta fidèle jusqu'au jour où elle rencontra pour son malheur le maréchal de Richelieu, séduisant par lui-même, mais plus dangereux encore par sa réputation. Leur liaison commença pendant l'été de 1745, interrompue souvent par les ambassades ou les campagnes de Richelieu, gênée par la jalousie soupçonneuse de La Pouplinière. Ce fut au début de 1747 que Richelieu fit construire la fameuse cheminée tournante, suivant un procédé qui lui avait déjà réussi au Palais Royal, lors de ses rendez-vous avec M^lle de Valois, vers 1718.

Les trois lettres furent écrites en janvier et février 1748 ; Richelieu était à Gênes depuis le 28 septembre 1747 ; après une brillante campagne il fut nommé maréchal de France le 11 octobre 1748 et ne rentra définitivement à Paris qu'en janvier 1749, après avoir tenu les

(1) *Collection Leber*, n° 3334.

Etats du Languedoc. Pendant ce temps, averti par des dénonciations anonymes, La Pouplinière avait découvert la cheminée et chassé sa femme.

Aucune physionomie ne saurait mieux ressortir d'une correspondance que celle de Mme de la Pouplinière, adroite, entêtée, mais intelligente, instruite, d'une humeur instable et passionnée. Deux admirables pastels de La Tour nous ont laissé d'elle le plus vivant souvenir ; elle était petite, brune, avec des yeux noirs très vifs qui s'adoucissaient parfois d'une languissante expression. Sans être jolie, elle avait une figure spirituelle et charmante ; telle La Tour a voulu la peindre, dans un grand fauteuil, le regard rêveur, le corps penché légèrement en avant, comme pour suivre la fuite d'insaisissables souvenirs, pendant que ses mains tournent les pages d'un cahier de musique — telle nous nous plaisons à l'évoquer à travers sa correspondance, assise dans son cabinet de toilette de la rue de Richelieu. Les tentures et les rideaux de la fenêtre étaient en damas bleu ; la pièce était meublée d'une table de toilette, d'une console, d'un clavecin, d'un secrétaire et de trois fauteuils ; et c'est devant « une écritoire en bois de marquetterie avec ornements de cuivre » que Thérèse des Hayes écrivait ces lettres d'amour qu'aujourd'hui encore on ne peut lire sans émotion (1).

GEORGES CUCUEL.

I

[21 janvier 1748.]

Mon cher amant, mon cher cœur, pourquoy m'escris tu si froidement ? Moy qui ne respire que pour toy, qui t'adores, mon cœur, je suis injuste, je le sens bien, tu as trop d'affaires et qui ne te laissent pas la liberté de m'escrire, qui te tourmentent, j'en suis sûre, mon cœur, mais je n'ay pas trouvé dans ta lettre ces expressions et ces sentimens qui partent de l'âme et qui font autant de plaisir a escrire qu'a lire ; je sens une émotion en t'écrivant, mon cher amant, qui me donne presque la fièvre, qui m'agitte de mesme. Je n'ay pû apprendre que le courrier n'estoit pas party sans m'abandonner à t'escrire encore ce petit motcy, pour réparer ma lettre froide et

(1) On sait que le maréchal de Richelieu avait l'habitude de garder la correspondance de ses maîtresses ; il existe donc certainement d'autres lettres écrites par Mme de la Pouplinière entre 1745 et 1748. On en trouvera par exemple un extrait dans le *Catalogue d'autographes provenant du cabinet de M. A. Martin*. Paris. 842, in-8°, p. 25, n° 146. — Enfin des collections de famille renferment, à notre connaissance, des lettres qui, nous l'espérons, verront quelque jour la lumière.

Pour celles que nous donnons ici, nous avons cru nécessaire dans la plupart des cas d'ajouter la ponctuation, indispensable pour l'intelligence du texte.

enragée que je t'ay escrit hier, je sens plus le mal que je te fais que les plus vives douleurs, je t'aime sans pouvoir te dire combien, mon cher amant, mon cœur, tu ne peux m'aimer assez pour sentir comme je t'aime, mon cher cœur, je me meurs de n'estre pas avec toy ; mes glandes ne vont pas bien elles grossissent du double et j'en ay de nouvelles, je commence un peu à m'inquietter pour cela seulement, car le fonds de ma santé est invulnérable ; ce ne sera cependant rien à ce que j'espère, surtout fiez vous en à moy et ne vous inquiétez pas. Mon cher amant, ton absence me coustera la vie, je me désespère, je n'ay jamais rien aimé que toy, mon cœur, je suis la plus malheureuse du monde, hélas mon cher cœur, m'aimes tu de même de bonne foy ? je ne le crois pas, vous ne sentez pas si vivement, je le scais, mais au moins aimez moi autant que tu le pourras ; le mâal (1) me dit hier qu'il étoit fort fasché des russes qui vont au service des Hollandais, on vous ostera peut estre des troupes en provence, peut estre que non que ce sera tout le contraire, périsse toute la nature et qu'on me rende mon amant ! mon cher amant, mon cher cœur, je t'aime à en devenir folle, jugez combien ta lettre ma faschée, elle n'est pas seulement tendre, mon cœur, et je voudrois que les miennes fussent du feu. Adieu mon amant, adieu mon cœur, mon cher amant, mon cher cœur je ne prendray soin de ma vie qu'autant qu'elle te sera chère.

II

27e jer [1748].

Je le sçavois bien, mon cher cœur, je puis t'escrire encor ; Guimond (2) m'est venu voir hier, il porte toutes mes lettres, Girard les a remises chés luy ; ma fluxion se passe, mais mon rhume est toujours le mesme, je n'ay pas assez dormi. Mon frère (3) ma fait veiller avec Me D. jusqu'à trois heures. Il y avoit près de cinq mois et plus que cela ne m'estoit arrivé. Je

(1) Le maréchal de Saxe, qui dirigeait la campagne des Pays-Bas.

(2) Guymond de la Touche, consul de France à Gênes, servait d'intermédiaire entre les amants.

(3) Louis-Marie-Marc-Antoine Boutinon de Courcelles, né le 3 avril 1720, mort le 18 mars 1779. Il était depuis le mois de mai 1747 commissaire ordinaire provincial des guerres au département de Lille, Tournay, Douai, etc...,et fut commissaire général des Suisses et Grisons de 1758 à 1777. Il resta toujours en excellents termes avec La Pouplinière qui le tenait en particulière affection, et le maria en 1757 avec Mlle de Valmalette. Une fille, née de ce mariage, épousa en 1775 le comte de Guibert, l'ami de Mlle de Lespinasse.

viens de vous faire escrire par la poste pour vous donner avis du départ de Guimond, il vînt hier me demander modestement tout bas si je n'avois point de lettres à luy donner, je luy dis foiblement que non et il me dit qu'il reviendroit aujourd'huy; il est inutile de le mettre de confidence pour porter une lettre, je crois qu'il en prendroit plus de soin, mais il ne jettera pas dans un fossé des lettres à vostre adresse. J'ay envoyé chercher hier M de de V., il y avoit un mois que je ne l'avois vu et elle oublie facilement et à moins. Elle estoit d'assez bonne humeur, elle me fit beaucoup d'amitié, de caresses, me parlant de mes affaires, mais elle me dist ma grande vérité, c'est que vous estes trop loin et qu'on ne pense plus à vous. Vos depesches cependant ne sont pas encore repandües à votre dernière expédition qui est un succès sic. Ah mon cœur, je vous assure bien que vous perdrez ce que vous y aurez mis et c'est une grande perte qu'un an d'absence, sa maîtresse, son bien, et revenir dans votre pays comme un iroquois.

L'on parle encor de paix, mais on ne la fera pas assez tost n'y s'y tost. Mon dieu, mon cœur, que ce que je vous mande aura de barbe quand cela vous arrivera et combien tout sera changé dans ce pays cy où l'on est extrême et girouette infiniment et surtout pour ce qui m'entoure et m'intéresse, où les révolutions se font en 24 heures; finalement vous estes à mil lieues de moy et pour longtems. Tous les jours je m'en afflige davantage, le temps n'y fait rien et rien ne s'émousse ny ne s'efface de ma teste, j'en ay les preuves les plus aiguës à tout moment et pour tout proportionément.

Mon cœur, mon amy Guimond vient de me dire adieu, il m'a parlé avec beaucoup d'attachement pour vous, de zèle, j'ay balancé à luy dire : eh bien ouy, je l'aime à la fureur, mais ce n'estoit pas la peine, il partoit. Il me semble que je perds quelque chose à son départ, mais il va vous trouver — cet h. (1) est furieux qu'il soit venu me voir dans le temps qu'il n'y estoit pas, il m'a parlé avec du noir de sa visitte.

Adoucissez au moins votre situation en pensant que je vous aime beaucoup, mon cher cœur, que je ne changeray point et que peut estre je seray hors de crainte à vostre retour sur mon mal pour faire ensuitte ce que vous voudréz.

(1) La Pouplinière.

III

7e fer [1748]

Mon cher cœur, vous m'aimez mieux que tout ce que vous avez aimé, cela est il vray ? je crains toujours que ce ne soit la bonté de votre cœur qui vous dicte ces choses la pour me consoler et me faire perdre patience ; mon cœur, que tu pers de caresses, cela est irréparable, j'ay oublié de vous dire hier que l'on fait mon portrait, mais mon cœur je ne puis vous en envoyer de copies ; le peintre est un nommé Marolle qui pratique dans la maison toute la journée(1), de plus je ne crois pas qu'il me ressemble, vous avez raison, ma phisionomie a trop de variantes, c'est pour mon frère ; si cependant il vous convient quand vous l'aurez vû à votre retour, il ne sera pas difficile que mon frère vous le donne, il sera bien aise de m'en faire le sacrifice, mais vous n'en aurez plus affaire en tenant le modèle ; mon cœur, que je vous desire. je donnerois un bras pour vous avoir tout à l'heure, ouy je le donnerois, je vous jure, je vous desire avec l'impatience la plus vive et elle s'augmente chaque jours à ne sçavoir comment je ferai pour attraper la nuit et la nuit le jour, puis la fin de le semaine, du mois ; ah, mon cœur, quel tourment ! ma vie est affreuse, vous ne pouvez l'imaginer, je ne l'aurois jamais pu croire, il n'y a aucune diversion pour moy, n'en parlons pas davantage : cela vous afflige sans me consoler et rien ne vous ramenera plutost, mon cœur je me flatte quelquefois que si je vous mandois : venez mon cœur à quelque prix que ce fut, vous viendriez, mais il faudroit que je fusse bien malade pour vous proposer de tout quitter, je vous exhorte au contraire a rester, mais mon cœur, le moins que vous pourrés, je vous en prie. Le mâal me pressoit hier beaucoup de me faire faire un cautere, je ne répondois rien, il me dit à la fin : si votre mal vient d'un coup, n'en faittes rien ; s'il vient du sang, cela vous est très nécessaire ; pour

(1) Il s'agit d'Antoine-Alexandre de Marolles, dessinateur du cabinet du Roi, miniaturiste de talent, qui mourut vers 1756. On trouvera sur lui une notice assez complète dans : Portalis, *Dessinateurs d'illustrations au XVIII^e s.*, 1877, in-8°, I, pp. 380-382. — Marolles pratiquait surtout le genre libertin (cf. *Correspondance de Grimm*, Ed. Tourneux, VIII, 53, à propos de ses dessins pour les Contes de La Fontaine). Il est probable qu'en 1748 Marolles travaillait aux vingt planches à la gouache qui illustrent le fameux *Tableau des Mœurs du temps* de La Pouplinière et qui, suivant Bachaumont, furent exécutées sous les yeux du fermier général ; c'est ce qui expliquerait que Marolles ait ainsi « pratiqué » dans la maison.

me défaire de luy je m'aprochay de son oreille et luy dit : Mr je n'en feray rien (1). Cela le fit taire comme s'il fut muet ; je n'aime pas qu'on me contrarie. Astruch (2) a dit à M. de D. qu'on pouvoit me guérir sans cela, que c'estoit un moyen de plus, enfin je n'en veut point. l'utilité n'est pas aussy prouvée que la répugnance, il s'est joué une comédie avant hier à Vers... et un ballet où M. de Langeron (3) a dansé en enfant et s'est traîné sur le théâtre ; le mâal a trouvé cela bient plat pour un lieutenant général, il en estoit au soulèvement, pourquoy laisser dégrader des gens dont on a besoin ? je n'entends rien à cela et on devroit les en empescher, quand ils en sont capables, je voudrois que cette troupe se conduisit bien depuis que vous m'avez assuré qu'on ne m'y veut plus de mal (4), mon cœur j'ay imaginé de faire habiller mon portrait pour le rendre interressant comme la czarine dans ses médailles, un portrait pour mon frère est sans conséquence, il le montrera à tout le monde et l'on me prendra pour la czarine, peu de gens l'ont vue et ceux qui la connoissent disputeront, cette idée m'a divertie un moment, j'ay eü encor une raison. mon cœur, je trouve qu'on garde vostre courrier bien longtemps avec la... que vous m'en paroissez avoir, on ne finist rien, j'ay demandé une petite bagatelle pour mon frère, on a commencé par me l'accorder de bonne grâce et poliment, puis j'ay pressé l'expédition et l'on m'a renvoyé aux calendes après la retraitte d'un homme, de facon que je n'ay rien et les ay envoyés promener avec leur air de ministre ; ce n'est cependant pas M. d'Arg. [enson], mais c'est son neveu, ses gens etc... je ne désire jamais foiblement jusqu'à un verre d'orgeat, mais je m'en passe quand j'y vois la moindre difficulté, mon cœur, il n'y en auroit point pour moy si vous estiez icy et ma vie en est tissue.

(1) Ceci est une allusion à la scène violente du 22 avril 1746, où la Pouplinière avait brutalisé sa femme. Sur le cancer au sein dont elle mourut le 22 octobre 1766, nous renvoyons à l'article que nous avons publié dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1912.

(2) Le célèbre médecin (1684-1766), qui fut professeur aux Facultés de Médecine de Toulouse, Montpellier et Paris.

(3) Louis-Théodore Andrault, comte de Langeron, lieutenant général depuis le 2 mai 1745. Il figurait un berger dans la pastorale d'*Eglé*, paroles de Laujon et musique de Lagarde, dont la première avait eu lieu le 13 janvier au théâtre des Petits Appartements.

(4) Mme de Pompadour était très hostile à Richelieu et, par suite, à Mme de la Pouplinière. Celle-ci se flatte de vaines espérances ; la découverte de la cheminée provoqua des épigrammes qui trouvèrent à Versailles même un encouragement.

je ne me rebutte pas si facilement pour tout: il y en a qui m'obstine et que je surmonteray ou j'y moureray...

La bergere est divine ; vous souvient-il mon cœur de mes frayeurs à la première proposition ? j'ay esté un an sans oser y penser, je croyois que ce seroit mon dernier jour ; présentement j'y suis si bien accoutumée que j'en suis négligente, il me semble que cela a toujours esté et que tout le monde doit en estre aussy content que moy.

GINA LAURA

(*Suite* [1])

—

DEUXIÈME PARTIE

Vnicae dilectae.
D. D.

I

Je suis revenu, cette année, à Saint-Jean-de- Luz.

L'été dernier, Papa Praline, traqué par la police municipale, écœuré de la concurrence, était subitement parti, malgré la promesse qu'il m'avait faite de terminer le récit de ses aventures.

Je suis revenu à Saint-Jean pour y rencontrer Papa Praline, et je ne l'ai pas revu.

— Il a pris un coup de rhume à la fête de Gélos, en octobre, et il est mort à l'hospice de Pau, avec le délire...

Le matin de mon arrivée, Ramon Gonzalès, le marchand d'oublies, m'annonça ainsi, sur la plage, la mort du joueur de harpe.

Tout continuait. La mer était plissée de sourire. La loueuse de chaises boitait encore... Seulement, la tente, qui est au pied de l'escalier des cabines, s'était fanée davantage.

Pauvre Papa Praline... Enfin ! Et parce que mes malles attendaient, et parce que j'étais impatient de visiter ma nouvelle villa (300 francs pour septembre, eau de la Rhune, électricité), je quittai la plage.

Pourquoi s'attrister? Les morts ne sont plus rien.

Mon vieux Praline, mon cher Praline, pendant ta dernière étape tu n'as pas eu à te garer des automobiles, aucun gendarme ne t'a demandé tes papiers, et, même, les gens se découvraient sur ton passage... Puisque tu as eu le délire, je sais quels noms adorés tu as répétés. J'irai, un de ces jours, à ce cimetière d'Ascain où dort Fanny, sous un rosier du Bengale. L'autre, celle qui fait la vie, comme tu disais... l'autre, vois-tu,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 356.

ce n'est pas sa faute! Peut-être la retrouverai-je, à Paris. Alors, je saurai lui parler si bien qu'elle viendra s'agenouiller sur ta tombe.

★

Ce n'est pas cher, cette villa Iribarn. J'ai cinq pièces, et la mer s'encadre dans toutes les fenêtres. Mauvais, ça, pour travailler ! Je ne suis pas de taille à collaborer avec l'Océan et les couchers de soleil. Au salon, Daunine enlèvera ce bahut et je collerai ma table contre le mur.

La voici, Daunine. C'est la concierge. Elle s'occupera de moi.

— Merci... Simplement de l'eau fraîche et un citron. Tenez, dépliez le *tub*.

Elle ne bouge pas.

— Le *tub*, c'est ce machin de caoutchouc, là, par terre...

— Je crois que Monsieur se plaira ici...

— Je me plairai, Daunine, si la personne qui se tue à apprendre la Sérénade de Moskowski, dans la villa voisine, finit par se dégoûter du piano.

Une bottine dans une main, une boîte de faux-cols dans l'autre, je me dirige vers le placard. Je passe devant la fenêtre et je regarde dans le jardin d'à côté.

Deux jeunes femmes, assises sur un banc, font de la broderie. L'une d'elles, blonde, a les jambes croisées. Sa jupe remonte. Je vois ses bas. Un monsieur lit *Comœdia*, adossé à la caisse d'un palmier. Des épuisettes et un filet sèchent sur les marches du perron.

— Oui, Daunine, la vue est splendide.

Que ces gens sont bavards !

Je me retourne et lui désigne la cheminée.

— Emportez la pendule! Elle est très belle, mais j'ai horreur des pendules. Déménagez aussi les vases.

Elle regarde mes livres et mes paperasses.

— Monsieur est dans les écritures...

Et elle part en glissant.

Je reviens à la fenêtre.

Bigre ! cette jeune femme a les plus agréables mollets du monde ! J'en oublie Socoa, qui émerge d'un poudroiement vermeil, le yacht à l'ancre dans la baie, et la courbe verte des

collines de Bordagain. Ce n'est pas raisonnable, elle est peut-être laide. Toussons, pour lui faire lever la tête...

Nos yeux se rencontrent. Je m'en doutais; elle est jolie, elle est très jolie. Histoire de me montrer son profil, elle dit quelques mots à l'autre jeune femme. Je m'aperçois qu'elle n'a pas de corset. Elle doit être habile à jouer !

Nos yeux vont se rencontrer encore, je le sens. Je disparais et plonge dans ma malle, à la recherche de la deuxième bottine.

Je fourrage, je fourrage... Les dieux me persécutent. Je ramène mon extenseur!

On carillonne à la porte. Quel excellent service, cette Daunine ! Je n'attends personne, mais je vais ouvrir.

— Toi, Raoul!

Sur le seuil, mon vieil ami Raoul Braine esquisse un pas de cake-walk.

— Je suis arrivé avant-hier. Trouville m'assommait. Ta dernière lettre m'a décidé, et me voici, en espadrilles...

— Où perches-tu?

— Au *Golf*.

— Tu as ton auto?

— Quelle question!

Quatre à quatre, nous montons l'escalier. A la dixième marche, il sait déjà que pour quinze louis j'ai l'eau de la Rhune, et les soins de Daunine. Il aime aussi ce nom.

Je suis ravi. Raoul s'est installé chez moi.

Pourtant, il a fait des magnes (du latin : *magnus*, grand). En effet, ce garçon voit trop grand. Il a prétexté que son lit ne serait pas assez large, que la salle de bain manquait, que le valet de chambre... que la cuisine... Au fond, il était enchanté.

Raoul a vingt-sept ans. Nous nous sommes connus aux dragons, où il servait comme brigadier et moi comme maréchal des logis. Les sous-officiers sont, en général, plus âgés que les brigadiers. Maintenant vous savez mon âge.

Raoul a trois soucis : l'aviation, la botanique, et la peur d'engraisser. Entre nous, je crois qu'il aime herboriser parce que cette science, qui oblige à se baisser, fait travailler les muscles abdominaux et dorsaux.

Il écrit à sa bonne amie. Je vais voir ce qu'il lui raconte.

— Tu donnes de tes nouvelles à Michette ?

Il hausse les épaules et bougonne :

— Faut bien ! j'ailaissé chezelle des épures dont j'ai besoin.

Sa chambre est inondée de soleil. Un courant d'air taquine une graminée qu'il a rapportée ce matin et qui trempe dans une fiole.

On entend le bref claquement d'une pelote contre un mur tout proche. La mer, que je regarde, ne se met pas en frais. Elle pend de l'horizon comme un tapis usé. Le pavillon du petit yacht fait la sieste au bout de son mât. Il est deux heures, l'heure difficile à tuer.

J'attends que Raoul ait fini sa lettre. Un livre traîne sur le canapé. Je m'en empare. *La Locomotion aérienne*. Au moins, il n'y aura pas de littérature, là-dedans !

Je lis.

La surface postérieure bilatérale au grand diamètre transversal donne, par la pression du fluide sur cette partie du plan, une force propulsive. Cette force intrinsèque sera égale, en vertu de la loi de la présentation, au produit de la densité du milieu...

Raoul vient de taper du pied.

— L'orthographe de fandango ?

Il a l'air furieux.

— Deux *a* et un *o*. Dépêche-toi...

— J'ai terminé. Je relisais !

— Tu relisais !

— Parbleu ! Elle a son brevet supérieur.

Ce détail, que j'ignorais, augmente ma sympathie pour Michette. Beaucoup de ces demoiselles ont leur brevet supérieur, mais si peu savent cacher leur érudition !

La première fois que j'ai rencontré l'étonnante Michette, c'était à la foire de Neuillly, où elle se promenait avec Raoul. Elle perdait son pantalon, dont un bouton avait cédé sur les montagnes russes, et elle voulait le sortir à tout prix. Raoul, aux cent coups, cherchait une voiture. Je me tordais. « Ecoutez, mademoiselle Michette, lui dis-je, il y a un moyen. Entrez dans une baraque quelconque... » Nous étions devant l'arène de Marseille. D'un bond, elle en grimpe l'escalier, d'un autre elle saute parmi les spectateurs... Nous n'avons jamais su comment la chose s'est passée. Quand nous arrivâmes, un cuirassier, sor-

tant du ring, s'épongeait le torse avec le pantalon de Michette.

— Tu te souviens de l'histoire de Neuilly?

Il me répond en haussant les épaules.

J'ai hâte de lire sa lettre. Je la prends.

Michette.

Je suis un peu en retard pour t'écrire. C'est la faute de Jacques, du chocolat d'Alonso, des matins sur la plage, des après-midi au bord de la Nivelle et des nuits sur la terrasse du casino. C'est encore la faute de deux jambes extraordinaires qui habitent, paraît-il, la villa voisine de la nôtre. Jacques ne parle que de ces jambes, gaînées de bas couleur de sable. Je ne les ai pas encore vues, mais je te tiendrai au courant.

Je suis désolé que tu n'aies pu te résoudre à quitter Trouville.

En somme, tu as bien fait. Tu n'aurais pas trouvé ici de coiffeur capable de t'onduler et de magasin où acheter trois ombrelles par semaine. Tu aimes trop changer d'ombrelles... Je ne te reproche rien, Michette ! L'argent que je te donne, tu l'as gagné, et il est juste que tu le dépenses à ta guise.

J'oubliais de te dire que j'ai laissé chez toi les épures...

Ah! Michette, Saint-Jean n'est pas Trouville, mais il y fleurit sur la colline Sainte-Barbe des œillets sauvages qui embaument, et sur la place Louis XIV des filles de pêcheurs qui dansent le fandango. Par cette chaleur, il m'est impossible de te raconter autre chose.

Bois frais, et regarde souvent ma photographie.

RAOUL.

★

— Comment te va le cœur ?

La Surprise de l'amour

Raoul passe la journée à Guéthary avec les d'Aigurande, un ménage amusant. Je suis resté parce que ça ne va pas.

Mon corps a bien mal à sa belle âme.

Depuis un quart d'heure, enfoncé dans mon fauteuil, je mâchonne ce vers de Laforgue. Ma belle âme s'ennuie. Je finis par croire qu'elle n'aime pas les voyages. Aussi, je lui ai laissé prendre de mauvaises habitudes ! Comme la plupart des âmes, la mienne a une sœur (mettons !) qui est à N***, Elle ne veut rien savoir. Je lui cède.

Sans-Atout, le fox de Raoul, accroupi sur un fauteuil, me contemple. Nous ressemblons à l'image où Robinson Crusoë, malade et désespéré, regarde son chien. A peu de choses près

e décor est le même. J'entends le ressac, et les sauvages débarquent peut-être sur la plage.

Un soir de l'hiver dernier, vers cinq heures, un soir que j'étais assis à ma table, amer, buté, elle était venue me surprendre. Elle sentait le froid et l'héliotrope. Sa voilette était épaisse, à cause de l'escapade. Un doigt sur les lèvres, elle avait refermé la porte, puis s'était élancée. Sans raison, je l'avais repoussée en détournant la tête. Alors, elle s'était penchée sur moi : « Un peu d'arnica pour le petit garçon qui est tombé... Voyons le bobo, le méchant bobo ? Je souffle... Plus le bobo ! » Et ses baisers s'éternisaient.

Si elle entrait maintenant, comme mon bobo guérirait !

Je m'attendris, je suis tout gonflé de soupirs : le temps va sans doute changer.

Aussi pourquoi n'est-elle pas venue ? J'ai essayé de l'entraîner. J'ai dit à son mari qu'il trouverait un tir aux pigeons, un golf, qu'en octobre les chasses à la palombe sont passionnantes, et que je le présenterais à des Espagnols qui connaissent Alphonse XIII. Cette promesse a failli le décider, mais, au dernier moment, il s'est montré inflexible. Il répondait : « L'Anjou... mes chasses... la mer qui ne vaut rien à ma femme... » Entre deux portes, Hélène m'a murmuré : « Que voulez-vous ! » Et je suis parti, léger d'avoir accompli mon devoir.

Bien plus que l'air marin, la douceur angevine convient-elle à Hélène ? Les maris ont des raisons que les amants ne comprennent que lorsqu'ils se lassent déjà l'un de l'autre...

Mon petit bonbon fondant, mon oiseau des Iles, mon coquillage rose, à cette heure vous jouez au tennis sous les ombrages « séculaires » de N... Vous renvoyez la balle avec ces mines dédaigneuses, que j'adore. Moi, je fignole des ronds sur mon papier, et je pense. Je pense que c'est très imprudent à vous de ne pas m'écrire, et de vous en rapporter à ma fidélité. L'air de la mer, non plus, ne me réussit pas ; ces deux jambes de la villa d'à-côté me préoccupent beaucoup, me préoccupent trop. Souhaitons qu'il ne me soit point donné de les caresser autrement que des yeux !

II

Je me suis levé de bonne heure, et j'ai fait doucement pour laisser dormir Raoul, qui était fourbu de son retour de Gué-

thary, à pied. Bien entendu, il avait manqué le dernier train. Son auto a une maladie que l'on soigne au garage. Pas de chance, puisque nous avions projeté d'aller à Fontarabie, ce soir, en passant par Irun !

Je ne me suis jamais levé si tôt, depuis mon arrivée. Je recommencerai.

Le soleil peinturlure en rose le trottoir de la jetée. Il fait encore patte de velours. L'air est si lavé, si transparent que je distingue des pêcheurs de crevettes, là-bas, sous les rochers de Sainte-Barbe. La mer, déjà fardée, se balance en attendant les femmes de chambre qui vont venir prendre leur bain. Les employés des cabines alignent les tentes sur la plage. Des maçons s'éloignent en chantant.

Les volets de toutes les villas sont fermés. Se passe-t-il quelque chose derrière ces murs, dans l'ombre moite des chambres ? Insatiables et tendres, des Chérubins y livrent-ils d'amoureux combats, ou bien, des maris suants... Mais Raoul appelle cette heure-là, l'heure des dos qui s'affrontent.

J'ai traversé l'avenue et je me suis accoudé sur le parapet de la jetée, comme dans Aphrodite, avec cette différence qu'aucun voile jaune n'apparaît. Si, des voiles ! Celles des barques qui rentrent. Elles ont dansé toute la nuit, et titubent. Pour certaines, la mer n'est pas assez large.

Matins d'août, matins de septembre, réveils maniérés des jardins où les tamaris secouent leur rosée, idylles des cuisinières avec les garçons laitiers, piétinement des ânes, détritus devant les portes, ramages des canaris, l'afficheur, le facteur, les grelots des omnibus d'hôtels ! Encore un beau jour d'été qui se prépare ! et ce soir, *Manon*, un feu d'artifice, les fauteuils de la terrasse du casino... Petits, petits bonheurs que je goûte, cette année, sans amertume, sans résignation, car mon cœur a enfin donné congé à une locataire qui payait très mal, et qu'il aurait dû chasser depuis longtemps. Désormais, il ne louera qu'à des personnes comme Hélène : le registre des dégradations restera blanc.

★

Raoul est venu me retrouver sur la plage. Il arbore un complet kaki dont la coupe est magistrale. Son élégance exacte m'enchante. Rien ne détonne. Sa cravate, sa chemise, ses chaussettes, tout est dans la note feuille morte.

Il s'effondre dans le sable et continue la lecture de son journal.

— Tu es aimable ! Je crois que nous aurions à causer...Les d'Aigurande ne t'ont rien dit pour moi ?

— Rien. Attrape !

— Ni Jessy ? As-tu vu Jessy Hobson, l'Américaine de l'hôtel Beau-Rivage ?

— Nous sommes allés la chercher pour goûter. Elle a tout de suite parlé de toi à Germaine d'Aigurande, qui t'a traité de lâcheur. Malin !

Jessy a parlé de moi, Jessy pense à moi, donc Jessy sera changée si l'air de la mer m'aiguise trop l'appétit et si je ne déniche rien à Saint-Jean.

Par scrupule, je veux sonder Raoul.

— Comment l'as-tu trouvée, cette Américaine ?

D'un coup de poing, il aplatit son journal.

— Je l'ai trouvée, voilà tout. Elle réalise mon type de femme.

Je remarque que le français de Raoul se ressent de cette découverte.

— Jessy, *compadre*, t'a mis à mal...

— Elle m'a retourné comme un gant.

— Elle t'a jugé à sa pointure. Essayez-vous... Je préviendrai Michette sans ménagements.

— Tu soupçonnes Michette de me tromper ?

Il change de conversation... Je suis généreux, je lui laisserai Jessy.

III

C'est décidé. Nous partons pour Fontarabie après déjeuner. Nous allons voir la fameuse procession du 8 septembre et la fête qui commémorent la déroute des armées de Condé, en 1638. On dit merveille de cette procession, de l'enthousiasme qu'elle provoque. Presque toute la Navarre donne, et les élégants de Biarritz et les boutiquiers de Bayonne. Les puces auront du bon temps !

Nous avons demandé si l'auto était guérie. Vain espoir ! Elle en a encore pour trois jours. Raoul a déclaré qu'il m'accompagnerait de ses vœux. Je l'ai endoctriné, et j'ai fini par lui mettre l'eau à la bouche.

... Nous nous embarquons dans quelques minutes sur le petit vapeur qui fait, chaque matin, le tour de l'Artha. J'espère qu'il ne présume pas de ses forces, et qu'il arrivera à Fontarabie. Cette traversée sera, sans doute, le meilleur du voyage.

La sirène du petit vapeur s'époumonne. Des gens courent.

Dans sa chambre, Raoul jure depuis un quart d'heure. Je perds patience.

— Voyons, tu fais ta toilette, maintenant ?

Il me crie :

— Oui. La toilette du condamné à mort !

Ça commence bien !

... La barre du gouvernail entre les genoux, Etchegoyen, le pilote du *Denag-Bat*, s'ingénie à fabriquer une cigarette. Il écoute, en opinant de la tête, un vieux monsieur qui explique à une vieille dame le tangage et le roulis.

Nous sommes là une trentaine, avec la bouche ouverte pour respirer l'air du large. Quelques-uns ont des casquettes et des pipes. Les privilégiés se sont installés à l'avant.

Nous voguons vers la haute mer, aveuglés de soleil, secoués, ravis.

Le tangage s'accentue. Un loustic réclame les ceintures de sauvetage. La vieille dame pâlit, et le vieux monsieur lui offre des pastilles à la menthe.

Un grand paquebot glisse sur la corde raide de l'horizon.

Derrière nous, au fond du golfe, Saint-Jean n'est plus qu'un jardin étagé où les villas, comme des papillons blancs, tremblent. La Rhune et les Trois-Couronnes, champions d'avant-garde, ébrèchent l'azur qui les accablent. Au dernier plan, par delà les collines rousses, une cohue de montagnes tente l'escalade du ciel. A perte de vue, vers Biarritz, la côte s'effile, plate et safranée, frangée d'étincelante dentelle.

Etchegoyen a repris la barre et met le cap sur un lointain promontoire que dominent les Cantabres bleues. Les yeux allumés, il fredonne. Peut-être chante-t-il la chanson qu'eurent aux lèvres ses ancêtres du xe siècle, qui partirent un jour comme nous et découvrirent l'Amérique (dit-on).

Hélène, Hélène de Troie, ma tendre amie captive là-bas, je vous regrette, j'éprouve presque ce qu'il faut pour être un peu triste ! Ce bruit d'hélice, cette odeur de machine viennent de me rappeler nos navigations entre le Pont Royal et Suresnes,

à l'époque des marronniers en fleurs. Vous arriviez toujours en retard à nos rendez-vous, mais votre sourire, dès que vous m'aperceviez, me payait de mon attente. Une fois, nous avions joué à la midinette et à l'employé de magasin... A l'embarcadère, j'avais voulu vous acheter une orange, et vous aviez dit : « Garde tes deux sous. Avec quatre de plus que je mettrai, on boira une limonade à Meudon. » Dans une chambre qui ressemblait à celle où fut violée la petite Virginie, nous avions goûté de baisers... Je vous assure que si vous étiez là, nous irions faire, en l'honneur de Notre-Dame de Guadalupe, une sérieuse consommation de baisers, à l'enseigne de *Las Delicias !* Tenez, je préférerais ne pas savoir que si vous étiez là j'oublierais la mer, le ciel et les montagnes, pour les vagues de vos cheveux, le sombre azur de vos yeux et les douces collines de votre corps... Je vous suis très reconnaissant de l'habitude que vous avez de sceller vos lettres avec ce cachet où est représenté un navire surmonté de la devise : *Plus loin, plus près.* Je veux bien vous croire — ça fait toujours plaisir — mais je ne pense pas de même. Je ne force pas mon talent. Pour que je continue d'aimer, il me faut la présence réelle, il faut que je puisse toucher, car mon cœur est au bout de chacun de mes doigts. Vous conviendrez que j'ai le cœur sur la main...

Raoul s'occupe à plonger dans l'eau sa canne et à la lécher ensuite. La vieille dame, moins pâle, le regarde avec intérêt. Le vieux monsieur, qui a braqué sa lorgnette sur Saint-Jean, s'écrie :

— Tu ne sais pas ce que je vois, chouchoute ? Nous avons oublié de fermer les fenêtres du salon !

Hélène, depuis des jours, je n'ai jamais été affligé de votre absence comme cet après-midi. J'ai beau contempler la mer, la terre, Raoul et la vieille dame, je n'arrive pas à me persuader que mon bonheur est complet. Etais-je sincère, tout à l'heure ? Je crois que plus les semaines s'écoulent, plus je tiens à vous. Cela présage-t-il quelque chose, cela présage-t-il, par exemple, qu'un autre m'a déjà remplacé dans votre âme ou qu'une autre va vous expulser de la mienne ? Je vous récite ce que je disais autrefois au petit Jésus : « Je vous donne mon cœur et vous promets d'être bien sage. »

... Nous approchons. Etchegoyen est attentif. Il a tiré son béret sur ses yeux et reste sourd aux questions.

De la cité d'Hendaye, nous n'apercevons que ses toits vernis de soleil et ses remparts gris. Des embarcations innombrables sillonnent la Bidassoa, notre Bidassoa d'opale au moment du crépuscule, qui charrie des papiers graisseux, des pelures de fruits, des serpentins. Le vent rabat vers nous des sonneries de cloches et des chansons, un train siffle quelque part, une fusillade crépite du côté de Fontarabie, l'équipage du stationnaire français nous acclame au passage : ce n'est pas encore grand'chose.

Un choc ! Le *Denag-Bat* a donné du nez contre un môle où grouillent des enfants. Un pêcheur nous lance deux amarres : la manœuvre d'accostage est terminée.

— Tu restes, Raoul ?

Il ne paraît pas décidé à quitter sa place. Enfin, il se lève, s'accroche à mon bras pour enjamber le bastingage, et nous fendons la cohue.

Incertain de l'heure à laquelle la procession redescend du Jaïzquibel, j'arrête un *carabinero*. Parfait. Nous n'avons pas à nous presser...

— Je veux une voiture, dit Raoul.

Cet animal est déjà fatigué. Si je le brusque, il m'abandonne et j'aurai encore tort.

— Fontarabie, mon cher, est une île. Tu devrais savoir que dans les îles il n'y a pas de voitures. Comment arriveraient-elles ?

— En effet...

Il est devenu idiot, ou il me fait marcher.

— Alors, nous allons essayer d'arriver...

Les auberges de la Magdalena regorgent de monde. Les tables, surchargées de victuailles et de bouteilles, ont envahi la route. Une populace superbe s'en donne à cœur joie, dans un assourdissant tumulte, et c'est un nouveau festin de Barbares, sans l'étincellement des armes.

Noueux, glabres et basanés, le béret d'aplomb, la courte blouse noire échancrée sur une chemise immaculée, des montagnards guipuzcoans jouent à recevoir sur la pointe de leur couteau, de table en table, un énorme melon qui finit par fracasser une pile d'assiettes. Des bateliers de la Bidassoa, grou-

pés sous un platane, brandissent des quartiers de viande et des outres. Une horde de soldats prend d'assaut les chaises que viennent d'abandonner les musiciens d'une fanfare.

Des mares de vin et de sauce jaspent les nappes jonchées d'os, de fruits, de bouts de cigarettes et de fleurs. Les servantes tourbillonnent, hurlent, puis disparaissent. Au seuil de chaque taverne, un phonographe nasille la valse de la *Veuve Joyeuse*.

Nous avançons dans une intolérable odeur de graisse brûlée, d'huile et d'anisette, mais une telle gaîté épanouit tous les visages, une si ardente lumière magnifie les couleurs, que nous nous attardons à plaisir.

Une foule patiente stationne dans la *calle* Mayor, dont la pente est celle d'un torrent au flanc d'une montagne. Immobilisés près de l'église, notre regard plonge jusqu'à la Puerta Santa Maria, et nous nous demandons comment cette multitude adhère, verticale, aux pavés.

Chaque balcon est un porte-bouquet où des femmes en claires toilettes rient et s'éventent parmi des verdures improvisées. D'un bout à l'autre de la rue, sur les murailles, palpitent de multicolores draperies, quelques-unes somptueusement neuves, la plupart défraîchies et trouées. Des métrages de dentelles, aux teintes de vieil ivoire, enguirlandent la façade de l'antique demeure des Zuloaga, carapacée de blasons. Personne aux fenêtres... Un palais qui porterait le deuil blanc d'une infante !

Hélène, c'est encore vous ! et je n'entends plus les cris de la foule, les carillons des cloches, la rumeur qui déferle sous les remparts. Pourquoi vous ai-je évoquée à cette fenêtre de l'hôtel Zuloaga, pourquoi aviez-vous votre moue du jour de l'adieu, ce sourire un peu méprisant de sainte Anne dans le tableau de Vinci ? Vraiment le spectacle de la procession vous eût-il tentée, si nous étions venus ensemble ? Je ne crois pas. L'auberge de *Las Delicias* donne sur la mer, et un petit jardin l'entoure, d'où monte une éternelle odeur de roses.

— Dites donc ! vous ne pouvez pas faire attention ?

Une épicière de Bayonne, sans doute, que j'ai poussée par mégarde, m'adresse cette apostrophe.

Je soulève mon chapeau.

— *A los pies de usted, señora !*

— Partons, Justine. Cet Espagnol continuerait de m'insulter, glapit-elle à une fillette qui suce un sucre d'orge.

Je me retourne pour rire avec Raoul. Plus de Raoul!

Tout s'explique : j'aperçois notre jolie Américaine de Guéthary arrêtée devant un magasin de cartes postales. Très intéressée, elle se penche, les mains derrière le dos. Sa grande bourse en or scintille. Deux œillets rouges sont pris dans l'élastique de son ombrelle.

Comme la procession est en retard, N.D. de Guadalupe nous a envoyé Jessy Hobson.

— Bonjour, Mrs. Hobson...

— Oh! bonjour...

Elle garde ma main dans la sienne et elle sourit de toutes ses dents lumineuses. Enfin, elle gazouille sur ce petit ton autoritaire qu'elle prend quelquefois :

— Vous ne m'embrassez pas la main, aujourd'hui?

— On ne baise pas une main par-dessus un gant.

— Oh! je le pose...

— Ne le sortez pas, le soleil est trop fort!

Elle reprend :

— *Your friend is more amiable than you. Well!* Il m'a embrassé la main, et à présent il me choisit des cartes postales.

— Mon ami est amoureux de vous, Mrs. Hobson.

Elle fait un pas pour regarder les figurines de bois — danseuses, guitaristes, toreros — qui encombrent la vitrine du magasin, puis avec un sourire de coin, elle dit :

— Et vous?

En escrime, nous appelons ça un coup d'allonge.

La riposte est difficile.

— Ecoutez. Sur la porte cochère d'une maison d'Arles j'ai lu et noté le graffite suivant, signé Félicien : *Je suis amoureux de vous qui passez, si vous êtes jolie*. Cet obscur Félicien était un grand artiste, et je lui dois ma réponse à votre question.

Une clameur immense monte de la Puerta Santa Maria, et se propage, accrue d'une assourdissante volée de cloches. La procession arrive. J'abandonne Jessy.

De quel siècle datent-ils, ces deux petits canons que traînent des mûles pomponnées?

Les cloches s'acharnent. Autour de moi, les hommes se découvrent et les femmes s'agenouillent pour l'arrivée des bannières vénérées.

Elles tanguent au-dessus de la foule qui s'est ébranlée à à leur suite, elles fulgurent ou s'éteignent selon la déclivité de la rue.

Une pluie de fleurs tombe de chaque fenêtre et ruisselle sur les stores des magasins. Une gerbe de lis, lancée d'un balcon, reste suspendue à la hampe d'un étendard.

Entre une double rangée d'enfants de chœur et de diacres, la bannière de N. D. de Guadalupe précède le dais sous lequel somnole un vieux prêtre dont la chape, cloutée de pierreries, rutile. Des moines stimulent à grands coups de chapelet les chantres exténués.

L'alcade et son *ayuntamiento* ferment la marche.

Une dernière salve déchire l'air : la procession a disparu.

A présent, sur la *Plaza de Armas*, les compagnies vont faire le simulacre de la bataille du 7 septembre 1638.

Je veux assister à cette parade, mais comment faire? — Mrs. Hobson, j'ai été bien mal inspiré de vous brûler la politesse! Votre beauté nous servirait. Nous irions sonner à la porte de la belle demeure qui avoisine la *Plaza de Armas* et, sans doute, le propriétaire nous donnerait sa meilleure fenêtre.

*

Veux-tu être invincible? Ne t'expose jamais à un combat où tu ne sois pas sûr de remporter la victoire.

EPICTÈTE.

Il y a des accommodements avec la rigueur des circonstances. Ainsi, l'idée m'est venue de monter à la terrasse du château de Charles-Quint, d'où je pourrai voir évoluer les compagnies. J'échappe aux sollicitations des vendeurs de cartes postales embusqués dans la cour intérieure de la forteresse, et je me lance dans l'escalier.

Les planches vermoulues crient, la rampe flotte, je crève des toiles d'araignées... Au premier étage, puisque personne ne m'attend, je me faufile, de précipices en précipices, jusqu'à une meurtrière où miroite un morceau d'horizon.

Douceur du calme après la tempête! Assis dans l'étroite encoignure, le visage baigné d'air salubre, je regarde une barque qui laboure le plan ardoisé de la Bidassoa.

Lors de la création du monde, je pense que Dieu passa de longues heures à peindre le ciel et l'eau de cette contrée. Le soleil décline. Déjà les montagnes mettent leur robe du soir. La côte française s'imprécise dans une brume bleuâtre. Mille ruisselets strient d'argent clair les bancs de sables qui émergent du fleuve, et l'on dirait d'une agate démesurée sous une coupole de turquoise.

L'explosion d'une bombe me réveille. Encore deux étages !

D'autres touristes ont eu la même idée. La terrasse est envahie. Des curieux intrépides, debout sur les larges parapets, défendent contre le vent leurs manteaux et leurs voiles.

Voyons je ne rêve pas ? Cette silhouette, derrière ce groupe, est celle de Raoul ? Il cause avec une jeune femme qui n'a rien de Jessy Hobson...

J'en reste ébahi ! J'ai reconnu ma voisine de Saint-Jean, la dame aux bas couleur de sable, la dame qui m'intéressa si fort le matin de mon arrivée. Depuis, nous l'avions vainement cherchée sur la plage, aux fandangos et sur la jetée. Dépité de ne jamais l'apercevoir, j'avais perdu l'habitude de regarder dans son jardin. Où donc se cachait-elle ?

Ai-je la berlue ! Raoul la prend par la taille pour lui faire franchir un caniveau. Ils rient comme de vieux amis, ils se frôlent et se repoussent. Ah ça ! Raoul me mystifiait-il quand il gémissait de ne pas connaître cette petite personne ? Je vais en avoir le cœur net.

Je me compose un visage indifférent, et je marche vers eux.

Il vient à ma rencontre, l'hypocrite ! Il lève les bras au ciel, il me fait signe de m'arrêter.

— Quelle aventure, mon vieux, quelle aventure ! C'est Gina Laura, la fille de ton Praline...

Il m'entraîne à l'extrémité de la terrasse, et continue :

— Tu savais nos relations, assez vagues, qui datent de Cabourg... Mais j'étais à cent lieues de me douter qu'elle habitait la villa des Myrtes. Elle est entrée dans cette librairie où j'achetais des cartes postales... Je te la confie, ça m'arrangera. J'irai retrouver Jessy.

Je ne sais que répondre. Une lourde tristesse m'a envahi.

Très loin, dans le passé, j'évoque une sage petite fille qui joue sur les arbres de Judée d'un square. Sa mère la surveille de la fenêtre. C'est une de ces journées où Fanny croit au

bonheur parce qu'il lui semble impossible de pouvoir souffrir plus qu'elle n'a souffert. Un orgue de Barbarie égrène un air de valse, et Pagès, dans la salle à manger, étudie sa partie de *Rigoletto*. Les places pour la tapissière de Lescure sont retenues, la couturière a apporté la robe neuve de Virginie...

Et c'est elle, la petite Virginie, qui est là, devant moi!

— Oui ou non, veux-tu que je te présente ! répète Raoul.

Le bon visage de Praline m'apparaît.

La gorge serrée, je dis :

—Allons.

§

Je me souviens qu'un vol de courlis traversa la Bidassoa. Quelque part, une cigale attardée racolait, en sifflant. Des appels de bateliers montaient du port.

Elle nous tournait le dos. La tête renversée, elle regardait une montgolfière rose qui se balançait entre deux nuages. L'air de son corps projetait sur les dalles une ombre fluette. Raoul la toucha légèrement et me nomma.

Je n'eus pas à m'incliner. Soit pour nous signifier son indifférence, soit par pose, elle continuait de regarder la montgolfière, les yeux clignés, la bouche entr'ouverte, comme ployée sous un baiser.

L'aérostat n'était plus qu'une cerise dans le ciel.

Nous attendions.

La situation devenant ridicule, je jugeai opportun de révéler ma présence.

— Mon cher, ses oreilles sont si petites qu'elle ne l'aura pas entendu...

Aussitôt, d'un geste spontané, elle me tendit la main.

— Ne m'en veuillez pas, dit-elle. Je pensais à un soir de jadis où je vis pour la première fois un ballon qui emportait un gymnaste.

Elle ne remarqua pas que ma main trembla et que j'arrêtai sur mes lèvres deux mots.

D'ailleurs, elle s'était ressaisie et ne s'occupait plus de moi, toute au spectacle.

A nos pieds, sur la *Plaza de Armas*, deux compagnies, formées en carré, fusillaient des assaillants qui les cernaient. Le général, les capitaines, le tambour-major et les cantinières

harcelaient cette phalange, stimulant les tireurs. La foule, maintenue par des *carabineros*, clamait le nom de N.-D. de Guadalupe et invectivait l'ennemi. Un vieillard sortit d'un porche, courut, et se planta, le makila haut, devant une ligne de tirailleurs, dont il brisa l'élan. Les canons tonnaient, la fanfare municipale jouait l'endiablé refrain de Guernica que scandaient des décharges de tocsin. On releva un moine, inondé de sang. Une cantinière s'était emparée d'un fusil et tenait tête à une section de foulards rouges. Mais la mêlée s'apaisa. Les coups de feu s'espaçaient, les corps à corps dégénéraient en accolades. Bientôt les soldats des deux armées fraternisèrent parmi des futailles que les sapeurs avaient roulées au centre de la place.

Les curieux qui se pressaient autour de nous avaient décampé, dans un tumulte de déroute. La terrasse était devenue notre domaine.

Un pigeon engoncé maraudait sur le parapet, à la recherche d'une introuvable graine. Des moineaux se chamaillaient au bord d'un toit.

Elle se taisait toujours, le regard perdu. Raoul, absorbé, étudiait le vol plané d'une hirondelle.

J'avais allumé une cigarette et m'appliquai à souffler de la fumée sous une grosse pierre qui abritait un lézard, lorsque Gina Laura, se retournant brusquement, me dit :

— N'est-ce pas? Comme il fait bon ici !

L'inflexion caressante de sa voix ajouta à mon humeur.

— Il fait très bon, répondis-je, trop bon. Nous en oublions de vous faire la cour.

Elle s'appuya des deux mains sur son ombre et me dévisagea, la bouche moqueuse.

Son grand chapeau tamisait un oblique rayon de soleil qui éclaboussait d'ambre ses joues. De son cou à l'attache ronde de ses bras, une ligne ferme ondulait sous sa chemisette, et ses petits seins glorieux bombaient comme des pectoraux de cuirasse. A sa ceinture, des tiges fleuries de lavande embaumaient. Pendant quelques secondes je soutins son regard avec dévotion, ensuite je baissai les yeux.

Malgré l'expérience qu'elle avait de ces escarmouches, elle s'y trompa, puisqu'elle me décocha :

— Monsieur mon voisin, je suis très flattée de vous intimider à ce point...

Raoul, qui s'était rapproché, eut l'esprit de parler de lui.

— Je vous laisse, fit il après avoir consulté sa montre. J'ai à cueillir une ombellifère assez rare que j'ai aperçue tantôt, la *Jessy Hobson* de Linné.

Quels progrès, ce Raoul !

Un piètre madrigal me vint :

— Moi, je resterai à respirer la plus capiteuse des liliacées, si elle me le permet...

Elle me menaça du doigt, rieuse.

De son éventail elle balaya un coin du parapet, et elle s'assit, un genou dans les mains :

— Vous me demandez si j'aime ce pays ! J'en raffole. Chaque année, à cette époque, je me rends libre et j'accours, quelquefois du bout de l'Europe. Les supplications de mes camarades. les offres des directeurs, rien ne peut me retenir. J'envoie tout promener pendant deux mois. Pendant deux mois je ne suis plus qu'une sauvageonne qui trotte, en robe de quatre sous, par les falaises et les landes, affamée d'air pur et de solitude. On ne me voit jamais à la plage, dans les rues, nulle part... Je n'ai pas encore mis les pieds à Biarritz et je repartirai sans avoir passé une heure à Saint-Sébastien. Personne ne me relance, personne ne me traque, parce que personne ne sait que je suis à Saint-Jean. Il y a bien Coco avec sa barque, mais Coco est dressé, Coco n'ignore plus qu'il n'est bon qu'à me piloter en mer, les jours où ça me chante.

Elle tapota sa jupe.

— Vous ne connaissez pas Coco ? Il s'appelle aussi Louis Coral. *La Mélusine*, ce yacht de Saint-Jean, est à lui. Un joli nom, *Mélusine*... ne trouvez-vous pas ? Mais je bavarde, je bavarde, et certainement je vous empêche d'aller rejoindre quelqu'un. Faites comme votre ami Braine, ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie... J'ai l'intention de rester ici jusqu'à ce que l'on me chasse.

Je ne l'écoutais plus. J'entendais la chanson créole qu'un matelot chanta à une petite fille qui attendait son destin, je regardais courir dans une nuit incendiée de fusées, bourdonnante de musiques, un homme et une femme épouvantés.

Il fallait pourtant lui dire quelque chose, n'importe quoi.

— Gina Laura, pourrai-je, un soir, venir vous demander de me faire de la musique ?

Elle accentua son sourire railleur et modula :

— Vous aimez beaucoup mon nom ?

Voulait-elle me donner une leçon ?

— Beaucoup. En le prononçant on pense à vos lauriers.

Ses sourcils se froncèrent.

— De grâce, ne commencez pas !

Elle ne m'avait pas répondu.

— Qui ne dit mot consent... Alors, demain soir, je viendrai vous demander de chanter.

Avec une impertinence touchante, elle se contenta de me lorgner à travers son face-à-main.

Le soleil allait disparaître derrière le Jaïzquibel. Une nappe infinie de chaud vermeil embrasait l'occident. De l'autre côté du ciel, les cimes françaises s'imbibaient de nuit. L'air fraîchissait. Des pans d'ombre s'abattaient sur la Bidassoa et éteignaient ses moirures. Une lumière fanée, une lumière finissante veloutait les lagunes.

— Le couchant est rouge. Il ne fera guère beau demain, dit-elle presque bas.

Comme moi, elle regardait la mer depuis un instant et j'étais résigné à entendre une de ces poétiques bêtises que la contemplation de la mer suggère à la plupart des femmes.

Elle ajouta, religieusement :

— La mer...

— Oui, c'est la mer, fis-je d'une voix de rogomme. La mer où il y a les sirènes et les sardines... Je préfère les sardines. Et vous ?

Elle me regarda en souriant :

— Je préfère les jeunes gens qui sont naturels.

A tout hasard, pour l'amadouer, je lui récite du Rossetti, qui me revient fort à propos :

I looked and saw your eyes
In the shadow of your hair...
And I said: «My faint heart sighs,
Ah! me! to linger there,
To drink deep and to dream
In that sweet solitude.»

Mon cœur ! cœur incorrigible, a-t-elle deviné que tu rêves

déjà de faire ami-ami avec le sien, de te caresser au sien ? A-t-elle deviné tout ce que la douceur de ce crépuscule te verse de définitif, d'irréparable peut-être ? Encore un carreau cassé... voilà le vitrier passé ! Bah ! n'exagérons rien. Elle a du talent, beaucoup de talent, mais je ne la crois pas capable de jouer sa partie dans une sonate où tu battrais, mon cœur, la mesure.

Quelque chose m'arrête : je l'ai connue trop petite, je la connais depuis trop longtemps. Ça tiendrait presque de l'inceste. Et puis, ces deux morts... Fanny dans le cimetière d'Ascain, là-bas, au pied de cette montagne, et Praline à Pau ! Les morts ne vont pas si vite qu'on le dit, justement parce qu'ils sont morts.

— Monsieur, Madame... on ferme !

Une fillette, que nous n'avons pas entendue arriver, répète derrière nous sa phrase française.

On ferme le château de Charles-Quint comme une vulgaire tour Eiffel. On ferme. La représentation est terminée. Il faut avouer que le premier acte eût été bien quelconque sans le décor...

Elle se lève docilement, après avoir *embrassé* d'un dernier regard le prestigieux panorama.

Je l'aide à remettre sa jaquette. Malgré mes soins, l'étoffe de son corsage ne glisse pas dans les manches. Peut-être la tiédeur de ses bras est-elle pour beaucoup dans ma maladresse, et je déclare :

— Non, vraiment, je n'ai jamais été si mazette !

A l'entrée de l'escalier, je lui ai montré, avant de descendre, cette inscription parmi cent autres qui noircissent le mur :

Ici Victor et Ida ont bien rigolé.

Nous avons dîné au bord de la mer, sous la véranda de l'hôtel des Cantabres. Le train de minuit nous a ramenés à Saint-Jean, et je l'ai quittée devant sa porte, comme si je venais de la rencontrer.

V

C'est ce soir.

Raoul ne m'accompagnera pas. Il est allé travailler à Guéthary. Si la morte-saison ne commence pas trop tôt pour lui,

cette année, je suis certain qu'avant peu sa formidable Panhard prendra toute seule les virages de la route de Biarritz. Ah ! Jessy ! que de chiens et de poules vous aurez sur la conscience !

C'est ce soir. Pourvu qu'elle n'ait pas oublié sa promesse... tacite ! Je suis aussi troublé que lors de mon premier rendez-vous d'amour. (Au fond, je serais bien en peine de préciser l'époque, et de me souvenir si j'étais troublé.) C'est tout à l'heure. Sa femme de chambre viendra peut-être me dire : « Mademoiselle fait demander à monsieur ce que monsieur désire. » Je resterai sûrement sans rien trouver, je n'aurai pas la ressource de répondre ce que j'ai répondu une fois, dans une circonstance identique : « Je suis l'architecte... la maison est en danger ! » Il n'y a pas de Métro sous sa villa. Bah ! elle m'attend, sans doute... elle met une jolie robe, elle se recoiffe... qui sait ?

J'irai à cinq heures. J'ai encore le temps d'écrire à Hélène.

. Quelqu'un martelait, dans la villa, un air américain, nostalgique, moqueur et passionné. Mon double coup de sonnette ponctua une mesure. — Entrez dans la danse, faites la révérence...

— Mademoiselle Laura est-elle chez elle ?

Je ne pourrai pas m'habituer à ce nom de cirque !

... Elle pivota sur son tabouret de piano, en disant :

— Je vous attendais.

Je crois que j'ai eu un sourire stupide, mais je me suis aussitôt incliné pour lui baiser la main, et je pense qu'elle ne l'a pas remarqué.

Déjà, elle gazouillait :

— Oui, je vous attendais. Je jouais ce morceau qui me racontait un tas de choses... des choses d'Amérique... de l'ouest quand les banjos résonnent dans les soirs énervants. Tenez, écoutez...

Je m'étais assis, en route pour l'Amérique.

Un grand vase de grès, d'où jaillissaient des chardons bleus, me cachait son visage. Elle s'aperçut que je cherchais à la voir. Sans s'interrompre, elle me tira un bout de langue et plongea derrière sa barricade de palissandre.

— Les banjos... voilà les banjos ! cria-t-elle.

Que lui rappelait donc cette musique étrange qu'elle jouait avec la brise de la mer dans sa nuque, cette brise aussi chargée d'arômes, ce soir, que le vent du Pacifique sur les jardins de San-Francisco ? M'avait-elle oublié ou se moquait-elle un peu de moi ?

Elle plaqua un dernier accord et se leva.

Comme cette robe vous allait... La peau de la pêche ! Elle sculptait si bien vos jambes que j'ai eu beaucoup de mal à contraindre mon regard à monter jusqu'à votre visage. Ne voulait-il pas jouer à cache-cache dans le petit verger que recouvrait votre corsage, faire l'école buissonnière sur vos épaules et baguenauder autour de votre cou ? Cependant ! Il redoutait, sans doute, de ne plus pouvoir descendre...

Comme ces yeux vous allaient... J'ai failli vous demander si vous les mettiez tous les jours. Beaux yeux couchés sur le visage de cette sirène, vous n'étiez plus qu'une lueur horizontale et fascinante ! Beaux yeux, vous étiez si lourds qu'elle appuya son menton sur sa main et son coude sur le piano !

Le principal mérite des livres est de fournir des sujets de conversation aux gens qui n'en ont guère.

Un roman traînait sur la console qui voisinait avec mon fauteuil.

— Je vois que vous lisez du Bazin...

Son geste accablé fit briller son unique bague.

— C'est à Coco ! Je vous dirai que Coco achète tous les produits dont lui parlent les réclames. Il achète de l'Urodonal, du Bazin, le rasoir Star... Moi je m'en tiens à Bérénice, vous savez... celle d'Aigues-Mortes... à Consolata de Toulon et à Nane, mon amie Nane.

Sans avoir l'air d'y toucher, elle m'avait révélé sa culture, son goût. Singulière femme qui n'était pas seulement que le joujou de luxe dont Londres venait d'acclamer le nom, qui n'était pas que la célèbre danseuse du *Rêve de Sindbad !*

Ce Coco n'intriguait. Amant ? Ami ? Il fallait savoir.

— Monsieur Coco, qui achète tant de rasoirs, est-il pour longtemps à l'ancre, ici ? S'il n'est pas trop jaloux, je vous demanderai de me présenter, rapport à sa frégate...

Elle leva les bras au plafond.

— Jaloux ? Quel comble ! Coco sait bien qu'il n'a pas droit à ça... De Pétersbourg à New-York, Coco ne me suit

que pour porter mes paquets et s'occuper de mon chien. Nous ne descendons jamais dans le même hôtel, il n'entre jamais dans ma loge... Malgré ses trente-deux ans, sa jolie figure et sa fortune, Coco a renoncé depuis longtemps à me faire caprice, comme dit ma femme de chambre, qui est de Toulouse. D'ailleurs, je l'ai convaincu qu'il avait la meilleure part.

Je feuilletais un album de cartes postales.

Elle prit dans une coupe une minuscule cigarette, l'alluma, et soudain sérieuse :

— Je suis contente. Vous ne faites pas de frais, vous avez l'air de vous ennuyer, d'être ailleurs. Un autre m'aurait déjà assommée de compliments, de questions...

Simplement, je regrettais d'être venu. Cette femme allait-elle entrer dans ma vie, à pas fourrés, par l'escalier des artistes ? Hélène, au moins, avait claqué les portes, s'était installée en bousculant tout... Maintenant, la maison était occupée. Je ne disposais plus que de la chambre secrète où nulle n'avait pénétré depuis un grand départ, et je ne me souciais pas de recommencer. Jouer, oui. L'aimer, non. J'en prenais pourtant le chemin !

Je viens de relire ces mots : J'en prenais pourtant le chemin. Sous mes fenêtres passe une marchande de quatre-saisons, qui crie : « Les artichauts... les beaux artichauts ! » Et je pense à mon cœur, je pense à l'extraordinaire, à la ridicule faculté qu'il a de se donner et d'être sincère. Le même jour, avec trois femmes, je suis capable de *prendre le trouble*, comme doit dire aussi la camériste de Gina Laura, je puis édifier en quelques secondes le plus royal des châteaux en Cythère, mais tout l'édifice dégringole si je m'aperçois, par exemple, qu'*elle* a une dent aurifiée ou une bague de mauvais goût. Et quand rien ne cloche, quand *elle* est un chef-d'œuvre, suis-je perdu pour bien longtemps, me demandez-vous ? Vraiment oui ! Je l'aime à la folie, pendant une semaine. Il y a, heureusement, beaucoup de dents aurifiées...

Ce fut bref, et magnifique.

Je venais de lui demander si elle voulait que j'allume les bougies du piano, je m'étais penché pour voir si elle pouvait distinguer les notes d'une mélodie que je l'avais priée de chanter... A ce moment, elle me regarda.

Sa bouche, sa bouche sur son visage pâle et renversé ! Je

perdis conscience. Comme une pierre tombe, ma tête s'abattit sur cette blancheur, et mes lèvres se rivèrent aux siennes. D'abord, je faillis m'écrouler. Mais sa bouche, qui ne s'était pas dérobée, me soutenait, brûlante, avide, inlassable ! Combien de temps dura notre étreinte? Résolu à épuiser l'ivresse de cette minute, j'avais crispé mes mains dans ses cheveux, près des tempes, et je ravageais de baisers son visage douloureux.

Le souvenir qui allait nous rester de ce prodigieux instant était à la merci d'un mot, du moindre geste raté. Doucement, mes mains se desserrèrent. Quand elle ouvrit les yeux, j'étais déjà dans l'ombre.

J'attendais. Ma lucidité, mon calme me surprirent. Humilié d'avoir succombé, je souhaitais maintenant qu'elle prononçât la phrase maladroite, le classique « qu'avons-nous fait ! » qui me la rendrait aussitôt ridicule.

Sans affectation, d'une voix à peine meurtrie, elle murmura :

— Voulez-vous fermer la fenêtre ?

Et elle commença de tourner les feuilles de son cahier.

Musique, entremetteuse irrésistible ! depuis Orphée as-tu assez obéi, t'es-tu assez prodiguée ? Païenne Notre-Dame-du-Bon-Secours, Euterpe ! ce n'est pas toi qui l'aurais inventée la théorie de l'art pour l'art ! Te voici étendue, muette encore et mystérieuse, au long de cette double page qui ressemble, sur le piano, à un linge d'autel. Je t'écoute. Comme tu tardes ! Ces secondes sont un peu fatales à l'étrange idylle. J'ai déjà eu le temps de songer à une autre jeune femme qui est aussi ta prêtresse. Celle-là n'y est pas allée par trente-six chemins, la première fois, elle ne m'a pas servi le grand jeu — crépuscule, musique, etc... — ce qui m'a fait douter de sa sincérité, d'ailleurs. Car, *la vraye amour n'est mie intrépide à se dire.*

— Je vous écoute, chère amie.

Et elle chanta ce que je ne puis jamais assez entendre : *Phidylé*, de Duparc.

... La mélodie terminée, la porte s'ouvrit. La femme de chambre entra.

— Un matelot de *la Mélusine* vient prévenir Mademoiselle que tout le monde est à bord et qu'il vaudrait mieux partir de bonne heure, à cause de la mer.

— Mon Dieu! fit Gina Laura, en se levant. J'oubliais que nous dînons ce soir à Fontarabie!

Elle me tendit la main.

Nos doigts ne se dirent qu'une banalité.

VI

Comment tout cela finira-t-il? Ah! ce n'est pas autrefois que je me serais posé cette question...

Contre vents, marées et abordages, serai-je vainqueur et ma nef arborera-t-elle le grand pavois, ou serai-je vaincu et ramerai-je sur la trirème de Circé?

> Et sur elle courbé, l'ardent Impérator
> Vit dans ses larges yeux...

Hier soir, durant ce baiser, je n'ai vu pourtant aucun désastre naval dans ses prunelles où un désir, un sauvage désir s'étirait! Quand même, je crois que je ferai bien d'abandonner la partie, de boucler mes malles et d'aller terminer mes vacances à Hossegor, par exemple. Mais mon loyer, les couchers de soleil, le chocolat d'Alonso... Il y a aussi Raoul et son auto. Il y a surtout mon goût pour ces aventures. Pourquoi se compliquer les choses? Pourquoi de l'heure du berger faire dater le commencement de la catastrophe? Un petit mois de plaisir... ensuite, le wagon qui a la pancarte : Irun-Paris. Avant Dax, l'aventure sera oubliée. — Penses-tu! — Holà... qui a parlé?

Bon! voilà que je ne reconnaissais plus ma voix! C'est que je ne suis pas très réveillé... Je m'attarde dans mon lit, incertain si je dois me lever. J'ai passé une excellente nuit, car j'ai rêvé de Gina Laura. La faute de ce baiser...

> Le premier baiser que donne une femme
> Est plein de promesses...

Encore! Est-ce que toutes ces rengaînes vont m'obséder longtemps?

— Une idée! s'écrie Raoul. Si je déclamais ta lettre à la fenêtre... elle l'entendrait sans doute, et tu économiserais un timbre.

— J'allais te le demander.

Je me suis retourné contre la muraille, résigné à écouter ma prose, qu'il commence de lire, mais en sourdine. L'incident

a du bon. Au fur et à mesure que Raoul dévide mes phrases, je me rends compte de mon trouble, qui me fait sourire aux marguerites de la tapisserie.

Mademoiselle,

Un de mes amis, une fois, ayant décidé de révéler à une jeune femme l'amour qu'il éprouvait pour elle, et n'osant point, par excès de sensibilité ou de timidité, lui écrire lui-même cet aveu, eut l'idée charmante d'aller trouver le dernier écrivain public que possède Paris lequel s'appelle Célestin et exerce chez un bistro de la place Saint-Michel.

J'étais du voyage. M. Célestin nous entraîna dans l'arrière-boutique, et se fit servir un verre de vin blanc. Avec une dignité où perçait un peu de mépris pour le client, il questionna ensuite ce dernier sur les propos qu'il voulait tenir à l'objet de sa flamme. Mon ami, qui parle plusieurs langues, avait choisi l'allemande pour se justifier auprès du vieillard de son ignorance de la française. Aussitôt, du meilleur accent teuton, il documenta M. Célestin. La lettre, rédigée sur un magnifique papier enguirlandé de roses fut le chef-d'œuvre pompeux et touchant que vous devinez, et valut à l'intéressé un succès qu'il eût été incapable de se mériter.

Mademoiselle,

Au risque de vous endormir, je ne vous ai raconté cette jolie histoire que pour causer un peu avec vous, puisque ce matelot de *la Mélusine* est venu, si intempestivement, tout à l'heure, m'en empêcher. Trouverez-vous, dans cet apologue, ce que j'y ai mis : c'est-à-dire mon regret qu'il n'y ait pas à Saint-Jean d'écrivain public? Je dois donc me résigner à ce que vous ignoriez toujours les choses que vous m'inspirez. Cependant, si vous le permettez, nous nous rencontrerons encore, — prochainement, j'espère. Il nous sera aisé, n'est-ce pas? de bavarder, sans perdre le fil de notre pensée secrète et vaine.

— Il est impossible d'avoir plus d'audace prudente, termine Raoul en repliant la lettre.

Je bâille, et lui demande :

— Beau soleil, ce matin?

Un toc-toc, derrière la porte.

— Entrez!

— Bonjour, Messieurs.

Daunine n'est pas très stylée.

— Bonjour, Daunine. Le thé ne sera-t-il pas trop fort, cette fois?

Elle cherche où poser son plateau... Et allez donc! sur ma lettre. Décidément, on lui en veut!

L'odeur mouillée du Nag pour Maligawa se répand, annonciatrice de l'arôme des cigarettes. Raoul a déjà allumé la sienne.

Et dire qu'il est si précieux d'être seul, à cette heure ceylanaise et quotidienne où l'esprit, comme un papillon sort de sa chrysalide, reprend contact avec la réalité du monde sensible! Quelle savoureuse Gina Laura je me fabriquerais avec le peu que j'ai emporté d'elle! Je n'ai que le temps de l'entrevoir... Elle serait encore dans son lit, refoulant parfois, d'une main endormie, une mèche blonde qui s'obstinerait à la faire jouer à colin-maillard avec mon image. Elle penserait à moi... Je n'oublierais pas ce détail. Elle penserait à ce baiser qu'elle a emmené à Fontarabie...

— A mon avis, déclare Raoul, la princesse s'offrira facilement.

Qui le lui demande, son avis? J'ai le mien, et il me suffit. Dommage que je ne puisse le communiquer à notre voisine. Par extraordinaire, en effet, la Gina Laura que je m'imagine n'est pas l'espèce vulgaire (*Grus cinerea*). Bien plus, je la crois rebelle au dévergondage, et, si je continuais de céder à mon innocente manie de cataloguer en zoologiste mes contemporains, je l'apparierais volontiers à cette mésange bleue des roseaux, magnifique et toujours solitaire.

En attendant, Raoul me regarde, moitié figue moitié chasselas. Je l'envie, au fond, d'avoir conservé à l'égard des femmes sa psychologie de sous-officier qui a servi dans un régiment où il fut de mode, vers 1903, de dresser les chevaux à la cosaque : on siffle, ils se couchent.

Je me lève et lui verse son thé, mais j'ai le sourire de la Brinvilliers préparant ses mixtures.

La petite cuisine est terminée. Je bois une gorgée de l'infusion trop chaude... Une question me brûle aussi les lèvres.

— Ça marche, avec Mrs. Hobson?

Vais-je pouvoir garder mon sérieux? J'ai appris, hier, par d'Aigurande, que Jessy, exténuée des assiduités de Raoul, songe à quitter Guéthary.

Dans le corridor, j'entends un bruit de pas. C'est Raoul qui vient, comme chaque matin, siffler derrière ma porte la son-

nerie du réveil. Je lui crie d'entrer, il arrive en trombe, et hurle la phrase qui retentit dans les chambrées de soldats depuis que la France a une armée régulière : « Debout, là-dedans ! »

— Je me fais porter malade, Raoul. Je suis amoureux.

— Tu dis ?

— Amoureux, comme... comme...

Je cherche le nom d'un amant célèbre.

Sans égards pour un pantalon qui jonche l'unique fauteuil, il se laisse tomber sur ce meuble, et reste là, les bras inertes, la tête inclinée, anéanti.

— Mon grimpant ! mon vieux... Mon grimpant !

— Il s'agit bien de ça ! grince l'énergumène.

Et il me jette *ça*, à la volée.

J'aime que Raoul me prenne au sérieux. Hélas ! Je crois que, dans la circonstance, une fois mon pantalon remis dans son pli, nous allons échanger, touchant les choses de l'amour, des propos renouvelés du Banquet. (Si j'en juge par son teint verdâtre et ses yeux battus, Raoul, justement, à l'exemple de Pausanias, me paraît être encore incommodé d'une débauche récente.)

Combien de malheurs ont été déclanchés par une parole imprudente ! Je ne sais pas de conversation plus odieuse qu'une conversation sur l'amour — même, et surtout, entre personnes de qualité — mon existence se passe à éluder ce genre d'entretien, j'ai des ruses pour dérouter, pour décourager les plus acharnés ; quand le sinistre s'est déclaré, je dispose d'un arsenal de pompes perfectionnées... et voilà que je viens d'embraser les fagots !

Essayons d'amorcer une causerie quelconque :

— As-tu aperçu la nouvelle Daimler de Solignac ? Je déteste ce capot et ces roues, mais la suspension...

Misère de moi ! Il a vu sur ma table la lettre que j'ai écrite hier soir à Gina Laura. Ce que c'est que d'avoir une grande écriture : l'adresse est lisible à deux toises ! Il se lève et s'empare de la missive, qu'il a dénichée aussi.

— On permet ? interroge-t-il, gourmand.

— Tu sais, me crois-je obligé de dire, — aucune importance !

Je suis furieux.

Son visage s'éclaire.

— Un peu !... C'est moi qu'elle a chargé de recopier, sur un prodigieux Chine contrecollé, les cent vingt-quatre poésies de Walt Whitman qu'elle préfère.

Une paille ! Et ce papier de Chine est une trouvaille. Vraiment, je ne prêtais pas à Mrs. Hobson une telle astuce !

— Elle m'a parlé d'une certaine reliure qu'elle a combinée...

—... peau de poire, fers de forçats... Mon cher, nous sommes amoureux... il serait sage que nous partions ce soir.

N'ai-je dit *nous* que pour lui dorer la pilule?

Il est abasourdi.

— Jacques ! tu as le thé triste, aujourd'hui.

Toute son inquiétude palpite dans ce reproche. Consolons-le vite. Qui sait s'il n'aura pas, demain, à me reconstruire mon mirage ?

FRANZ TOUSSAINT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Une préface : Sur l'amour. — On s'est efforcé, depuis une centaine d'années, d'identifier deux états qui n'ont pourtant que peu de rapports ensemble, l'état d'amour et l'état de mariage. C'est tout à fait nouveau dans l'histoire des mœurs. Les anciens n'y avaient jamais songé ; les modernes, non plus. Il a fallu, pour permettre une telle association d'idées, la renaissance chrétienne qui a caractérisé ce siècle fameux par ses incohérences. Cela permet de parodier quelque peu le dire de Pascal sur la justice et sur la force. Les moralistes ne pouvant vaincre l'amour ni faire qu'il devînt chrétien, l'ont mis dans le mariage où ils étaient sûrs de le déshonorer et même de l'assassiner. Certes, il serait plus commode et peut-être plus agréable même de trouver l'amour dans le mariage plutôt que d'aller le chercher au hasard des chemins de la vie, mais s'il s'y rencontre quelquefois, il n'y fait que de brèves stations pour laisser ensuite fort désemparés ceux qui se sont laissé prendre à un tel piège.

L'amour est passager et le mariage est permanent. Ce sentiment et cette institution sont à peu près contradictoires. D'ailleurs l'amour n'est délicieux que dans ses commencements, ou bien il faut avoir le génie d'aimer pour en renouveler constamment la ferveur. Des amants parfois prennent en eux cette volonté, ils reçoivent cette grâce, à force de la désirer, mais les époux, confiants dans leur sécurité, croient d'abord qu'elle est une des conséquences du mariage et sont fort étonnés de voir qu'elle leur échappe. Ils s'ennuient, l'un en face de l'autre, à regarder des yeux qui ne parlent plus et des bouches sans baisers. L'amour ne dure pas, il se renouvelle. Or, le mariage s'oppose à ce renouvellement. Donc l'amour et le mariage sont incompatibles.

Le mariage a d'autres buts et d'autres mérites. Soit, mais ce n'est ni pour les contester ni pour les exposer que Octave Uzanne a écrit le présent livre. Cette matière ne l'intéresse pas. Il n'a point l'âme conjugale, ayant tout d'abord pris le parti de l'abstention dans le débat entre Panurge et Pantagruel. Le titre de son traité indique clairement son propos. Il a écrit pour les amants un manuel du libre amour.

Tout d'abord il est un fait certain, c'est qu'on est né amant comme on est né mari. Il faut, pour cela, des qualités spéciales dont la pre-

mière est la sensibilité, c'est-à-dire l'aptitude à la tendresse. La plupart des hommes confondent l'amour avec le besoin d'aimer, dont Banville disait que c'était une expression et une idée à faire reculer des étoiles, et, bien entendu, ils confondent audacieusement ce besoin d'aimer, que l'on pourrait encore prendre sous un certain sens sentimental, avec ce besoin génésique dont Havelock Ellis a fait tenir tout le mécanisme en ces deux mots fort indécents : tumescence et détumescence.

Sans doute, tout amour, le mystique même, a une base physique et l'ayant maintes fois affirmé, au grand scandale des imbéciles, je ne me contredirai pas en niant un parallélisme, d'ailleurs évident, mais la tumescence et son corollaire ne sont que des incidents naturels dans le roman de la tendresse. Lisez donc, page 19, la précieuse citation de Mme de Lambert. Vous verrez que ce qui symbolise tout l'amour pour le commun est peu de chose pour le véritable amant. J'ai même vu des amants d'expérience éluder ce « terme de l'amour », craignant douloureusement qu'il ne justifiât que trop son nom. Ils avaient tort, sans doute, avec toute leur expérience, car ce moment seul vaut par lui-même qu'on en risque l'épreuve. Le lien amoureux sort de la forge solide à supporter tous les chocs ou fragile à céder à la moindre poussée. C'est une chance à courir, mais qui dira d'autre part la beauté du désir qui s'exalte en se crucifiant ?

Ce sont là des traits trop exceptionnels. L'amour suit d'ordinaire une marche plus décisive, où le beau fleuve prend vite des allures de torrent. Après les premiers regards, les aveux plus ou moins déguisés, les légers contacts, les amants cherchent invinciblement à satisfaire le désir de mutuel plaisir qui crie en eux. Et « le terme de l'amour » est atteint. La nature n'en demande pas plus, et Don Juan non plus, qui lui obéit avec scrupule. Mais Don Juan est un peu borné. Cet homme qui a mordu à tant de femmes n'en a peut-être savouré aucune. Au fond, c'est un sot. Il a connu beaucoup de femmes, il n'a pas connu la femme, qui ne se donne jamais toute du premier coup. Figurez-vous un amateur de livres qui passerait en se promenant dans une bibliothèque, allongerait la main çà et là, ouvrirait, remettrait en place, continuerait son chemin en répétant toujours le même geste et qui avait la prétention d'avoir lu, d'avoir rêvé, d'avoir médité ! C'est le Don Juan, amateur de femmes. Le Don Juanisme n'est qu'une suite de viols plus ou moins consentis. Ce n'est pas ainsi que se conduit l'amant. L'être qui lui donne du plaisir est aussi celui qui lui donne du bonheur et il sait que le bonheur ne s'épuise pas comme on vide un verre de vin. La femme qu'il a conquise, il veut en dépecer longuement l'âme et le corps, apprendre à lire dans ces yeux changeants, que le rêve clôt à demi et que

la volupté agrandissait. On dirait parfois qu'elles marchent au supplice. La montée est douloureuse. Elles voient le sommet et l'atteignent rarement du premier vol. Il faut un peu d'habitude et que l'amant devine les caprices physiologiques de la chair et quels mots et quelles caresses l'âme et les nerfs attendent pour s'épanouir. Car le véritable amour n'est pas égoïste ou l'est tellement qu'il ne desserre l'étau que sur une proie broyée et ruisselante. Alors l'âme des femmes s'épanche comme une fontaine. Malheureusement, le moment parfois leur semble propice pour s'égarer en confidences sur leur prochain chapeau. Ce sont les charmes de l'intimité. Mais on devine parfois aussi que ce système de bavardages n'est qu'une manière d'alibi. La femme a la pudeur de sa joie, puis elle ne trouve pas, comme l'homme, des mots pour chanter sa volupté, ou elle ne trouve pas les mêmes. « Mon chapeau sera très joli » veut souvent dire : « Mon amour, je t'adore. » Il faut savoir cela.

Il arrive nécessairement, quand on est entré dans la forêt charnelle, qu'on repasse si souvent par les mêmes sentiers que les feuilles, les fleurs et les odeurs s'effacent, pâlissent, s'atténuent. On s'habitue aux épanchements, aux gestes, aux discours. Le cri que l'on prévoyait arrive toujours dans la même modulation, et un jour vient où d'un commun accord on espace les rendez-vous, en attendant le jour où on les oublie. Puis, on se sourit sans étonnement et sans embarras, quand on se rencontre. C'est qu'on a déjà recommencé une autre partie au grand jeu de l'illusion. Et la vie passe. Mais je n'ai pas parlé des cas où l'un des amants s'est lassé plus tôt que l'autre Ce sont probablement les plus fréquents. On n'est pas arrivé à obtenir le synchronisme de deux pendules. Comment pourrait-on l'exiger de deux cœurs ? Il y a là pour l'un des amants de petites, ou grandes, heures difficiles à passer. C'est une des rançons de l'amour. Aussi bien, on s'y attendait un peu. Les vrais amants n'aiment pas les tragédies. « Je ne sais compter que les heures aimables », me disait une femme de beaucoup d'esprit et qui a le sens véritable de la vie.

Je n'aime pas beaucoup la méthode de Don Juan, ni d'ailleurs aucune méthode, mais il faut avouer qu'elle peut valoir à l'amant d'étranges bonheurs. Dans ce cas, il n'est plus l'amant, il est le voyageur, le promeneur, le rôdeur, et il ne suit pas une méthode, il profite de l'occasion, tout simplement. Je pense à l'union brusque de deux désirs que le hasard a jetés l'un vers l'autre. Ce n'est plus le choix d'un être ennoblissant l'acte nécesssaire ; c'est l'espèce tout entière se mêlant en deux êtres avec une obscure frénésie. Pas de nom, pas de lendemain, mais un souvenir qui sera peut-être un regret, lors des rencontres trop civilisées.

Ecrire sur l'amour, c'est surtout résumer ses expériences, ou ses espérances, quand on est en âge d'interroger l'avenir ; c'est en un

mot, se raconter soi-même. Je ne vois guère que Spinoza qui ait pu parler de l'amour avec un détachement parfait et une lucidité impersonnelle, situation que l'on considère généralement avec plus d'admiration que d'envie. En dehors de lui, il n'y a que des compilations, des aveux ou des désirs. Je mets les aveux au-dessus de tout. Je veux qu'un livre sur l'amour puisse être précédé d'une de ces anciennes estampes symboliques où le saint patient tient délicatement son cœur au bout de ses doigts. Et je passerais sur ce mauvais goût de l'image, en faveur de sa candeur. Mais j'aime assez que ces aveux m'arrivent enveloppés dans une piquante et plaisante doctrine. Je compte sur ma perspicacité pour les découvrir comme « mouche en lait », tout simplement. Avant d'entamer l'éloge du célibat, Octave Uzanne en a mené sagement la vie, plus prudent que les poètes qui vantèrent l'ambroisie sans y avoir goûté. Cette précaution suffirait à me mettre en confiance, si je n'avais mille autres raisons pour écouter complaisamment ses discours. Un homme parle de ses expériences. C'est une philosophie colorée par le rêve, car où mettrait-on du rêve, si on nen mettait dans l'amour? Un chapitre m'a plu particulièrement par les petites dissertations concentrées qu'il contient sur plusieurs points rares de la théologie amoureuse :

Que l'amour colore la vie et comment une passion en renouvelle la sève et l'éclat ;

Mais combien il est rare, au point que la plupart des hommes ne l'ont pas rencontré, ou ont fui, pris de peur à sa vue insolite ;

De l'avantage où il y aurait, pour la culture du bonheur, à donner à la femme l'initiative du choix en amour Oui, mais elles se tromperaient tout aussi souvent que les hommes) ;

De la médiocrité de l'adultère ;

Sur cette parole de Mme de Staël : « Il faut pour s'aimer dix ans ou dix minutes » ;

Sur la naïveté des femmes que l'on appelle méchamment de la sottise ;

Sur ce point, que les femmes les plus difficiles à conquérir sont encore les plus faciles à conserver ;

Sur les confidences ;

Sur l'avantage pour une femme d'être laide ou de n'être pas, du moins, une beauté éclatante ;

Sur les trois mots qui synthétisent l'amour : désirer, posséder, regretter ;

Et sur bien d'autres points où l'originalité et la pénétration d'esprit de l'auteur se font très bien voir.

Les femmes aimeront-elles ce livre ? Il serait surprenant que leur curiosité au moins n'en fût pas émue. Qu'elles lui cèdent, si elles se sentent au cœur la volonté d'être des amantes véritables, car l'au-

teur prévient loyalement. Il n'a écrit que pour les amants sincères et libres, ce qu'il vous expliquera bien mieux que moi dans une délicate et sage introduction. Mais qu'il m'ait jugé digne d'écrire cette préface incertaine, c'était me comprendre dans la troupe sacrée des *Happy few*. C'est pourquoi j'ai modulé ces quelques notes sur la flûte de Pan qui ouvre le chœur.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Léon-Paul Fargue : *Poèmes*, éditions de la Nouvelle Revue Française, 2 fr. 50.— Pierre Nothomb : *Notre-Dame du matin*, bibliothèque de l'Occident, 5 fr. — Charles Régismanset : *La Vaine chanson*, Albert Messein, 3 fr. — Charles-Théophile Féret : *Le Verger des Muses*, Librairie E. Dumont. — Memento.

Poèmes de Léon-Paul Fargue. — Il fait nuit. La fenêtre est ouverte. Une brise noire et limpide entre par surprise dans la chambre où un homme attend. Il y a une lampe, une plume, de l'encre et des feuilles. Il est tard. Sur le papier une ligne apparaît, puis une autre. L'odeur du tabac s'engouffre sous l'abat-jour et s'illumine. Les lumières s'éteignent, dans l'ombre des cours. Voilà qu'une page est toute couverte d'écriture, mais le vent la chasse : on la retrouvera demain...

Qui donc l'a retrouvée, cette page, et cent autres, pareillement meurtries de ratures, de dessins distraits et de balbutiements pleins de tendre passion ?

L'imprimerie brutale et persuasive a immobilisé le tout, malgré l'auteur et ses hésitations. Voilà qu'il y a entre mes mains un livre blanc et voilà que j'apprends à connaître « cet homme que son âme empêche de dormir» .

Rien, dans cet ouvrage, ne fait songer à l'organisation, à la composition et à ces vertus d'un esprit qui ordonne et distribue ; mais toutes les phrases, tous les mots se relient élastiquement et uniformément et je songe à une bouffée d'air en mouvement, à un souffle transparent, odorant et fluide.

Il y a des poètes qui réagissent avec mesure et autorité sur ce que leur offre la nature. Ils imposent à la matière la nette empreinte de leur volonté ; ils ne cessent de transformer, d'élaborer ; ils ne disent que ce qu'ils veulent dire.

Mais la poésie de Léon-Paul Fargue est autre chose. Quels que soient, ici, les sursauts et les désirs de l'homme qui écrit, sa passivité est évidente : il obéit. — Ces émotions ont voulu être traduites, ce livre a voulu être écrit et, en dépit de son auteur, il faut qu'il soit lu. Il n'y a ni titre, ni subdivisions, ni commencement, ni fin. Par une sorte de scrupule, une main pieuse a épinglé sur une page de garde huit mesures de Chopin, pour donner le ton, et c'est tout ; il n'y a

plus qu'à lire. Il n'y a pas d'histoire, pas d'anecdote, pas de courbe générale. Ce recueil de poèmes ne veut rien prouver, rien démontrer, rien défendre, rien attaquer. Dès les premières lignes, un *état lyrique* s'impose et règne, coupé de silences inégaux.

Sans doute parce qu'une prosodie définie représente encore un programme, le livre est en prose. C'est une prose avec des résistances et des solutions de continuité, une prose tantôt précise et tantôt estompée, mais, toutefois, une prose égale et qui donne cette impression de constance et de sécurité que procurent certains poèmes.

D'ailleurs,que cette prose soit poésie, cela ne fait aucune espèce de doute. Deux courants luttent perpétuellement : l'un de la nature vers un cœur, l'autre de ce cœur vers les spectacles.

Je dis un cœur, car il me semble que l'esprit, l'esprit qui discute et raisonne, le maître de la logique, de l'évaluation et des dimensions n'a pas affaire ici. Les objets sont appréciés sous un jour particulier qui est celui de la passion et leurs seules valeurs sentimentale et sensuelle importent.

La nature prête à ce poète, mais il sait lui rendre avec générosité. La nature lui montre des aspects ; mais il les peuple de souvenirs. Nul bruit qui n'ait un sens secret, nul nuage au ciel qui ne trouve les raisons de sa forme dans une opportune émotion,justement éclose à cette minute; nulle émotion qui ne trouve, sur-le-champ,sa justification dans l'odeur du vent, dans un sourire du ciel, dans un reflet de l'eau.

Le sujet de cette poésie n'est-il pas tout entier dans une phrase prise au hasard :

> ... Le retour, un soir, dans un quartier où l'on a vécu jadis. Le tremblement de la voiture entre des arbres. L'odeur d'une avenue frissonnante où il a plu... L'odeur d'un chantier, sépulcrale et tendre..

Il y a parfois, dans les poèmes de Léon-Paul Fargue, un certain choix des mots, une certaine disposition des phrases qui évoquent les façons d'écrire charmantes et un peu désuètes d'il y a quinze ans. Mais ce n'est qu'exception (et je dois dire que les poèmes sont datés de 1905). Le plus souvent, la précision des termes étonne. — J'entends bien cette précision « non sans quelque méprise » dont parla Verlaine. — Les effets les plus sensibles, les résonnances les plus profondes sont obtenus par la juxtaposition de termes naturellement lointains qu'on éprouve une satisfaction aiguë à voir amenés en contact.

Parfois le souci règne d'achever un tableau. Le poète y trouve son plaisir et nous ne savons mieux faire que d'être à notre tour satisfaits. Je citerai justement ces lignes aimables, sur les champignons qui ont envahi la forêt humide !

Ils sont quelques simples de jadis.. Ils affrontent leurs têtes chauves. Certains font le signe du silence, d'un long doigt pâle, sur d'invisibles lèvres.. Ce jaune, au crâne de savant, semble ausculter longtemps les secrets de la terre... Un autre a l'air d'un explorateur sous son casque blanc doublé de liège et s'en va tout seul dans les grandes ombres. Leurs marmots lèvent comme des cloques sur les grands pieds noir des arbres.. Les vieux se renfoncent sous leur bonnet de nuit qui tourne et font la lippe... Mais de jeunes coquettes, fraisées de clair, ouvrent doucement leurs longues ombrelles d'ivoire et dorment debout, dans l'attente..

Mais un tel poète a beau jeu de multiplier les images. Quel dessein poursuit-il donc ? Quel désir anime ce regard tout mouillé d'avoir reflété, tour à tour, de l'ombre et du ciel ?

J'ai bien lu les poèmes de Léon-Paul Fargue, il m'a souvent paru possible de remonter aux sources humbles et pathétiques d'une inspiration qui, malgré ses allures mystérieuses, s'alimente directement des événements de la vie les plus proches ; et j'ai fini par m'arrêter sur telles paroles que je tiens pour confessionnelles dans la bouche de celui qui s'est toujours obstiné à « pourchasser la bête du Bonheur.. La bête infidèle aimée dès l'enfance ».

Un soir, j'avais trouvé — il me semble que j'avais trouvé — une chose, pour être heureux.. J'y pensais dans une rue noire et grasse, à la rampe infinie de lampadaires, et telle qu'un grand rire silencieux et sombre..

§

M. Pierre Nothomb publie un volume intitulé **Notre-Dame du matin**, où tout atteste un talent heureux et facile, un talent qui n'ignore rien des multiples tentatives poétiques de ces trente dernières années. Pourquoi, à lire cet ouvrage plein d'aisance et d'effective habileté, ai-je conçu quelque grief contre son auteur ? C'est sans doute parce que je ne saurais confondre la profusion avec le lyrisme et la parole avec l'âme.

J'ignore s'il y a des « sujets » dont on puisse dire qu'ils ne sont pas poétiques. Ce que je peux affirmer, c'est que certains thèmes sont « beaucoup trop poétiques » et ce, pour avoir été surabondamment traités.

M. Pierre Nothomb a groupé sous un même titre une quarantaine de poèmes qui vont de l'extrême mysticisme à la plus bucolique sensualité. Par sa forme ou par son objet, chacune des pièces de cet ouvrage appartient à un ordre poétique notoirement illustré par l'un des maîtres qui ont actuellement passé le milieu de l'âge. Il en résulte la mise en œuvre d'un vocabulaire luxuriant dont tous les termes nous sont connus, parfois chers, et conservent une résonnance trop fraîchement éprouvée. Il apparaît, dès le début de chaque poème, que l'écrivain parfaitement sûr de ses moyens s'assure sans péril, une victoire sonore.

On devine, à tout instant, qu'il s'agit d'un développement à poursuivre et on constate sans étonnement, deux pages plus loin, que la chose vient d'être correctement ou brillamment exécutée :

Qu'écrire en ce soir de printemps,

se demande le poète ? Et de répondre tout de suite :

Ce sera la mort de la jeune fille
Que mon poème triste va chanter.

Projet qui est d'ailleurs mis à exécution, sans surseoir.

Le livre de M. Pierre Nothomb donne à croire que ce n'est pas toujours à leurs meilleures vertus que les poètes font crédit.

§

M. Charles Régismanset appelle son nouveau petit recueil **La Vaine chanson**. Ce titre mélancolique est aussi modeste que possible ; il est à lui seul, dès la première page, comme un plaidoyer et un spirituel atermoiement.

C'est après l'avoir médité qu'on aborde les poèmes, et on les aborde avec une discrète et souriante curiosité. On connaît ainsi les distractions rythmées d'un homme que l'on devine hésitant sur une berge déserte, où il prête l'oreille à cette voix qui murmure :

— Ne va pas te mêler à ce combat stérile.
Les coups sont trop cruels et le but est trop vain ! —

§

Il faut faire une place spéciale à certains ouvrages de poésie qui, par leurs caractères, leurs mobiles et leur but, devraient proprement être étudiés sous une rubrique de « *littérature* » ou de «*critique* ». M. Charles Théophile Féret publie un petit volume, qui est assurément dans ce cas. M. Féret s'est proposé d'honorer et de commenter les poètes normands, depuis Alexandre de Bernay, qui inventa le vers alexandrin, jusqu'à Mme Lucie Delarue-Mardrus, qu'une note péremptoire nous désigne comme « le plus grand poète féminin depuis Sapho... ».

On le voit, le champ était vaste. M. Charles-Théophile Féret, qui est un érudit et qui sait fort bien *écrire en vers*, a entrepris de donner un tour spécial à sa besogne en consacrant un poème à chacun des principaux poètes de sa terre. M. Féret, dans ces poèmes, tantôt pastiche, tantôt célèbre, tantôt explique, tantôt rudoie, toutes manœuvres critiques agrémentées de rimes, ce qui est, pour certains lecteurs, un appoint particulièrement démonstratif.

J'ai dit, dès le début, les raisons pour lesquelles je ne considère point le petit volume de M. Féret comme un véritable ouvrage de poésie. Je décline donc l'honneur de le critiquer davantage et me contenterai

de fournir quelques renseignements utiles aux personnes qui ont des motifs spéciaux de s'y intéresser.

M. Féret a divisé les poètes normands, d'après leur date de naissance, leur valeur, leurs goûts, leurs vices ou leur fortune, en *ancêtres*, *régents*, *satiriques*, *malchanceux*, *boulgres*, *vivants*, etc..., etc. Les poèmes sont minutieusement et copieusement annotés; un commentaire terminal dissipe les derniers doutes. En résumé, voilà un aimable succédané des volumineux traités qu'on aurait pu écrire et qu'on a certainement écrits sur cette question.

§

Memento. — M. Joë Imbert-Vier donne *le Chemin entre les haies ;* c'est, je crois, un livre de début ; mais il est plein de promesses, en vérité. — M. André Derzac a, dans *le Vent du soir*, accepté sans choix tous les sujets de poèmes proposés par les lectures et la vie et il les a traités, tous, avec une égale et monotone facilité.— Dans une plaquette intitulée *l'Amoureux*, M. Fernand Divoire exalte lyriquement cette amertume, dont aucun de ses écrits ne paraît dépourvu.— Les *poèmes Euskariens*, de M. Armand d'Etchezar, donneront des joies variées aux amateurs de couleur locale ; à part cela, il s'agit du respectable romantisme. — *Le Vitrail brisé* est un titre bien symbolique, il nuit un peu au volume copieux dans lequel M. Joseph Dalby a mis quelques bonnes choses. — *L'Humble retour*, de M. Pierre de la Batut, nous ramène vers cette aimable poésie pastorale qui n'a cessé d'être propice aux bucoliastes de tous les temps.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Myriam Harry : *La Divine chanson*, A. Fayard, 0,95 c.— Tony d'Ulmès : *Pension de famille*, B. Grasset, 3.5o. — Tristan Bernard : *Mathilde et ses mitaines*, Ollendorff, 3.5o. — André Savignon : *Filles de la pluie*, B. Grasset, 3.5o.— René Boylesve : *La Jeune fille bien élevee*, C. Lévy, 3.5o. — Maryo Olivier : *Les Instincts galants*, Al. Lemerre, 3.5o. — Rémy Montalée : *Les Fous*, E. Figuière, 3.5o. — Roger Régis-Lemotte : *Le Parfum des tilleuls*, Ambert, 3.5o. — Raphaël de la Grillière : *L'Eternelle énigme*, Librairie Nationale, 3.5o. — Emile Edwards : *Nadjié*, Plon, 3.5o. — J.-R. Bloch : *Lévy*, Marcel Rivière, 3.5o. — Ch. Gallo et Martin-Valdour : *Lettres de jeunes*, P. Comaille, 3.5o.— O. Guibaud : *Nos enfants quand ils jouent*, A. Messein, 3.5o. — Eugène Moulin : *Simple étude*, B. Grasset, 3.5o.

La Divine chanson, par Myriam Harry. Comme tout le monde a lu ce roman, soit dans *l'Illustration*, soit dans cette édition bon marché qui met le médaillon contenant la tête des amoureux à dix-neuf sous, c'est-à-dire à la portée de toutes les bourses, je ne vous parlerai pas de sa valeur littéraire. L'auteur est une femme qui écrit d'une façon naturelle et qui fait vivre le plus possible ses personnages tout en conservant une originalité, un exotisme sincère dont la saveur est celle du fruit sauvage, mûri par le soleil des pays chauds et non cueilli avant terme pour aller s'affadir dans de l'ouate. Les romans d'amour des jeunes femmes de lettres repré-

sentent les signes des temps... il faut donc bien y jeter un coup d'œil pour autre chose que l'écriture, car il est utile, sinon agréable, de savoir où en sont les nouveaux psychologues. Ce livre semble se résumer, pour sa morale, en cette petite ligne, une ligne de conduite, un programme si j'ose ainsi parler : « Etre une petite chose bête dans les bras de son amant, quelle gloire vaut celle-ci ? » Le tour de cette phrase est naïf et promet beaucoup aux lecteurs gourmands, mais il ne faut pas trop s'y fier. L'héroïne est une femme de lettres contaminée par un homme de lettres et ces deux factices, mieux assortis qu'ils ne le pensent, ne sont pas capables d'être franchement ou des bêtes ou des littérateurs. La jeune personne qui s'éprend du petit lieutenant de chasseurs en question ne sait pas se contenter de la petite brute, d'ailleurs intelligente, qu'il représente, elle rêve d'un héros, d'un héros de roman, et ce garçon buveur, joueur, noceur au sens trivial du mot, n'a pas du tout le prestige de l'ancien beau ténébreux prêt à mourir au champ d'honneur pour l'honneur de sa mie. Alors pourquoi les femmes de lettres qui rêvent de l'homme idéal sacrifient-elles si volontiers leur idéal en se sacrifiant elles-mêmes à quelqu'un qu'elles n'aiment pas entièrement ? Il n'y a pas deux façons d'aimer et cette jeune collaboratrice du *Cafard* préfère certainement voir son portrait dans les revues à la mode à garder près d'elle ce pauvre petit bougre dont le chapeau melon l'horripile. Enfin, qui trompe-t-on ici ? Est-ce le mari, ce gens-de-lettres tellement médiocre qu'il peut parvenir à tout, est-ce le petit chasseur de café-concert pleurant de temps à autre sur sa solde évaporée tout en respectant Madame sa mère ? Il faut vraiment que l'auteur nous ferme les yeux de ses jolies mains parfumées de houri triomphante pour que nous ne pleurions pas nous-mêmes sur la sinistre indigence de ces différents cœurs d'or. Non, l'époux n'est pas un mauvais homme, c'est une canaille inconsciente, comme il y en a tant dans les journaux du boulevard, et l'amant est un gamin certainement assez propre pour faire le bonheur d'une femme de chambre ; mais je ne vois pas bien la gloire qu'il y aurait à demeurer une petite bête dans ses bras. Je veux supposer que l'armée ne manque pas de bras... autrement glorieux pour y tomber ! Une chose à noter dans le caractère des femmes d'aujourd'hui, c'est qu'elles ne sont pas difficiles quand il s'agit de tomber. Toute la première partie du roman nous montre une créature fine, écœurée par la vulgarité et voyant juste parce qu'elle a déjà souffert silencieusement, puis, brusquement, pour un verre de champagne la coupe trop pleine de son imagination déborde et le petit Alain qui demeurait dans les limites d'une admiration respectueuse est pris d'assaut par Ginette. Pourquoi ? Cette femme avertie par des notions d'art sait cependant d'avance que la *Divine chanson* se taira devant le geste prosaïque. Et lorsque sa

prévision se réalise elle est encore plus étonnée qu'une jeune fille nouvellement séduite. Remarquez que je ne blâme pas du tout le romancier ou la romancière d'avoir osé telle ou telle situation, j'essaye seulement de mettre de l'ordre dans les conceptions romanesques de Ginette. Il ne tient qu'à elle de créer un héros en conservant une attitude héroïque et de se sauver de la chute en aimant davantage, c'est-à-dire pour lui-même, le pauvre diable qu'elle entraîne aux pires compromissions. Je ne saisis pas du tout ce qu'elle entend par son horreur des plaisirs vulgaires que lui enseigne son mari. Ce n'est ni par les sens, ni par le cœur qu'elle est égarée. Alors ?... Je m'y perds et ce qui peut vous consoler d'être une honnête femme, c'est de constater le genre de plaisir que choisissent les autres ! Le jeu n'en vaut décidément pas l'éclair au magnésium ! !...

Eh bien, je crois avoir deviné la véritable passion de Ginette : c'est de faire de la copie. La chanson d'amour, vulgaire ou raffinée, c'est la page bien venue, le sujet d'article, la joie de se relire et même de se corriger. Hélas ! ne peut pas se changer en bête qui veut et Ginette, qui aime tant les lettres d'un Monsieur qu'elle éloigne d'elle pour le seul plaisir de le forcer à lui écrire, aime avant tout... les lettres. Voilà pourquoi elle ne devrait pas se plaindre d'un mari qui lui ressemble comme un frère.

Félicitons l'auteur d'avoir uni aux complications des existences parisiennes les rudes épices africaines et de nous avoir montré, sous les cheveux blonds de Ginette, un reflet de la fauve toison de la lionne qui dort en chaque femme de lettres ou du monde.

Pension de famille, par Tony d'Ulmès. Je n'aime pas du tout les Russes et ici on en a mis partout. Cette pension de famille où se réunissent des jeunes femmes slaves semble prise sur nature. On retrouve là tous les genres de détraquées dont la sainte Russie nous gratifie : grandes dames qui n'ont pas de pain chez elle, petites vierges froides ou trop brûlantes qui viennent chez nous faire leur brioche, sinon leurs études, pauvres prêcheuses quittant leur désert pour essayer de parler parmi des foules encore plus indifférentes que les steppes. La logique folie des femmes, a dit je ne sais plus quel philosophe, ce serait le cas de toutes les Russes, elles transforment tous leurs caprices en mémoires scientifiques et le fond de leur cœur n'en devient que plus obscur. Ce que l'on trouve surtout dans la pension Michikoff, c'est une saleté foncière rivalisant de noirceur crasseuse avec le fond des âmes. J'imagine que l'auteur a dû vivre quelque temps dans cet enfer et en est sorti en secouant son mouchoir. La pension des vieilles dames est plus amusante; les unes flirtent, les autres se marient et toutes s'occupent de l'amour, comme il convient quand il ne veut plus s'occuper d'elles. C'est charmant de puérilité, mais plus propre, parce que cela sent l'ordre des vieilles armoires où le linge paraît

plus blanc d'être orné de faveurs bleues. Ce livre, bien documenté et clairement écrit, amusera ceux qui, n'ayant plus de famille, sont allés quelquefois tourner dans ces petits cercles des pensions obligatoires, nouveaux cercles d'enfer, un peu bien oubliés par les Dantes de notre époque.

Mathilde et ses mitaines, par Tristan Bernard. Un roman judiciaire ? Non, un peu mieux que cela : la satire philosophique de ces romans à grands coups de théâtre qui sont justement le contraire des romans judiciaires, parce qu'on sait trop comment ça finira et que c'est toujours du chiqué. Dans ce livre, l'auteur s'est fait plus bonhomme, plus à la papa, encore plus nature que nature pour arriver, par le chemin opposé, au résultat que visent tous les pondeurs de feuilletons : nous faire peur. Mathilde, posant ses fameuses mitaines, pour fouiller la terre phéniquée où se trouve enterrée une inconnue, réalise par la simplicité même de son geste la plus grande somme de terreur que l'on puisse accumuler sur la tête d'un lecteur. Cette scène, par son réalisme, son terrible sang-froid, ses merveilleux moyens de dédaigner tout le convenu romantique en usage en pareil cas, transporte le lecteur dans la cave et il est témoin malgré lui de cette découverte abominable qui n'étonne que lui. C'est la brutalité du fait-divers jointe à l'art très fin du psychologue qui sait bien que les choses n'ont leur véritable aspect qu'après coup. L'idée d'avoir choisi une femme pour en tirer la personnalité d'un roué détective est ingénieuse. Elle semble naturelle comme tout ce qui se passe d'ahurissant dans cette histoire de si calme apparence. Il faut espérer que le roman judiciaire reprendra, à partir de celui-ci, un nouvel essor... Malheureusement ou heureusement, il n'y a qu'un Tristan Bernard.

Filles de la pluie, par André Savignon. De curieux types de femmes vivant isolées dans cette triste terre perdue aux extrémités de la Bretagne, perdue sinon périe en mer, l'île d'Ouessant. Là vivaient autrefois les naufragers, ceux qui allumaient des feux sur les cornes de leur vache pour égarer le pauvre navire en détresse, et aussi des patriarches ne sachant pas qu'il est dur pour leurs filles de se passer de maris. Toutes ces créatures sauvages, dont la naïveté et les coutumes presque animales ne sont pas sans un grand charme, finissent par être avilies au contact de mauvais soldats envoyés là pour l'inutile défense de nos côtes, qu'on ne saurait attaquer de ce côté, probablement. Et leur fatale présence empoisonne l'air pur que respirent ces belles personnes condamnées à trop de vertu. Les filles de la pluie deviennent de redoutables monstres, parce qu'on leur a donné un amour qui n'était point fait pour leur taille de vierges fortes. Et plus une femme tombe de haut, plus elle s'abîme.

La Jeune fille bien élevée, par René Boylesve. Que de soins, d'attentions et de persévérance pour amener à un mariage médiocre

une pauvre demoiselle qui méritait mieux ! Et pourtant, sans cette éducation meurtrière, où serait-elle allée, la jeune personne si vertueuse qui regarde à peine le prince Charmant lorsqu'il passe à sa portée ? Elle aurait joué dans les concerts, elle aurait grossi le nombre des petits (ou des grands) artistes qui courent le cachet dans la capitale. Entre la perfection du style comme il faut, l'intérêt du récit à la fois sage et plein de malicieuses remarques, je trouve que cette jeune fille est plus heureuse d'avoir été bien élevée que d'avoir fait un mariage d'amour. L'amour s'en va et l'éducation demeure, ce qui vous permet souvent de vous moquer des autres à votre tour... et sans qu'ils s'en doutent.

Les Instincts galants, par Maryo Olivier. Deux frères en présence devant la même femme. L'un est un aimable séducteur, un peu froid, comme s'il n'avait pas confiance en ses propres charmes, l'autre est un simple bon garçon dont le cœur se laisse surprendre jusqu'à l'enchantement. Après une méprise entre l'héroïsme et le beau séducteur il y a une reprise de possession plus complète par le sincère amoureux, et la jeune femme, étourdie, peut lui dire, devenue enfin la compagne sérieuse, en lui montrant ses enfants : « Que crains-tu ? Je suis bien gardée. » Les instincts galants seraient-ils aussi du ressort de la femme et doit-on les lui pardonner comme on pardonnerait au jeune homme faisant une bonne fin ?

Les Fous, par Remy Montolée. Cette œuvre, conduite comme une symphonie, possède le thème des amoureux. Un gardien et sa fiancée qui en s'embrassant derrière un arbre laissent discourir et courir tous les malades confiés à leurs soins. Des médecins, des savants, des philosophes gagnent, de discussion en discussion, du terrain dans l'empire des fous, durant que ceux-ci prennent un à un la clef des champs, de sorte qu'on ne sait plus bien si la vérité est au delà ou l'erreur en deçà. Les seuls vraiment sages ce sont probablement le gardien ignorant et sa petite amie, qui, eux, n'ont pas perdu leur temps ni la tête à discuter.

Le Parfum des Tilleuls, par Roger Regis-Lamotte. Cette histoire d'amour en fleur débute par une bien jolie scène : des jeunes gens... s'ennuyant au logis se cotisent pour faire venir de Paris une amie commune et vont la recevoir à la gare avec un empressement des plus intéressés. La jeune actrice à tout faire se laisse entourer, semble des plus disposées et chante même un refrain à la mode en acceptant un verre de champagne (un vin d'honneur, croit-elle dans sa candeur naïve). Or, après maintes péripéties et quiproquos la jeunesse dorée de Rangis s'aperçoit que cette délicieuse créature, si complaisante, est la sous-préfète nouvelle un peu en avance sur son mari. L'autre idylle avec la jeune première Mauricette, est moins

Palais-Royal et peut-être moins drôle pour ceux qui seront obligés d'épouser.

L'Eternelle énigme, par Raphaël de la Grillère. Oh! ceci est bien noir, bien grave, bien sacrilège et un peu romantique. Un prêtre amoureux d'une religieuse et qui la tue sans le faire exprès. Vision de bagne et d'enfer se terminant dans les pires catastrophes après une courte idylle canaque.

Nadjié, par Emile Edwards. Une petite femme turque ayant des idées sur les *désenchantées* de Loti et pensant qu'on peut tout de même vivre dans les traditions de son pays malgré le poison... de littérature ou de la révolte dans le sang. Trompée par son mari, elle n'accepte de reprendre la vie commune qu'après la mort de la rivale, et l'œuvre de la jeune Turquie la surprend dans les bras de son mari repentant. En Turquie, les femmes ont encore du courage, si c'est du courage de faire de l'amour conjugal quand on se tire des coups de fusil. En tous les cas, c'est très turc.

Lévy, par Jean-Richard Bloch. Ce récit d'une aventure sociale est certes un très beau conte philosophique. C'est la leçon de choses dans toute sa rudesse et toute la plénitude de son enseignement sacré. Les Juifs, terrés au fond de leur fausse boutique et défendus par un voyageur de commerce encore plus méprisant qu'enthousiasmé, font à la fois pitié et peur. Plus tard, le voyageur revient et les retrouve à la tête des affaires politiques de leur chef-lieu et c'est encore plus effrayant sinon plus pitoyable... Mais quelle jolie page écrite sur la sensation d'effroi du voyageur se relevant dans une cour sombre où l'on aperçoit, sur un mur, la grande Ourse, qui aurait comme une roue neuve! Et la formation d'une section d'infanterie est aussi une page excellente de ce livre vraiment solidement fait.

Lettres de jeunes, par Ch. Gallo et Martin Valdour. Ce sont de très jeunes gens qui s'adressent les uns à leurs parents, les autres à leurs amours pour leur exposer leurs griefs ou leurs scrupules. Il y a de jolis détails dans la missive de l'enfant qui a peur du divorce.

Nos enfants quand ils jouent, par D. Guibaud. Mais êtes-vous bien certains que ces enfants s'appliquent, tels des acteurs consommés, à parodier les grandes personnes? Et puis emploient-ils aussi justement, entre 10 11 ou 12 ans, les mots qu'ils peuvent avoir entendus sans les comprendre. Tenez, un gamin dira-t-il : « Choisissons un jeu *mixte* », même à 12 ans? Et dans la scène où ils font le théâtre rosse, imiteraient-ils aussi bien M. Antoine? Il est vrai qu'il n'y en a plus; alors, ce sont des grandes personnes terribles.

Simple étude, par Eugène Moulin. Tableau reposant de la vie des néophytes catholiques à Alexandrie et perturbations dans l'âme d'un homme qui doute... pour avoir trop lu. On peut lui faire cette remarque que je trouve dans les *Ebats du Sagittaire* de ce peintre-

penseur Henry Detouche : « Comment l'homme sachant tout ce que l'humanité a déjà cru peut-il croire encore ? »

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Marceline Desbordes-Valmore : *Lettres inédites recueillies et annotées par son fils Hippolyte Valmore, 1812-1837*, 1 vol. in-8, 5 fr., Louis Michaud. — *Lettres inédites de Sainte-Beuve à Charles Labitte. 1834-1845, avec une introduction et des notes*, par Georges Sangnier, 1 vol. in-8, 2.50, Champion. — J. Bezard : *De la Méthode littéraire, journal d'un Professeur dans une classe de Première*, 1 vol. in-18, Vuibert. — *Le Carquois du sieur Louvigné du Dezert, Rouennois, avec un avant-propos et des notes*, par Fernand Fleuret, 1 vol. de luxe, chez Katie Kings, à Londres. — *Les Maîtres du Livre : Dominique*, par Eugène Fromentin, *suivi de Lettres*. — *Axël*, par Villiers de l'Isle-Adam, *suivi de Lettres*, 2 vol. in-18, Georges Crès.

Depuis que Verlaine, dans ses *Poètes maudits*, a sacré Mme Desbordes-Valmore grande poétesse, de nombreux livres sont venus appuyer et confirmer son jugement. Aujourd'hui, ce sont ses **Lettres inédites**, recueillies et annotées par son fils, Hippolyte Valmore, que M. Boger d'Agen nous offre. Ces lettres inédites que H. Valmore « a consacré sa vie pieuse à rassembler de partout en un hommage posthume que sa propre mort ne lui a pas permis de publier dans une édition intégrale » — formeront plusieurs volumes ; ici, ce n'est qu'un choix, et qui ne permet pas de compléter définitivement la biographie de Marceline. Ces lettres sont d'une grande simplicité, jointe à un certain romantisme naturel à cette femme et à son époque. Il y a là des cris, des élans, des plaintes, des résignations, et on y peut deviner aussi une grande force morale. Faut-il croire, avec M. Boger d'Agen, que la publication de cette correspondance fera plus pour la gloire de la poétesse « un peu vieillie » que la révélation de ses poèmes, jadis? Mais M. Boger d'Agen aurait découvert dans ces lettres intimes quelque chose de plus précieux que tous les dons et tous les génies : la preuve de son honneur intact. Ainsi présentée, nous trouverions cette fidélité conjugale un peu ridicule chez une poétesse passionnée. Cet honneur intact, s'il le fut, ne serait qu'un amour malheureux, dont le regret l'habita toute sa vie. Elle écrit à Frédéric Lapeyre : « Et je meurs, Frédéric, sous les soucis rongeurs qui se sont établis maintenant sur les blessures mal guéries de l'amour malheureux. » Il ne faudra pas oublier, lorsque cette correspondance sera publiée en son entier, qu'elle fut recueillie et vérifiée par un fils pieux. Mme Desbordes-Valmore ne prétendait ni à tant de génie, ni à tant de vertu : « Le talent, écrit-elle, me manque pour traduire mes impressions. Je n'ai plus maintenant recours qu'au silence, dans l'impossibilité de les peindre. Il n'y a, dans tous ces vers trop négligés, qu'une grande sincérité de cœur et je n'ai pas la moindre prétention aux qualités que je

ne peux atteindre. C'est tellement vrai que je ne pourrais les corriger, et Dieu sait s'ils en auraient besoin. Mais il me manque pour cela de la science et du courage. » C'est très sincère, et très vrai. Et même, ce jugement pourrait s'appliquer à presque toutes les femmes qui écrivent. C'est plutôt la science que le courage qui leur manque. Mais cette science ce n'est, en somme, que le bénéfice d'une culture qu'elles peuvent acquérir aussi bien que l'homme. Nous vivons toujours sur le vieux préjugé qui veut que la femme, sauf de miraculeuses exceptions, soit inapte aux choses de l'intelligence. Lorsqu'en ouvrant une toute actuelle revue, où cette question est posée: si la femme peut « penser », on se croit revenu au Moyen-Age. On ne s'interroge plus pour décider si les femmes ont une âme, la question n'a plus d'intérêt depuis que les hommes ont renoncé à la leur; mais si elles pensent. Il semblerait que le mécanisme cérébral fut autre chez la femme que chez l'homme. Si on veut seulement dire que la femme s'élève rarement aux géniales généralisations, aux associations inattendues d'images et d'idées, soit; mais, sur ce point encore, la plupart des hommes sont sur le même plan que les femmes, même ceux qui, pour découvrir les idées les plus fatiguées d'avoir servi, prennent la pose inquiétante du Penseur de Rodin. Mme Desbordes-Valmore avoue, elle : « En dehors de l'amitié, je suis bête et j'admire sans savoir *écrire* mes admirations. » Elle dit seulement qu'en toute sincérité elle adore Chateaubriand. Cependant elle donne à son ami son impression sur *Chatterton* :

Chatterton vient d'être joué ici (Lyon, 1836) sans succès. Ce vaste comptoir a fort peu compris les hautes tristesses du génie maladif qui rompt ses fers... J'ai lu cet ouvrage, qui m'a tordu le cœur. Oh ! Monsieur ! cette misère, cet orgueil, cette puissance intellectuelle brisée contre la faim, cet amour qui n'éclate qu'avec le cœur, comme l'anévrisme... Quelle désolation ! M. de Vigny est triste, comme un ange inspecteur de toute nos misères ; parfois ses ailes traînent de douleur.

La comédienne perce sous la femme sensible et blessée dans son rêve : « J'ai, au fond de tout cela, tant de malheur et d'ennui de vivre que je m'isole dans mes histoires, comme un pauvre oiseau dans les creux d'arbres. Talma n'est plus ! Mars est injuriée souvent ! Eh ! alors qu'importe le reste ! »

... Cette admirable femme est tout de même diminuée par de perpétuels soucis d'argent, par l'inquiétude de la misère prochaine ; ces petites luttes contre la vie lui ôtent toute sa force : « La vie, comme je l'ai vue depuis trois ans, a ôté bien du charme à mon malheur même. Je n'aime plus la vie... » Et, dans une autre lettre, cette autre plainte : « Je suis bien malade, et je ne le suis que de chagrin. Toutes les forces humaines n'en supporteraient pas impuné-

ment un si long. » C'est dans ces confidences à Frédéric Lapeyre, qu'elle se confesse toute, et dans cette amitié lointaine qu'elle trouve le courage d'espérer. Il y a dans cette correspondance le témoignage de deux sympathies mystérieuses (puisque longtemps ils s'ignorèrent réellement), quelque chose de touchant, et l'on devine que c'est seulement la différence de leurs âges qui les a maintenus dans les limites de l'amitié. M^me^ Desbordes-Valmore, servie par sa vie douloureuse, avait une aptitude merveilleusement romantique à se faire souffrir. Ses lettres sont des cris et des plaintes, et elle ne sentait rien médiocrement : amour, amitié, affection pour ses enfants. Au bout de toutes ses déceptions, elle fixe la mort qui console, l'absolu, qui n'était pas négatif pour elle, enfin conquis. Quelles choses délicates elle écrit à sa fille Ondine :

La mer est pour toi ce qu'elle est pour moi. Tu l'as reconnue parce que tu l'as vue par mes yeux, quand j'avais ton âge, à peu près. N'étais-tu pas, dès lors, cachée dans un coin de moi-même ? J'ai mis bien des années à te faire naître. Nous ne sommes qu'une, mon enfant, devenues deux par la volonté divine...

Ondine, malade, est en Angleterre : sa mère lui parle de M. Sainte-Beuve, qui avait, à cette époque, la velléité de l'épouser. Et voici cette petite silhouette de ce Sainte-Beuve amoureux et inquiet : « M. Sainte-Beuve nous est accouru le soir, dans un chagrin si vif que j'en ai été touchée. Il a bu le chocolat en faisant des gestes de désespoir, et écrit sa lettre au milieu des voix hautes de T... et de son fils... » Et, dans une autre lettre : « M. Sainte-Beuve est venu deux fois, très simplement adorable. »

§

M. Georges Sangnier publie les **Lettres inédites de Sainte-Beuve à Charles Labitte** ; et ces lettres du grand critique sont le plus bel éloge que l'on puisse faire de la valeur intellectuelle de Labitte, trop tôt disparu. Sainte-Beuve sait qu'il peut s'appuyer sur la culture et sur le jugement de son ami, mais ce caractère d'utilité ne diminue pas cette amitié : il faut bien que l'amitié ait ses raisons. De Lausanne, où Sainte-Beuve fait son cours sur Port-Royal, il demande à Labitte de venir à son secours, pour des recherches ou des vérifications de documents. C'est à lui qu'il confie sa vraie pensée, l'œuvre de moraliste qu'il veut faire dans ce livre : il sait que son ami le comprendra, et le fera comprendre. En Appendice, on trouvera une intéressante lettre de J. Olivier à Charles Labitte relative au cours de Sainte-Beuve à Lausanne : « Ce que l'ouvrage ne pourra rendre, dit-il, ni à personne ni à nous, c'est le cours même... » Si Sainte-Beuve « vous conte qu'il n'est pas ora-

teur, répondez-lui de notre part qu'il est éloquent. Son cours avait un attrait que je n'ai senti nulle part ».

Mais pourquoi M. Georges Sangnier avoue-t-il que, parmi ces lettres, il s'en trouvait une qui mettait en cause un grand nom d'alors, relatant un péché de jeunesse : « nous avons dû la supprimer... » Ce péché de jeunesse tint une certaine place dans la vie de Sainte-Beuve, et d'ailleurs ce ne serait plus une indiscrétion de révéler ce que tout le monde sait. Ni lui, ni le grand poète n'en seraient diminués.

§

Ce journal d'un professeur de Première : **De la Méthode littéraire**, nous fait assister à la classe, à la correction des devoirs, aux conseils du Maître. Plutôt que la méthode littéraire, c'est une méthode d'instruction littéraire, et je préférerais ce titre moins prétentieux. Cette méthode consiste à mettre les élèves en contact direct avec les auteurs, les textes originaux. M. J. Bezard veut que ces jeunes gens se fassent eux-mêmes une opinion sur les grands écrivains qu'on les oblige à admirer. C'est la révolution. Cette méthode, excellente pour quelques élèves distingués, qui finiront dans le journalisme peut-être, me semble dangereuse pour les autres, que n'attire pas spécialement le monde des images et des idées.

Ces derniers préféreront, avec sagesse peut-être, les formules bien préparées qu'il suffit d'avaler, ainsi que des pilules savamment composées, huit jours avant l'examen. Car, le but de ces études, c'est l'examen, n'est-ce pas, et vraiment M. Bezard est bien paradoxal de vouloir inaugurer cette liberté de conscience littéraire. Mais, voyons les premiers résultats. Les élèves, sur les conseils du Maître, ont pris goût à la lecture : cela déteindra donc sur leurs devoirs, et à la nuance de l'imitation, on verra la qualité de leur jugement. Lisons ces « devoirs » des meilleurs élèves que nous présente M. Bezard. Ces jeunes gens écrivent tous comme M. René Bazin : on leur a ouvert la cave de nos auteurs français, et c'est avec du Bazin, avec cette limonade qu'ils se grisent l'intelligence.

§

Voici : **Le Carquois du Sieur Louvigné du Dezert, Rouennois**, d'après les fragments d'un manuscrit inédit, et précédé d'une vie de l'Auteur par son Fils ; avec un avant-propos et des notes par Fernand Fleuret. C'est un poète tout à fait inédit que vient de découvrir et d'inventer M. Fleuret. Jamais le nom de ce sieur du Dézert n'avait été prononcé et les bibliophiles les plus érudits ne l'ont jamais rencontré. Il est difficile de citer les meilleures pièces de ce livre qui sont aussi les plus libertines. On ne saurait se rendre com-

pte de la sensualité souvent brutale de cette œuvre savante, par cette strophe mystique que j'y cueille :

Eglé, tes cheveux sentent fort
La feuille-morte et le bois-mort
Alors que ta main les délie ;
Tout l'automne, amer et déclos,
Au vent nocturne s'exfolie
Quand ils s'écroulent sur ton dos.

Mais, en feuilletant ainsi son Eglé, le poète s'enivre de parfums plus violents et d'images moins naïvement jammistes.

§

A la suite du *Dominique* de Fromentin, que les éditeurs de la collection « les Maîtres du Livre » viennent de rééditer, luxueusement, on trouvera quelques **Lettres** de Fromentin à George Sand : « Ce qu'il y a de plus clair pour moi, c'est que j'ai voulu me plaire, m'émouvoir encore avec des souvenirs, retrouver ma jeunesse à mesure que je m'en éloigne, et exprimer sous forme de livre une bonne partie de moi, la meilleure, qui ne trouvera jamais place dans des tableaux. »

Mais George Sand voulait qu'un roman ait la logique d'une thèse et elle avait demandé des modifications à Fromentin, qui prit le parti de ne rien modifier. Sa vraie logique était sa sincérité, l'exactitude de ses émotions notées, fixées, et pour lui d'abord.

Dans la même collection, avec la même perfection bibliophilique, *Axel*, la grande œuvre philosophique de Villiers de l'Isle-Adam, qui eut une si profonde influence sur les meilleurs symbolistes. En appendice, quelques lettres de Villiers à G. de Malherbe, au sujet de la première édition de son livre :

Je viens, écrit Villiers, de passer quatre mois de maladie grave, sans quitter la chambre : cette petite somme me permettra donc de m'occuper exclusivement et *dès à présent* des grands articles qui devront être prêts pour l'apparition du livre et donneront le ton aux autres.

J'ai même sacrifié les conférences annuelles en Belgique, ce qui me fait perdre 1.500 à 2.000 fr. — uniquement pour pousser *Axel* de la façon la plus sérieuse, cette œuvre, d'ailleurs, en valant, je crois, la peine, cette fois.

Certes, mais cette fois encore, le rêve de fortune de Villiers devait s'évanouir.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

André Lebey : *Louis-Napoléon Bonaparte et le Ministère Odilon Barrot*, 1849. Edouard Cornély, 12 fr. — Robert-Pimienta : *La Propagande bonapartiste en*

1848. Edouard Cornély, 3 fr. 50. — Comte F. de Sonis : *Lettres du Comte et de la Comtesse de Ficquelmont à la Comtesse Tiesenhausen*. Plon-Nourrit. 7 fr. 50. — Lucien-Alphonse Daudet : *L'Impératrice Eugénie*. Artheme Fayard, 3 fr. 50. — Memento.

M. André Lebey, qui s'est fait une spécialité de la période de 1848-1852, continue ses travaux, dont nous avons déjà parlé ici même (1), par une ample et minutieuse étude sur **Louis-Napoléon Bonaparte et le Ministère Odilon Barrot** (1849). Deux précédents volumes examinaient, l'un la Révolution de 48, l'autre la situation de Louis-Napoléon par rapport à cette Révolution. Aujourd'hui M. Lebey étudie la politique du Prince-Président à ses débuts, et plus particulièrement l'objet alors le plus important de cette politique, l'affaire romaine.

Politique assurément complexe, réglée par des solutions qui n'en furent pas, et qui devait peser sur la carrière tout entière de Louis-Napoléon. M. Lebey a mis tous ses efforts à débrouiller cet écheveau. Ses deux premiers tomes, on s'en souvient, faisaient ressortir la contradiction d'une Révolution aboutissant bientôt, après les journées de juin, à une furieuse réaction légitimiste, orléaniste et catholique. (Dans le tome actuel, le tableau si nouveau du « Procès de Bourges » est un rappel très expressif de cette situation.) Politiquement, et quoique porté par les masses populaires, Louis-Napoléon apparaît, lors de son élection, comme le protégé, le prisonnier de cette réaction. Lors de la Révolution romaine, le « Parti de l'Ordre », cela se dégage nettement, imposa au Prince l'obligation de cette politique ultramontaine qui continua pendant tout le Second Empire, pour le malheur de celui-ci. M. Lebey a montré en détail, dans son récit des séances de l'Assemblée Constituante, les équivoques, les subtilités des partis de droite.

Sans doute, les sympathies de M. Lebey sont avec les hommes de l'extrême gauche : mais c'est d'une façon tout objective qu'il a montré le développement excessif, la déviation des affaires romaines, poursuivies dans des conditions « outrepassant certainement, avons-nous déjà remarqué ailleurs (2), les intentions premières du gouvernement français ». Pas de tous les membres de ce gouvernement, du reste,— peut-on ajouter d'après M. Lebey,—car à côté d'Odilon Barrot, tout « la vieille probité insuffisamment audacieuse et républicaine » ne parvint pas à dominer les difficultés, des ministres comme M. de Falloux (de qui le général Oudinot, chef du corps expéditionnaire, était l'ami, et ceci explique bien des choses, sans parler de l'entourage ultramontain du général, qui fit échouer la diplo-

(1) *Mercure de France*, 16 février et 14 octobre 1908.
(2) A propos du livre de MM. Emile Bourgeois et E. Clermont sur *Rome et Napoléon III*.

matie prudente de F. de Lesseps) firent, au sein du gouvernement, le jeu de la majorité catholique de l'Assemblée. Quant à Louis-Napoléon, bien qu'il dût sa position aux tacticiens politiques de la Rue de Poitiers, il ne paraît nullement, d'après M. Lebey réfutant en ceci les opinions d'Odilon Barrot, de Falloux et d'Emile Ollivier, avoir eu quelque goût personnel pour la politique ultramontaine à laquelle Pie IX dut de retrouver en 1849 son trône temporel. Ses sympathies, surtout au début de sa carrière, paraissent, en ce qui concerne l'Italie, être allées au libéralisme, et même il considéra Novare comme un « Waterloo italien », mot qui contient la moitié de sa politique future dans la Péninsule (l'autre moitié, si contradictoire, consistant dans l'appui donné, jusqu'au jour même de Sedan, au Saint-Siège). Mais, fait très bien ressortir M. Lebey, « un président de la République marchant contre le clergé en 1848 ou 1849 eût été renversé ». La Bourgeoisie de 1848 et 1849, dans sa terreur du « spectre rouge » (elle en oubliait son Voltaire !), appelait les curés à la rescousse, et cette Bourgeoisie n'acceptait Louis-Napoléon qu'autant que celui-ci acceptait lui-même les curés. Du reste, elle n'éprouvait nul attachement particulier pour le Prince-Président, qui ne pouvait pas compter sur elle comme sur les paysans ou même les ouvriers. Donc quasi-impossibilité de se désintéresser de Rome. Louis-Bonaparte eut la main forcée. Et l'on se persuade, en lisant l'étude si fouillée de M. Lebey, que l'affaire romaine fut la péripétie, ou le prologue, qui, dès le début, décida du destin politique de Louis-Bonaparte. C'est grevé du lourd pacte catholico-légitimiste alors conclu que le troisième Napoléon s'avancera dans sa carrière. Il déjouera bien, par le Coup d'Etat, la coalition (d'ailleurs peu disciplinée) des royalistes de l'Assemblée, qui, après avoir réduit les républicains à néant avec l'aide du Prince, allait rappeler à celui-ci qu'elle ne l'avait suivi jusqu'ici que pour lui ouvrir « le chemin de traverse menant à la grande route royale ». Mais, après le succès, et l'Empire fait, Napoléon retrouva et dut subir comme alliés du lendemain ses impérieux alliés de la veille. De là, conclut M. Lebey, qui n'en est plus au temps où il considérait avec sympathie la relation de Louis-Napoléon au mouvement social de 1848, une carrière faussée d'avance, que l'héritier de Napoléon Ier inaugura comme « représentant de l'Eglise », alors qu'en décembre il représentait la Révolution.

Le grand et patient labeur de M. André Lebey n'a négligé aucun des détails de cette période si complexe qui comprend les derniers mois de la Constituante de 1848, le ministère Odilon Barrot, l'élection de la Législative et la constitution du ministère d'Hautpoul. En joignant ce volume aux deux précédents, l'on a, dans son ensemble, une des études les plus approfondies qui soient sur la Révolution de 1848.

§

Voici trois ouvrages, se rapportant à la même époque ou à des époques voisines, qu'il est naturel de grouper à cette place. Etudiant **la Propagande bonapartiste en 1848**, M. Robert-Pimienta, à côté d'exposés d'ordre général, déjà plus ou moins connus, touchant le mouvement des esprits, la tactique des partis, la participation ou l'attitude des hommes en vue, la politique du Prince-Président, etc., donne de nombreux détails particuliers sur la propagande napoléonienne d'alors par l'image, le livre, la chanson, l'affiche, etc., etc. M. André Lebey avait déjà signalé certains de ces documents, ceux des tout premiers débuts notamment. L'on en doit à M. Robert-Pimienta une bibliographie copieuse, dont les 257 numéros sont tous plus curieux les uns que les autres. Un index alphabétique des Journaux du temps et des principaux imprimeurs et éditeurs bonapartistes en 1848 complète ce précieux répertoire. — **Les Lettres du Comte et de la Comtesse de Ficquelmont à la Comtesse Tiesenhausen**, publiées par le comte F. de Sonis, jettent quelque lumière sur les événements politiques dont l'Europe a été le théâtre de 1840 à 1855, en même temps qu'elles donnent des détails sur les cours et la haute société de Pétersbourg, Berlin et Vienne durant la même période. D'origine lorraine, général et diplomate autrichien, confident de Metternich, le comte de Ficquelmont fut ambassadeur en Toscane, auprès du Roi des Deux-Siciles, en Russie, etc., et acheva sa carrière comme premier ministre (1848) et président du Conseil de guerre. Quant à la comtesse de Ficquelmont née Tiesenhausen, elle était petite-fille de Koutousoff (celui de 1812). Les renseignements qu'on trouvera dans ce volume, de 1840 à 1855, notamment (en dehors du menu détail des cours et du monde) sur l'Angleterre, la Prusse, la France, la Pologne, la Révolution de 1848 et le Second Empire, sont ceux qu'étaient en mesure de donner des correspondants ayant de telles origines et aussi bien placés. — En écrivant ce livre sur **l'Impératrice Eugénie**, M. Lucien-Alphonse Daudet n'a nullement prétendu donner l'histoire proprement dite de la veuve de Napoléon III ; et quant à un livre d'*histoires*, d'anecdotes, d'*ana*, c'est ce qu'il a, nous dit-il, soigneusement évité de faire. Admis depuis de longues années dans l'intimité de l'ex-impératrice, l'auteur a voulu dans ces pages, où son « dévouement », son « admiration » sont intenses tout en demeurant « invisibles », dire ce qu'une piété psychologique permettait de dire. Il a tenté de chercher, — en ne s'occupant du passé de l'Impératrice qu'en ce qui concernait certains moments caractéristiques de l'enfance, de la jeunesse et de l'âge mûr, — « *l'inconnue* qui veille et palpite » chez la veuve de l'Empereur Napoléon III. C'est une étude discrète et toute

en profondeur, où il y a juste ce qu'il faut de biographie pour qu'elle soit pleinement psychologique, ce qu'elle est en effet, avec finesse et mélancolie, avec une acuité voilée de respect et de mystère ; — un portrait de Winterhalter retouché par Carrière.

Memento. — Dans *Reine et Favorites* (Jules Tallandier, 6 fr., illust.), M. F. Castanié a fait tenir toutes les anecdotes qu'il a pu recueillir sur l'enfance et la jeunesse de Louis XV. Enfance choyée, mignonnement spirituelle ; jeunesse durcie par des habitudes de chasse à outrance, et guère moins bien entretenue par de ponctuelles habitudes conjugales dans la tranquille alcôve de Marie-Leckzinska ; enfin, amenée par des intrigants (où l'on veut voir l'octogénaire Fleury) et par des maladroits (où se distingue sûrement la reine) aux habitudes de galanterie qui durèrent toute la vie, et dans lesquelles le Bien-Aimé apporta longtemps la solidité de... son estomac de Bourbon. Le volume s'achève, avec la jeunesse elle-même du roi, à la maladie de Metz. Après, ce sera la maturité, avec Mme de Pompadour. Le trio des demoiselles de Mailly est là, bien entendu, en bonne place. Lecture ingénieusement composée. On paraît croire à la légende de l'empoisonnement, par Dubois, de la descendance louisquatorzième...

Le tableau de cette même époque de Louis XV, ou plutôt de la Régence, donné par un baron allemand, le baron de Pollnitz, dans des Mémoires édités par M. A. Savine (*Un Séjour en France sous Louis XV*, Louis Michaud, 1 fr. 50, illust.), n'est point aussi léger que le précédent, en ce sens seulement que, l'objet restant le même, le peintre ici est tudesque. Surtout, mérite appréciable pour nous à défaut d'esprit : il est contemporain. De cet Allemand assez bambocheur, assez peu scrupuleux, il peut être curieux, sinon édifiant, de suivre les pas dans le Paris de la Régence, dont, échappé du palais-caserne du roi-sergent pour former sa jeunesse par les disciplines plus agréables du voyage à Corinthe, il vint éprouver les... vertus éducatrices. A la suite du baron, nous assistons aux scènes d'agio de la rue Quincampoix, et la scène ne change que pour nous montrer d'autres fièvres, les querelles des molinistes et des jansénistes, ou encore le procès du père Girard, accusé d'avoir séduit, à l'aide de visions et de révélations, la belle Catherine Cadière ; ou surtout les claquedents de la capitale. Là, notre Allemand est comme chez lui. Ne cherchez pas un censeur. D'ailleurs, et par une suite de la même facilité de mœurs, le Berlinois préférait encore aux « filles du monde » que l'on paie les veuves sentimentales qui financent. Il avait la vocation d'un greluchon, et pis encore. De retour sur les bords de la Sprée, il devint par la suite, sans doute en sa qualité d'importateur de parisianisme, directeur des théâtres de la Cour. Dans ce personnage, il ne fut pas plus recommandable, si nous en croyons ce que Frédéric II disait à Voltaire : « Le vieux Pollnitz a fait quelques friponneries le jour même de son décès, pour qu'on dise qu'il est mort comme il a vécu : il n'est regretté que de ses créanciers. » M. Albert Savine a fait précéder le texte de ces Mémoires d'une érudite et pittoresque étude sur leur rédacteur.

L'Automne d'un Prince, où M. Jean Harmand a recueilli les fruits un peu blets de quelques « Lettres inédites » (Bernard Grasset, 2 fr.), c'est l'arrière-saison sentimentale de ce « gros père » de Philippe d'Orléans

(petit-fils du Régent et père d'Egalité), dont Mme de Montesson attisa fort dextrement l'été de la Saint-Martin. Je ne sais pas trop si le renom de celle-ci fut, ou doit rester, de très « bon aloi ». Un livre plus complet, publié naguère par M. Turquan, je crois, et dont j'ai parlé en son temps, montrait en elle une intrigante. Elle fit tant qu'elle en vint à pouvoir appeler, dans les parties de Bagnolet et ailleurs, le bon duc : « gros père » ! Entre temps, elle écrivait des lettres, ces lettres-ci, dont la « tendresse » pue l'intérêt. « J'ai reçu des nouvelles de mon ami ; elles sont un baume à mon cœur, etc. » Et ce fut le mariage, le mariage secret. Ces lettres sont intéressantes, mais elles ne me changent pas beaucoup Mme de Montesson. Je l'aime mieux, d'ailleurs, que sa nièce, Mme de Genlis. On me dira qu'il faut alors que je l'aime bien peu, celle-ci ? Ah ! certes.

Encore le Journal d'un Prêtre émigré : *Journal d'un Prêtre lorrain pendant la Révolution* (*1791-1799*). C'est le troisième document de ce genre qui, en fort peu de temps, nous passe par les mains ; le troisième et jusqu'ici, le plus complet, et le plus instructif aussi, grâce, en partie, à la très substantielle Introduction de M. H. Thédenat (Hachette, 3 fr. 50). Curé de Saint-Pierre, à Toul, l'abbé Alaidon, après son refus de serment à la Constitution civile, émigra. Il erra dans le Luxembourg, sur les bords du Rhin, en Westphalie, dans le Palatinat, en Saxe, Pologne, Bavière, etc. Son journal est le récit au jour le jour de cette vie précaire qui dura huit ans. Ainsi que dans la plupart des relations laissées par des ecclésiastiques émigrés, on ne trouve point ici de politique. Comme ses confrères, l'abbé décrit les pays traversés, les usages, etc. Mais, cette fois, ce journal se recommande, de plus, par de nombreux détails sur le clergé émigré.

Voici *Roustam, Mameluck de Napoléon*, présenté par l'infatigable M. Hector Fleischmann (Méricant, 5 fr., illust.) ; Roustam, fantaisie décorative et colorée du grand metteur en scène Napoléon. Ce chef d'emploi des figurants des cortèges impériaux est devenu, depuis quelque temps déjà, une des maîtresses pièces que se disputent les chercheurs de curiosités historiques. Nous n'avons pas à parler des démêlés qu'eut à ce propos M. Fleischmann avec M. Paul Cottin. Quoiqu'empêché d'utiliser certaines trouvailles, M. Fleischmann, nous a donné un assez curieux Mameluck. Les mémoires de Roustam contiennent, en ce qui concerne Napoléon, des souvenirs qu'on pourra regretter de ne point trouver tous ici, puisqu'une question de propriété littéraire empêcha M. Fleischmann d'utiliser telle copie de ces mémoires découverte par lui : mais la véritable physionomie de Roustam, dont nous avions déjà vu ailleurs quelques traits (ceci soit dit sans intention désobligeante), est bien donnée dans ces pages : physionomie pacifique de gros Levantin, beau garçon (si l'on s'en rapporte au portrait attribué à Gros), et, quant au moral, peu sympathique, égoïste, âpre au gain, sans attachement, sans vergogne, lâcheur au jour des désastres ; qui, dans la suite, battit monnaie des souvenirs napoléoniens, s'arrangea pour se faire pensionner, ou tout comme, par le gouvernement de Juillet, et sut finir dans la peau d'un gros père nonchalant et aisé. — En une curieuse partie supplémentaire, M. Fleischmann reproduit les annotations et le commentaire, peu flatteurs, dont le copiste des Mémoires de Roustam, — H. C. J. Bellion, ex-artilleur de la vieille garde, — accompagna son manuscrit.

C'est, en partie, le sujet traité dans son précédent volume, « le Dernier effort de la Vendée », que M. A. de Courson a repris et développé dans ce nouvel ouvrage : *l'Insurrection de 1832 en Bretagne et dans le Bas-Maine* (Emile-Paul, 5 fr.). Nous renvoyons donc à notre compte-rendu de ce premier volume (1), compte-rendu qui se trouve résumer par avance certaines parties de ce livre-ci, notamment l'exposé des difficultés rencontrées par le régime de Juillet (que l'auteur exècre) dans l'Ouest ; le rôle de la duchesse de Berry et les faits et gestes de ses conseillers ; les mesures prises par le gouvernement de Louis-Philippe. Il restait à étudier l'insurrection dans les pays limitrophes, Bretagne et Bas-Maine. C'est ce que fait ici M. de Courson avec les ressources habituelles de sa documentation spéciale. Là non plus, le mouvement chouan n'arriva pas à prendre grande consistance : mais l'agitation fut plus grande qu'on ne pouvait le croire d'après les résultats. Le gouvernement de Louis-Philippe dut sévir rudement. M. de Courson, légitimiste d'après 1830 et vendéen de toujours, a tracé le tableau le plus noir de cette répression : c'est une de ses principales préoccupations dans cet ouvrage, et il se peut qu'elle soit fondée. Pour le reste, rien de plus curieux que les détails donnés sur les préparatifs de l'insurrection dans l'Ouest. Il y eut une organisation très vaste. Mais la foi des temps héroïques n'y était plus. Les volontaires « renâclèrent » vite. D'ailleurs, on fit tout ce qu'on put pour les décourager. Quelqu'un, porteur d'un des grands noms de la Chouannerie, ne craignit pas d'imiter la signature d'un des lieutenants de la Duchesse de Berry pour donner contre-ordre aux Bretons. Les Bourbons eux-mêmes, — sauf la Duchesse, et encore ! — n'eurent jamais l'air de croire que ce fût arrivé. Le vieux Charles X, à Göritz, avait horreur de ces affaires. Ce fantôme d'insurrection, cette réédition abrégée et falote de la grande guerre chouanne, n'a laissé que de vagues traces dans l'histoire (excepté l'affaire de Blaye !) Il n'en faut savoir que plus de gré à M. de Courson d'avoir, dans ses deux volumes, relevé et précisé ces vestiges.

Commentant et réfutant le *Rapport de M. Boissy d'Anglas, sénateur*, sur l'Affaire Naundorff (Emile-Paul, 5 fr.), M. François Laurentie dit de ce document qu'il est « un tissu de légendes, d'inventions et d'erreurs, dont le Sénat a eu le bon sens de ne pas s'émouvoir ». La réfutation est rédigée sous forme de commentaire accompagnant page à page et phrase à phrase le texte du rapport de M. Boissy d'Anglas. Impossible, il me semble, de nier l'autorité de M. François Laurentie, le sérieux de ses documents, la vigueur de sa démonstration. Et là-dessus, la question est-elle close ? Que non pas ! Du reste, ici, tout comme dans le camp opposé, sur des points importants, la réfutation n'est pas toujours décisive. (Un exemple, page 58, note 6.) Cette histoire Naundorff, c'est le retour éternel !

Femmes aimées, femmes aimantes, par Charles Foley (Jules Tallandier, 3 fr. 50) : La Reine Bathilde ; Valentine de Milan (d'après M. Emile Collas ?) ; Marie Stuart (d'après lady Blennerhasset ?) ; Diane de Chateaumorand ; Marion de l'Orme, « dégagée du Romantisme » ; Christine de Suède ; la Grande Mademoiselle (Arvède Barine ? je veux dire : d'après Arvède

(1) *Mercure de France* du 1er juin 1909.

Barine ! » ; Madame de Prie... Mais je lis aux « sources » la bibliographie des ouvrages auxquels se rapportent ces faciles articles : les noms d'auteurs que j'ai déjà indiqués de mémoire sont bien ceux-là. Je retrouve encore dans mes propres souvenirs ces lectures de M. Foley : Mesdames, filles de Louis XV ; Marie-Josèphe de Saxe ; la comtesse de Balbi ; Mme Adélaïde, etc., etc. Autant de sujets d'articles pour moi aussi. Ce que je fréquente, moi aussi, de grand monde... dans l'Histoire ! Heureusement que ce n'est que dans l'Histoire. Je pourrais bien à mon tour en faire un livre. Mais il y a déjà tant de papier imprimé... La petite chose de M. Foley disparaîtra vite sous le tas.

Revue Historique, mars-avril 1912 : P. Devinat, « Le Mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847 », *fin* ; F. Ch. Roux, « La Russie, la France et la question d'Orient après la guerre de Crimée » ; Paul Frédéricq, « Les Récents historiens catholiques de l'Inquisition en France » ; Lionel Bataillon, « Les Luttes notariales dans les pays de coutumes du XIIIe au XVe siècle ». Bibliographie. Cette publication donne, en même temps que ce numéro, sa septième Table Générale (1906 à 1910 inclusivement).

Revue des Etudes historiques, janvier-février 1912 : L. Davillé, « Le Voyage de Leibniz à Paris (1672-1676) » ; J. Depoin, « Etudes préparatoires à l'histoire des familles palatines, IV : Aimon de Paris, châtelain de Dordogne, d'après la chronique de Guitres. Contribution à l'étude historique du Roman des quatre fils Aymon » ; P. Fromageot, « Une cousine du grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg » (*suite*) ; R. Peyre, « La Cour d'Espagne au XIXe siècle. Complément à la Correspondance d'Alquier ». — Bibliographie.

La Révolution Française, 14 mars 1912. « Carlyle historien de la Révolution Française », par A. Aulard. O peuple des Archives, voile-toi la face : M. Aulard te joue un mauvais tour. Il n'y a pas une cote d'Archives au bas de ces pages de Carlyle, et pourtant, est-ce possible ? l'autocrate de l'Histoire archiviste les déclare scientifiquement bonnes ! M. Aulard a montré de l'esprit. Mais que vont dire les Allengry et consorts, ceux qui méprisent la « littérature », ceux qui, pour telle période de l'histoire napoléonienne en Espagne, ne veulent rien savoir avant d'avoir d'abord dépouillé jusqu'aux archives des derniers villages, etc., etc. Ça existe donc, l'histoire *vivante* ?

Revue historique de la Révolution française et de l'Empire, janvier-mars 1912. Lally-Tollendal, « Lettres à Elisabeth Foster » (1803-1805) ; H. Monin, « Deux historiens de la Révolution Française : Edgar Quinet et Ch.-L. Chassin, d'après leur correspondance originale » (*suite*) ; Mélanges et documents.

Annales révolutionnaires, mars-avril 1912. Albert Mathiez, « La Corruption parlementaire sous la Terreur » ; « L'Inventaire après décès des biens de Danton dans l'Aube ». — Chronique et bibliographie.

Revue des Curiosités révolutionnaires, janvier 1912. Otto Friedrichs, « Dumouriez après sa trahison ». Hector Fleischmann, « La Commune de 1871 et la chapelle expiatoire de Louis XVI, avec une planche hors texte » ; J. Mortier, « Les Hommes de la Terreur jugés par M. Anatole France ». —

Id., février 1912. La bibliographie de Marat. Carême, « Le Régime culinaire de Napoléon à Sainte-Hélène ».

Revue des Etudes Napoléoniennes, mars 1912. Emile Gabory, « Fondation de Napoléon (Vendée) » ; Edouard Driault, « Souvenirs du Centenaire (mars-avril 1812) » ; Léon Radiguet, « L'Acte additionnel de 1815 » ; Philippe Gonnard, « La Légende napoléonienne et la presse libérale (1817-1820) ». Mémoires et documents. Notes et Nouvelles : la Thèse de M. Raymond Guyot (sur la politique du Directoire ; nous comptons consacrer prochainement un compte-rendu spécial à cet important travail).

Revue du Midi. 15 février 1912. Jean Saint-Martin, « Les Derniers représentants de Rome à Avignon ». — *Id.*, 15 mars 1912 : *Suite* de la même étude (très intéressant). Lieutenant X : Lettres de Volontaires (1791-1794) (*suite et fin*).

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

O. Zur Strassen, W. Marshall et Dr Hempelmann : *Brehms Tierleben*, Vogel II et III, Bibliographisches Institut, Leipzig, 1911, le volume, 15 fr. — Massart : *Le Rôle de l'expérience en géographie botanique*, Revue générale des sciences, 1912.

Les couleurs des animaux et des plantes ont toujours été un sujet de méditations pour les savants et les artistes. Ainsi Bernardin de Saint-Pierre, dans ses *Etudes de la nature*, en a décrit les harmonies. Gœthe nous en a laissé une théorie célèbre. Darwin, Wallace, Poulton et Giard ont montré le rôle important qu'elles jouent dans les relations des êtres entre eux et avec le milieu extérieur. Les Darwinistes les considèrent comme dues au hasard et fixées par la sélection naturelle. Mais de plus en plus on renonce à les expliquer par leur utilité, et on les regarde comme les conséquences forcées de la réaction physico-chimique de l'organisme contre le milieu extérieur ; elles peuvent être utiles, pour l'être qui les possède, mais aussi sans importance et même nuisibles. Giard regardait les pigments qui s'accumulent dans les téguments des animaux comme le résultat de l'activité chimique de l'organisme, comme des produits d'excrétion.

J'ai déjà parlé ici de la nouvelle édition du **Brehms Tierleben** entreprise par un groupe de savants allemands sous la direction du très distingué professeur O. Zur Strassen ; or, en parcourant les deux nouveaux volumes parus, et consacrés encore aux Oiseaux, en présence des magnifiques planches et des récits biologiques si intéressants qui les accompagnent, la théorie de Giard m'est apparue des plus suggestives.

Le troisième volume des Oiseaux est particulièrement intéressant à cet égard, grâce surtout à la longue étude biologique consacrée aux Colibris. Tout le monde connaît les Oiseaux-Mouches, ces petits Oiseaux exotiques au plumage magnifique, mais en général on

ne se rend compte que d'une façon tout à fait imparfaite de leur activité. Celle-ci est prodigieuse.

Le Colibri ne s'arrête guère de voler ; les battements des ailes sont si rapides que l'œil ne peut pas les suivre ; l'Oiseau glisse dans l'air comme une flèche rapide et étincelante ; c'est à peine s'il s'arrête sur les fleurs pour y puiser le nectar ; il ne paraît jamais fatigué ; parfois cependant il se pose sur quelque branche morte, mais alors, solidement agrippé par les pattes, il nettoie ses plumes, et les ailes continuent à battre activement. Souvent, il effectue de longues migrations. On trouve les Oiseaux-Mouches au Mexique dans des habitats très variés : montagnes, déserts, prairies couvertes de fleurs, jardins, buissons ; et, avec les variations de température et de floraison, ils se déplacent ; qu'un arbre fleurisse et aussitôt des multitudes de ces animaux arrivent de tous les côtés, à la façon des Insectes mellifères ; dans l'Amérique du Nord, les *Trochulus* apparaissent dans la Louisiane à partir du 10 mars, et dans le centre, du 15 avril au 1er mai.

L'activité prodigieuse des Colibris a son origine dans les échanges nutritifs qui sont excessivement intenses. De ce fait, il y a une preuve anatomique remarquable : quand on ouvre le corps de l'animal, si petit, on y trouve un cœur très gros et musculeux, trois fois plus volumineux que l'estomac plein, et qui occupe plus de la moitié de la cavité du corps. La température doit être encore plus élevée que chez les autres Oiseaux ; ils présentent constamment un aspect fiévreux.

On conçoit que, dans ces conditions, les produits d'excrétion soient extrêmement abondants ; les reins deviendraient insuffisants à les éliminer, et un grand nombre s'accumuleraient dans les téguments et les plumes, leur donnant des teintes variées.

Ce qui semble bien le prouver, c'est qu'à l'époque des amours les Oiseaux-Mouches sont *plus actifs* et aussi *plus colorés* que jamais. A ce moment, l'activité des mâles se dépense de toutes les façons possibles. Très irritables et très vigoureux malgré leur petite taille, ils se livrent entre eux à des combats incessants : on dirait, au soleil, des étincelles qui jaillissent l'une vers l'autre ; ils s'attaquent d'ailleurs à n'importe quel animal, même à des Hiboux et à des Faucons ; tandis qu'ils se dirigent vers leurs yeux, pour les crever, dit-on, ceux-ci ne les voient même pas. A d'autres instants, ils dansent et agitent leurs plumes devant les femelles : on dit qu'ils leur font la cour. Parfois ils semblent se livrer à de véritables jeux : ils se réunissent en groupes (12 par exemple sur 15 mètres carrés), courent l'un après l'autre, vont et viennent, dansent ; on appelle cela les « jeux de l'amour ». Trop souvent, nous cherchons, à tort, le but des actes des animaux : l'énergie de l'animal doit se dépenser

et elle se dépense comme elle peut, de toutes sortes de manières, sans que dans tel mouvement il y ait une intention de la part de l'animal : le mâle ne veut pas tuer son rival; il se précipite vers tout ce qui remue et brille, en particulier vers les yeux des Oiseaux de proie, qui ne sont pas des ennemis pour les Colibris; le mâle ne veut pas plaire à une femelle : il s'agite pareillement vis-à-vis et autour d'objets inertes; les prétendus « jeux » ne sont que la manifestation de la dépense d'un surplus d'énergie.

Quant aux couleurs des Colibris, il ne paraît pas non plus qu'elles aient plus d'utilité que leurs mouvements; elles sont l'expression d'une excrétion surabondante. D'ailleurs, ces couleurs, on ne les voit guère que dans les vitrines; quand l'animal vole, on n'aperçoit pas bien la beauté de son plumage. Le Colibri, qui vole plus vite que tous les Oiseaux, n'a guère besoin d'autres moyens de défense.

On voit, par cet exemple, l'intérêt de la nouvelle édition du Brehm : à chaque instant des problèmes biologiques apparaissent, et le livre fournit beaucoup d'éléments pour les résoudre.

Dans les deux nouveaux volumes, les 7e et 8e de l'ouvrage complet en 13 volumes, il est question des Galliformes (Pintades, Faisans, Paons, Perdrix...), des *Rallidae*, des *Gruidae*, des Limicoles, des Perroquets, etc., etc. Les Galliformes présentent souvent des plumages superbes, surtout les mâles. Remarque intéressante au point de vue des couleurs : quand les mâles ont un plumage terne comme les femelles, il y a en général monogamie, et le père donne souvent ses soins aux jeunes; chez les mâles brillamment colorés, l' « amour paternel » n'existe pas.

§

Comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises ici, l'aspect des problèmes biologiques a beaucoup changé depuis l'introduction dans la science de la vie des considérations chimiques.

Voici un nouvel exemple. Il s'agit de la *lutte pour l'existence*. Les idées que l'éminent professeur Massart, de Bruxelles, expose à cet égard dans son récent article sur **le Rôle de l'expérience en géographie botanique** sont tout à fait dignes de retenir l'attention des savants et des philosophes.

Il résulte de recherches faites aux Etats-Unis par Whitney et ses élèves que les plantes excrètent dans le sol des substances toxiques pour d'autres espèces. Ainsi certaines mauvaises herbes nuisent aux Céréales par leurs sécrétions souterraines. Ceci permettrait de comprendre la localisation si stricte de beaucoup de plantes.

Dans les alluvions argileuses inondées par la mer à marée haute et tout imprégnées de sel marin, poussent des plantes particulières, telles que l'*Armeria maritima* ou gazon d'Olympe. On pensait que cette plante vit là, parce que le sel lui est nécessaire. Et

pourtant on la cultive très facilement dans un jardin, sur n'importe quelle terre. De même les végétaux des terrains calaminaires peuvent très bien se passer de zinc. De même encore beaucoup de plantes alpines ou subalpines : l'Edelweiss,les *Rhododendron*, l'*Arnica*, prospèrent dans le premier jardin venu et supportent à merveille le climat de la plaine. Il faut remarquer que le jardinier sarcle ses plates-bandes et supprime ainsi les mauvaisss herbes toxiques, et concurrentes dans la lutte pour la vie.

Voilà sans doute tout le secret de la localisation des espèces. Si les plantes des lieux saumâtres et de la calamine ne colonisent pas dans les sols ordinaires, si les espèces alpines ne descendent pas dans la plaine,c'est qu'elles y rencontrent des concurrents redoutables qui ne peuvent pas les suivre, soit sur les sols imprégnés de sel ou de calamine, soit sur les hautes pentes des montagnes.

Voici d'autres exemples analogues. Les Bouleaux se rencontrent dans les bois les plus variés, sauf sur le calcaire. On pourrait croire qu'ils ne peuvent pousser sur le calcaire, et pourtant ils se développent parfaitement dans une fente de rochers calcaires et parfois sur des coteaux calcaires. « Bref, on dirait qu'ils ne prospèrent dans les terres riches en chaux que s'ils n'ont pas à y lutter contre d'autres arbres. » De même les Fougères Grand Aigle et les Bruyères qui ne poussent en général que sur des terrains siliceux habitent le calcaire en Irlande. Sans doute, dans ce pays, certaines espèces, qu leur sont des concurrents dangereux sur le calcaire, font défaut.

M. Massart cite encore un fait curieux relatif au peuplement des îles. On admettait jusqu'ici que les plantes nouvelles qui apparaissent dans une île proviennent de graines transportées par les oiseaux ou les navires. Or, d'après le biologiste américain Shull, il suffit d'un grain de pollen. En effet, que le grain de pollen d'une plante continentale vienne féconder une plante insulaire, il se formera un hybride, qui présentera plus ou moins les caractères des deux parents. Mais, à la génération suivante, en vertu de la loi de Mendel, un quart des descendants ressembleront exactement à la grand'mère et un quart des descendants présenteront une ressemblance parfaite avec le grand père, c'est-à-dire avec la plante continentale,qui apparaîtra ainsi dans l'île. C'est une règle bien générale de la nature, le retour, après variation, aux types primitifs, et on voit le rôle qu'il joue ici dans un cas particulier.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lieut. col. E. Picard : *Sedan. 1870*, 2 vol. in-18, Plon. — G. D'Amade : *La Campagne de 1908-09 en Chaouia*, in-8, Chapelot. — Cap. Latreille : *La Campagne de 1844 au Maroc*, in-8, Chapelot. — G. Bruneau : *Récits de guerre*, in-18, Cal-

mann-Lévy. — A. Chuquet : *La Campagne de 1812 Mémoires du Margrave de Bade*, in-18, Fontemoing. — Cap. Ch. Pont : *Les Indisciplinés dans l'armée*, in-8, Chapelot. — Un officier de troupe : *La Milice prochaine*, in-8, G. Crès. — Memento.

Il s'est créé, autour des événements qui amenèrent la capitulation de **Sedan**, une légende tenace que les passions politiques ont contribué, pour la plus grande part, à faire adopter. Des études militaires d'un caractère de sincérité indéniable ont accepté cette légende. Celle-ci s'obstine, malgré les révélations apportées par la publication des *Souvenirs* de plusieurs acteurs du drame, souvenirs écrits sur le tard de leur vie et dans la sincérité de leur pensée ; elle persiste malgré les nombreux matériaux inédits, réunis, avec une parfaite impartialité il faut le reconnaître, par la section historique de l'Armée (1). Il semble donc que des raisons de haute convenance exigent encore aujourd'hui, comme elles l'exigeaient il y a quelques années, que la réalité reste voilée. Cette légende, on la connaît ; il n'est pas inutile, cependant, de la résumer à nouveau. L'armée française, conduite par le Maréchal de Mac-Mahon, le Bayard moderne, vient s'engouffrer dans l'entonnoir de Sedan. Seule, la folie présomptueuse du ministre de la Guerre, général Palikao, qui émet la prétention que cette armée marche à l'ennemi, l'a poussé à cette extrémité. Là, dans cet entonnoir, dans ce « pot de chambre », a dit le général Ducrot, écrasée par le nombre, malgré des prodiges de valeur, notre armée a dû succomber et subir la honte d'une capitulation en rase campagne. Blessé dès les premiers instants de la bataille, le Maréchal avait désigné comme son successeur le général Ducrot. L'intrépide Commandant du Ier corps prescrivait aussitôt d'emblée, sans réflexion, les seules mesures salvatrices : concentration de l'armée sur le plateau d'Illy, clef de la position, avec retraite éventuelle sur Mézières. L'armée allait être sauvée, lorsqu'intervenait le général de Wimpffen, présomptueux et fanfaron. Celui-ci, arguant de son ancienneté et, par-dessus le marché, d'une lettre de commandement qu'il tenait du ministre de la Guerre, faisait surseoir au mouvement de repli, prescrit par le général Ducrot. Il ordonne que l'on continue à se battre, puisqu'on a l'avantage à ce moment, sur toute la ligne. Plus de retraite. Alors, le bouillant Ducrot se multiplie. Il est partout. Il est l'animateur de cette lutte épique. Il ordonne les héroïques charges de Floing, puis, comme elles ont été inutiles, il accourt auprès de son souverain, enfermé dans Sedan, lui déclare que tout est perdu par la folie du général de Wimpffen, et qu'il ne reste plus qu'à obtenir une capitulation honorable. Du reste, l'armée, à la suite de la plupart de ses généraux, s'engouffre dans l'enceinte de Sedan, où l'artillerie ennemie achève de la décimer. Il n'y a plus aucun effort à tenter. La capitula-

(1) *Histoire de la guerre de 1870-1871*. Chapelot.

tion est inévitable. Tout est perdu, fors l'honneur. Telle est la légende. La vérité est tout autre.

Comment cette légende a-t-elle pu se former et finir par cristalliser dans l'esprit de plusieurs générations? Il eût été simplement juste que les hommes sur qui pesaient directement les responsabilités de la journée de Sedan fussent écartés à jamais, au moins des hauts emplois de l'armée. Carthage mettait en croix ses généraux vaincus. Notre première République leur coupait le cou : la Troisième a inauguré des mœurs plus douces. Elle n'impose à ses généraux malheureux que de jouir d'une honorable pension de retraite. Or, ce supplice même fut épargné aux généraux de l'armée de Sedan. Par un incroyable retour de fortune, ces hommes se virent portés au pinacle. C'est là un des faits les plus extraordinaires de notre histoire militaire. A sa rentrée de captivité, Mac-Mahon, sollicité par Thiers, accepte le commandement de l'armée de Versailles. Il regagne ses éperons en écrasant la Commune dans les rues de Paris. Sedan est oublié. Trois ans plus tard, par un jeu de bascule de la politique, le maréchal était investi de la première magistrature de l'Etat. A sa suite allaient achever de remonter à la surface tous les hommes de Sedan. L'armée avait désormais partie liée avec la réputation militaire du maréchal et de ses collaborateurs. Le premier d'entre eux, le G. Ducrot s'était d'ailleurs fait une auréole dans l'armée par l'esprit d'opposition qu'il se vantait d'avoir témoigné aux avocats de la Défense nationale, dont il avait parlé de la façon la plus méprisante. D'autre part, l'attitude du général de Wimpffen, qui avait autrefois voté contre l'Empire et qui affichait des opinions républicaines, au grand scandale de ses collègues, n'était pas faite pour lui donner du crédit dans l'opinion en présence d'un adversaire d'une rigidité de principes tel que le général Ducrot. Le Conseil d'Enquête sur les Capitulations, si indulgent pour d'autres chefs, n'avait pas laissé échapper l'occasion de le blâmer, avec juste raison d'ailleurs, pour la clause du revers introduite par lui, étourdiment, dans l'acte de capitulation de Sedan. Ulcéré, le général de Wimpffen avait demandé sa mise à la retraite et s'était lancé dans le journalisme de gauche, affichant une foi matérialiste avec une candeur de vieux soldat, qui croit nécessaire de dire tout ce qu'il pense. Une telle attitude devait contribuer à le diminuer dans l'opinion de la majorité du pays, travaillé à la suite de nos désastres par une crise de mysticisme religieux. La conviction s'ancra parmi la foule des Français encore profondément attachés à leurs croyances religieuses, qu'un soldat aussi éloigné des voies de la Providence n'avait pu exercer qu'une influence funeste sur les destinées de l'armée de Sedan. Par contre, le général Ducrot apparaissait aux yeux de tous, avec sa foi religieuse et monarchique, comme le vrai soldat de Dieu,

le croisé de la vieille devise : *Gesta Dei per Francos*. Que n'avait-on écouté ce soldat impétueux? Il aurait à coup sûr sauvé l'armée, dont l'intervention de Wimpffen avait consommé la ruine. Ainsi, le dissentiment, d'ordre purement militaire, qui avait séparé le général de Wimpffen du général Ducrot sur le champ de bataille, acquit dans la suite l'ampleur d'une querelle politique aggravée par des questions confessionnelles. De là le caractère haineux qu'a pris ce dissentiment, dont les conséquences se font encore sentir aujourd'hui.

On a longuement discuté la possibilité pour l'armée d'échapper à l'étreinte de l'ennemi en se dérobant par un mouvement de retraite sur Mézières. Un historien indépendant, M. A. Duquet, a, croyons-nous, établi péremptoirement l'impossibilité de cette marche rétrograde, au moment où le général Ducrot pensait à la commencer. A cette démonstration les écrivains officiels répliquent avec une nuance de dédain que le général Ducrot n'a fait que prescrire un mouvement de concentration de l'armée sur le plateau d'Illy, en se réservant de prendre dans la suite telle détermination qu'inspireraient les circonstances. Il est exact que sur le champ de bataille le général Ducrot n'a pas expressément parlé, à 8 h. du matin, d'une retraite sur Mézières. Il ne pensait qu'à cela cependant depuis deux jours. Il importe peu d'ailleurs, à notre sens, que le G. Ducrot ait prescrit ou non ce mouvement de retraite. A la guerre, il n'est pas de parti qui soit bon, à l'exclusion de tout autre. Napoléon l'a dit : « La guerre est un art d'exécution. » Tout dépend donc de la manière dont ce mouvement rétrograde eût été conduit. Aussi ne retenons-nous que la nature des ordres donnés par le général Ducrot, au moment de faire exécuter la concentration de l'armée sur le plateau d'Illy. Il reste inconcevable que de tels ordres n'aient pas depuis longtemps attiré les critiques les plus vives et qu'une sorte d'immunité continue de couvrir, après quarante ans, les actes déraisonnés d'un soldat vigoureux, certes, mais impulsif, et d'une réputation militaire usurpée.

L'ouvrage du lieutenant-colonel Picard, si remarquable à tant d'égards, continue cependant à nous donner la version incomplète ou déformée, qui a subsisté jusqu'ici, de l'histoire du drame de Sedan. La pensée de l'historien, et surtout du critique, se libère, il est vrai, sur plus d'un point. Nul doute que l'on ne cherche, plus tard dans cette étude si claire, si précise, en général, les justifications qui aideront à donner une autre vision des différentes phases de la bataille. Ce n'est pas le lieu ici, dans une simple chronique, de développer les raisons qui nous font penser ainsi. Mais notre conviction est que les historiens de l'avenir, dégagés des préjugés, des haines, des rancœurs, qui ont oblitéré tant de consciences droites et sincères, reconnaîtront : 1° que le plan du général Palikao était le seul logique, et le seul en rapport avec la situation stratégique ; qu'exécuté avec

vigueur, sans atermoiements, sans retard, avec le désir de joindre l'ennemi et non avec la volonté de se dérober à tout prix devant lui, ce plan eût donné des résultats au moins honorables ; 2° que les itinéraires des différentes fractions de l'armée allemande et leurs horaires de marche révèlent la possibilité, pour notre armée, au moins jusqu'à midi dans la journée du 1er septembre, de sortir à peu près en n'importe quel point du prétendu cercle d'investissement, qui presque partout n'était constitué que par un cordon de batteries, la plupart sans soutiens d'infanterie ; 3° que la décision du général de Wimpffen, malgré tout ce qu'on peut avoir à lui reprocher par ailleurs, était la seule en rapport avec la situation tactique du moment aussi bien qu'avec la situation stratégique ; 4° que les ordres donnés par le général Ducrot, à 8 heures du matin, ont littéralement précipité la défaite ; 5° que le général de Wimpffen a été mal ou incomplètement obéi et que les plus fâcheux exemples d'indiscipline sont à constater d'abord à la tête de l'armée et non dans ses rangs ; 6° que la manœuvre d'enveloppement du maréchal de Moltke était d'une témérité folle et qu'elle ne pouvait être basée que sur la connaissance exacte de l'état de démoralisation de notre haut commandement. Le jour où la réalité, si triste qu'elle soit, nous sera mieux connue, nous en dégagerons les leçons qui nous sont encore nécessaires pour achever notre régénération.

§

Aujourd'hui que notre protectorat est établi sur l'empire Chérifien, on peut être assuré que les opérations militaires, longues et pénibles, y vont vraiment commencer. Des échos en sont déjà arrivés. C'est donc le moment de s'inspirer des enseignements contenus dans deux ouvrages récents, l'un du général d'Amade, **la Campagne de 1908-09 en Chaouia** ; l'autre du capitaine Latreille, **la Campagne de 1844 au Maroc**.

Les **Récits de guerre**, du général Bruneau, apportent une contribution nouvelle à l'histoire de la première armée de la Loire et à celle de l'armée de l'Est. L'auteur était lieutenant au 1er régiment de marche de zouaves, compris parmi les troupes de la 1re division du xve corps. La partie la plus intéressante de ces souvenirs se rapporte aux opérations de l'armée de l'Est. Des pages vigoureuses et remarquablement précises sur les deux attaques de Béthencourt, pendant la bataille de la Lisaine et sur la belle défense de Salins, à l'épilogue de la désastreuse retraite de notre armée.

Sous le titre : **La Campagne de 1812. Mémoires du Margrave de Bade**, M. A. Chuquet a donné une traduction de la partie des mémoires de Guillaume de Bade, deuxième fils du Grand-duc, qui, sous le nom de comte d'Hochberg, commanda en 1812 la brigade

badoise de la division Daendels, du 9e corps (Victor). La simplicité et la modestie de ce soldat de haute extraction donne un grand charme à son récit. Certaines pages, comme la rencontre à Lochnitsa, des premiers débris de la Grande-Armée, se traînant vers la Bérésina constituent de véritables petits tableaux d'une précision un peu sèche, mais inoubliables. De plus, c'est un acte de justice rendu à la belle conduite de la brigade badoise pendant la campagne et, particulièrement, au cours du combat de Stoudienka, le 28 novembre, où les 5000 hommes du 9e corps réussirent à contenir l'armée de Wittgenstein. Le rôle de la brigade badoise n'avait pas encore été mis en lumière comme il l'est désormais.

Je ne peux que signaler aujourd'hui la belle étude du cap. Ch. Pont sur **les Indisciplinés dans l'Armée**. Comme l'écrit son auteur, elle a trait « à la partie à la fois la plus difficile et la plus noble de la mission de l'officier ». Elle méritait, à ce titre seul, un long commentaire. Je m'efforcerai d'y revenir dans une prochaine chronique.

Dans **la Milice prochaine**, par un officier de troupe, on trouvera renouvelée l'affirmation que j'ai plusieurs fois apportée ici même : nos lois militaires actuelles sont en discordance avec le sens de notre évolution sociale. Il nous faut rebâtir et nous résigner à voir mourir des institutions qui ont eu leur beauté au moment de leur jeunesse. La mort est nécessaire et fatale dans tous les ordres de la nature ; elle est la condition indispensable pour que d'autres choses renaissent avec vigueur.

Memento.— Cap. Blaise : *Etudes tactiques d'Artillerie* (Chapelot), une intéressante étude des conditions d'emploi de l'artillerie, appuyée sur des cas concrets. — Com. Mordacq : *Politique et stratégie dans une démocratie* (Plon), petit bréviaire à l'usage d'une démagogie possible.— Com. de Malleray : *Souviens-toi* (Sansot), recueil d'études, pleines de qualités juvéniles, et dont l'une intitulée : Education morale d'un régiment français en 1811, mériterait d'être archi-connue.— Com. J. Colin : *Les Transformations de la Guerre* (Flammarion), ouvrage compendieux où l'on peut voir, en fin de compte, que les progrès mécaniques n'ont pas sensiblement changé les conditions de succès à la guerre, ce qui est exact. — J. Poirier : *L'Officier, le haut Commandement et ses aides en Allemagne* (Chapelot), nouvelle édition mise à jour au 30 décembre 1911 d'une étude détaillée du corps d'officiers allemand.— Cap. de vaisseau Le Nepvou de Carfort : *Du Guay Trouin* (Champion), plaquette sur l'identification de la maison où est né l'illustre marin, sur sa sépulture et ses Mémoires, dont le manuscrit complet viendrait d'être retrouvé à la bibliothèque de Saint-Malo. Puisse l'auteur de cette plaquette les publier dans le texte intégral ! — *Revue d'histoire* (mars) : Le ministère de Belle-Isle. Les réformes de 1778. — La campagne de 1794 dans les Pays-Bas. — L'armée d'Orient sous Kléber. — Méthodes de commandement de Napoléon pendant la guerre d'Espagne,

etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (mars) : Le règlement de manœuvres de l'infanterie britannique. — Nouvelle organisation de l'armée Suisse, etc. — *Journal des Sciences militaires* (1er avril) : Lieut.-Col. de Cissey : Le règlement sur l'instruction du Tir. — De 1870 à 1912. La doctrine de Défense nationale, etc. — *Revue Napoléonienne* (jan.-févr.) : Napoléon et les brûlots de l'île d'Aix, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Vie Française : Mlle Marie Lenéru, sur le Théâtre qu'on lit ou voit représenter. — *La Revue de Paris :* un contemporain des travaux de Versailles. — *La Grande Revue :* fabrique de stropiats, en France ; — Caligula, critique roi, par M. Yves Scantrel. — *La Revue hebdomadaire :* M. F. Masson et les Goncourt. — *Le Recueil pour Ariane :* poème de M. R. de Gourmont. — *Maintenant :* fragment d'un poème de M. Arthur Cravan. — Memento.

La Vie Française a confié à Mlle Marie Lenéru le compte-rendu du *Théâtre Lu.* L'auteur des « Affranchis » publie dans le nº de mars une sorte de préface aux articles qu'elle donnera ensuite.

Le théâtre se lit aussi. La plupart des pièces, celles même qui se jouent, fournissent en librairie la plus longue partie de leur carrière. Le drame ou la comédie qui ne supporte pas d'être lu est celui que nulle reprise ne rappellera à la scène. Le livre est donc une épreuve de théâtre, une épreuve de public.

Mais il n'est pas seulement la forme de la survivance, il est le moyen de transmission, le mode de contagion d'une génération à l'autre, le procédé de recrutement. Car ce n'est pas la pièce actuellement jouée qui fait l'auteur dramatique de demain — bien entendu, je ne tiens aucun compte des légitimes *anch'io* s'adressant aux recettes et aux à-valoir — en littérature, comme partout, succéder c'est nier, et puisque là non plus la génération spontanée ne saurait être admise, c'est nier au nom d'autre chose qu'on préfère, dont on s'est emparé en d'autres lieux, en d'autres temps, et l'espace et le temps, nous ne les tenons que dans les livres. Ceux-ci jouent donc un grand rôle, non seulement dans l'histoire des pièces, mais dans celle des écrivains de théâtre.

Quel est alors le rapport, ou l'éloignement, du livre à la scène ? Que veulent dire exactement ces deux formules toujours sur nos lèvres : à la scène... à la lecture ?... La lecture est-elle, comme on le suppose, une audition plus attentive, plus favorable aux détails et à leur portée ? Je serais bien plutôt de l'avis contraire. Considérez, je vous prie, comment nous lisons, nous dont c'est la folle habitude, et, pour en juger, faites lire une page, même d'un roman facile et bien imprimé, à un sportsman ou à une femme du monde.

En dix secondes, vous serez morts d'impatience...

Mlle Lenéru n'admet pas la différence que voudraient maintenir quelques-uns entre un théâtre livresque et celui que des comédiens interprètent :

Les pièces qui ne valent rien à la lecture n'ont jamais été de bonnes pièces à la scène, croyez qu'en dépit de leur succès, pour une infinité de spectateurs, elles ne l'ont pas été. Ecoutez-les au retour. Pour le succès, en effet, l'essentiel n'est pas qu'ils aient trouvé la pièce bonne, mais qu'ils y soient allés. A remarquer, dans ces cas-là, que les spectateurs contents seront encore des lecteurs contents. Il n'y a pas deux optiques : il y a deux publics.

Une pièce est une pièce, comme un sonnet est un sonnet ; une pièce mal faite, une pièce qui n'est pas scénique, n'est pas meilleure à la lecture. Un dialogue sans vie et sans rythme, et point galvanisé par la voix de l'acteur, est plus insupportable encore. C'est à la lecture rapide et sans entr'acte qu'on doit la plus forte impression d'ensemble, et que les défauts de structure, les défauts scéniques frappent davantage. N'est-ce pas M. Claretie qui demande à lire lui-même les pièces qu'on lui soumet, parce qu'en fonction de directeur il « juge mieux avec ses yeux qu'avec ses oreilles » ? Je le maintiens, c'est la représentation, c'est la scène qui est le triomphe du détail, du morceau, de la littérature, alors que le talent patient de chaque interprète s'efforce à tirer à soi, à détourner de l'ensemble. Voilà pourquoi des pièces franchement mal faites, des pièces interminables et sans direction, ou des pièces ataxiques, des actes menés, tirés de ci, de là, avec une licence d'ailleurs inutile, ont connu des succès et fait la réputation de bien des « hommes de théâtre ».

On s'obstine ici à un malentendu dont nous savons bien nous garder quand il s'agit du livre. Au théâtre, nous confondons encore la grande vente et la perfection du genre. Mais le public n'a pas plus besoin de « bon théâtre » que de bonne littérature. La question « métier » lui est indifférente. Si une pièce que vous jugez le bon travail d'un homme de théâtre réussit auprès de lui, soyez assuré que ce n'est pas une vertu « de la bonnei ouvrage », une réussite de la forme. C'est le contenu et non le contenant, qui a séduit la foule. Au nom d'une maçonnique et pourtant bien apparente moyenne, auteur et public se sont convenus. Mettez dans la formule de tel homme de théâtre que vous connaissez bien, dans une formule réputée infaillible, la nature et la qualité d'un François de Curel, et ce sera fini des centièmes. Le bon théâtre sera tué par le meilleur auteur.

Mais bien que je sois d'avis que les centièmes de bibliothèques sont les plus grands succès dramatiques, je ne trouve pas qu'elles fassent de M. Renan un meilleur dramaturge. Les nécessités du genre ne s'abrogent pas du public mal informé au public mieux informé — au public de la seconde impression — et la lecture nous rendra compte de bien des déceptions et désillusions de théâtre. Je crois donc qu'il faut lire les pièces, non seulement pour faire de la littérature, mais pour faire du théâtre.

§

La Revue de Paris (1er avril) donne une nouvelle série des lettres fort curieuses que le marquis de Saint-Maurice, ambassadeur du Piémont auprès de Louis XIV, envoyait à son souverain. Elles sont d'un homme qui entendait, voyait à merveille, et n'écrivait pas sans finesse. Il ne fut pas clairvoyant en celle-ci où il croyait présager

ce que deviendraient le château et le parc de Versailles à leur achèvement :

Paris, le 18 septembre 1671.

Le Roi se promène fort à Versailles, particulièrement le matin à pied ; il y fait des horribles dépenses et assurément des belles choses, mais ce ne sera jamais un lieu de la dernière beauté parce qu'il n'a pas de bons architectes et qu'il a voulu conserver un vieux bâtiment qui est peu de chose.

C'est assez le propre des critiques, qu'ils se trompent, et même plus souvent qu'ils ne font partager leurs erreurs! Beaucoup ne s'aperçoivent pas des Versailles que l'on construit sous leurs yeux. Ce billet du marquis de Saint-Maurice n'est transcrit à cette place qu'à la façon d'un avertissement.

§

Dans « la Criminalité et la Prostitution à Madrid », C. Bernaldo de Quiros et J. M. L. Aguilanedo peignent la façon cruelle dont les petits Espagnols sont préparés à la mendicité. On y lit : « Dans les arrondissements de la frontière espagnole, il y a des centres pour la fabrication des anormaux. Dans la Haute-Garonne existent des « fabriques d'infirmes »!

On prend un enfant au-dessous de dix ans, on lui ploie les jambes qu'on serre avec des lanières, légèrement d'abord, en augmentant progressivement seulement la compression, afin d'éviter l'inflammation. Les membres s'atrophient petit à petit, toute la force vitale se concentrant dans le tronc. Alors on place l'infirme dans une caisse, d'où on ne le tire même pas pour le coucher, et on lui croise les jambes de telle façon que jamais, plus jamais, elles ne pourront redevenir normales. Quand ces infortunés, que le « fabricant » a pendant leur séjour chez lui à peine nourris, sont « à point », il les revend pour cinquante ou soixante francs. L'acquéreur fait une excellente affaire ; ils rapportent en moyenne sept francs par jour.

Ce qui précède est extrait d'un article sur « la Traite des enfants en Allemagne », dû à la plume autorisée de Mme Henriette Arendt et traduit par M. J. Lortel pour **La Grande Revue** (25 mars).

Tracassée par la municipalité de Stuttgard, Mlle Arendt donna sa démission d' « assistante de la police ». Elle en appelle en ces termes aux honnêtes gens, afin de poursuivre son œuvre de protection de l'enfance :

Au prix des plus grands sacrifices, je poursuivis l'œuvre entreprise. Aidée par beaucoup de compatriotes et d'étrangers, j'ai déjà pu sauver 1.100 enfants, de toutes les nationalités, qui ont été placés dans des asiles et adoptés par de braves gens.

Je serais infiniment heureuse si mon initiative pouvait contribuer à faire prendre en France des mesures répressives contre le trafic infantile. L'enfant, bien plus que l'adulte, a droit à la protection et au secours de l'Etat, l'enfant sans défense en face de ses tourmenteurs dont Victor Hugo a dit excellemment :

La misère de l'Homme ?
Il faut voir celle de la Femme.
La misère de la Femme ?
Il faut voir celle de l'Enfant.

Il y a, nous semble-t-il, de quoi occuper les philanthropes ! Qu'on puisse au XX^e siècle, en France, *fabriquer des stropiats*, c'est inimaginable ! Au lieu de chercher l'obscénité où elle n'existe que dans leur mentalité pourrie de vertu théorique, ces maniaques qui interprètent les textes, les dessins, les sculptures, les tableaux, les danses, pourraient utilement répondre à l'appel de M^me Arendt. Mais, voilà, trouveraient-ils à cette épuration le plaisir qu'ils prennent à leurs graves travaux actuels ?

§

Dans la même revue, Yves Scantrel (M. A. Suarès) traite magnifiquement de « Caligula », qu'il définit : « le critique-roi ».

Voici une page de cet essai digne des meilleurs qu'ait donnés ce grand écrivain :

Tout négation, il (Caligula) est donc tout critique. Et plus il est atroce, plus il est vrai. La qualité qu'il prisait le plus en lui-même était l'inflexibilité, certain don d'être incapable en son jugement. Critique né, et né prince de la critique, il aime qu'on le prenne pour le destin. Il lui importe peu de condamner un homme pour un autre : l'essentiel est qu'il en condamne un. Bon juge, bon bourreau. Un homme vaut un homme, comme on dit ; et surtout un innocent vaut bien un coupable : « Celui-ci, faisait-il, ne mérite pas moins la mort que celui-là. » On ne peut pas mieux définir la justice d'Etat et la raison d'Etat. Nos charmants docteurs en politique auront de la peine à trouver mieux au nom de la religion, de la race ou du roi. Quand il tue son homme, ou se flatte de le tuer, ce critique inimitable prend garde de faire trop vite : il veut que le patient savoure son supplice. Il ordonnait aux bourreaux, ce laquais, de torturer la victime à petits coups : « Fais qu'il se sente mourir », disait-il.

A la bonne heure, son idée de la justice est admirable. Pourvu que le juge frappe à mort, il ne se trompe jamais. Que l'erreur soit irréparable, et que la victime ne s'en relève pas, c'est le point. La majesté de la justice et l'autorité du prince sont à ce prix. Il n'en coûte rien à l'un ni à l'autre. La justice vit sur l'ennemi. N'est-ce pas le génie critique, s'il en fut jamais ? Il en a les finesses aussi, qui sont toutes dans une balance exacte des intérêts. Il ne condamne pas toujours à mort : parfois il acquitte, surtout si le crime est avéré. Mais il ne juge les causes qu'après avoir fixé le prix du jugement : c'est son principe, et dès qu'il a reçu la somme, il lève l'audience. Quelle concision incomparable ! Quelle souveraine jurisprudence, où l'on ne sait quoi louer le plus, de l'économie ou de la franchise. Plus de codes. Il voulait être le droit. De là son système pour la réforme des prisons ; parfois, il en visitait une, et, pêle-mêle, il faisait jeter aux bêtes tout ce qu'elle contenait de prisonniers.

Ce critique olympien ne peut pas souffrir qu'on ait vécu avant lui. La gloire d'autrui lui fait injure ; elle lui est une épine dans le pied, un repro-

che caché, un muet outrage. Il fit donc abattre les statues des hommes illustres au Forum et dans Rome. Ceux qui avaient été glorieux sous le grand père durent cesser de l'être sous le petit-fils. Après tout, n'est-ce pas le prince qui décide de la gloire, et qui la décerne ? n'est-ce pas le critique ? Caligula n'entend pas qu'on ait un nom dans les siècles, sinon de son consentement. Il envie Homère, et il a le projet d'anéantir ses poèmes. Il nie tout, et d'abord le passé. Il en raille l'ennui, il en perce l'affreuse vanité ; il piétine cette poussière. Il a d'ailleurs un goût rare, à la Pétrone. Il jugeait Tite-Live un lourdaud gonflé de mots, et sans vérité ; Cicéron le faisait rire comme un augure ; Virgile lui semblait sans génie, un poète savant, mais de mince doctrine. Il avait le dégoût de toute éloquence. Il n'aimait que le style nu, la forme concise et la brève élégance.

Quel héros de journal il eût été, s'il n'avait eu le sceptre du monde. Quel feuilleton, tous les huit jours, s'il n'avait eu la ressource de faire la mode et les lois. Quand il aimait un auteur, il en faisait son mignon : il lui donnait le lit de Jupiter à partager. Et celui qu'il avait en haine, poète ou comédien, il en purgeait la terre. —

Il avait d'ailleurs toute sorte de talents, ce qui n'est pas si commun dans le critique. Il était le mari de toutes les femmes, quelles qu'elles fussent, pourvu qu'il eût plaisir à les humilier. Il jouit cruellement de la beauté, en critique tonnant : jusque dans l'amour, il médite de la torturer et de l'anéantir. Ainsi, il a barre sur elle ; il sent sa force contre la déesse, au pouvoir qu'il a de tuer ce qu'il admire et ce qu'il aime. Il ne baisait pas sa femme, qu'il ne soupirât, lui caressant le cou : « Ah ! cette belle tête tombera, quand je voudrai ! » Sa chère Césonia, sa maîtresse préférée, il disait souvent qu'il la ferait mettre, quelque jour, à la question, « histoire de savoir d'elle, enfin, pourquoi il l'aimait tant. » Voilà un mot inouï, il me semble.

§

D'un portrait de « la princesse Mathilde après la guerre », que publie M. Frédéric Masson, dans **La Revue hebdomadaire** (30 mars), nous détachons cette déclaration intéressante :

Je ne grouperai autour d'elle que des ombres anonymes ; où elle paraissait, elle n'était pas seulement la première, mais la seule ; d'ailleurs, ce n'est point ici un courrier mondain, et les noms que je prononcerais, en les accompagnant d'épitaphes flatteuses, sembleraient l'appel que fait au-devant du cimetière le porteur des listes funèbres.

De ceux qui ne furent point mes amis, je dirai quelque jour ce que je pense ; pour ceux qui furent, ou qui, par bonheur, sont encore mes amis, j'aurai d'autres jours pour les louer. Il en est un pourtant que j'entends ici même tirer de la foule pour lui adresser publiquement l'hommage de reconnaissance et d'amitié que je lui dois. C'est Edmond de Goncourt. J'avais douze ans quand je connus son frère et lui. Je les tiens pour mes maîtres et j'ai voulu l'affirmer le jour même où, par celui qui fut leur constant détracteur, M. Brunetière, je fus reçu à l'Académie. Je le redis ici : en matière d'histoire, qui est ma profession, et, si l'on veut, mon métier, j'ai la

prétention d'être compétent et impartial ; les Goncourt sont nos maîtres, et je le dis.

§

Le Recueil pour Ariane vient de publier son fascicule d' « hiver ». C'est véritablement, tiré en bleu et noir, un chef-d'œuvre de typographie. MM. Remy de Gourmont, Camille Mauclair, Jacques Sermaize, par des poèmes, MM. F. de Miomandre, Jérôme Doucet et J. de Bosselière, par des proses, contribuent à la splendeur de cette publication.

Voici une pièce des *Divertissemens* de M. de Gourmont :

SONGE

Je voudrais t'emporter dans un monde nouveau,
Parmi d'autres maisons et d'autres paysages,
Et là, baisant tes mains, contemplant ton visage,
T'enseigner un amour délicieux et nouveau.

Un amour de silence, d'art et de paix profonde :
Notre vie serait lente et pleine de pensées :
Puis par hasard nos mains un instant rapprochées
Inclineraient nos cœurs aux caresses profondes.

Et les jours passeraient aussi beaux que des songes,
Dans la demi-clarté d'une soirée d'automne,
Et nous dirions tout bas, car le bonheur étonne :
Les jours d'amour sont doux quand la vie est un songe.

§

Deux revues nouvelles. Ni l'une ni l'autre n'a de programme. C'est un excellent indice de discrétion.

1° **Maintenant** (n° 1, avril), « revue littéraire », d'une périodicité secrète encore, est un cahier de 8 pages pour présenter : *Sifflet*, une poésie de son directeur : M. Arthur Cravan, des « Documents inédits sur Oscar Wilde », signés W. Cooper, et deux annonces de restaurants dont l'un est une « maison recommandée à messieurs les étudiants ».

Les vers de M. Arthur Cravan sont d'un disciple fervent de Walt Whitman. Ils indiquent évidemment un poète inquiet de nouveau, et doué de lyrisme :

Le commerce a favorisé ma jeune initiative :
Huit millions de dollars gagnés dans les conserves
Et la marque célèbre de la tête de Gladstone
M'ont donné dix steamers de chacun quatre milles tonnes,
Qui battent des pavillons brodés à mes initiales,
Et impriment sur les flots ma puissance commerciale.

Je possède également ma première locomotive :
Elle souffle sa vapeur, tels les chevaux qui s'ébrouent,

Et, courbant son orgueil sous les doigts professionnels,
Elle file follement, rigide sur ses huit roues.
Elle traîne un long train dans son aventureuse marche,
Dans le vert Canada, aux forêts inexploitées,
Et traverse mes ponts aux caravanes d'arches,
A l'aurore, les champs et les blés familiers;
Ou, croyant distinguer une ville dans les nuits étoilées,
Elle siffle infiniment à travers les vallées,
En rêvant à l'oasis : la gare au ciel de verre,
Dans le buisson des rails qu'elle croise par milliers,
Où, remorquant son nuage, elle roule son tonnerre.

2° **La Vasque** (mars) est mensuelle, dans l'intention de son rédacteur : M. J.-H. de Rosen. Il y publie une « nouvelle rencontre de M. de Bréot » dédiée à M. Henri de Régnier. M Emile Verhaeren donne à la nouvelle-née un beau poème : « Au bord de l'eau. » Suivent: une pièce agréable de Mme Marie Dauguet ; des poèmes en prose de M. René Druart ; une nouvelle de M. Raoul Desjardins : « l'Ame du petit frère » ; trois poèmes de M. Bernard Zimmer ; « Le Dernier chagrin » de M. Jean de Reszké, fils ; « La Maison », de M.M. Brunnarius ; — des vers très délicats de M. Jean Reutlinger.

Memento. — *Revue indépendante* (mars) : — « Maurice Maeterlinck », par M. Florian-Parmentier. — X... : « L'Etat mécène et les théâtres subventionnés. »

La Revue (1er avril) : — « Contre l'alcoolisme en France », par M. Augagneur. — « Entre l'ido et l'espéranto », par M. Louis Couturat.

Pan (mars-avril) : — Poèmes de MM. J. Ochsé, Lahovary-Soutzo, J. Gauthier, A. Desvoyes. — « Le Cuisinier bourgeois et littéraire », par M. Legrand-Chabrier. — « Henry Céard », par M. L. Deffoux.

Le Feu (avril) : — « Spectacle d'Angleterre », par M. Jean Lecour.

Revue du temps présent (2 avril) : — M. A. de Bersaucourt : « Le Mariage de Figaro et les Contemporains de Beaumarchais. » — Poèmes de MM. P. Vaillant-Couturier et J. Chopin.

L'Ile sonnante (avril) : — Œuvres de MM. Martinet, Vildrac, M. Martin, P. Vimereu, R. Frène ; — et d'A. Gallet : « Les Races et la culture latines ».

Le Parthénon (20 mars) : — M. F. Le Dantec : « Un témoin de l'Origine simiesque de l'homme ». — « La Théâtre de Musset », par M. A. de Tarde — Enquête sur la Femme de Lettres et le théâtre contemporain.

Les Horizons (5 avril) : — M. H. Strentz : « Le Départ », fragment d'une monographie d'A. Glatigny. — « Les Petits ramoneurs », par M. Ch. Dullin. — Poèmes de MM. G. Bannerot, D. Combette, P. Jalaber, G. L. Tautain, etc.

L'Occident (février) : — « Pour la critique contre les critiques », par M. R. Narsy. — « Les Cavales du Cotentin », poème de M. A. Mithouard.

La Revue hebdomadaire (23 mars) : Enquête sur la jeunesse ; M. de la Rocque : « La Cavalerie » ; M. Reynauld : « l'Infanterie » ; (30 mars) M. Bré-

geault : « l'Artillerie » ; le lieutenant de vaisseau X... : « La Marine ».

Propos (mars) : — X..., « Heures de Cloître. »

Le Divan (mars) : — MM. Ch. Odilé, F. Eon, Marcel Prouille, J. Noir, y publient des poèmes, M. J. L. Vaudoyer : « Les Deux saisons » et M. J. Mariel : « Le Jardin des métaphysiques. »

La Nouvelle Revue (1er avril) : — M. R. Raqueni : « Françaiset Italiens en Tunisie. » — « Le Château d'Ilbaritz », par M. Montaudran.

Les Bandeaux d'or (avril) : — Poèmes de MM. Théo Varlet, P. Castiaux, P. J. Jouve.

La Vie (13 avril) : — « La ligne de la Faucille », par M. J.-H. Rosny aîné.

La Phalange (20 mars) : — Mme Aurel : « L'Enseignement d'E.-A. Bourdelle. »

Les Marches de l'Est (15 mars) : — « Les Elections pour le Reichstag », par M. E. Wetterlé. — « Fragments poétiques », par M. de Noisay. — « Rimbaud dans les Ardennes », par M. J.-M. Bernard.

Le Correspondant (25 mars) : — « Un observateur secret de Chateaubriand », par M. F. Rousseau, d'après des documents inédits relatifs aux années 1820-1021.

Revue bleue (30 mars) : — « Le Naufrage », par M. Maxime Gorki. — « L'Adolescence criminelle », par M. P. Gaultier. — « L'Évasion de Bazaine », par M. Ch. O. Galtier.

Vers et Prose (janvier à mars) : Ce 28e tome de la belle revue de M. Pau Fort constitue un modèle d'anthologie. — Les seules pages réunies là suffiraient à éclairer M. de Mun et quelques autres sur ce que le symbolisme a apporté à la littérature. Il fait beau nier, quand on n'a pas lu ! Une conférence de M. Gustave Kahn sur « Le vers libre », un adieu de M. Saint-Pol Roux à Pierre Quillard, des œuvres de Hugues Rebell, de MM. F. Vielé-Griffin, A. Gide, P. Louys, H. de Régnier, R. Ghil, L. Tailhade, A. Fontainas, A. Saint-Paul, — représentent excellemment les fruits du symbolisme. L'éblouissante « Naissance du Printemps à la Ferté-Milon », de M. Paul Fort, illustre à souhait, par un haut exemple, l'effort consécutif à celui du symbolisme même. Et les proses ou les vers de MM. Castiaux, T. de Visan, H. Aimé, A. Mercereau, Luc Durtan, Dominique Combette, complètent, par un apport des meilleurs cadets, un ensemble dont on ne réaliserait pas l'équivalent par des emprunts aux moins plats des auteurs distingués par les distributeurs de gloire officielle.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Wells et Rosny · (*Paris-Midi*, 10 avril. — Une histoire de bêtes (*Le Temps*, 6 avril).

Il y a quelques ressemblances entre Rosny et Wells, mais M. Georges Linne, dans **Paris-Midi**, est surtout frappé par leurs différences, ce dont je le félicite, car il est plus difficile de noter en quoi deux esprits de même famille diffèrent que de constater leur parenté lointaine. Tous deux firent des romans scientifiques et tous deux des

romans sociaux, mais dans ces deux genres leurs tendances sont fort divergentes ainsi que leurs manières. Je ne goûte pas extrêmement le roman dit social, mais le roman de l'hypothèse scientifique me séduit quelquefois, j'entre volontiers dans toutes les inventions de ce nouveau merveilleux, et je l'avoue, je suis assez de l'avis de M. Linne, les constructions imaginaires de Rosny me satisfont plus pleinement que celles du romancier anglais, encore que je sois loin de contester l'étrange intérêt d'un livre comme *l'Ile du Docteur Moreau*. Même dans un récit scientifique, il faut de l'art et si Wells écrivait comme Théophile Gautier ou comme Stevenson, s'il construisait comme Stendhal ou comme Swift, je crois, en vérité, que ses idées n'y perdraient rien. Cependant, laissons parler M. Georges Linne :

Plusieurs livres du romancier anglais H.-G. Wells présentent une certaine analogie, au moins apparente, avec notre Rosny aîné, qui a brossé de si impressionnants tableaux de la préhistoire humaine. Tous deux, l'écrivain anglo-saxon comme le maître français, se sont efforcés, en partant de données scientifiques, d'anticiper sur la marche du temps ou au contraire d'en remonter le cours; ils ont essayé de restituer, à force d'imagination, l'aspect et les gestes des hommes d'il y a dix mille ans et d'induire ce que seront la Terre et ses habitants au crépuscule des siècles.

Ces incursions dans le domaine du merveilleux ont beaucoup contribué à lancer jadis le romancier londonien. *La Machine à explorer le temps*, *l'Ile du docteur Moreau*, *la Guerre des Mondes* furent la première manière du jeune Wells, manière peut-être à dessein sensationnelle. Leur renommée, il y a quelque quinze ans, n'a pas laissé que de passer la Manche. Du côté de M. J.-H. Rosny aîné, *la Guerre du Feu*, les *Xipehuz* et cette remarquable *Mort de la Terre*, qui vient de paraître chez Plon, marquent les épisodes successifs d'une épopée très noble, tout entière située hors l'histoire.

En réalité, pour qui connaît l'œuvre des deux écrivains, une telle inégalité les sépare qu'il ne nous serait sans doute jamais venu à l'idée de les mettre en parallèle, si M. Rosny aîné, dans la préface de *la Mort de la Terre*, n'avait tenu à se défendre d'être le précurseur ou l'émule de Wells et à nous faire toucher du doigt les points où tous deux divergent dans leurs conceptions. En se disculpant d'une semblable parenté, l'auteur de *la Guerre du Feu* d'ailleurs fait preuve de modestie, car, soit dit sans offenser Wells, ce dernier est loin d'occuper dans les lettres anglo-saxonnes le rang enviable qui revient à Rosny parmi les romanciers de notre langue.

Le merveilleux de M. Wells manque en quelque sorte de sincérité. Derrière ces mythes, on sent percer le dépit, la haine du système social anglais si particulariste, si profondément empreint de l'esprit de caste. L'auteur d'*Anticipations* voudrait faire table rase d'un inextricable enchevêtrement de tradition surannées et reconstruire une société neuve d'après des principes d'équité et de très large humanité. Il développe ses généreuses théories avec une désinvolture que ne rebutent aucune digression, aucun commentaire.

Il faudrait n'avoir jamais lu une ligne de J.-H. Rosny aîné pour ne pas

mesurer l'abîme qui le sépare de Wells. L'auteur de *Marthe Baraquin* et de *la Vague rouge* a montré que nul n'était plus pénétré que lui de l'iniquité de l'actuelle machine sociale ; mais il sait aussi se dégager de cette hantise, et, lorsqu'il nous transporte aux côtés de l'âge de la pierre, lorsqu'il nous fait assister à la tragique agonie de la race humaine sur une planète d'où la dernière goutte d'eau a disparu, c'est sans arrière-pensée de satire ; il cherche simplement à composer de belles peintures aussi vraies ou au moins aussi vraisemblables que possible.

La Guerre du Feu nous offre des tableaux saisissants des luttes des premiers hommes avec les grands fauves au fond d'obscures et inextricables forêts. A la fin, nous aimons voir Naoh, le héros dont la force et la ruse ont triomphé de tous les obstacles, recevoir des mains du chef la plus désirée des récompenses, la vierge Gammala, la belle proie à la peau blanche, à l'éclatante chevelure.

Mais c'est surtout dans *la Mort de la Terre*, le plus tragique de ses romans, le plus condensé, le mieux construit sous le rapport des probabilités scientifiques, que J.-H. Rosny aîné a donné la mesure de son pouvoir de créer des mondes inconnus et des êtres inédits. La scène se passe après des centaines de millénaires. La Terre, envahie par le règne minéral, n'a plus une goutte de cette eau qui donne la vie aux plantes et aux animaux.

L'idée neuve et séduisante du maître-écrivain a été d'appliquer à la transmission de la vie le principe : Le milieu crée l'organe. L'homme est condamné ; d'autres êtres viendront après lui, mieux adaptés aux nécessités nouvelles de la planète. C'est pourquoi l'auteur de *la Mort de la Terre* a imaginé ces êtres étranges qu'il nomme *ferromagnétaux*. Leur substance est entièrement composée de fer, sous une de ses multiples formes, fer fibreux, fer granulé, fer mou, fer pulvérulent... La structure de ces êtres, tout en étant plastique, ne comporte aucun liquide. Le jeu de ce qui remplace les organes est assuré par la modification constante de l'état magnétique, qui est d'une extrême complexité. Ces êtres sont encore à la période première de leur évolution. Leur conscience est élémentaire, leurs mouvements lents et limités. Ils se multiplient sous l'influence de leurs congénères, grâce à des phénomènes d'induction. Ils sont dangereux pour les derniers hommes, dont ils aspirent l'hémoglobine du sang.

Toutes ces conceptions originales sont encadrées dans une action romanesque d'une grande et noble simplicité. Targ, celui qui sera le dernier homme, a conservé, au milieu de l'apathie résignée de ses compagnons, un reste de l'émotivité et de l'énergie qui fit naguère les héros. Pour l'amour de la belle Hérè, il fouille les entrailles du sol et découvre une source qui prolongera de quelques années l'agonie de la race. Malgré l'effort tutélaire du vaillant, rien ne prévaut contre les forces ennemies ; une secousse sismique engloutit l'eau et tue Hérè et ses enfants. Targ, seul sur la planète vide d'humains, se livre aux ferromagnétaux, et quelques parcelles de la vie ancienne entrent dans la vie nouvelle.

Quelle invention étonnante que ces Ferro-Magnétaux ! Comme Rosny sait créer l'effroi, sait le faire sortir des forces de la nature ! M. Linne a bien raison de dire que de telles conceptions sont « pleines de grandeur et de poésie ».

§

Voici maintenant une histoire de bêtes, toute simple, toute naïve et fort jolie. C'est M. Cunisset-Carnot qui la raconte, d'après une de ses correspondantes, dans sa « Vie à la campagne » du **Temps**, où il accumule, comme on le sait, les plus belles observations sur les mœurs des animaux :

Dans la maison d'une lectrice du *Temps* vivent côte à côte Capi, petit épagneul français, et Minette, chatte ordinaire de notre bonne vieille race nationale. L'un et l'autre sont de même âge, trois ans, intelligents, d'excellent caractère, de nature gaie, même un peu exubérante. Contrairement au proverbe — qui reçoit tant et de si fréquents démentis, — ils ne vivent pas en mauvaise intelligence « comme chien et chat », mais ils sont liés, depuis qu'ils se connaissent, c'est-à-dire depuis leur enfance, par une confiante et sincère amitié. Ils la montrent en toute occasion, jouant ensemble des parties interminables, couchant dans la même caisse, la chatte entre les pattes du chien, pressée au chaud contre lui, et ne se jalousant jamais pour de minces questions de caresses ou de gourmandise, donnant en un mot la preuve d'une estime mutuelle et d'une affection solide.

Ils sont d'ailleurs parfaitement heureux dans cette maison où ils sont choyés par tout le monde. Mais qui donc est à l'abri des coups du sort ? Voici que le mois dernier Minette met au monde six petits chats. Capi est ravi, enchanté ; il passe toute la journée près de la corbeille où la famille repose en donnant les marques de la plus vive satisfaction. Mais à la première sortie que fait la chatte, la cuisinière prend et exécute cinq des chatons, n'en laissant qu'un seul, ce qui lui paraît bien suffisant. Je passe sur le chagrin de la mère à son retour et de son ami l'épagneul ; vous devinez la scène, les angoisses, les recherches, etc. Enfin on ne trouve rien, on se résigne, et l'on élève le dernier petit chat du mieux que l'on peut.

Il vient à merveille, tête abondamment et commence à sortir au jardin ; mais voici qu'un de ces jours derniers il disparaît, sans que l'on sache comment. La pauvre mère est affolée, elle gémit, elle appelle ; son ami prend part à son chagrin, l'aide dans ses recherches de toute son activité. Non, le minet introuvable est bien définitivement perdu. Que faire ? Pendant deux jours, les deux bêtes désolées continuent à chercher, mais vainement, hélas ! Tout d'un coup, Capi semble avoir une idée ; il prend des airs graves et méditatifs, puis, après longue réflexion, il laisse la chatte seule, s'en va par le jardin, franchit la haie et disparaît. On le laisse aller sans le rappeler. Il reste absent un bon quart d'heure, puis on le voit reparaître par la même ouverture de la haie, revenant tout joyeux en tenant dans sa gueule quelque chose de grisâtre qu'on ne distingue pas bien. Il va tout droit à la cuisine où la chatte résignée est couchée dans sa caisse, et d'un air de triomphe, place entre ses pattes ce qu'il apporte, c'est-à-dire un tout petit lapin d'une dizaine de jours, qu'il a su voler on ne sait où.

Voyez-vous l'intelligence, le sentiment, le raisonnement !

R. DE BURY.

THÉATRE

VAUDEVILLE : *Bel Ami*, pièce en 8 tableaux, tirée du roman de Guy de Maupassant par M. Fernand Nozière (23 février). —ODÉON : *Près de lui*, pièce en 4 actes de M. Denys Amiel (24 février). *Troïlus et Cressida*, de William Shakespeare, traduction en 18 scènes de M. Emile Vedel (21 mars). *L'Honneur japonais*, pièce en 5 actes et 6 tableaux, de M. Paul Anthelme. Décoration de M. Lucien Jusseaume. Costumes de M. H. G. Ibels (17 avril). — M. Mounet-Sully auteur dramatique. — M. Galipaux et les ouvreuses. — Memento.

On n'a pas joué longtemps au Vaudeville **Bel Ami**, la pièce tirée par M. Nozière du roman de Maupassant. Je l'avouerai, au risque de passer pour un mauvais critique : je ne vois pas les raisons de cet insuccès. J'avais trouvé là, au contraire, un spectacle très intéressant : une comédie de mœurs dans une forme très littéraire. Il faut croire décidément que M. Nozière ne porte pas chance à ses œuvres. Il n'en est pas une qu'on ait jouée bien longtemps. Cette fois-ci, pourtant, et mon éloge va sans doute bien étonner, il n'y avait que de grands compliments à lui faire. Je le dis comme je le pense, après avoir lu le roman pour comparer : mettre à la scène *Bel Ami*, comme nous l'avons vu au Vaudeville, il fallait pour cela un réel talent. Certes, ce n'est pas un talent de créateur. Il n'a rien d'original, ni de personnel. C'est le talent juif, cette capacité, ce don de pénétrer la matière d'un livre, d'en démonter la construction, de savoir, de la première page à la dernière, tout ce dont il est fait, et de pouvoir, à son gré, ou resserrer, sans que rien paraisse manquer, ou ajouter, sans que le ton change en rien, tant on a su prendre, imiter la manière de l'auteur. Talent juif, oui, et là comme dans le commerce, métier d'intermédiaire plus que de producteur. Mais pour une fois que c'est bien, pourquoi ne pas le dire? Cela n'enlève rien d'ailleurs aux réserves à faire, toujours en ce qui concerne l'adaptation à la scène d'un roman. L'auteur n'est plus là pour donner son avis. On peut penser que s'il s'est contenté du livre, c'est qu'il avait ses raisons et que s'il avait jugé son sujet mieux traité à la scène, il l'y aurait sans doute porté lui-même. On peut penser, surtout, que transportant au théâtre, un adaptateur ! le sujet d'un roman, il le faut faire avec la plus grande fidélité. J'ai dit et redit cela plusieurs fois. M. Nozière, lui, comme d'ailleurs la plupart des adaptateurs, me paraît penser autrement. Dans la pièce qu'il a tirée de *Bel Ami*, il a cru bon d'ajouter un personnage, — il est vrai, de peu d'importance, — aux personnages de Maupassant. Il a cru bon également de transporter l'action à notre époque, au lieu de s'en tenir à celle du roman. Sur ce dernier point, a-t-il eu raison ou tort? J'avoue qu'après y avoir réfléchi, je n'ai pas encore d'avis bien net. M. Nozière a expliqué qu'il avait fait ainsi « pour n'avoir pas à rendre ses personnages un peu ridicules en les habillant à la façon de 1880 ». Pourquoi ridicules?

Cette appréciation m'étonne. Ne pouvait-il pas, au contraire, y avoir un certain charme à nous présenter ainsi ces personnages? D'ailleurs, ridicule ou charme, l'un et l'autre ne pouvaient guère être sensibles que pour un public très restreint, le public des répétitions générales, si l'on veut. Je viens de voir *Divorçons*, qu'on joue à la Renaissance dans les costumes de la création, c'est à-dire de 1880. Je vous assure que le public, le vrai, n'y fait nulle attention. Il suit la pièce tout à fait en dehors des costumes des acteurs, comme s'ils étaient habillés à la mode d'aujourd'hui. J'aurais compris que M. Nozière ait craint qu'on s'intéressât moins à des personnages de 1880 qu'à des personnages contemporains, et là, peut-être aurait-il pu avoir un semblant de raison, — avant l'expérience de *Divorçons*. Mais même sur ce point, l'argument à lui opposer se présentait aussitôt. C'est celui-ci : Maupassant a écrit *Bel Ami* en 1880. M. Nozière, en le mettant à la scène, sans rien changer aux caractères ni aux circonstances, l'a transporté en 1912. Or, si Maupassant avait écrit *Bel Ami* aujourd'hui, l'aurait-il écrit de la même façon, aurait-il présenté ses personnages de la même manière, avec les mêmes traits, dans les mêmes circonstances, absolument ? On peut en douter, et cela fait vivement pencher en faveur de la fidélité à l'époque où se passe le roman. Mais cela dit, il n'y a que des compliments à faire à M. Nozière pour son travail d'auteur dramatique. On pouvait penser que Bel Ami était un personnage assez risqué à mettre à la scène. Maupassant, dans son roman, avait tout loisir de l'expliquer, de le montrer en détails. Dans un livre, si les personnages parlent, l'auteur parle aussi, pour dire souvent l'essentiel. Tandis qu'au théâtre, c'est aux personnages seuls à se faire connaître. Or, le Bel Ami que nous a montré M. Nozière en quelques tableaux rapides et sobres est un personnage complet. Il vit des femmes, profite d'elles, fait toute sa carrière par elles, en quittant une sitôt qu'une autre lui paraît plus utile. Tout cela nous est montré sans la moindre vulgarité, le moindre détail appuyé, le moindre abus. De temps en temps, un mot, une simple réplique, et cela suffit pour éclairer une action, dessiner un peu plus avant le personnage, le montrer un peu plus dans son inconscience vicieuse, dans ses calculs de jouisseur ambitieux, jusqu'à la réussite, l'apothéose. Vraiment oui, c'est très bien. C'est même mieux que le roman, j'oserai le dire sans broncher. Je l'ai lu, ce roman. Ce fut mon premier soin après avoir vu la pièce de M. Nozière. Je voulais me rendre compte de son travail, de ses procédés. Qu'il est long, ce roman, qu'il est lourd, qu'il est commun ! Un bon document d'époque, je veux bien. Mais un chef-d'œuvre ! Il faut tout de même autre chose à un chef-d'œuvre. Je finirai pas croire qu'il n'est pas de vrai livre sans l'esprit, sans l'ironie, ou sans l'émotion, sans un certain romanesque. *Bel Ami* n'est ni l'un ni l'autre. Il est écrit à peu de chose

près comme un fait-divers de journal. Si réaliste qu'on puisse être dans ses goûts, c'est un peu insuffisant. La flamme intérieure manque, je crois que cela dit assez bien tout. Et dire que bon nombre des livres que nous admirons aujourd'hui, dont nous faisons nos délices, seront de même un jour : lourds, bavards, à peu près illisibles ! M. Nozière a tiré de *Bel Ami* tout l'essentiel. Il en a composé des tableaux rapides, pleins. Ainsi l'histoire se revêt d'une certaine passion, prend plus de couleur, ressort avec plus de relief. Ce qu'il a laissé du livre pouvait être laissé. Je veux dire aussi que *Bel Ami* a été joué au Vaudeville parfaitement. M. Jean Dax a joué Duroy dans le ton exact, et Mlle Vera Sergine a été simplement admirable dans la scène de la folie mystique, quand elle confond, dans sa prière au Christ, sous l'influence de sa passion meurtrie, ce même Christ avec son amant.

A une Matinée inédite du Samedi, M. Antoine nous a donné une pièce de M. Denys Amiel : **Près de lui**. C'est une comédie un peu longue dans ses premiers actes, mais dont le dernier est de tous points parfaits. Un jeune musicien fait la conquête d'une jeune bourgeoise, dont il s'éprend lui-même, amour né du plaisir de se sentir admiré. Cela va bien les premiers temps. La jeune femme, son mari ayant fait de mauvaises affaires et partant à l'étranger, se dispense de le suivre et associe son existence à celle du jeune musicien. Mais la carrière de celui-ci s'affirme. Il va de succès en succès. Il devient un homme connu, recherché, applaudi. Il n'en a que plus de soucis, naturellement, et la nécessité de travailler encore davantage, d'où relâchement, un peu, du délicieux roman. Ce sont des choses que la jeune femme ne comprend pas absolument, ou, si vous préférez, qu'elle accepte difficilement. Elle est comme toutes les femmes. Vous les connaissez. Il n'y a pour elles que les démonstrations qui comptent. Le silence, ce besoin qu'on a quelquefois de s'isoler, de ne pas parler, d'être seul avec soi-même, elles admettent difficilement cela. Il faut toujours parler, s'embrasser, faire joujou à l'amour. Sinon, elles se désolent. C'est un mot classique, tant elles l'ont toutes un jour ou l'autre : « Qu'est ce que tu as ? Tu ne me dis rien ? Oh ! je le vois bien. Tu ne m'aimes plus ! » Et c'est la crise de larmes, leur grand moyen, qui n'a jamais rien signifié, rien arrangé, ni rien produit, si ce n'est l'ironie intérieure de l'homme. Ainsi se comporte la jeune bourgeoise de *Près de lui*. A la sortie d'un concert où le jeune musicien vient de se donner tout entier, de se dépenser en de grands efforts, alors qu'il quitte la salle et se propose de se reposer un peu de toute cette tension de son esprit, elle arrive, empressée, bavarde, interrogative, tendre aussi, mon Dieu ! mais d'une tendresse dont ce n'est guère le moment. Naturellement, il en résulte un certain énervement chez le jeune musicien, une crise de

désespoir chez la jeune femme, une scène entre eux deux. Il faut dire aussi que le jeune musicien a conquis de nombreuses admiratrices, qui ne sont pas cruelles, et qu'il en profite. C'est un homme, de plus, et comme tel, assez égoïste. Il voit bien la douleur de sa compagne, il en souffre même un peu, et tout de même il s'y fait. Finalement, le délicieux roman aboutit à l'union la plus platonique qui soit, à laquelle se résigne la jeune femme, n'étant plus, de l'homme qu'elle aime et pour lequel elle souffre, que le secrétaire, acceptant tout pour le seul bonheur d'être près de lui.

L'Odéon nous a aussi donné une traduction, par M. Emile Vedel, de **Troïlus et Cressida**, de Shakespeare. Troïlus et Cressida, vous le savez, comme tous les personnages qui les entourent, sont des héros de *l'Iliade*. Je vous avoue que cela suffirait à m'éloigner d'eux si Shakespeare nous les avait présentés dans le même ton que cet amusant Homère. Mais heureusement, chez lui, c'est une parodie, et, il faut le dire, c'est, d'un mot, toute la supériorité de l'esprit et de l'ironie sur l'emphase des sentiments et de l'expression. Je serais malhabile à vous parler de tous les personnages qu'on voit dans *Troïlus et Cressida*, depuis Hector, Achille et Ajax, jusqu'à Agamemnon, Ménélas et Hector, en passant par Hélène, Pâris, Enée, Andromaque, etc. Je vous le dis, tous ces bonshommes ne m'ont jamais intéressé. Je n'ai rien d'un humaniste. Il suffit que j'ouvre un livre et que j'y voie tous ces noms pour que je le referme aussitôt. Que ces choses aient leurs beautés, je le veux bien. Je n'y suis, en tout cas, pour ma part, en rien sensible. Mais il en va tout autrement avec l'œuvre de Shakespeare. Allez en voir à l'Odéon la traduction de M. Emile Vedel. C'est un amusement, un plaisir sans relâche de voir ramener à de justes proportions tous ces héros déclamatoires, par le malicieux et clairvoyant Thersite. Quel personnage sympathique ce Thersite. On dit qu'il rabaisse, qu'il manque de noblesse, qu'il n'a pas le sens de l'héroïsme? Pas du tout. Il voit clair, il voit juste, tout bonnement. Ce sont les autres qui n'ont pas le sens du ridicule et de l'exagération. M. Nozière, imaginant une certaine critique possible de l'œuvre de Shakespeare, a écrit, avec une certaine ironie, il est vrai, qu'il vaut mieux être Tyrtée que Thersite. Je serai, moi, d'un avis tout contraire. Tyrtée, c'est le raseur, c'est l'annaliste à gages, c'est le rhétoricien politique, c'est le guerrier en pantoufles qui célèbre l'héroïsme sans bouger de chez lui, c'est le phraseur qui fait les beaux discours destinés à abuser les niais, c'est... notre temps en est plein, vous n'avez qu'à choisir. Thersite, au contraire, c'est l'homme qui n'est pas dupe, c'est le moqueur sagace, c'est l'esprit qui raille et qui d'un trait dégonfle les baudruches. Quant à dire qu'il manque de courage, est-ce bien sûr ? Voyez d'autre part toute la bonhomie de Shakespeare. Quand le bon Pandarus a enfin réussi

à mettre sa nièce Cressida dans les bras de Troïlus et qu'il vient, au matin de la nuit de noces, s'informer d'elle : « Eh bien ! ma chère enfant, cela s'est bien passé, ce pucelage ? » lui demande-t-il. Cela ne vaut-il pas mieux que tous les discours attendris et solennels des mères en pareille circonstance, discours d'ailleurs hypocrites, où il n'est jamais rien dit, — quel scandale ce serait ! — de la chose en question et qui laissent ces pauvres jeunes épousées aussi ignorantes qu'avant, — quand elles le sont.

Surtout, allez voir à l'Odéon, je veux vous le dire dès maintenant, **l'Honneur japonais**, de M. Paul Anthelme. Je n'ai plus le temps, aujourd'hui, de vous en parler en détails. Mais c'est une merveille. Oui, la pièce elle-même, tirée par M. Anthelme d'une vieille légende japonaise, les décors brossés par M. Jusseaume, les costumes dessinés par M. H.-G. Ibels, la mise en scène réglée par ce prodigieux homme de théâtre qu'est M. Antoine, ce sont là, sans la moindre exagération, autant de choses parfaites, d'une grande et réelle beauté. Quant aux artistes de l'Odéon, qui donnent, dans ce spectacle, presque tous, c'est à ne pouvoir dire lequel est le mieux, tant ils montrent tous de vrai talent.

Avez-vous vu cela ? Il paraît que M. Mounet-Sully va abandonner tous ses rôles de jeune premier. Il ne jouera plus que Œdipe, et Job des *Burgraves*, et Joad d'*Athalie*. Cela lui laissera des loisirs, qu'il n'est pas embarrassé pour utiliser. M. Mounet-Sully veut être, en effet, auteur dramatique. « Ce fut d'ailleurs ma première inspiration, a-t-il confié aux journaux. Je ne suis devenu acteur que pour bien voir comment un artiste pouvait rendre la pensée d'un auteur. Je termine en ce moment une pièce en cinq actes et sept tableaux et en prose : *La Buveuse de larmes*. (Espérons que nous applaudirons cela à l'Ambigu. Ce doit être le modèle du genre.) J'ai remanié *l'Anneau de Gygès*, et j'espère qu'Antoine, ainsi qu'il me l'a promis, me jouera bientôt. J'ai... Mais tout cela, c'est de l'hypothèse dramatique. » Hypothèse dramatique ! N'est-ce pas beau dans sa candeur, et tout l'homme n'est-il pas là ? M. Mounet-Sully est réputé pour ne jamais comprendre un traître mot de tous les rôles qu'il joue. Il n'a que de l'élocution et de la mémoire, comme ces chanteurs qui n'ont que de la voix, sans rien connaître à la musique. Aurait-il compris un mot des jolies choses qu'il a écrites ? Ce serait bien par hasard. En attendant, quel exemple nous avons là qu'il ne faut jamais désespérer ! Tel homme peut ne s'être pas manifesté pendant toute sa vie, qui, au dernier moment, donne toute sa mesure. Après avoir pendant longtemps donné dans le tragique, M. Mounet-Sully verse aujourd'hui dans le comique. Comme on se découvre tard !

Je veux aussi vous dire quel succès M. Galipaux a auprès du petit monde des théâtres. Il était l'autre jour à l'Odéon. Il fallait le voir

aux entr'actes, allant dire bonjour aux ouvreuses. plaisantant, leur tapotant les joues. Elles l'adorent, il n'y a pas d'autre mot. Et il les met dans une joie ! « Y me fait rire rien que de le voir », disait devant moi l'une d'elles en pouffant.

MEMENTO. — Théâtre Fémina : *Les Fils Touffe sont à Paris*, opérette-revue en 3 actes et 7 tableaux, de MM. Rip et Bousquet, musique nouvelle de M. Fernand Malet (10 avril). — Théâtre Sarah Bernhardt : *la Reine Elisabeth*, pièce en 4 actes, de M. Emile Moreau (11 avril). — Européen-Théâtre : *l'Entôleuse*, pièce policière en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Pierre Sirou et Alexandre Cossin (13 avril). — Cluny : *les Sœurs Zigoteau*, vaudeville en 3 actes, de MM. Henry Moreau et Marc Sonal (16 avril).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Concerts. — M. Théodor Szanto : *Contrastes*. — M. Maurice Ravel : *Valses nobles et sentimentales*. — *Josquin des Près* à l'Eglise Saint-Eustache.

Les concerts de virtuoses sont à priori dépourvus du moindre intérêt lorsqu'ils n'ont d'autre but perceptible que de faire admirer l'exécutant. C'est le cas de maints pianoteurs ou violoneux plus ou moins chevelus, qui traversent notre Paris en se rendant en Amérique, et aussi de certains gosiers tonitruants ou disloqués nous apportant d'outre-Rhin le secret de marteler et distiller avec originalité le lied de Schubert et de Schumann ou de disséquer du Wagner. Le genre semble décidément chez nous de plus en plus passer de mode, et il est d'ailleurs réjouissant de devoir constater que notre pays de tout temps se dénonça plutôt stérile en purs virtuoses. Aujourd'hui nos auditoires exigent toujours plus impérieusement qu'un programme comporte un réel attrait musical, tandis qu'en des manifestations moins bruyantes, plus modestes et souvent nullement inférieures en technique quoique dénuées d'esbrouffe, et d'acrobatie, nos interprètes familiers accusent une croissante préoccupation purement artistique qui friserait parfois volontiers l'apostolat. Ils sont chaque année plus nombreux, ceux ou celles qui se proposent de répandre autour de soi le goût de la beauté qu'ils aiment. Au piano comme au clavecin, Mme Wanda Landowska en offre un exemple peut-être incomparable à tous égards, pour la perfection de son jeu et l'intégrale intelligence des vieux maîtres du XVIIe et du XVIIIe siècle. Les récitals de Mme Marie Mockel sont d'un ordre analogue. C'est dans ce sens qu'il convient de louer chaleureusement l'activité de Mme Paule de Lestang, dont le talent compréhensif et délicat se fit applaudir à Paris dans quatre séances consacrées au lied moderne français et russe, mais qui ne borne point son ambition aux bravos avertis de notre capitale, et a le rare et beau courage d'être la propagatrice fervente de la musique debussyste et même raveliste en

province. On ne saurait trop vivement féliciter Mme de Lestang de s'employer à une décentralisation sans doute un peu ingrate encore et d'autant plus méritoire. Les programmes de Mme Jane Mortier trahissent pareillement l'impulsion d'admirations personnelles et assez éclectiques en leur sincérité passionnée. Après Liszt, Richard Strauss, et sans abandonner Debussy, elle en arrive à M. Paul Dukas, dont elle exécuta brillamment l'écrasante *Sonate*. Le talent de Mme Jane Mortier a extraordinairement évolué en souplesse vigoureuse ou nuancée, et l'interprétation qu'elle réalisa de *Soirée dans Grenade* fut vraiment l'une des plus délicieuses qu'on puisse entendre de ce petit chef-d'œuvre étincelant et profond, qui déconcerte l'analyse, nargue toute laborieuse étude, ne relève que de la spontanéité, et que personne ne joue de la même façon, chacun selon sa nature, voire selon le jour, le moment. Le programme avec quoi M. Pierre Lucas fit ses débuts rue d'Athènes, en revanche, était d'un éclectisme plus discutable. On ne découvre assurément pas quel intérêt peut présenter, à l'heure actuelle, l'audition du *Caprice arabe* et du *Scherzo* de Saint-Saëns à deux pianos, l'un de ceux-ci fût-il tenu par M. Paul Braud, qui d'ailleurs ne s'y distingua guère. M. Pierre Lucas est un jeune artiste très doué, qui paraît jusqu'ici tiraillé par les tendances les plus hétérogènes. Son jeu est d'une délicatesse extrême, parfois quasiment féminine, — comme on raconte de Chopin, — et M. Pierre Lucas n'a manifestement rien à gagner à s'attarder au néo-classicisme d'une écriture pianistique désuète ou périmée. Les qualités de grâce chatoyante et de finesse qu'il démontra dans les *Noctuelles* de M. Maurice Ravel font souhaiter, au contraire, qu'il s'oriente délibérément vers un art évidemment plus favorable à son talent, et qu'il pourrait servir précieusement peut-être. M. Théodor Szanto est certes l'un des plus remarquables pianistes de notre époque, et sans doute le plus grand de tous quand il joue du Liszt. Il est en outre musicien jusqu'à la moëlle, ce qui n'est pas toujours le lot de ses confrères. Sa facilité de déchiffrage à première vue est aussi prodigieuse que sa mémoire, et sa faculté d'assimilation n'est pas moindre. Il possède incontestablement des dons exceptionnels, et on n'est pas surpris que M. Szanto se soit senti tenté d'adjoindre à la couronne du virtuose les lauriers du compositeur. Les quatre pièces pour le piano qu'il vient de publier sous le titre de **Contrastes** dénotent un louable souci de recherches harmoniques. M. Th. Szanto est ostensiblement attiré dans l'orbite du debussysme, et on a le droit de considérer ces *Contrastes* comme un essai plein de promesses. Toutefois, M. Szanto subit encore profondément l'influence directe de Liszt, aujourd'hui quelque peu lointaine; la marque indélébile d'une sensibilité maggyare dépouille trop souvent par ailleurs son inspiration de personnalité péremptoi-

rement individuelle, et sans doute est-ce aussi à son tempérament national qu'il faille attribuer son penchant à une improvisation subjective, volontiers satisfaite d'effets ou de « contrastes » successifs, soumis tout bonnement à une symétrie superficielle. L'écueil de l'intellectualisme est l'abstraction vide et stérile de combinaisons artificielles aussi rasantes qu'arbitraires, mais l'excès opposé n'est peut-être pas moins dangereux. Il semble que l'horreur de la sonate et de son développement thématique induise les meilleurs de notre jeune école à une indifférence fâcheuse pour la complexité féconde, la logique et la cohésion qui font de l'œuvre d'art un organisme émané d'une incubation réfléchie sans cesser d'être spontanée. On ne fabrique pas la « forme », on la crée libre et complète en soi d'instinct ; mais l'art suprême est de la créer une, multiple et significative en son eurythmie harmonieuse, et son absence ou son simplisme exagéré sont un indice de lassitude ou de superficialité hâtive et bientôt décevante. Précisément, les plus originaux de nos compositeurs dénoncent une inclination regrettable à abuser indolemment de la commodité des formes les plus simplistes, qu'ils ornent même quelquefois de la broderie empruntée de rythmes et mélismes exotiques. L'auteur de *Pelléas* et des *Nocturnes* paraît s'être voué à la ciselure de menus ouvrages, et l'unique œuvre symphonique qu'il nous ait octroyée depuis longtemps était dédiée à la danse ibérique. Après une *Rapsodie espagnole* et le menu délassement de *Ma Mère l'Oye*, voici que M. Maurice Ravel à son tour nous donne une suite de **Valses nobles et sentimentales** qui n'ajouteront rien à sa renommée. A part un « Epilogue » à la saveur étrange encore qu'un peu quintessenciée et malgré le charme intermittent de quelques passages, on conçoit mal qu'un tel musicien ait publié ces courtes pièces, qu'on dirait fréquemment une seconde monture de certaines de ses inspirations antérieures, dont la brièveté paraît malencontreusement alambiquer une harmonie de complexité disproportionnée à son mince prétexte, tandis que la forme identique et le rythme têtu de valse engendrent une monotonie peu à peu obsédante. Sans doute, on retrouve ici l'habileté propre à l'auteur, mais on ne peut que déplorer qu'il disperse ainsi son talent et semble de plus en plus s'éloigner du bel effort qui naguère nous valut les *Miroirs*, et qui autorisait tant d'espérances.

§

Ce n'est pas seulement au concert que le Vendredi-Saint est une occasion de musique. Depuis des temps immémoriaux, le clergé de Saint-Eustache avait coutume d'en célébrer l'Office des Ténèbres avec le *Stabat Mater* de Rossini. Je suis fort loin de détracter le génial Rossini et même de mépriser son *Stabat* tout entier. Mais

il est un autre art, dont l'Eglise a le droit de s'enorgueillir d'avoir été l'instigatrice, et qu'on s'étonnait qu'elle parût presque unanimement méconnaître ou avoir oublié. Le Vendredi-Saint de cette année 1912 a inauguré pour Saint-Eustache une ère nouvelle. Compris et secondés par un curé intelligent, M. Bonnet, l'organiste, et M. Raugel, le maître de chapelle, y ont organisé une cérémonie de la plus haute qualité artistique. M. Bonnet avait choisi, parmi les œuvres les plus grandioses de Bach, la *Passacaille,* le *Prélude* et la *Fugue* en *do* mineur, et le Choral *Aus tiefer Noth,* dont le thème principal était clamé par des trombones se mêlant à l'immense et touffue polyphonie de l'orgue. Les chœurs de la maîtrise chantèrent le célèbre *O vos omnes* de Vittoria (1540-1608), des *Lamentations* pénétrantes de Marc-Antoine Ingegneri (1545-1592), le maître de Monteverdi, une gracile *Antienne* du x^e^ siècle, et enfin le *Stabat Mater* de Josquin des Prés (1450-1521). Celui de Rossini était avantageusement remplacé. M. Raugel est un enthousiaste de Josquin et on ne saurait assez joyeusement le louer de s'employer avec amour à ressusciter une semblable gloire. Au moment de l'évolution polyphonique où il survient, Josquin est une apparition si extraordinaire qu'il semble surgir soudainement et se dresser comme un géant qui domine à la fois le passé et tout le siècle qui suivit. Avec Josquin, on se trouve pour la première fois dans l histoire musicale en présence du génie, et en même temps d'un des plus grands génies qu'ait jamais produits l'art sonore. C'est pour la première fois qu'on y peut éprouver l'impression d'une beauté intégrale, qu'on y rencontre une beauté radieuse unie à la puissance, et beauté ou puissance dont, dans la musique tout entière, il est bien peu d'exemples. Il y faut peut-être atteindre jusqu'au Wagner de *Tristan* pour en constater un équivalent comparable, pour rencontrer un pareil équilibre de la sensibilité et de l'intelligence, un aussi harmonieux amalgame de ce que Nietzsche dénommait l'ivresse dionysiaque et le rêve apollinien. Chez Josquin, la maîtrise subitement inouïe, invraisemblable, n'est qu'un moyen dompté, assoupli, désinvolte, asservi à la sensibilité de l'artiste créateur. L'inspiration jaillit spontanément expressive, poignante, humaine. Elle est si fortement originale, caractéristique, personnelle, que, jusque dans l'humour des *Chansons*, elle garde quelque âpreté émue et savoureuse. On ne peut la confondre avec aucune autre. Elle jouit de cette propriété mystérieuse qu'on qualifie la « profondeur » : elle se grave peu à peu dans la mémoire pour y rester indélébile, et, tout autant qu'à l'émoi sensoriel, elle s'impose à la réflexion hantée comme une « pensée » vigoureuse, incisive, oujours neuve par quelque aspect, qu'on n'écarte qu'avec effort et qu'on rumine à son insu. La maîtrise absolue, la fantaisie, la verve inépuisables, un souffle irrésistible, superbe, rayonnant d'une séré-

nité olympienne, aboutissent ici, pour la première fois dans la musique, à des « chefs-d'œuvre » ; et on demeure vraiment confondu devant eux. Leur art, d'une complexité parfois vertigineuse en sa sécurité indéfectible, la splendeur de leur architectonie majestueuse, évoquent le gothique flamboyant des cathédrales, avec le temeraire envol des voûtes, la ciselure et l'enchevêtrement des ogives, le clair-obscur diapré ou l'illumination des vitraux polychromes. Le développement de la culture musicale nous incite fatalement à l'exploration progressive d'un passé toujours plus lointain. Grâce à ces aspirations inconscientes, on franchit aujourd'hui le seuil du temple magnifique. Peu à peu on découvrira la beauté merveilleuse d'un art où s'épanouit une sensibilité harmonique, dont ce serait trop peu de dire qu'elle devança son époque, car elle apparaît bien souvent si près de nous qu'elle semble alors presque contemporaine de celles que nos générations doivent à l'héréditè des quatre siècles d'accoutumance et d'évolution qui nous en séparent. Originaire d'un temps où le simple concept de ce que nous appelons « accord » n'était même pas pressenti, la polyphonie de Josquin exhale l'*harmonie* par tous les pores, et c'est par cette vertu qu'elle est capable de nous émouvoir encore aujourd'hui si puissamment. Cependant un des obstacles les plus gênants pour notre réceptivité actuelle est peut-être la monotonie du chant choral inhabituel à nos oreilles, aggravée par une difficulté d'exécution d'où résulte aisément une interprétation flottante, molle, aussi imparfaite que privée de suffisants contrastes. Le remède tout indiqué est d'y ajouter un accompagnement instrumental à l'unisson des parties diverses. C'est une erreur de croire que la polyphonie « vocale » des vieux maîtres était, même jadis, exclusivement exécutée *a capella*. La pratique opposée était, bien au contraire, si florissante qu'Erasme se plaint quelque part de ce que le nombre des instruments l'ait empêché d'ouïr les voix du chœur. Ne craignons donc pas d'accompagner et même, en respectant scrupuleusement la matière purement musicale, d'*orchestrer* délibérément ces chefs-d'œuvre du passé, et de les orchestrer à la moderne, en revêtant leur beauté méconnue de la parure expressive, variée et jusqu'à la plus éblouissante des sonorités et des timbres. Notre interprétation serait ainsi vivante et, en réalité, plus fidèle à tous égards. Le *Miserere* de Josquin en acquerrait l'éclat radieux et poignant du prélude de *Lohengrin*, et le *Stabat Mater* s'empreindrait d'une sérénité parsifalesque. Il serait intéressant qu'un de nos Grands Concerts en tentât l'expérience. Il est infiniment probable que Josquin obtiendrait un succès « sensationnel ».

JEAN MARNOLD.

L'ART

Le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts. — La promenade au Salon de la Société Nationale sera cette année très agréable. On y verra quelques très belles œuvres dont deux ou trois seront peut-être plus tard considérées comme des chefs-d'œuvre, un certain nombre, assez notable, d'œuvres fortes, beaucoup de travaux judicieux, d'une bonne mode, d'excellente éducation, d'un esprit pondéré et distingué, menées à bien, ne cassant rien. Par ci, par là un jeune ; le jeune est ici présenté parcimonieusement en pincée de sel à un mets reconnu estimable, à un menu digestible, auquel on se tient, très sourd à toutes réclamations et toutes ironies venues du dehors. Autour de ces tableaux intéressants à des degrés divers, un ensemble de choses médiocres, d'un médiocre choisi, bureaucratique, mais avec une fleur à la boutonnière, s'exprimant en un vocabulaire pauvre, mais correct, avec parfois un brin d'accent exotique qu'on a trouvé seyant. Il n'y a point ici à s'indigner de l'emploi d'anecdotes trop basses ; on ne pille les musées qu'avec discrétion ; on exile le dégingandé et le montmartrois vulgaire. Tout au plus on est un peu province, salon de province, de chef-lieu où il y a des dilettantes et une société musicale. Pas de Pallas, peu de Vénus, très peu de Cupidons, très peu de personnages wagnériens, très peu d'allégories ou au moins elles sont renouvelées avec quelque grâce ; beaucoup de morceaux, de paysages, de portraits ; les salles de peintures offrent l'aspect d'une énorme et belle collection particulière composée par un homme de goût, qui a gardé avec les académiques des relations, et fait honneur à de vieilles camaraderies, en exposant en très bonne place des toiles discutables; mais passons aux belles œuvres.

Et d'abord six beaux Raffaëlli ; des coins de Nemours patiemment détaillés, minutieux, complets, des reflets dans l'eau, des feuillures légères, une rade d'Antibes, un éblouissant *marché d'Antibes* avec un frais soleil d'hiver, aux ombres douces, chatoyant sur des murs roses et des volets verts, au-dessus d'une foule dense, joyeuse et claire, étonnamment saisie non par détails mais dans sa masse ; peinture sans aucune systématisation, transposition exacte et complète de la nature, la meilleure qu'on puisse admirer aujourd'hui, un art dont la souplesse et la maîtrise dépasse le niveau de l'art actuel.

Des Lebourg, qui sont de bons Lebourg, surtout une Notre-Dame émergeant d'une pyrotechnie de brumes colorées avec des formes indécises se mouvant auprès des eaux comme en un gouffre floral, peinture de poète, et de beau poète.

Des Lepère vigoureux, accentués, belles pages à l'atmosphère pure prises en Vendée, et aussi un *Dimanche aux Prés-Saint-Gervais*

d'une tonalité admirablement juste, avec les ébats tranquilles de tout un petit monde heureux, toutes toiles de l'art le plus sobre et le plus franc.

Des Louis Legrand : un beau portrait violent de l'artiste par lui-même, une nature morte et des études de femmes modernes, que l'artiste, par la force du dessin autant que par le goût de l'arrangement, amène au grand style.

L'exposition de Roll est importante ; une belle étude, un peu lyrique, de beaux chevaux ; un portrait de lui-même très pénétrant qui demeurera une de ses bonnes pages, une femme en blanc de geste juste dans un bel ensoleillement sur la verdure. Besnard a deux portraits d'hommes, presque austères : celui du pianiste Sauer très remarquable. Un portrait de femme de Janniot est excellent, d'une observation très aiguë ; il semble que rarement on a accusé aussi fortement le caractère d'une physionomie ; c'est peut-être plus fort que le tableau plus remarqué qui s'appelle une *Femme de Singapour*, auquel la curiosité du type et de l'arrangement donne un surplus de valeur extra-picturale. La série de François Guiguet est de premier ordre, avec un beau portrait de M. Antonin Dubost, une étude de femme puissante et une place Ravignan, petit coin de province à Paris, lumineux, tranquille, tiède, avec des modelés parfaits et caractéristiques, des personnages, très complet d'impression et de rendu ; on n'a rien fait d'aussi bien en cette gamme tranquille. Zuloaga triomphe avec trois toiles ; on peut reprocher à ce cheval, qui revient tout blessé de la plaza, d'avoir un pas bien alerte pour une bête aussi ensanglantée, et voir quelque littérature dans l'air indifférent de son vieux cavalier, air tassé en contraste avec des oripeaux scintillants ; on peut ne s'intéresser qu'à demi au *Christ du sang*, peut-être un peu théâtral, mais la série de portraits juxtaposés sur la grande toile : *Mon oncle Dàniel et sa famille*, force l'admiration, par sa sobre variété, sa vie, son sérieux, le puissant modelé obtenu par les gris du fond. Les ombres sont conventionnelles peut-être, elles ne font que rabattre la lumière sur les personnages. Il y a au point de vue de la composition bien des remarques à faire, qu'on n'aimerait point détailler devant une œuvre de cette force ; peu importe la route par laquelle passe un artiste, quand il a trouvé au bout tant de vie magnifique. Gaston Hochard résiste à ce terrible voisinage et y résiste bien ; les visiteurs du Salon verront que c'est là un grand éloge. Sa scène de ballet russe, vue non point à la lumière du théâtre, mais dans la vie d'un village russe, est une transposition des plus heureuses ; ses danseurs vivent. Un quatorze juillet en province agite gaîment des drapeaux. Une procession sort d'une église dorée en belles masses où se reconnaissent très bien tracées les silhouettes déférentes des notables. Ses impressions de Hollande sont sculpturales, d'un modelé très poussé.

Abel Truchet expose ses Venise, une grande église (Santa-Maria della Salute) d'un bel accent, d'une intéressante synthèse ; le point le plus intéressant de cette vie de Venise est peut-être ce petit canal au bord duquel fleurit plus de vie et d'animation. Très capable de rendre les majestueux silences d'une ville de légende et de passé, Truchet est surtout le peintre des carrefours populaires, des fêtes bruyantes, des lumières vives sur une foule bariolée, c'est là qu'il a trouvé les meilleurs éléments de sa vision et sa marque très particulière ; il ne l'oubliera certes pas.

C'est du grand art que les quatre dessus de portes très décoratifs, très séduisants, d'une composition très fine qu'expose Mlle Breslau qu'on retrouve aux dessins avec ses pénétrantes études de fillette. Henri Duhem interprète les hivers du Nord, il tire des effets larges de la solitude d'une place silencieuse, comme sur ce coin de Douai si âprement nostalgique. Parmi la série de Mme Marie Duhem, un lever de lune, très pâle, très discret, très silencieux, on voudrait oser dire ombreux sur la plaine rose autour du passage d'un petit cheval blanc perdu dans tout ce crépuscule ; il y a à cet art une belle marge de rêverie.

§

Les grandes toiles décoratives ne sont pas toujours les meilleures. Ainsi les panneaux mythologiques que Caro-Delvaille a peints pour une maison de Buenos-Aires sont singulièrement heureux, pimpants, pleins de joie de vivre, grâce à des nus brillants et purs, et de beaux accessoires colorés, et elles sont de petit format, tandis qu'en une immense toile destinée à la Sorbonne (la Sorbonne n'est pas toujours très favorisée) M. Aman-Jean semble s'être trompé, ou plutôt non, il a appliqué à un grand panneau décoratif les qualités ordinaires d'un art rêveur très réservé, peut-être trop, et d'une intellectualité certaine, mais trop résumante. Les figurants de son grand tableau, *les Eléments*, sont trop simples, et à réaliser ses Eléments, sous les formes de figures simplement un peu hiératisées, il est arrivé à représenter une halte de bergers insensibles à une apparition grise, indiquée au haut de la toile. En voulant éviter les facilités de l'allégorie, l'artiste est arrivé à un modernisme un peu trop simple. *L'Age d'or*, de M. Maurice Denis n'est pas très heureux. Des femmes qui tordent leurs cheveux et des rondes d'enfants, on en trouve dans toutes les toiles qui représentent l'âge d'or, on les trouve à regret et on les quitte avec plaisir ; les beaux dons de couleur de M. Maurice Denis ne hantent point cette composition. M. Glehn en de petites toiles d'un joli ton XVIIIe siècle a des évocations assez jolies, qui seraient même très satisfaisantes si ses nus n'étaient un peu tristes et de cette couleur indéfinissable de la chair qu'on pourrait dire ingresque. Le grand

panneau d'Osbert ira au Conservatoire, il sera en bonne place ; malgré une excessive pâleur, c'est un tableau qui a de belles qualités. Le groupe où se trouve le vieillard le Temps est un peu gris, la nature et la terre ne se réveillent point sans monotonie, mais le paysage est large et une figure de l'Aurore droite dans le ciel rose est de belle allure. C'est à des ambitions décoratives qu'il faut attribuer un tableau de M. Bieler peut-être un peu vaste de proportions ; le souvenir de Burne Jones s'impose et celui des Primitifs, mais ce n'est point désagréable. Ces jeunes femmes stylisées interrogeant le miroir de l'eau-morte, cela peut donner un joli sujet de poème ; la précision du fait est grande, l'imprécision du sujet aussi grande. C'est aussi à la peinture décorative, mais d'un ton tout moderne qu'il faut ramener l'*Accident* d'André Chapuy, vaste toile qui trouverait sa place dans un palais du Travail, ou une Maison du peuple, le jour lointain où l'on mettra de la belle peinture dans les maisons du peuple. Des ouvriers transportent un noyé ; ce sont des déchargeurs, herculéens et lourds ; leur stupeur et leur acceptation, ce regret agissant qui leur fait porter le corps du camarade mort, avec une tristesse presque pieuse, mais un apitoiement presque machinalisé par la fréquence du mauvais sort sont fort bien rendus, ainsi que ce terrible et froid paysage de Seine d'hiver qui les entoure et endeuille leur deuil, et l'englue de blafardise. Par ailleurs un *atelier* du même artiste tintinnabule de tons chatoyants. Un carton de tapisserie de Willette redit le thème, si connu chez l'artiste, du *Moulin de la Galette*, dans une note de conte féerique et galant. Et encore M. Auburtin, M. Sert avec un plafond un peu vague, un étonnant Mistral de M. Belon dont la vision du Midi est bien blanchâtre. La grande toile de Victor Prouvé, très brillante, pèche par maints détails ; cet excellent artiste peut beaucoup mieux ; ce n'est qu'une fantaisie comme celle agréable aussi de Lévy-Dhurmer.

Les portraitistes sont en bonne forme : La Gandara aussi brillant que toujours et plus solide, M. Boldini moins vibrant, moins tortillé, très vif pourtant, plus séduisant qu'à l'habitude, M. Shannon avec un bon portrait de miss, bien dans la tradition anglaise des grands portraitistes, mais avec des fonds impressionnistes, M. Lavery, grave probe, harmonieux. M. Weerts a plusieurs de ses petits portraits très linéaires, très exacts, auxquels il manque un peu de flamme pour être bons ; son portrait de J.-F. Raffaëlli n'est point mauvais, mais tout à fait extérieur. Des enfants de Woog sont franchement peints ; il y a quelque vigueur réaliste et bourgeoise chez M. Scharf ; c'est naturellement ici que nous rencontrons des portraits brillants, exacts et incomplets de M. Carolus-Duran, les virtuosités de M. Laszlo. Une grande toile à portraits variés, *Mère et enfants*, de M. Casas, fait la preuve du goût et du sens harmonique de l'artiste sans éga-

ler ses œuvres anciennes. Un japonais, M. Kojima, s'est souvenu de sa tradition patriale en revêtant d'un superbe kimono une fillette un peu grêle. Biessy a un beau portrait de Victor Margueritte, Desmoulin un bon portrait de Mme Zola, Mlle Bosnanska une série d'effigies aux yeux clairs très captivantes.

Quelques-uns des habitués de la Société Nationale et non des moindres se sont abstenus cette année. Ces Messieurs sont, dit-on, absorbés par une exposition à Venise. Pas de Cottet, pas de Lucien Simon, pas de Raoul Ulmann ; mais voici M. Le Sidaner avec des toiles que nous vîmes à la Société Nouvelle, Claus et sa Flandre ensoleillée, Armand Berton avec un nu amusant, Guillaume avec ses anecdotes de petit format, Jean Veber avec une grande caricature peinte, Frieseke moins coloriste qu'autrefois et moins agréable, Gumery avec un joli portrait et une grande toile sanguinolente de tauromachie méditative. Gaston La Touche a trois toiles où le sujet de vignette se hausse à d'énormes proportions ; comme le peintre a des qualités, il s'en trouve une, *la Cible*, qui est jolie : des petites femmes bombardent de pétales de roses une statuette d'Eros dans une sorte de rotonde d'un Trianon ensoleillé ; les mouvements sont gracieux, la lumière dorée et de belle qualité. On n'en sent que plus vivement la détresse d'invention de cette Fortune en détresse qui fait réparer sa roue chez un charron de village. Ailleurs, Saint-Antoine paysagiste est troublé dans une manière de parc de Versailles par des diablesses-marquises ; c'est très triste pour Saint-Antoine, mais pourquoi faisait-il du paysage ? M. Lebasque est assez heureux dans une loge de danseuse de coloration claire et de lignes élégantes, avec un harmonieux portrait au milieu de ces brillants accessoires. M. Milcendeau expose une fort belle vision des pays de Vendée, un marais salant avec des chaumières, le tout triste et diapré dans les notes sombres avec une grande habileté et un sentiment certain de ce paysage rare ; on pense à certaines pages descriptives du Dominique de Fromentin devant cette nature saturée d'eau. Ses études de paysans, quoique grandes et fortes, n'ont point cette saveur. M. Muenier est toujours très fin. M. Lhermitte a des meules, des lavandières très larges d'horizon, peintes avec ce grand souci du détail, avec cette belle place de lumière qu'il sait ménager à ses œuvres.

Les petites Arabes de Dinet sont toujours curieuses : les deux grands tableaux mauresques de Suréda affirment la valeur croissante de cet orientaliste ; il voit bien la lumière d'Afrique et les êtres ; sa composition est franche, et lui fournit, avec tous éléments de vérité gardés, de beaux aspects de mosaïques. M. Dagnac-Rivière a toujours ce sentiment profond des souks sombres, des places ensoleillées, des crépis épais des murs qui en font un des meilleurs peintres du Maroc. C'est aussi en Orient que M. Lunois a été chercher ses motifs. Nous

en avons vu la belle série à son exposition chez Allard. La place de M. Lumois est haute ; il mérite mieux encore. Les paysages de Madeline sont très intéressants.

Louis-Picard semble avoir modifié sa manière. Des études comme sa Digue, très fines, très cursives, ont beaucoup d'agrément. Paillard a traduit avec son solide métier des coins d'Italie. Alfred Smith est d'accord avec les meilleures traditions impressionnistes en de justes ensoleillements. Son Harmonie d'été est une belle œuvre. M. Pallady (un nom nouveau) est un peintre de grande valeur. Deux nus vigoureux, de belle tonalité, de dessin pur en sont la preuve ; c'est très sérieux, très étudié, très pointu et intelligent. Un tableau de fleurs de M. Picard le Doux ne représente pas suffisamment cet artiste de premier ordre. Il y a des qualités très sérieuses chez MM. Jean de la Hougue, Armbruster, Barlow, Ostermann, Paul Bocquet (paysages mélancoliques et doux des bords de la Vesle), Brin, Cadel, Brindeau de Jarny, Charmaison, Andreau, Baltus, Barau, Delachaux, Flandrin, Guirand de Scévola, Jaulmes, Le Petit, Deluermoz, un animalier qui fait du La Fontaine à grandes dimensions, non sans vigueur, Gallay-Charbonnel (Luxembourgs), Marret, Minartz (Montmartres). Les Italianismes d'Armand Point ont leur intérêt ; pour être cherchés dans une gamme de recherches archaïques et peut-être vaine, ils ne témoignent pas moins d'une rare et obstinée volonté. Les œuvres de Desvallières, très caractéristiques de coloris et de belles lignes, attirent. L'exposition de Charles Guérin, encore que ses tableaux soient connus, maintient la place du peintre au premier rang des artistes de notre heure. M. Prinet force l'intérêt par la probité de son dessin. M. Griveau est distingué dans ses colorations à la Corot, et sa grande toile des Baigneuses est loin d'être sans mérite ; elle gagne à être revue. M. Lèpine est de verve curieuse. Madame Mutermilch n'a qu'un tableau, très remarquable, *Notre-Dame-des-Rues*, page de pitié éloquente et bien peinte. Parmi les dames peintres, n'oublions point Mlle Karpelès, dont le Tub très adroitement peint atteint au pittoresque et au style par une délicatesse habile à opposer des tons tendres de carnation à des tons éclatants, quoiqu'on puisse dire qu'on a déjà vu obtenir cet effet par la juxtaposition à des femmes blanches et nues d'une mulatresse ornée d'une écharpe orangée. Notons Mme Nivouliés avec un souvenir coloré de Biskra, Mlle Nourse, américaine qui sait peindre, Mlle How, Mlle Dunlap, Mlle Boyd.

Et voici M. Hanicotte avec une *Kermesse* au printemps à Volendam, très rose et blonde, de vive animation, très décorative, d'une clarté qui a semblé à quelques-uns un peu chimérique, mais qui est possible dans un pays à variations lumineuses aussi paradoxales que la Hollande ; un portrait de M. Anthony Hope de M. Glaze-

brook, avec un joli fond de parc anglais. M. Hope a l'aspect tout a fait ironique ; des paysages de Hollande distingués de M. Gabriel ; des scènes claires de vie d'été dues à M. Philippe Fox sont d'une joliesse très acceptable. La Bretagne de M. David-Nillet est honnête, solide et intelligente. M. Bloos est moins heureux dans sa pelouse de Longchamps que dans ses scènes de Paris. N'oublions point M. Walter Gay, ni M. Baudouin, ni M. Braquavel, ni M. Charlet en progrès avec son portrait d'une famille hollandaise, ni M. Cardona, ni M. Hawthorne un peu dramatique, ni M. Koopman bon coloriste, ni M. Hurand peintre du Comtat ensoleillé, ni M. de Lavilhon, qui évoque de belles légendes, ni MM. Maufra, Lambert avec de vigoureuses fêtes foraines, Kow excellent décorateur, Morerod peintre excellent des Gitanos et des Marocains, ni M. Olivier, dont une nature morte est excellente, ni de bons paysages de Gaston Prunier, qui a aussi de vigoureux coins de Paris, une jolie page de M. Claude Rameau, ni les points de vue d'Alsace que donne consciencieusement M. Frédéric Régamey, ni les panneaux décoratifs très gais de M. Marcel Roll où les silhouettes humaines ne valent pas leur entour arborescent, ni les jardins de Rusinol peut-être moins curieux qu'autrefois, ni le portrait de M. Sternberg-Davids très bien campé, le Nu de Marcel Lenoir, très bon tableau dont nous avons parlé lors de l'exposition particulière de cet artiste remarquable. Aux dessins, trois belles pages de Zak, deux dessins de Séon plus attachants que ses peintures, car l'essentiel de son art est dans son ferme dessin et ses conceptions simples, plus que dans sa couleur, d'excellents portraits de Prouvé, des chevaux robustes de Luigini, des églises de Hochard, des dessins poussés de Friant, des Lepère et des Legrand, des Chahine (les beaux dessins qui parurent à l'Exposition de la Cimaise), des aquarelles de Chapuy, des pages de Michel Cazin, de Mlle Esté, de MM. Loups, Mossa, Ott, Vauthrin, et les très intéressantes séries féeriques ou wagnériennes de Rakham, etc...

A la gravure, une admirable série de Chahine : soupes populaires pleines de vie, fête foraine grouillante, puissants chevaux de travail, inscrits avec certitude dans une admirable lumière, des eaux-fortes de P.-L. Colin d'un art profond, admirablement compréhensif, des êtres et des choses rurales, de bonnes et fines eaux-fortes de Beurdeley, de Delatre, un bon portrait de Maurice Bertaux dû à Fernand Desmoulin, deux bois intéressants de Gusman, de beaux nus de Laboureur, parfaites gravures sur bois, d'admirables eaux-fortes de Louis Legrand, d'excellentes eaux-fortes de Paillard, pour illustrer la Venise d'Henri de Régnier, et trois eaux-fortes en couleurs de Raffaëlli avec toute la vie de Paris, toute la vibration de son ciel et la

merveille des eaux de la Seine saisies avec une telle légèreté qu'on dirait de l'écriture rapide.

§

A la sculpture, Bourdelle, magnifique et tendu, Bartholomé Libero Andréotti, avec un grand haut-relief d'un bel effet, une frise nuptiale ardente et hiératique de belle impression esthétique; la tête de Christ d'Aronson est de belle allure, mais moins intéressante que cette cire perdue, les Epaves, presque poignante de haute tristesse; de Bugatti, entre autres belles œuvres, une statuette de fillette d'une grâce très hardie, d'une observation aiguë et très moderne; M. Cavaillon est très joliment ornemental dans sa statuette de femme, et, dans les figurines gracieuses de son piédestal, M. Soudbinine est violent et systématique, avec talent; Fix-Masseau a toujours sa grâce, M. Erikson, dans le buste et la statuette d'un de nos confrères lapons, M. Thuuri, a de la finesse et de l'exotisme. Un groupe d'Escoula *la Pyrénéenne*, est d'un bon accent décoratif connu. Il y a de la variété, de l'allure, du bon pittoresque chez M. Halou, de très sérieuses qualités chez M. Wittig. Les bustes de M. Paulin, notamment son Raffaëlli, sont curieux. M. Arnold a de la légèreté, M. d'Auinay est habile. Encore parmi les très bons artistes: Pierre Roche, Dejean, Carabin trop traditionnel, Niederhausern-Rodo. Tout cela est bien; le niveau est excellent. Il manque une grosse œuvre à tendances neuves, qui réveille le public et le force à réfléchir. Très bonne moyenne, sans plus.

A l'Art décoratif, toujours les mêmes avec les mêmes qualités; des oiseaux de Bigot, des ferrures de Brindeau de Jarny, des grès et porcelaines de Delaherche très beaux, mais sans révélation, la vitrine chatoyante de Dammouse, une agréable pendule de Fix-Masseau, une belle coupe bleue de Grandhomme, d'un superbe émail, les reliures de Kieffer, des notes amusantes d'André Hellé, les ferronneries de Robert, un vase de Thesmar; c'est aussi bon que l'année dernière, ce n'est pas mieux.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ANGLAISES

La mort de M. W. T. Stead. — M. P. Shiel : *The Pale Ape and other Happenings*, 6 s., Werner Laurie. — Arnold Bennett : *The Matador of the Five Towns and other Stories*, 6 s., Methuen. — Arnold Bennett : *The Honeymoon, a comedy in three acts*, 2 s., Methuen. — Arnold Bennett et E. Knoblauch : *Milestones, a play in three acts*, 2 s., Methuen. — John Galsworthy : *The Pigeon, a fantasy in three acts*, 2 s., Duckworth. — Eden Phillpotts : *The Secret Woman, a drama in five acts*, 2 s., Duckworth.

Le directeur de la *Review of Reviews*, Mr **William Thomas Stead**, a trouvé la mort dans la catastrophe du *Titanic*. Avec

lui disparaît une des personnalités les plus en vue du journalisme anglais. Il était né le 5 juillet 1849, aux environs de Newcastle on Tyne. En 1871, à l'âge de vingt-deux ans, il devint rédacteur en chef d'un journal de province, le *Northern Echo*, dont il fit rapidement un des plus importants organes du nord de l'Angleterre. L'activité de Stead n'avait pas échappé aux chefs du parti libéral ; aussi, lorsque Mr John Morley prit, en 1880, la direction de la *Pall Mall Gazette*, il appela Stead auprès de lui comme « assistant editor ». Trois ans après, Stead remplaçait Morley au fauteuil directorial, et, pendant les six années qui suivirent, la *Pall Mall Gazette* exerça une influence politique considérable. A cette époque, Stead favorisait avec enthousiasme les théories de l'Impérialisme britannique, alors naissant, et qu'exposait le fameux livre de Seeley : *The Expansion of England*. Il fit campagne pour la création d'une marine toute puissante et réussit à conquérir l'opinion publique à sa cause. Toujours à la recherche d'une « sensation » qui le maintint, avec son journal, au premier plan de la curiosité publique, il commença une enquête sur la traite des blanches et décida d'en publier sans réserve les résultats. Bien qu'il eût pris soin de mettre préalablement au courant de ses projets certains grands personnages, comme l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres, lord Dalhousie, le cardinal-archevêque de Westminster, ses révélations soulevèrent contre lui de violentes colères. Si de telles hontes étaient vraies, on ne gagnait rien à les rendre publiques, argumentait-on, et, du reste, on affirmait que tout cela n'était qu'un amas de mensonges. Une contre-enquête du *Lloyd's News* révéla que certains faits allégués par Stead étaient inexacts, entre autres la prétendue vente d'une fillette par ses parents. Poursuivi, le trop imprudent journaliste fut condamné à trois mois de prison, qu'il dut faire sans cependant cesser de diriger son journal. A sa libération, le directeur de la prison lui fit cadeau du costume de prisonnier qu'il avait porté dans l'établissement, et longtemps, par la suite, Stead endossait ce costume pour recevoir ses amis à chaque anniversaire de sa condamnation. En 1889, Stead quittait la *Pall Mall Gazette* et, l'année suivante, il lançait le premier numéro de la *Review of Reviews*, publication mensuelle dans laquelle il publia une infinité d'articles et d'études des plus remarquables et des plus diverses. Après une entrevue avec le tsar, en 1898, il se donna activement à la « croisade pour la paix », suivit en personne les conférences de la Haye et fit une propagande énergique en faveur des traités d'arbitrage entre les nations. Cette nouvelle fantaisie l'avait amené à se déclarer contre la guerre de l'Afrique du Sud, et l'on vit l'impérialiste de jadis transformé en un pro-Boer des plus militants et des plus intransigeants. On le vit aussi s'adonner au spiritisme et prendre un peu trop au sérieux des ques-

tions qui frisent un charlatanisme dangereux. Mais, là encore, on reconnaît l'âme impulsive de Stead, son mépris du danger, son insouciance des conséquences, sa témérité, son caractère enthousiaste et « emballé ». L'homme qui disparaît ainsi prématurément dans l'affreuse catastrophe du *Titanic* a exercé une influence énorme sur le Journalisme anglais, dans lequel il fut un des premiers à introduire l'interview, l'article signé et l'étude étendue d'un sujet spécial, de même que les clichés d'illustrations dans les pages des quotidiens. Esprit ingénieux et fertile, dialecticien subtil, doué d'une mémoire singulièrement réceptive et fidèle, il fut un écrivain prodigieusement fécond. Personnellement, il était plein de séduction et très accueillant ; pourtant, on pouvait voir, à la porte de ses bureaux, un tableau portant ces mots : « As callers are many and time is short, the former are asked to economize the latter. » W. T. Stead fut une des personnalités les plus brillantes du journalisme contemporain ; sa générosité était inépuisable et il avait le don merveilleux d'encourager et de stimuler. Très séduisant pour tous ceux qui l'approchaient, par sa spontanéité, sa vivacité, le charme de sa conversation, il était apprécié bien davantage encore par tous ceux qui eurent le privilège d'être admis dans son intimité.

§

Le nom de Mr Arnold Bennett revient très fréquemment sous notre plume, au cours de ces rapides chroniques. Comment en serait-il autrement ? Il donne volume après volume, avec une persistance infatigable, et nous parlons ici de chacun d'eux autant par plaisir d'amitié que par devoir professionnel, sans que notre jugement soit influencé par aucune affectueuse indulgence. Certain jour, jadis, on nous fit cette réflexion que nous ne laissions rien passer de ce que publiait Mr Bennett, sans le mentionner élogieusement. Et notre interlocuteur semblait vouloir indiquer qu'il supposait là plus de complaisance que de sincérité. Il avait tort. Depuis le jour où nous avons pour la première fois connu l'œuvre de Mr Bennett — et nous étions bien loin des trente-cinq volumes actuels — nous n'avons probablement pas manqué de consacrer quelques lignes à chacun de ses romans au fur et à mesure qu'il les publiait, c'est vrai. Il n'en a pas été de même pour d'autres auteurs, c'est vrai encore ; la raison en est simple et il sera facile de nous justifier. Si, par exemple, vous lisez les premiers romans de Mr M. P. Shiel, vous les trouvez intéressants, comme ce merveilleux *Purple Cloud*, où surabondent cependant des longueurs inutiles. Vous en lisez d'autres, et vous n'y prenez pas le même intérêt. Vous admirez l'imagination de l'auteur, mais vous déplorez qu'il ne sache la ; as discipliner mieux, qu'il la déforme jusqu'à l'invraisemblance, qu'il la complique jusqu'à la ren-

dre désagréablement confuse, comme dans les histoires du recueil intitulé **The Pale Ape and other Happenings**. On reconnaît que l'auteur possède des dons fort remarquables et l'on a le regret de constater qu'il n'a pas l'habileté de s'en servir pour créer une œuvre d'art vraiment équilibrée. Avec lui, ou bien l'on n'arrive pas à terminer une lecture commencée, ou si on l'achève, c'est avec un agacement constant contre ses maladresses et le piteux résultat auquel il parvient. Avec Mr Arnold Bennett, il en est autrement, et si j'ai rapproché de lui Mr Shiel, ce rapprochement est tout fortuit, parce que le hasard a voulu que la lecture du *Pale Ape* précédât celle de **The Matador of the Five Towns**, — ces deux volumes étant des recueils de nouvelles de dimensions diverses. Il n'en est pas une de celles de Mr Bennett qu'on ne lise avec admiration et plaisir. Tantôt l'auteur raconte une histoire mélancolique, ou navrante même, et il vous contraint à reconnaître la réalité implacable du tableau, à admirer la netteté de sa vision, la puissante solidité de sa création. Tantôt, et le plus souvent, ce sont des fantaisies humouristiques où l'on retrouve toutes les qualités, tout le charme, toute la séduction irrésistible de *The Card*, de *Helen with the High Hand*, pour ne citer que ces deux amusants récits. Du reste, le contenu de ce volume est séparé en deux parties, l'une appelée « Tragic », l'autre « Frolic », ce qui ne permet guère de se tromper. Bien qu'elles soient toutes de caractère fort divers, elles nous ramènent, à quelques exceptions près, dans les fameuses *Five Towns*, dont Mr Bennett a fait le décor de la plupart de ses meilleurs romans. Les personnages sont comme des amis anciens qu'on retrouve, et qui vous tiennent agréablement en haleine après *Clayhanger*, *Hilda Lessways*, en attendant la fin de la trilogie, dont ces deux puissantes œuvres sont la première et la seconde partie.

Tous les romans de Mr Bennett ne procurent pas un plaisir identique ; et l'on serait déçu de compter à chaque nouveau livre sur un plaisir accru. N'est-ce pas assez qu'il soit toujours intéressant et qu'il nous oblige chaque fois à admettre qu'il s'est servi de son merveilleux talent pour créer une œuvre dont un des mérites est de ne pas ressembler à la précédente, malgré que le décor et les personnages nous soient déjà plus ou moins familiers ? « The man is immense », écrivait récemment un critique, qui ajoutait que, pour ses qualités d'observateur, sa force à révéler les caractères, à interpréter la vie dans la fiction, et surtout, dans son attitude objective envers son art, « Mr Bennett stands supreme in English literature ». Il est très juste d'insister sur l'extrême objectivité de l'art de Mr Bennett, par quoi s'explique son extraordinaire et très particulier réalisme. Rien n'est moins « fiction » que ses romans : la vie s'y reflète avec cette précision, cette netteté, ce naturel, qui vous font en certains cas mépren-

dre pour la réalité l'image réfléchie dans un miroir dont on ne voit pas le cadre.

Avec ces qualités qui lui assurent un rang suprême dans la littérature anglaise contemporaine, il n'est pas surprenant que Mr Bennett ait renoncé parfois à la large liberté du roman, pour l'art plus exigeant et plus conventionnel du théâtre. Déjà, il avait jadis publié quelques esquisses dramatiques, des *Polite Farces*, qui laissaient prévoir des pièces plus importantes. Maintenant, entre deux romans, Mr Bennett écrit une œuvre dramatique. Il y a quelques années, on lui a joué, avec un succès de bon augure, *What the Public wants*, et *Cupid and Common Sense*. C'est de quoi se faire la main, et Mr Bennett trouva suffisante cette période d'essai. Il fit alors représenter **The Honeymoon** avec un très vif succès, et avec un succès plus grand encore, **Milestones** fut représentée le 5 mars dernier et tient toujours l'affiche.

Mr Arnold Bennett, parvenu au premier rang des romanciers actuels, a donc pris place aussi parmi les meilleurs auteurs dramatiques de l'heure présente, parmi cette phalange d'hommes remarquables qui travaillent avec énergie et persévérance à donner au théâtre des pièces d'une originalité indiscutable, — à mener à bien la renaissance du théâtre anglais commencée et esquissée seulement par eurs aînés, Oscar Wilde, Pinero, Bernard Shaw etc. Ces précurseurs ont fait beaucoup pour faciliter la venue de la présente génération, et il serait injuste de diminuer leur rôle. Mais on prévoit déjà, et pour une date très prochaine, que les pièces de Pinero, que les pamphlets à forme dramatique de Mr Bernard Shaw seront relégués aux vieux accessoires et laisseront la place à des œuvres plus solidement composées, plus complètes, plus « anglaises », plus humaines. Pour s'en convaincre, il faut lire, avec les pièces de Mr Arnold Bennett citées plus haut, les œuvres dramatiques publiées récemment et que nous nous bornerons à énumerer : **The Pigeon**, *a fantasy*, par Mr John Galsworthy, l'auteur de ce drame puissant : *Justice*, que M. Bazalgette a traduit et veut faire jouer à Paris, — et **The secret Woman**, *a drama*, par le romancier Eden Phillpotts qui eut maille à partir avec la censure pour quelques répliques qui ne pouvaient effaroucher que les sots. Ces efforts prouvent la vitalité du mouvement dramatique actuel et, en notant que Mr H.-G. Wells a tiré une pièce de son *Kipps*, et qu'on la joue avec succès, il faut constater que les écrivains les plus éminents à l'heure actuelle se tournent vers le théâtre. Il en découlera des conséquences curieuses que nous essayerons d'indiquer en une autre occasion.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Mort de Giovanni Pascoli(1). — La psychologie de Giovanni Pascoli a tenté jusqu'ici peu de critiques. Le grand poète qui a eu l'heur extraordinaire de mourir au moment où son art devenait franchement vieillot et fastidieux, a été particulièrement aimé par la jeunesse éclose au soleil des réalisations il y a quelque dix ans. Ceux qui jusqu'ici se sont occupés avec amour et avec intelligence de Pascoli ont été surtout de jeunes écrivains dont la formation intellectuelle et spirituelle a suivi l'époque de transition et d'imitation caractérisée par le « d'annunzianisme ». En France, Pascoli est peu connu. M. Muret, très peu au courant des véritables états de l'âme littéraire Italienne, a mal compris Pascoli. M. Henry Bérenger l'a mieux saisi. En Allemagne, on le traduit avec une certaine ferveur. Mais la renommée de Pascoli est de celles qui se répandent de plus en plus, sans arrêt possible. Le foyer d'âmes, représenté par l'œuvre d'un grand poète, est comme une lumière que le voyageur solitaire voit de loin à peine perceptible, et qui grandit jusqu'aux proportions d'un magnifique incendie, à mesure qu'il s'en approche. Le voyageur solitaire, c'est parfois toute une époque, toute l'humanité d'une époque qui se tourne vers les plus larges synthèses lyriques de ses génies. Et l'œuvre de Pascoli est un feu de joie et de douleur très vaste et très haut.

Des feux follets, parfois, souvent, se détachent du foyer central, tremblent le long des fils d'acier tendus par le poète entre sa douce réalité et ses visions mélancoliques de la joie du monde. C'est que toute l'inspiration pascolienne s'est ouverte sur son âme comme un immense éventail, lorsqu'un événement tragique frappa cette âme, et la força à donner ses premières résonances, qui furent des sanglots. On connaît l'anecdote. Le poète adolescent, perdu avec sa petite famille dans une campagne romagnole, vit une nuit s'arrêter dans la cour de la maison la voiture souillée de boue et de sang où gisait son père assassiné. Le cheval était rentré par instinct à l'écurie, entraînant vers ses jeunes maîtres devenus orphelins un message de mort, l'image funèbre qui a demeuré dans l'esprit du poète encore irrévelé comme un leit-motif tenace, inévitable, ou comme, ai-je dit ailleurs, la pédale sombre qui régit tout l'enchevêtrement des mélodies pascoliennes.

Porté, par tempérament, vers la contemplation et la douce exaltation des choses et des êtres simples, des forces primitives de la terre, des sentiments primitifs et éternels de l'homme, Pascoli ne devait considérer la vie que comme un chant très doux, d'attente et de repos, où le Mal s'impose de temps à autre comme une dissonance à

(1) Cf. Lettres italiennes, *in Mercure de France*, t. LIII, LIV, LXXVII.

laquelle, somme toute, on peut aisément s'habituer. Mais la constante vision de la mort tragique avait creusé dans son génie un puits sans fond, où, dans des lueurs livides, il ne pouvait entrevoir que la face de la mort. Aussi n'a-t-il jamais pu chanter à gorge déployée son sincère bonheur de vivre, et il n'a pu, non plus, crier sans réserve une détresse que toutes les choses belles et vivantes présentées à son imagination atténuaient continuellement. Pascoli a été de la sorte le poète d'un printemps voilé, le pâtre séculaire qui tire des sons lugubres d'une flûte où ses doigts et son souffle cherchent un chant de joie. On a cru bien à tort établir dans l'esprit de ce chantre éperdu des affirmations pessimistes ou optimistes. Son cerveau n'était point celui d'un penseur. Plus que tout autre grand poète de la nature, Pascoli, ne fut qu'une bouche qui chante. Et il s'est trouvé que, par sa puissance lyrique digne des plus belles époques de la poésie, son chant était celui de toute sa nation.

Quoique un peu plus âgé que d'Annunzio, Pascoli est spirituellement bien plus jeune que l'auteur des *Laudes*. L'Italie contemporaine, au contraire de la France, n'a pas pris un superbe essor sur une défaite, mais sur une victoire. Les relèvements d'énergies qu'une défaite peut susciter sont peut-être plus formidables, étant plus désespérés, que ceux suscités par une victoire. Les étapes de ces relèvements sont cependant les mêmes, bien qu'elles se manifestent en sens inverse. Après une défaite, la nation réagit avec une violence d'autant plus grande que la catastrophe fut plus vaste, elle redemande âprement son droit à la vie, s'y efforce héroïquement; puis, vient une période d'attente, qui ressemble à un affaissement, puis, enfin, la bonne graine héroïque éclot et s'épanouit dans des forces nouvelles et innombrables, à moissonner; et c'est la France d'aujourd'hui. L'Italie, cette « troisième Italie », qui est née de la victoire représentée par son unification politique il y a cinquante ans, a passé à travers une période de stupeur, d'attente désordonnée, la stupeur, l'attente qui suivent un grand fait accompli pour lequel toutes les volontés à leurs débuts dont on pouvait disposer furent mises à l'œuvre. L'Italie chercha, dès lors, non la conscience de sa force neuve, mais le but nouveau qu'elle devait proposer au courage des générations suivantes. Ce fut une sorte de concentration désordonnée pendant laquelle on n'entendit, durant quelques dizaines d'années, que le chœur tapageur et dédaignable des politiciens, d'où s'élevait la voix courroucée, mi-politique, mi-lyrique, d'un seul poète, Carducci. Puis, l'Italie spirituelle se réveilla en grand tumulte; mais trop indécise encore pour produire une véritab le floraison dans le monde des arts, qui est le représentant suprême de la vie d'une race, elle produisait un art d'imitation et de dilettantisme, voué à l'esthétisme anglais et au symbolisme français. C'est à cela que le

génie réel, incomparable, de d'Annunzio doit ses tares et ses faiblesses. Enfin, l'ère des grandes réalisations commença aussi pour l'Italie. Il y a un peu plus de dix ans de cela. D'Annunzio, se rajeunissant miraculeusement, écrivit ses premiers chants nationaux, sa Chanson de Garibaldi et le début de ses *Laudes du Ciel et de la Terre,de la Mer et des Héros*, et Pascoli songea aux *Chansons du Roi Enzo*.

Les deux poètes arrivaient ensemble à la vision précise et large d'un lyrisme « national », à rythmer devant la nation totalement régénérée. Le *Vatès* était encore Carducci, le vieux professeur qui avait donné, en vers et en prose, tant de leçons de puissance à sa patrie à peine reformée, et qui avait renouvelé la prosodie et la langue littéraire italiennes, tout en demeurant plus grand et génial pédagogue que véritable poète. Les deux autres venaient, de chemins très différents. Comme Carducci, ils étaient tous des produits trop violents de la culture gréco-latine. Ils s'en souvenaient trop. Mais tandis que d'Annunzio avait été le poète d'une génération de transition, et d'une courte époque de dilettantisme effréné, Pascoli avait chanté presque dans l'ombre toute sa joie de vivre et de souffrir en douceur, toute la bonté des promesses et des souvenirs, de la vie merveilleuse et de la mort immanente, telles que les choses humbles et solennelles, les campagnes, les hommes et les traditions des campagnes, les révèlent à tout instant. Il chantait le foyer, devant lequel on se chauffe, au milieu des morts chers qui viennent s'y asseoir,

> Cherchant des faits lointains
> La tête entre les deux mains...

Dans *Myricæ*, dans les *Poemetti*, dans *Canti di Castelvecchio*, les Géorgiques nouvelles, les Bucoliques nouvelles, s'étendent plus qu'elles ne s'élèvent, des campagnes sans fin. Le souffle de l'espérance et de la crainte humaine passe sur les moissons, disperse un peu les semences, avant qu'elles ne tombent dans les sillons où fume la bonne chaleur de la *terra patrum*. Et les regards du poète voient les ombres inévitables des êtres qui viennent de tous les horizons de la mort, qui vont vers tous les horizons de la vie, répétant, automates du Destin immuable, les gestes du labour et ceux de l'ensemencement, ceux des moissons et ceux des vendanges, ceux de l'amour et ceux de la mort, sans trêve, sans trêve. Le poète a chanté toutes ces choses, avant de bomber son torse sous l'irruption immatérielle et irrésistible de l'orgueil national. Et lorsque enfin il a chanté les événements héroïques et douloureux de sa patrie, sa voix n'a jamais cessé de rappeler les vibrations immenses de ses chants campagnards. C'est pour cela, pour cette sincérité géorgique que la très littéraire poésie de Virgile ne connut pas, c'est

pour cela que les générations en pleine éclosion mentale et sentimentale, aux environs de 1900, suivirent le poète romagnol, se détachant plus ou moins bruyamment du poète des Elégances et des Attitudes, qui, lui, n'avait chanté que les fleurs rares des serres patriciennes. On en est arrivé, sottement, à méconnaître la beauté unique de l'art de d'Annunzio, parce que l'art de Pascoli était, par sa tendresse humanitaire, par trop simple vraiment, plus près, sans doute, de la sensibilité des jeunes générations qui demandent à vivre vigoureusement, les yeux et les mains plongés dans une réalité moins intellectuelle que sentimentale.

Pascoli aura passé comme un enfant toujours émerveillé. Son art est par cela d'une jeunesse admirable, frais et printanier. Les études critiques sur Dante, les grands poèmes latins de ce lauréat des concours d'Amsterdam, ses évocations lyriques, ses interprétations toutes modernes des heros hellènes, de ce superbe et inquiet « Dernier voyage d'Ulysse » n'altèrent point la jeunesse émue et émouvante de son lyrisme géorgique et chrétien, plus profond que celui de Francis Jammes si semblable. Les *Chansons du roi Enzo* (*la Chanson du Carroccio* et de *l'Olifante*), tout en créant les premiers chants d'une Epopée nationale italienne inspirés par les laisses de Roland, montrent encore une fois, par des harmonies nouvelles, l'unité de tradition des peuples néo-latins. Et là encore le poète a mis comme fond à sa vision l'immensité de la nature mère, l'évocation de la vigueur rêveuse de ceux que Calvin appelait « les rudes du peuple ». Le poète a résumé l'espérance et la terreur humaines dans quelques espérances, dans quelques terreurs paradigmatiques, découvertes au fond du cœur des plus simples des hommes. Pascoli a renouvelé ainsi « la matière » de l'Epopée, en créant une poésie épique puissante, faite de tendresse et de demi-tons. Ce n'est pas là le moindre apport de son étonnant lyrisme.

Professeur très « bourgeois », Giovanni Pascoli est le plus grand « lyrique », dans le sens tout subjectif attaché à ce mot, que l'Italie ait eu après Pétrarque et Léopardi, ainsi que Gabriele d'Annunzio reste le plus merveilleux « artiste » qui ait vécu après Léonard.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES TCHEQUES

Mort de Milos Jiranek. — Suicide de Vilém Mrstik. — Fr. Ad. Subert : *Dejiny Narodniho Divadla v Praze 1893 et 1900*, volumes 2 et 3, Prague, Unie. — Joseph K. Slejhar : *Lipa*, Prague, J. Otto. — Joseph Holeček : *Za Svobodu*, 3 volumes, Prague, F. Topic.

Volné Smery (*les Tendances libres*), la belle revue de la Société *Manes*, consacre, par la plume de M.A. Matejcek, le sixième numéro de sa seizième année au peintre Milos Jiránek, mort le 2 novem-

bre dernier, à l'âge de trente-six ans. Intelligence avertie, il appartient autant qu'à l'art aux lettres de son pays, où il fait figure du premier écrivain qui, imprégné de beaux arts modernes, en ait écrit avec amour et cette spéciale compétence que donne la pratique des diverses techniques qui constituent un métier bien su. Epris de Barrès, dont il avait accompli le tour de force de traduire *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, auteur d'une bonne biographie critique de *Joseph Manes*, signalée en son temps; d'une autre de *Hanus Schwaiger*, dont je n'ai pas parlé parce que je ne l'ai jamais reçue, non plus que son livre *Dojmy a potulky* (*Impressions et rôderies*) dont certaines pages autrefois m'avaient été lues toutes fraîches, Jiranek a été enlevé au moment où, comme écrivain, il était arrivé à se trouver tandis que, comme artiste, il n'avait pas encore achevé de se chercher, et n'eût-il sans doute jamais achevé, ce qui est tout à sa louange. Il était du très petit nombre des lettrés tchèques qui savent quelque chose du monde slovaque de Hongrie et ne le confondent point tout entier, sobre, austère et grave qu'il est, avec l'exceptionnelle bariolée et gaie petite portion morave, illustrée par les frères Uprka, la seule dont il soit jamais question à Prague. Epris lui aussi de la grande figure du redresseur de torts Janosik, il en avait préparé jadis non seulement un cycle de compositions, où quelque chose de grand s'entrevît, mais même une biographie à laquelle le drame de son ami Jiri Mahen a peut-être coupé l'essor.

La rumeur causée par cette fin, survenue dans des circonstances très douloureuses, commençait à peine à s'apaiser que l'un des deux frères Mrstik, Vilem, se suicidait dans son village de Moravie, Divaky. On ne sait rien des mobiles de cet acte parfaitement prémédité, sauf le dégoût absolu des rapports littéraires que l'écrivain eut à entretenir avec ses confrères de Prague et de Brno. Au lieu de se taire sur sa tombe, ceux-ci s'entredéchirent aujourd'hui et se renvoient les responsabilités en des polémiques plus écœurantes que jamais. Certains journalistes, des plus méprisés du défunt, essaient d'y salir quelques-unes des plus nobles personnalités littéraires, hommes et femmes, de Prague. Il faut se détourner avec horreur de cette pétaudière tachée de sang, et se retirer dans le souvenir des belles musiques et des belles pages slaves qui sont la vraie substance de la patrie tchèque, et tout le premier de ce beau drame de *Marysa*, justement des frères Mrstik, que nous analysions ici, voici à peine un an. Vilem Mrstik avait, on peut le dire, les mêmes ennemis que la vraie beauté du vieux Prague et des campagnes moraves. Il avait courageusement lutté pour cette cause des vieux murs et des vieux arbres, dont le foncier mépris suffit à établir la qualité mentale et même morale des Vandales qui, depuis vingt ans, systématiquement, ne cessent d'enlaidir, de dénaturer la Bohême à journée faite. Le livre

le plus important de Vilem Mrstik, *Un conte de mai*, et du reste l'ensemble de son œuvre de romancier et d'auteur dramatique méritent une étude plus complète et ils l'auront. Pour le moment il ne s'agissait que de ne pas laisser disparaître cette figure de navrement, de découragement et de résignation, ce vrai poète qui avait été notre ami, sans un souvenir ému et reconnaissant. Tant qu'il en avait eu la force, il avait combattu le bon combat. La défaillance, ou si l'on veut le triste courage de la dernière minute n'est pas, ne sera jamais pour le faire oublier.

Les volumes II et III de la grande **Histoire du Théâtre national de Prague**, de M. F. A. Subert, relatent les événements artistiques et administratifs de ce foyer de la vie littéraire et nationale tchèque de 1891 à 1900. Le point culminant en est le triomphe de Smetana à l'Exposition internationale du Théâtre à Vienne. C'est de ce jour que date à l'étranger la notion de l'existence littéraire de la Nationalité tchèque. Et pour le dire tout net, c'est à M. F. A. Subert qu'on le doit. Après ce retentissant succès, de tous pays d'Europe et d'Amérique arrivent à la troupe et à la Direction de Prague des propositions, et l'on peut l'affirmer, c'est de ce moment aussi que le public tchèque, s'en remettant toujours à l'assentiment de l'étranger (mais n'en supportant jamais la critique et se réservant le monopole exclusif de cracher dans son propre plat), commença à prendre véritablement au sérieux la scène nationale. En 1862, il y a cinq représentations de travaux originaux tchèques; en 1869, 115; en 1887, 164; en 1891, 174, et si l'on ne faisait pas mieux, c'était qu'il fallait compter avec le rendement et trouver le moyen de subsister. Sans grandes ressources, en dehors d'une subvention moindre que le Théâtre allemand, l'Opéra tchèque est inévitablement condamné à perdre au fur et à mesure ses meilleurs chanteurs gagnés par les offres de Hambourg, Dresde, Berlin, Budapest, Vienne. M. Subert donne sur toutes les personnalités qui ont eu affaire avec le *Narodni Divadlo :* fondateurs, chanteurs et acteurs, autochtones ou étrangers, auteurs et hommes politiques, quelques paragraphes caractéristiques; il établit la place des œuvres dans la littérature ou la musique tchèques. Et là encore nous retrouvons la *Marysa* des deux frères Mrstik. La *première*, qui fut un acte de courage en ce temps-là, fut offerte au public de l'après-midi et on le reproche aujourd'hui à M. Subert. Or le public du soir se montrait incapable de supporter un tel drame, pas plus qu'il n'a supporté plus tard, dans un autre domaine, telle comédie de Mme Svobodova, qui lui offrait sa propre image dans un miroir qui certes ne flattait pas! Ce public, très jeune et en vérité pas le moins du monde raffiné, qui d'une part affecte de se complaire aux délicatesses françaises et qui, d'autre part, supporte avec le plus grand calme les brutalités shakespeariennes parce qu'elles

sont classées, se trouve naturellement aussi celui qui entend faire preuve de bon goût s'il s'énerve au moindre coup de bâton paysan, aux mots du crû, à la prétendue « vulgarité » des pièces locales. Que faire dès lors avec *Marysa* dont la Direction sait toute la valeur ? La faire bien accueillir d'abord du public beaucoup moins hypocrite de l'après-midi, composé en majeure partie des étudiants ; puis, après ce jugement favorable de la jeunesse, l'imposer au répertoire. Tandis que jetée d'emblée au public du soir l'œuvre était à tout jamais enterrée. Ce qu'ainsi l'on évita. Il y aurait plus d'un épisode de cette sorte à signaler.

Il va sans dire que ces choses ne se passeraient pas à Prague, si M. F. A. Subert, pour prix de ses efforts, avait recueilli autre chose que de l'ingratitude. En 1900, sa gestion est brusquement interrompue. Et il faudra longtemps à la nouvelle Société pour échapper aux affligeantes conséquences de cet inique changement. Une partie des institutions anciennes durent être supprimées malgré leur utilité évidente. Et pendant quelques mois c'est le Théâtre allemand rival qui bénéficie de la perturbation du Théâtre tchèque. Quoi qu'il en soit, ces trois volumes, dont nous avons déjà analysé le premier en son temps, forment un vaste tableau de l'époque où la nation tchèque a fait dans tous les domaines des progrès qu'il n'était même pas permis d'espérer. Il y a trop de faits, de documents, de procès-verbaux, de dates, dans ces plus de 700 grandes pages, pour qu'il ait été licite à l'auteur de s'attarder à trop de détails pittoresques et anecdotiques. Cependant l'œuvre est d'une lecture très agréable. Un coup d'œil prompt et sûr est la qualité frappante de l'auteur. Et quel amour pour cette « chapelle d'or au bord de la Vltava », qui est le *Narodni Divadlo*, en anime le moindre paragraphe ! Attendons désormais la première occasion de vous dire quel admirable écrivain dramatique est lui-même M. F. A. Subert.

Lipa (*le Tilleul*), de M. J. K. Slejhar, pourrait être un très beau livre, simple et grand, un vrai poème de la terre et à la louange du noble sentiment qu'elle exalte en les vieillards qui en ont le culte, s'il n'était gâté par un langage dont le lyrisme exubérant et alambiqué entrave quelque peu la marche du récit. Il s'agit pourtant d'un arbre merveilleux et embaumé dont le développement naturel pouvait donner au livre l'exemple d'une floraison touffue sans prétention... Le tilleul en question attirait les abeilles de plusieurs lieues à la ronde... Hélas ! pourquoi butine-t-on trop souvent ici un miel de fabrication trop *industrieusement* littéraire ? Il s'agit donc d'un vieil arbre immémorial à la frontière des propriétés de deux antiques amis : Stouchlik et Kucera. Une cloche est dans le tilleul, lequel sert ainsi de clocher à la contrée. On y sonnait l'angelus et Kucera lui-même y sonnera l'enterrement de son vieil ami Stouchlik,

Or le fils de celui-ci, frais émoulu d'une école d'agriculture, entend aussitôt tout bouleverser dans le domaine paternel. Ce vieil arbre le gêne. Il n'est pas entièrement à lui ; n'importe, qu'on abatte sa moitié et qu'on arrose traîtreusement les racines d'eau bouillante, le reste dépérira aussitôt. Ce fils Stouchlik n'est pas une exagération. Il en existe de si nombreux exemplaires qu'il fait la majorité du conseil municipal de Prague et des principales villes bohêmes. Du reste, nous l'avons vu à l'œuvre plus souvent qu'à son tour en France aussi. C'est lui que Vilem Mrstik n'hésitait pas à qualifier du titre de son fameux pamphlet plus actuel que jamais, *Bestia triumphans*. Le vieux Kucera doit nécessairement mourir avec l'arbre. Il y sonnera lui-même son agonie. Mais elle y aura pour compagnon un pendu, certain vieux vacher aveugle brutalement congédié par le jeune émule tchèque de Bouvard et Pécuchet. Car il faudrait lire le récit des expériences ridicules, tant pastorales et agricoles qu'esthétiques (un certain jardin anglais), tentées sur le domaine ainsi mis à mal. Le tilleul n'est qu'un symbole du traitement général appliqué à la vieille terre. M. Slejhar a bien mérité des amis de la campagne et de la nature tchèques pour avoir eu l'idée de ce magnifique et de ce très passionnant récit. Comme l'on sait, le tilleul est l'arbre national slave.

Pour la liberté, histoire et chronique par un témoin oculaire de la révolution de l'Herzégovine, fomentée en 1876 par le Monténégro et son prince, fait autant d'honneur à notre vieille connaissance, M. Josef Holecek, que ses grandes études sur *les Siens*, c'est-à-dire les paysans de Bohême. C'est là, en tchèque, sur le peuple jougoslave, un livre définitif. Conçoit-on que, écrit en partie sur les lieux par le correspondant du plus vieux et du plus important journal de Prague, il n'ait jusqu'à aujourd'hui, où M. Topic a le bon sens — et aussi la gloire — de le recueillir, il n'ait pas trouvé d'éditeur, la première édition ayant été risquée par l'auteur lui-même. Et pourtant il s'agissait du témoignage le mieux documenté existant en aucune langue sur une région slave qui a toujours inspiré la curiosité, et cela au moment palpitant de l'action de Velci Dol et de la première campagne où l'armée monténégrine se soit rendue au combat sans être accompagnée, à la façon de jadis, des femmes comme porteuses et vivandières, et où aient été tentés les premiers essais de ravitaillement aux frais de l'État. Après Velci Dol, l'Herzégovine entière était au pouvoir des Monténégrins, s'ils avaient été capables d'organiser leur victoire. Livre d'histoire et livre de voyage, livre d'interwiew aussi, — mais avec des héros de poème épique, — qui sans pédantisme aucun, avec une intelligence très érudite et une profonde connaissance des choses et des gens, forme le tableau le plus complet que l'on puisse consulter sur la nation monténégrine.

Les aperçus de détail comme les grands résumés, les considérations psychologico-politiques de la plus haute importance et des traits d'un pittoresque intense foisonnent dans ces trois beaux volumes. Les enquêtes de M. Jules Huret y sont prévues et surpassées vingt ans avant qu'il en ait été question. Il ne faudrait du reste évoquer à ce propos aucun nom qui sente le journalisme. L'œuvre, d'un généreux optimiste critique et qui ne se repaît point d'illusions, de M. Holecek, tant sur les Tchèques que sur les Monténégrins, est une de celles que n'importe quel grand pays peut envier à la Bohême. Cette œuvre aussi est de celles qui consolent de bien des choses et réconfortent le tchécophile en présence de certains spectacles désespérants.

WILLIAM RITTER.

LA VIE ANECDOTIQUE

Faïk bég Konitza. — Des hommes que j'ai connus et dont je me souviens avec le plus de plaisir, Faik bég Konitza est un des plus singuliers. Il naquit en Albanie, voici une quarantaine d'années, d'une famille restée fidèle au culte catholique. Ce Chkipe fut élevé en France et, vers l'âge de 20 ans, il était si pieux qu'il voulut entrer comme novice à la Grande Chartreuse. Il n'en fit rien cependant, et peu à peu sa religion se changea non point en indifférence, mais en une sorte d'anti-cléricalisme décidé qui rappellerait celui de Mérimée. Il continua ses études, mais comme il possédait à un haut degré l'amour de sa patrie albanaise, retourné en Turquie, il y conspira, et, d'après ses dires, y fut condamné deux fois à mort par contumace. Il revint en cette France dont il connaissait admirablement la langue et la littérature et se lia avec tous ceux qui s'occupaient de l'Albanie. Cependant, la liberté dont on jouit ici ne lui paraissant point suffisante, il alla s'établir à Bruxelles, rue d'Albanie, pour y fonder une revue érudite : *Albania*, où il s'occupait de politique et encore plus de littérature, d'histoire, de philologie. Il donna ainsi beaucoup de vie au mouvement albanisant ; en purifiant la langue albanaise des termes impropres ou parasites qui s'y étaient glissés, il fit, en peu d'années, d'un patois de bouges à matelots, une langue belle, riche et souple.

Cependant, la liberté comme on l'entend à Bruxelles ne lui plaisait pas plus que celle que l'on a à Paris. Une fois, même, il eut affaire, dans la rue, à un agent de police. On l'interrogea : « Votre nationalité ? » — « Je suis d'Albanie. » — « Où habitez-vous ? » — « Rue d'Albanie. » — « Quelle est votre profession ? » — « Je dirige l'Albania. » — « Pour une fois, sais-tu, je crois que vous vous moquez de moi », dit l'agent, et le patriote albanais dut passer la nuit au poste.

Dégoûté de Bruxelles, Faïk bég Konitza partit pour Londres. Il abandonna sa belle imprimerie faite uniquement de caractères plantiniens et où il avait composé et imprimé lui-même de petits ouvrages, aujourd'hui rarissimes. Cela n'avait pas duré longtemps, parce que l'unique ouvrier qu'il employait parvint à mettre tous les caractères en pâte, les rendant inutilisables.

C'est à Londres que je connus Faïk bég Konitza, en 1903. Il habitait dans Oakley Crescent, City Road. E. C. Je ne l'avais jamais vu. Il m'avait invité à venir passer quelques jours chez lui et devait venir me prendre à la gare. Il fallait un signe auquel je le reconnusse. Et il était entendu qu'il porterait une orchidée à la boutonnière. Mon train arriva avec un long retard, et, sur le quai de Victoria-Station, je vis que tous les messieurs qui se trouvaient là avaient une orchidée à la boutonnière. Comment reconnaître mon Albanais ? Je pris un cab et arrivai chez lui au moment où il en sortait pour aller acheter l'orchidée.

Mon séjour à Londres fut charmant. Faïk bég Konitza avait une passion pour la clarinette, le hautbois, le cor anglais. Il avait dans son salon une collection ancienne de ces instruments de bois. Le matin, en attendant le déjeuner, toujours en retard, mon hôte me jouait de vieux airs nasillards, et se tenait assis, les yeux baissés, l'air sérieux, devant son pupitre.

On déjeunait à l'albanaise, c'est-à-dire interminablement. Un jour sur deux, il y avait pour entremets de la crème renversée, que je ne goûte point. Il s'en régalait. Et le lendemain, il y avait du blanc-manger, dont je suis friand, et qu'il ne mangeait pas.

Les déjeuners duraient si longtemps que je ne pus visiter aucun musée de Londres, car nous arrivions toujours au moment où l'on fermait les portes.

Cependant, nous faisions de longues promenades et j'apprenais à connaître quel esprit fin et cultivé était Faïk bég Konitza.

Comme presque tous les Albanais de bonne race, il était un peu hypocondre et j'étais d'autant plus touché de l'amitié qu'il me témoignait que je ne l'en voyais point prodigue.

Son hypocondrie se manifestait de la façon la plus bizarre. S'il lui arrivait d'entrer dans un magasin pour y acheter quelque chose, il en sortait avec la peur que le commerçant ne courût après lui, prétendant qu'il l'avait volé : « Et en effet, ajoutait-il, comment prouverais-je que je ne l'ai pas volé ? »

Quand je le vis à Londres, Faïk bèg Konitza venait de réformer sa bibliothèque ; il avait vendu tous ses livres pour acheter de ces éditions anglaises où le texte est imprimé en si petits caractères qu'il faut une loupe pour les lire. Il avait formé ainsi une nouvelle bibliothèque, considérable, qui tenait tout entière dans une petite armoire.

Etil n'avait gardé de ses anciens livres que le *Dictionnaire* de Bayle, qu'il avait choisi pour maître, et le dictionnaire de Darmesteter.

Sa plus grande admiration littéraire était M. Remy de Gourmont et il me témoigna beaucoup de reconnaissance lorsque, plus tard, ayant trouvé un de ses portraits, je le lui envoyai.

Faïk bèg Konitza, comme l'autre Beyle, a toujours eu la manie des pseudonymes. Il en change fort souvent. A l'époque où je le connus, il se faisait appeler Thrank-Spirobeg, d'après le nom du héros d'un roman historique de Léon Cahun, qui est une manière de chef-d'œuvre et le meilleur ouvrage inspiré par l'histoire civile des Albanais. Mais voyant que les typographes orthographiaient toujours son pseudonyme : Thrank-Spiroberg, Faik bèg Konitza se décida bientôt à signer ainsi.

Cela ne dura que deux ou trois ans ; il prit alors un autre pseudonyme duquel il signa un ouvrage très nourri, très bien écrit, qui est intitulé : *Essai sur les langues artificielles*, par Pyrrhus Bardyli.

Je passai encore une fois quelque temps à Londres chez Faïk bèg Konitza, qui s'était marié, et qui habitait à Chingford. C'était le printemps, nous nous promenions dans la campagne et passions des heures à regarder jouer au golf...

Un peu avant mon arrivée, Faik bèg Konitza avait fait acheter des poules, pour avoir des œufs frais; mais quand on les eut, impossible d'en manger. En effet, comment manger les œufs de poules que l'on connaît, que l'on nourrit soi-même ?

Les poules ne tardèrent pas à manger elles-mêmes leurs œufs et ce fait épouvanta Faïk bég Konitza au point qu'il regardait ces pauvres volatiles avec terreur, n'osant plus les laisser sortir de leur petit poulailler où elles s'entretuèrent pour se dévorer, sauf une qui, étant restée victorieuse, vécut quelque temps encore dans sa solitude. C'est là que je la vis. Elle était devenue féroce et folle ; comme elle était noire et avait maigri, elle ressembla bientôt à un corbeau, et avant mon départ, ayant perdu ses plumes, elle s'était métamorphosée en une sorte de rat.

Faïk bég Konitza publiait l'*Albania* avec beaucoup de soin. Sur la couverture il y avait, comme marque, les armes du prochain Royaume d'Albanie dessinées par un sculpteur français de talent, dont j'ai oublié le nom et qui mourut voici quelques années, dans les environs de New-York, d'une chute en ballon. Cependant, l'attention que Faïk bég Konitza mettait à rédiger ses articles et sa lenteur étaient cause que sa revue paraissait toujours avec beaucoup de retard. En 1904, il ne parut que des numéros de 1902, et, en 1907, paraissaient régulièrement les numéros de 1904.

La revue française de *l'Occident* pourrait seule rivaliser sur ce point avec l'*Albania*.

Lorsqu'arriva la Révolution turque, Faïk bég Konitza pensa qu'il rentrerait dans sa patrie. Mais les événements ne se produisirent point selon son gré. Et il partit brusquement pour l'Amérique au moment où l'on fomentait la révolte albanaise.

Il m'écrivit une dernière fois avant de partir, puis ne me donna plus de ses nouvelles. Je savais qu'il y a en Amérique une colonie albanaise, importante et riche. Je pensais qu'elle avait accueilli avec faveur le restaurateur de la langue albanaise. Je regrettais qu'il ne me tînt pas au courant de ses aventures, lorsque, l'an dernier, je trouvai, par hasard, chez un libraire, le premier numéro d'une publication intitulée *Trumbéta è Krujes*, c'est-à-dire *la Trompette de Croya*, qui fut la capitale de Scanderbeg. J'y vis que Faïk bég Konitza habitait à Saint-Louis, dans le Missouri, et qu'il avait renoncé à écrire en français, qu'il connaissait fort bien, pour se servir de l'anglais, qu'il parle fort mal.

J'écrivis à Saint-Louis, mais ne reçus point de réponse. Quand, ces jours derniers, une lettre venue de Chicago me rappela mon Albanais.

Elle était expédiée par un certain Benjamin DeCasseres (en un seul mot avec deux majuscules.)

Mais l'écriture de l'enveloppe ne me laissa aucun doute, c'était bien l'écriture de Faïk bèg Konitza, petite, bien formée, avec les *a* semblables à ceux de l'imprimerie et qui furent copiés sur l'écriture de Pétrarque.

J'ouvris la lettre. Elle contenait une sorte de prospectus imprimé de 2 pages, en anglais, intitulé *Prélude*, et dédié *à tous ceux qu'a repoussés mon égoïsme militant*. C'est une sorte de poème en prose, plein de phrases philosophiques et d'images bibliques où sont mentionnés Beethoven, Gœthe, etc., etc. Cet adieu singulier lancé par Faïk bég Konitza à ceux qu'il a connus et avec lesquels il a rompu toutes relations d'amitié, ne me laisse plus aucun espoir de le revoir.

Il a renoncé à l'Europe, il ne publie plus *la Trompette de Croya*, l'Albanie même ne fait peut-être plus partie de ses préoccupations, et c'est parmi les gens d'affaires du Michigan que ce descendant des compagnons de Georges Castriot promène maintenant sa mélancolie d'Européen très cultivé, de poète désabusé, son hypocondrie d'exilé et, sans aucun doute, les quatre grands volumes du *Dictionnaire* de Bayle.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie. Voyages

C. Leroux-Cesbron : *Aux Portes de Paris*, avec 14 ill. ; Emile-Paul. 5 »

Esotérisme

O. de Bézobrazow : *Le Renouveau*. Conférences de propagande initiatique; Messein. 2 50

Pierre Piobb : *L'Evolution de l'Occultisme et la Science d'aujourd'hui* ; H. et H. Durville. 3 50

René Schwaeblé : *Les Recettes magiques pour et contre l'amour* ; Dorbon aîné. 2 »

Ely Star : *Les Mystères de l'Horoscope*. Préface de Camille Flammarion. Lettre de Joséphin Péladan. Orné de 18 fig. dans le texte ; H. et H. Durville. 5 »

Histoire

Pierre Albin : *La Querelle franco-allemande. Le « Coup d'Agadir »* ; Alcan. 3 50

Th. de Cauzons : *Histoire de l'Inquisition en France.* ** La Procédure inquisitoriale ; Bloud. 7 »

Hector Fleischmann : *Victor Hugo, Waterloo, Napoléon* ; Méricant. 3 50

André Godard : *Le Procès du 9 Thermidor* ; Bloud. 3 50

Paul Le Brethon : *Lettres et Documents pour servir à l'histoire de Joachim Murat, 1767-1815*, publiées par S. A. le prince Murat. Avec une introduction et des notes par Paul Le Brethon. VI. Avec portrait et facsimiles ; Plon. 7 50

Paul Pilant : *Le Patriotisme en France et à l'Etranger*. Précédé d'une lettre ouverte à M. Gabriel Hanotaux par Maurice Barrès ; Perrin. 3 50

A. Viallate et M. Caudel : *La Vie politique dans les deux mondes* ; 5e année ; Alcan. 10 »

Littérature

Maurice Allem : *Alfred de Vigny* (la vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains). Avec 39 port. et doc. ; Michaud. 2 25

Maurice Brillant : *Le Charme de Florence* ; Bloud. 3 50

André du Fresnois : *Une Etape de la Conversion de Huysmans* d'après des lettres inédites à Mme de C... Avec un portrait de J.-K. Huysmans ; Dorbon aîné. 2 »

Florian-Parmentier : *La Littérature et l'époque* ; Figuière. 1 »

Jacques Jary : *Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès* ; Emile-Paul. 2 »

Alphonse Séché : *Les Accents de la Satire dans la poésie contemporaine* ; Sansot. 3 50

Louis Thomas : *La Maladie et la mort de Maupassant*. Nouv. éd. augmentée et revue ; Messein. 2 »

Musique

Michel Brenet, J. Chantavoine, L. Laloy, L. de la Laurencie : *L'Année musicale*. Première année, 1911 ; Alcan. 10 »

Pédagogie

Berthem-Bontoux : *Billets à ma filleule* ; Bloud. 3 50

E. Bouchendhomme : *De l'enseignement du français* ; A. Colin. 2 »

Poésie

Théodore Botrel : *Les Alouettes* ; Bloud. 3 50

Abel Doysié : *Heures de France et d'exil* ; Jouve. 3 50

Antonin Fraysse : *De l'Aube au Soir* ; Grasset. 3 50

Isabelle Kaiser : *Le Jardin clos* ; Perrin. » »

Joë Imbert-Vier : *Le Chemin entre les haies* ; Ed. de l'Art libre, Lyon. 2 50

René Jouglet : *Les Roses sur la vie* ; Grasset. 3 50

Camille Santerre ; *La Chanson de mon automne* ; Sansot. 3 50

Jean Sauclières : *Poèmes* ; Grasset. 3 50

Philologie

Petit Dictionnaire français, extrait du Dictionnaire de Commelin et Rittier ; Garnier frères. » »

Philosophie

Ch. Lalo : *Introduction à l'Esthétique ;* Armand Colin. 3 50

Publications d'art

J. Paul-Boncour : *Art et Démocratie ;* Ollendorff. 3 50

Jeanne Landre : *Gavarni* (Les Ecrits et la Vie anecdotique et pittoresque des grands artistes), avec 45 grav. et port. ; Michaud. 2 50

Questions coloniales

Lt Colonel Baratier : *A travers l'Afrique.* Ed. déf., ornée de 8 port. et 6 cart. ; Perrin. 3 50

Questions religieuses

Docteur Jules Carret : *Démonstration de l'inexistence de Dieu ;* Lemerre. 3 50

Roman

Mathilde Alanic : *Et l'amour dispose ;* Plon. 3 50

Henri Baraude : *La Voie mauvaise ;* Roger et Chernoviz. 3 50

Pierre Boyer : *Julia Candoli ;* Flammarion. 3 50

Louise Fisquet : *Thérèse Dalbran ;* Grasset. 3 50

Pierre Gauthiez : *Contes sur vélin ;* Bloud. 3 50

Vicente Blasco Ibanez : *L'Intrus,* trad. de l'espagnol par Renée Lafont ; Fasquelle. 3 50

Albert Juhellé : *L'Impossible hymen ;* Fasquelle. 3 50

Raphaël de la Grillière : *L'Eternelle énigme ;* Librairie Nationale. 3 50

Henri Lavedan : *Mam'zelle Vertu,* ill. de Jordic ; Flammarion. 0 95

Georges de Lys : *Sur les Têtes blondes ;* Lethielleux. 3 50

André Savignon : *Filles de la pluie,* Scènes de la vie ouessantine ; Grasset 3 50

Sciences

Dr L. Joubin : *La Vie dans les Océans ;* avec 45 ill. ; Flammarion. 3 50

A. de Lapparent : *Volcans et tremblements de terre ;* Bloud. 5 »

Drs Louis et Paul Murat : *Les Fonctions protectrices ;* Maloine. 3 »

Drs L. Murat et P. Murat : *Les Merveilles du corps humain* (l'idée de Dieu dans les Sciences contemporaines) ; Téqui. 6 »

Eugenio Rignano : *Essais de Synthèse scientifique ;* Alcan. 5 »

Sociologie

Dr Remy Collin : *Les Foyers nouveaux.* Préface de Maurice Barrès ; Bloud. 2 50

Charles Coré : *Essai sur l'extinction du Paupérisme ;* Jouve. 0 60

Ghilde : *Le Syndicalisme professionnel et son évolution nécessaire ;* Jouve. 1 »

J.-M.-L. Renta. *Essai de transformation sociale.* Richesse fictive ou Richesse vermine. Parasitisme social ; Jouve. 3 50

Théâtre

Jules Bois : *Naïl,* poème dramatique en 3 actes, musique de M. Isidore de Lara ; Fasquelle. 2 »

Arnaud d'Etchezar : *L'Euskaride,* pastorale héroïque en 3 chants, tirée de la pastorale en basque : Uskaldunak Ibanetan ; Jouve. 2 50

Henry Kistemaeckers : *La Flambée ;* pièce en 3 actes ; Fasquelle. 3 50

Georges Polti : *L'Art d'inventer les personnages* (les XII types principaux. Leurs 36 subdivisions, et 154.980 variétés encore inédites) ; Figuière. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

En l'honneur de Stéphane Mallarmé. — M. Alexandre Sanine et les interprètes d'*Hélène de Sparte.* — Le bicentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau. — Monument Corbière. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

En l'honneur Stéphane Mallarmé. — Sur l'initiative des amis

de Stéphane Mallarmé, une plaque commémorative va être apposée sur la maison de la rue de Rome, 89, où tant de poètes et d'artistes vinrent, au cours des soirées accueillantes du mardi, écouter la voix diserte du maître. Après la cérémonie, qui aura lieu un jour voisin du 20 mai, dans la matinée, les assistants se réuniront en un déjeuner présidé par Léon Dierx, et auquel prendront part le docteur et Mme Bonniot, fille et gendre de Stéphane Mallarmé. Nous donnerons une date précise et nous indiquerons le restaurant dans notre numéro du 16 mai. Les adhésions au déjeuner, auquel les dames sont priées d'assister, sont reçues dès maintenant au *Mercure de France* (prix : 6 francs).

§

M. Alexandre Sanine et les interprètes d'« Hélène de Sparte». — Le discours qu'on va lire a été prononcé le 28 mars dernier, au Théâtre du Châtelet, par M. A. Sanine, le célèbre régisseur russe, invité à mettre en scène *Hélène de Sparte*, dont les représentations commenceront prochainement. Ce discours s'adressait aux futurs interprètes de l'œuvre remarquable d'Emile Verhaeren.

« Mes Chers Camarades,

« Dès le début, je dois vous avouer une petite faiblesse. Je désirerais vivement causer avec vous tous, avant de procéder à la mise en scène de la tragédie que nous abordons en ce moment. Je m'étais bien préparé à cette causerie, mais au dernier moment, pris de peur, j'ai décidé de mettre par écrit tout ce que j'avais à vous dire. Ainsi ce sera plus précis, plus exact et plus sûr pour vous, comme pour moi. Seulement, pour l'amour de Dieu, n'ayez pas peur de ce papier, ne me confondez pas surtout avec les savants raisonneurs, que votre génial et immortel Molière a ridiculisés avec tant de maëstria. Je suis un homme vivant, vous ne tarderez pas à vous en convaincre. Et même certains d'entre vous ont déjà pu s'en apercevoir. Mon seul malheur est de ne pas connaître suffisamment le français. J'ai étudié avec enthousiasme la France, son histoire, sa vie, sa littérature, sa poésie, son art, sa musique, son théâtre. Mais je n'ai jamais eu l'occasion de pratiquer convenablement la langue française. Voilà la raison d'être de cet odieux et insupportable papier.

« D'autre part, il faut tenir compte de l'émotion bien naturelle et compréhensible qui m'étreint en ce moment. Voilà déjà seize ans que je m'adonne à ce travail, et à chaque œuvre nouvelle je souffre mille tourments, mais pas une seule fois je n'ai éprouvé ce je ressens en ce moment.

« Cela tient à toute une série de conditions exceptionnelles, dans lesquelles j'ai à me produire devant vous et devant le public parisien. Deux fois déjà j'ai eu le plaisir et l'honneur de travailler ici, à Paris, qui est le centre de la civilisation de l'humanité, et c'est là un problème très flatteur, précieux, mais comportant en même temps de grandes responsabilités : la première fois à l'Opéra, et la deuxième fois dans cette même enceinte, où j'ai laissé véritablement un morceau de mon cœur, de ma vie, de mon passé, où j'ai laissé et retrouvé beaucoup d'amis fidèles et dévoués... Ma dernière intervention, la troisième, ne saurait être comparée aux deux premières. En ce moment, je suis au centre d'une troupe française, me livrant

à l'interprétation de l'œuvre d'un auteur français, œuvre qui, au surplus, paraît pour la première fois sur la scène, devant le tribunal du public et de la critique. Tel un enfant, j'ai pris entre mes mains un jouet précieux, mais redoutable. Vous comprendrez maintenant, je l'espère, la raison de ma très vive émotion.

« C'est à dessein que j'ai choisi cette forme modeste et intime de causerie pour vous faire partager quelques-unes de mes idées Là, sur la scène, en pleine bataille, parler et causer serait déjà plus malaisé. Tout d'abord, je tiens à exposer ma profession de foi, mon credo, ma manière de comprendre le rôle de régisseur.

« La vie, l'art, la littérature progressent sans cesse. Les problèmes du théâtre sont devenus plus complexes, ont revêtu une grande variété de formes, se sont raffinés jusqu'à l'exaspération. Toute une série de théories esthétiques nouvelles ont apparu. La question surgit du lien à créer entre la peinture pure et l'art spécial de la scène. Des recherches nouvelles dans le domaine du Rythme et du Geste ont fait découvrir des perspectives nouvelles dans la sphère de la Beauté...

« Je viens d'aborder les premières questions qui m'ont passé par la tête et que le théâtre moderne pose à chacun d'entre nous. Mais elles sont légion, et il faut bien que quelqu'un accorde et mette en harmonie cette multiplicité d'idées, de sensations, de méthodes, d'efforts artistiques. Telle est la tâche centralisatrice, englobant et embrassant tout et tous, qui incombe, à mon avis, au régisseur moderne. En vérité, ce doit être un homme qui voie tout, qui comprenne tout, et qui ait l'âme aussi vaste que votre place de la Concorde. Il doit, suivant le talent, l'intelligence et la souplesse de chacun de ses collaborateurs, chanter une chanson nouvelle : diriger celui-là, encourager celui-ci, s'incliner avec extase devant un troisième ; mais surtout se rappeler ceci : que sa tâche consiste à provoquer les efforts de tous et de chacun, et à grouper tous ces efforts en un seul tout harmonieux. Le régisseur moderne doit, à mon avis, être en même temps poète et machiniste, philosophe et perruquier, maître de ballet et tailleur, capitaine et simple figurant soldat, psychologue et électricien ; bref il doit être une sorte d'encyclopédie vivante et ambulante.

« Maintenant, je dois vous dire avec une entière conviction que, dans l'art théâtral, ce que j'apprécie surtout c'est la personnalité, que le régisseur doit avant tout respecter en chaque interprète, c'est le talent individuel, c'est ce don divin, apanage des natures privilégiées.

« Le progrès, comme je vous le disais, a imposé au Théâtre bien des problèmes nouveaux, mais toujours, aussi bien dans le passé qu'à l'heure actuelle et à l'avenir, c'est le génie individuel qui conduira le théâtre, l'éclairera et l'embellira. Oui, certes, le talent brille, telle une pierre précieuse, dans la couronne de l'art et ne peut briller que dans une telle couronne.

« C'est pourquoi, ces derniers temps, a surgi la question de l'unité, du style et de l'ensemble dans l'exécution.

« Le talent moderne éprouve simplement la nécessité de travailler dans une atmosphère entièrement artistique. Voilà pourquoi pour moi il n'y a pas de petits rôles, mais seulement des grands artistes.

« Et maintenant, me voilà au milieu de vous. Je me trouve à la tête de ma glorieuse armée. Du côté adverse, se trouve, enveloppé de mystère,

notre auteur, M. Verhaeren. Moi, je me trouve placé entre vous et lui. Et c'est là qu'est le deuxième grand problème qui incombe au régisseur : c'est d'être l'intermédiaire entre l'auteur d'une œuvre dramatique et les futurs exécutants de cette même œuvre.

« Toute femme, vous ne l'ignorez pas, a sa manière, son allure, son parfum favori, et c'est d'après ces signes distinctifs que nous la reconnaissons. De même, on peut reconnaître un poète d'après tels signes typiques, caractérisant sa personnalité propre. Aspirer ce parfum, se contaminer, s'empoisonner avec, dérober positivement à l'auteur son âme et vous transmettre toute cette contagion, tout ce poison, vous communiquer cette âme, telle est, à mon sens, la tâche véritable du régisseur.

« Je ne vais pas vous faire l'exposé de la teneur d'*Hélène, Reine de Sparte*. Tout à l'heure notre cher camarade de Max, comme il a eu la bonté et l'amabilité de me le promettre, vous en fera la lecture. Je trouve bien plus intéressant de vous dire comment je comprends le parfum, l'âme d'Emile Verhaeren en tant qu'écrivain. Je veux vous dire comment lui-même, en tant que poète, s'est reflété dans mon entendement, dans mon sentiment, dans mon âme. Ce qui est bien plus important pour moi, c'est l'ensemble des idées, des situations morales et conclusions philosophiques que j'ai tirées de l'étude de l'œuvre de Verhaeren.

« Et puis, il faut que je vous fasse connaître le plan général de l'interprétation de la pièce, que je me permets de vous soumettre...

« C'est par une nuit sans lune, que j'ai traversé la Belgique. Ce fut pour moi une vision véritablement féerique. De longues flammes s'élevaient dans la nuit au ciel. La Belgique m'a apparu comme un haut fourneau gigantesque, comme une forge travaillant pour le monde entier. C'est comme un tel bûcher immense, comme un tel chaos embrasé que je me représente l'âme de Verhaeren.

« C'est par cette âme ardente qu'a passé le mythe sur le retour d'Hélène vers Sparte, son pays, en compagnie de Ménélas après la guerre de Troie, le mythe de la tragédie sanglante dans la famille des Atrides. Et voyez les tableaux pleins de puissance et de beauté sauvage et primitive dont l'auteur a revêtu son œuvre.

« C'est ce ton d'incarnation qui passera comme un fil rouge à travers toute l'œuvre que nous sommes appelés à interpréter. Point de cette Grèce douce, sentimentale et maniérée dont on a déjà assez partout. Nous prendrons une époque homérique, une époque minoïque (celle du roi Minos, dont les vestiges restés dans l'île de Crète ont inspiré notre illustre peintre Bakst). Nous prendrons une époque sauvage, primitive, passionnée, une époque d'organisation politique, naïve et simpliste, époque de grands caractères et de passions rectilignes, de grandes bagarres, et de grands crimes, époque d'héroïsme fabuleux et mythologique. Nous prendrons une époque de vraie démence, de vraie dégénérescence, où les liens de famille se relâchent, où des frères se lèvent les uns contre les autres, où les passions sont perverties, où les femmes sont attirées vers d'autres femmes, où on sent dans l'air l'approche de l'orage universel, une époque où périssent gens, familles, tribus et nations à la suite de la naissance de religions nouvelles, d'idées nouvelles de beauté et de vérité.

« Voilà quel est le diapason de l'auteur. Voilà dans quelle sphère d'idées et d'images éternellement vivantes et éternellement frémissantes il nous introduit, et il le fait avec toute la nervosité, avec toute la sensibilité exacerbée de l'homme moderne. Remarquez que ce ton fondamental pris par l'auteur pour traiter le thème donné nous fournit la clé pour établir la tonalité générale intérieure en vue de l'exécution de l'œuvre. Mon avis est qu'un ton froid ou artificiellement pathétique n'aurait pas été de mise en la circonstance. Autant Verhaeren s'est éloigné de Sophocle et de Racine, autant nous aurons à nous écarter de la manière habituelle et traditionnelle de l'interprétation tragique.

« La pièce est en vers. Dans l'harmonie des vers, il y a une certaine poésie, une certaine musique qui s'adapte si bien à votre âme française, à votre sensibilité française. Mais, je le répète, seule l'expression absolument sincère, droite, ardente et vraie forcerait le public à nous ouvrir son âme et à s'abandonner à nous.

« Maintenant, permettez-moi de vous esquisser, sous une forme très courte, la description des tableaux et scènes de l'œuvre.

« *1er Acte.* — Agitation générale. Une Grèce lumineuse et joyeuse attend Hélène. Genèse des passions criminelles dans la famille des Atrides. Arrivée d'Hélène. Pollux, qui régnait en l'absence de Ménélas, rend à celui-ci son sceptre. Hymme fou et absolument frénétique à la beauté d'Helène. Rite d'immolation. Couronnement d'Hélène avec des fleurs. Poses d'adorations. Larmes de joie. Ravissements. Toute la Grèce est aux pieds d'Hélène.

« *2e Acte.* — Pastorale tendre. Hélène avec Ménénas dans le sein de la nature. Un petit Trianon quelconque, genre de celui de Marie-Antoinette. Idylle pastorale opposée à l'éclat de la splendeur sociale du premier acte. La paix de l'âme d'Hélène est troublée par les irruptions passionnées de Castor et d'Electre. Premiers grondements de l'orage lointain. Hélène cache sa tête sur la poitrine de Ménélas.

« *3e Acte.* — Le nœud tragique est arrivé à son plus haut degré de tension. Episode tragique de deux assassinats : de Ménélas et de Castor. Tout Sparte se lamente. Assemblée populaire. Passions politiques. Lutte de partis. Triomphe de Pollux sur les fonds pourprés des bûchers d'alarme.

« Je goûte avec un délice esthétique tout particulier la fin de cet acte. Je me réjouis d'avance à l'idée de travailler ces scènes avec des Français, peuple dans les veines duquel coule un sang véritablement démocratique, avec des Français, ces aristocrates de l'esprit et ces révolutionnaires par tempérament.

« *4e Acte.* — Pleurs d'Hélène abandonnée. Débâcle de toute la famille. Solitude d'Hélène. Ici, le problème scénique posé par Verhaeren sort tout à fait de l'ordinaire et il nous faut absolument trouver des procédés tout à fait nouveaux pour créer l'épilogue mystico-philosophique par lequel l'auteur termine sa tragédie. L'auteur retrace un vrai tableau *panthéistique* lorsque, devant Hélène restée seule, s'ouvrent le ciel et la terre et de chaque fissure de la terre, à chaque soupir de la terre gémissante, apparaissent je ne sais quels monstres, visions de cauchemar, grimpants ; et toutes ces horreurs, toutes ces forces ténébreuses sorties de dessous terre, s'avancent vers Hélène et l'appellent. Je rêve de réunir dans cette scène toute une

série de formes de l'art. Il y aura là des artistes dramatiques, du ballet, un orchestre et un chœur d'opéra dans les coulisses. Il y aura là des poses plastiques, des acclamations de chanteurs, pour représenter l'écho, des discours dramatiques et de la déclamation avec accompagnement de musique. Hélène est terrifiée. La terre elle-même s'est révoltée contre elle. Elle ne sait plus où aller pour se soustraire à elle-même, à sa beauté. Hélène s'en revient à la source première de sa naissance. Adieu aux forces sombres de la terre. Sa prière à Zeus. Elle n'a pas su, pour avoir manqué de vaillance, passer victorieusement sa beauté à travers le monde, et c'est pourquoi Zeus l'accueille auprès de lui. Terrible déchaînement des éléments de toute la nature. Un vrai cataclysme. Installation d'Hélène auprès du trône de Zeus dans l'éther bleu... Commencement d'une vie nouvelle, d'un ordre d'univers nouveau. Naissance d'une beauté universelle nouvelle. Une lumière égale et merveilleuse est répandue sur la belle Grèce. Il ne reste que deux pâtres ahuris, terrifiés, charmés, et s'inclinant devant l'énigme de la divinité.

« Je me suis tellement abandonné à mes rêves qu'il me sera difficile de redescendre à terre, et cependant la prose de la vie m'appelle.

« Oui, mes chers amis, il nous reste encore un peu de travail, de zèle, d'efforts communs à faire et comme toujours dans notre profession des enchantements et des désillusions à éprouver ensemble. Pour employer une expression russe, nous aurons encore beaucoup de sel à manger ensemble. Plût à Dieu que ce sel ne vous paraisse pas trop amer, trop salé...

« Permettez-moi, mes chers amis, de vous ouvrir mon âme en toute sincérité et en toute droiture. Permettez-moi de mettre à votre disposition mes capacités dans la mesure de mes moyens, et dans l'espoir de trouver en vous un écho vraiment amical ; dans l'espoir que vous me répondrez par votre talent, par votre inspiration, par votre sérieux, par votre attention et par l'ensemble de tout ce qui doit couronner brillamment notre travail commun.

« Et maintenant, bon courage, mes chers camarades !

« ALEXANDRE SANINE. »

§

Le bicentenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau.— Un comité s'est constitué à Paris afin de célébrer, les 28, 29, 30 juin prochain, le deuxième centenaire de la naissance de Jean-Jacques Rousseau.

Sous la présidence d'honneur de MM. Léon Bourgeois, ancien président du Conseil, ministre du Travail, sénateur, Guist'hau, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, C. Lardy, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de Suisse à Paris, et la présidence effective de M. Paul Painlevé, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, député du 5e arrondissement de Paris, le comité Jean-Jacques Rousseau compte parmi ses membres :

MM. Raymond Poincaré, de l'Académie Française, Président du Conseil ; Briand, ministre de la Justice ; Steeg, ministre de l'Intérieur ; L. Klotz, ministre des Finances ; Jean Dupuy, ministre des Travaux Publics ; Fernand David, député de Haute-Savoie, ministre du Commerce ; Léon Bérard, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts ;

MM. Louis Barthou, Pierre Baudin, Ferdinand Buisson, E. Chautemps, Couyba, Maurice Faure, Lafferre, Leygues, Paul Boncour, Antoine Perrier, Viviani, anciens ministres;

MM. Jean Aicard, Brieux, Jules Claretie, Paul Deschanel, Henri de Régnier, Alexandre Ribot, Jean Richepin, Henry Roujon, de l'Académie française;

MM. Dagnan-Bouveret, Dastres, Louis Havet, Laloux, Massenet, Th. Reinach, député de Savoie, Paul Richer, membres de l'Institut;

MM. Liard, de l'Institut, vice-recteur de l'Académie de Paris; Alfred Croiset, de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres; Paul Appell, de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences; Alphonse Aulard, C. Bougle, Gustave Lanson, Gabriel Séailles, professeurs à la Sorbonne; Georges Renard, professeur au Collège de France.

MM. Paul Adam, Barthelomé, Léon Bazalgette, Daniel Berthelot, St-G. de Bouhélier, Henry Bougerel, Hippolyte Buffenoir, Georges Cain, Gaston Calmann-Lévy, Henri-D. Davray, Claude Debussy, Lucien Descaves, Gaston Devore, Leon Dierx, Louis Dumur, J. Ecorcheville, Jean d'Estournelles de Constant, J. Ernest-Charles, Georges d'Esparbès, Emile Fabre, Camille Flammarion, Léon Frapié, Ernest Gaubert, Gustave Geffroy, Remy de Gourmont, Fernand Gregh, Edmond Haraucourt, Gustave Kahn, Léon Lafage, Leo Larguier, Georges Lecomte, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Victor Marguerittie, Camille Mauclair, Mickiewicz, Mathias Morhardt, Gabriel Mourey, Ch. Paix-Séailles, Louis Payen, Pierre-Paul Plan, Julien Ponsin, conservateur du Musée J.-J. Rousseau à Montmorency, Maurice Pottecher, Léon Riotor, André Rivoire, Auguste Rodin, Romain Rolland, Jean Royère, Mony Sabin, Julien Tiersot, Jules Troubat, Alfred Vallette, Emile Verhaeren, André Verne, Viard, président de l'Association générale des Etudiants de Paris;

Baron Alfred Rousseau; M. Robert Rousseau; Marquis de Girardin;

MM. D. Vérat, maire de Chambéry; Blanc, maire d'Annecy; Edouard Herriot, maire de Lyon; sénateur Grosjean, maire de Besançon; Pezet, maire de Montpellier; Dr Demilleau, maire de Montmorency; Marret, maire d'Eaubonne; prince Léon Radziwill, maire d'Ermenonville;

MM. Henri Fazy, président du Conseil d'Etat de la république et canton de Genève, président du Comité du bi-centenaire de Jean-Jacques Rousseau à Genève; William Rosier, conseiller d'Etat chargé du département de l'Instruction Publique du canton de Genève; Bernard Bouvier, professeur à l'Université de Genève, président de la Société Jean-Jacques Rousseau; Eugène Ritter, ancien professeur à l'Université de Genève; Théophile Dufour, directeur honoraire des Archives et de la Bibliothèque de Genève; Philippe Godet, professeur à l'Académie de Neuchâtel.

Le comité, dont le siège est au Panthéon, a pour trésorier M. Lucien Perquel, agent de change, et pour secrétaire M. Jules Prinçet, fondateur du Théâtre aux Champs.

Le Comité fait appel au concours de tous les amis et admirateurs de Jean-Jacques et les invite à prendre part, en dehors de tout esprit de parti, aux manifestations commémoratives qu'il a pris l'initiative d'organiser

et qui ont pour objet de glorifier le grand écrivain français, celui peut-être dont le génie a le plus profondément ému la conscience du monde.

Le programme des manifestations comprendra :

1° L'inauguration officielle, au Panthéon, en présence du Président de la République, du tombeau de Jean-Jacques Rousseau exécuté, en vertu d'un vote des Chambres, par le statuaire Bartholomé ;

2° Une fête organisée par la Ville de Paris ;

3° Une cérémonie littéraire dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne.

4° Une représentation de gala au Trocadéro ;

5° Une série de fêtes de la nature à Ermenonville, Montmorency, Eaubonne, Chambéry et autres villes de France où Jean-Jacques Rousseau a vécu et qui ont résolu de s'associer à cette commémoration en prêtant leur concours au Comité pour l'organisation de manifestations locales ;

6° La publication d'un bulletin et d'une édition populaire des pages célèbres de Rousseau.

Les adhésions sont reçues au siège du Comité Jean-Jacques Rousseau, au Panthéon, Paris, et chez M. Lucien Perquel, agent de change, trésorier du Comité, rue Le Peletier, 18, Paris.

Elles devront être accompagnées d'une cotisation minimum de 5 francs, destinée à couvrir les frais d'organisation des diverses manifestations projetées.

Chaque adhérent recevra une carte gravée de membre adhérent du Comité du deuxième Centenaire de Jean-Jacques Rousseau. Cette carte lui conférera les avantages suivants :

1° Service du *Bulletin officiel* du Comité, qui publiera les noms de tous les adhérents, le programme et le compte rendu des fêtes et manifestations, ainsi que des articles, informations, documents, illustrations intéressant les œuvres et la vie de Rousseau ;

2° Invitations, selon les places disponibles et l'ordre de réception des adhésions à toutes les cérémonies gratuites qui pourront être organisées, et en particulier à la séance solennelle de la Sorbonne (exception faite pour la cérémonie officielle du Panthéon, pour laquelle l'Etat seul distribuera des invitations) ;

3° Droit d'assister à demi-tarif à toutes les fêtes, solennités, spectacles, conférences organisés à Paris et dans toute la France par les soins ou sous le patronage du Comité ;

4° Réception gratuite de l'édition populaire des pages célèbres de Rousseau.

Les autres avantages qui pourront être accordés aux adhérents seront portés à leur connaissance par la voie du *Bulletin*.

§

Monument Corbière. — On se propose d'élever l'été prochain, à Morlaix, un monument à Tristan Corbière, en associant au souvenir du poète des *Amours jaunes* le souvenir de son père, Edouard Corbière, l'auteur du *Négrier*, créateur du roman maritime. Le monument, un double médaillon sera exécuté par Emile Bourdelle.

Le Comité est ainsi composé :

Président d'honneur : Jean Richepin, de l'Académie Française. *Vice-*

présidents d'honneur : Anatole Le Braz, Ch. Le Goffic, Ch. Morice. *Président* : Léon Durocher. *Vice-Président* : Jean des Cognets. *Secrétaire* : René Martineau (18, rue de l'Orangerie, Versailles). *Secrétaire-adjoint* : Georges Herr, avocat à la Cour. *Trésorier* : Hallais-Evans, chirurgien (9, rue Caumartin), Gustave Geffroy, Jean Ajalbert, Luc-Olivier Merson, de l'Institut, Arm. Dayot, Inspecteur Général des Beaux-Arts, Th. Poilpot, André Antoine, Laurent Tailhade, A. Messein, Raoul Ponchon, Em. Cloarec (député de Morlaix), Eug. Le Mouel, L. Tiercelin, Sébastien-Ch. Leconte, V.-Em. Michelet, Maufra, Jean Lorédan, Ch. Géniaux, Yves Le Febvre, B.-H. Gausseron, Mme Mosher (Bretonez Tramor), De Gourcuff, Cam. Dufour, Robert Noir, René Grivart de Kerstrat, Yann Nibord, Th. Bottrel, Dr Le Fur, Ed. Beaufils, Saglio, Fernand Guéguen, Emile Genet, J. Majour, Croissant-Raillard, Henri Clouard, Louis Even, G. Toudouze, Norbert Sevestre, Dr Chenantais, Paul Bodros.

§

Publications du « Mercure de France » :

SEPT DIALOGUES DE BÊTES, par Colette Willy, illustrés de 90 dessins de Jacques Nam, préface de Francis Jammes. Vol. in-18, 3.50 (25 ex. sur vergé d'Arches, à 10 fr.).

L'AGENT SECRET, *Simple Histoire*, par Joseph Conrad, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

D'aucuns pourront reprocher à Henri Brisson d'avoir donné à la question cléricale une trop large place dans ses préoccupations politiques, mais les républicains qui ont puisé leurs convictions aux sources de la philosophie du dix-huitième siècle, issue de la Révolution française... — *Paris-Journal*, 14 avril.

L'ÉCLIPSE ET LES ANIMAUX

Nous avons passé l'heure où le phénomène fut visible au milieu des animaux du Jardin des Plantes. A mesure qu'un crépuscule étrange envahissait les allées verdoyantes, une inquiétude grandissante s'emparait des hôtes de la ménagerie. — *Le Matin*, 18 avril.

CHEZ LES ANIMAUX.

Quand nous avons parcouru, hier matin, le Jardin des Plantes, bipèdes et quadrupèdes vaquaient avec une insouciance tranquille à leurs petites affaires... Plus loin, les fauves repus, digéraient avec sagesse et, les paupières mi-closes, se léchaient les babines. — *Petit Parisien*, 18 avril.

LES POURPARLERS FRANCO-ESPAGNOLS (titre). La France fait à l'Espagne des concessions réciproques. — *Le Journal*, 12 avril.

Voulez-vous me dire, je vous prie, amies lectrices, en quelle langue Tolstoï a écrit Anna Karénine ? En russe ou en français ? — *Fémina*, 15 avril.

D'un geste rapide, sa main fouilla une poche de sa vareuse ; un revolver apparut qui, sous l'impression de la douleur de son poignet tordu, alla rouler à terre avec le binocle qu'il portait. — *Petit Parisien*, 8 avril.

Les travaux avaient été adjugés à 1.810.000 fr. Une somme de 109.000 fr. avait même été prévue, si l'on peut dire, pour travaux imprévus ; on ne saurait pousser plus loin la prévoyance. Cependant les entrepreneurs touchent 3.600.000 francs, c'est-à-dire plus de 600.000 francs en plus du prix primitivement fixé. — *Le Cri de Paris*, 21 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (G. Roy, 7, rue Victor-Hugo).

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

Dans toutes les Pharmacies
SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.
SANTÉ
RÉGULARITÉ

AIX-LES-BAINS

La seule Maison moderne
D'AIX-LES-BAINS
Clientèle aristocratique
de la Station Auto-Garage

SAISON
du 5 avril à fin Septembre

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSION

en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire et aux Stations Balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : 86 fr. — 2e Classe : 63 fr.
Durée : 30 jours avec faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à Tours — Loches, et retour à Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande, et retour à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : 54 fr. — 2e Classe : 41 fr.
Durée : 15 jours sans faculté de prolongation

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux, et retour à Tours — Loches, et retour à Tours — Langeais, et retour à Paris, *viâ* Blois ou Vendôme.

Ces billets sont délivrés toute l'année.

Collections de feu M. JEAN DOLLFUS

TABLEAUX ANCIENS

DES XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

ŒUVRES DE :

Sir Thomas Lawrence, Jean Fyt, J. Jordaens, P.-P. Rubens, J.-A. Aved, F. Boucher, N. de Largillierre, Hubert Robert, A. Roslin, L. Trinquesse, A. van Beyeren, F. Bol, A. Cuyp, Gérard Dou, J. van Goyen, Frans Hals, G. Heda, M. de Hondekoeter, N. Maas, G. Metzu, G. van Miéris, Aert van der Neer, E. van der Neer, A. van Ostade, E. van der Poel, H. Pott, S. Ruysdaël, A van de Velde, A. van der Venne, J. Weenix, F. Guardi, etc., etc.

DESSINS ANCIENS

Par Bosio, F. Boucher, Ph. Caresme, H. Fragonard, F. Guardi, J. van der Heyden, J.-B. Isabey, Lépicié, Moreau le Jeune, Oudry, J.-B. Pater, Prud'hon, C. Vernet, etc., etc.

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

DU XVIII^e SIÈCLE ET AUTRES

FAIENCES DE DELFT — Montres — Boîtes

MINIATURES par Dumont, Isabey, Augustin, Guérin, etc.

MEUBLES --- TAPISSERIES

Vente à Paris, Galerie GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze

Les Lundi 20 et Mardi 21 Mai 1912, à deux heures

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me F. LAIR DUBREUIL
6, rue Favart, 6
Paris

Me HENRI BAUDOIN
Successeur de Me Paul CHEVALLIER
10, rue Grange-Batelière

EXPERTS POUR LES TABLEAUX :

M. GEORGES SORTAIS, Peintre
Expert près le Tribunal civil, 11, rue Scribe

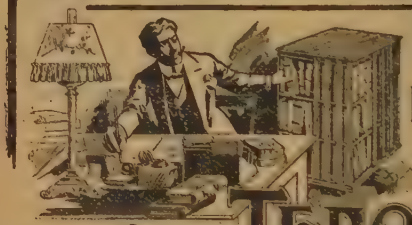
M. JULES FÉRAL
7, rue Saint-Georges, Paris

EXPERTS POUR LES OBJETS D'ART :

MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges, 7, Paris

EXPOSITIONS : PARTICULIÈRE, le Samedi 18 Mai 1912; PUBLIQUE, le Dimanche 19 Mai 1912, de 1 h. 1/2 à 6 h.

tous vos livres sous la main



avec la bibliothèque tournante

TERQUEM

PARIS
31 bis Boul^d Haussmann
angle de la rue Scribe.

Demandez le Catalogue 73 envoyé franco ainsi que le prospectus spécial du

"TERPI"

pour relier soi-même

toutes publications, tous fascicules, etc.

Maison TERQUEM, 19, rue Scribe, PARIS

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril, page 613

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison balnéaire et thermale 1912

10 minutes de Paris. — Enghien-les-Bains.

2 heures 1/2 de Paris. — Pierrefonds.

3 heures de Paris. — Le Tréport-Mers, Saint-Valéry-sur-Somme, Le Crotoy, Paris-Plage Étaples), Boulogne.

3 heures 1/2 de Paris. — Mesnil-Val, Cayeux, Berck, Merlimont (Rang-du-Fliers-Verton), lages de Quend et de Fort-Mahon (Quend-Fort-Mahon), Plages Sainte-Cécile et Saint-Gabriel Dannes-Camiers), Le Portel (Boulogne), Wimereux (Wimille-Wimereux), Calais.

4 heures de Paris. — Bois-de-Cise, Le Bourg-d'Ault et Onival (Eu), Hardelot (Pont-de-Briues), Wissant (Marquise-Rinxent), Dunkerque, Malo-les-Bains, Saint-Amand, Saint-Amand-hermal, Forges-les-Eaux (Serqueux).

4 heures 1/2 de Paris. — Audresselles et Ambleteuse (Wimille-Wimereux), Petit-Fort-hilippe (Gravelines), Loon-Plage.

5 heures de Paris. — Leffrinckouke, Zuydcoote, Bray-Dunes (Ghyvelde).

5 heures 1/2 de Paris. — Ostende, Blankenberghe.

6 heures de Paris. — Heyst.

Jusqu'au 31 Octobre, toutes les gares délivrent les billets à prix réduits ci-après indiqués :

1° ***Billets de saison*** pour familles d'au moins 4 personnes, valables 33 jours. (Réduction : 50 o/o à partir de la 4e personne.)

2° ***Billets individuels hebdomadaires***, valables 5 jours, du vendredi au mardi et de avant-veille au surlendemain des fêtes légales. (Réduction de 20 à 44 o/o.)

3° ***Cartes d'abonnement*** de 33 jours. (Réduction de 20 o/o sur le prix des abonnements rdinaires d'un mois.)

4° ***Billets d'excursion*** du dimanche et jours de fêtes légales (2e et 3e classes) individuels u de famille. (Réduction de 20 à 65 o/o.)

BULLETIN FINANCIER

La situation financière, comme la situation politique, continue à s'améliorer, en dépi des troubles de Fez et des nouveaux projets d'armement de l'Allemagne, et bien que le négociations franco-espagnoles continuent à traîner en longueur. Les bonnes disposition étant générales, les cours progressent dans tous les compartiments. La rente française qui s'effondrait depuis deux mois, marque une reprise sensible à 93,50. Il est vrai qu le ministère Poincaré et son habile ministre des Finances, M. Klotz, ont compris qu'i devaient sauvegarder le crédit de la France, et ils ont décidé que notre rente ne serait poi touchée par le futur impôt sur le revenu.

L'Extérieure Espagnole recule encore à 94,80, mal influencée par l'entêtement d ministère Canalejas.

L'Italien, à 94,40, perd encore près de deux points.

Les fonds russes gardent à peu près leurs cours précédents. Le Consolidé 4 o/o s'in crit à 95,75 ; le 4 o/o 1901 à 95,35 ; le 4 1/2 o/o 1909 à 101,15 : le 5 o/o 1906 à 106,3 Les chemins de fer français accentuent leur mouvement de reprise : l'Est à 935, le Lyo à 1265, le Nord à 1657, l'Orléans à 1279, coupon détaché, le Midi à 1061.

Les établissements financiers montrent d'excellentes dispositions : le Crédit Lyonna cote 1505, le Crédit Foncier 835, le Comptoir d'Escompte 938, la Société Générale 81 la Banque de Paris 1761, le Crédit Mobilier 676.

Il y a en perspective d'assez nombreuses émissions, mais les affaires vraiment int ressantes ne se réaliseront pas avant quelques semaines. Notons, toutefois, que le Cré Mobilier français et les banques Bénard et Jarislowsky et Louis Dreyfus viennent procéder avec succès à un emprunt extérieur 4 1/2 o/o or de la province de Buenos-Ayre représenté par 49.603 obligations offertes à 468 fr. 35.

LE MASQUE D'OR.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de séjour

DE PARIS A EVIAN-LES-BAINS, GENÈVE-CORNAVIN ET THONON-LES-BAINS

(sans réciprocité)

valables 60 jours, délivrés jusqu'au 15 Octobre

Arrêts facultatifs aux gares situées sur le parcours

Prix aller et Retour

(sans réciprocité)

De Paris à Evian-les-Bains par Dijon, Macon, Culoz, Annemasse : 1re cl. 120 fr. ; 2e cl. 92 fr. ; 3e cl. 60 fr.

De Paris à Genève-Cornavin, par Dijon, Mâcon, Culoz : 1re cl. 112 fr. ; 2e cl. 85 fr. ; 3e cl. 56 fr.

De Paris à Thonon-les-Bains par Dijon, Mâcon, Culoz, Annemasse : 1re cl. 119 fr. ; 2e cl. 90 fr. ; 3e cl. 59 fr.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

VILLE DE PARIS

A adj. sur 1 ench., Ch. des Not., Paris, le 21 mai 1
TERRAIN Rue de SÈVRES, 10. Surf. 537m
M. à pr. : 500 fr. le m. S'adres
Mes DELORME et MAROT de la QUÉRANTONNAIS, 14, Pyramides, dép. ench.

Propté à Paris Rue de RIVOLI, 140. Cont. : 626 m. F br. 44.314 fr. à pr. : 450.000 fr. A adj. s. 1 ench., Ch. Not., Pa le 14 mai 1912. S'adr. aux not., Mes BRUNEL, LE DELESTRE et A. GIRARDIN, 43, r. Richelieu, dép. encl

Maison à Paris **12, R. DU Fg-SAINT-HONOR** Cont. : 364 m. 37. Rev. br. actuel : 32.550 fr. M pr. : 350.000 fr. Adj. ch. not. Paris, 7 mai. S' Mes RAFIN, PHILIPPOT et HUGUENOT, not., 50, rue la Bo

VANVES. 1° TERRAIN, lieu dit « Les Matrait 847 m. M. à pr. : 1.500 fr. ; — 2° P PRIÉTÉ, 10, r. Vieille-Forge. Cont. : 311 m. Rev. 1.200 fr. M. à pr. : 8.000 fr. A adj. 19 mai 1 2 h., ét. Me DERAINE, not. à Vanves, 31, boul. du Ly

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, C. ✱
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✱
Administrateur Directeur : M P. BOYER, ✱

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

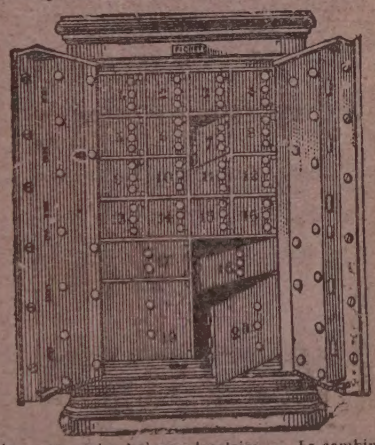
AGENCES

45 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0

Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.